

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres



*usm*

LES

EPISTRES

*St. Thomas* DE MARQUISON

SENEQVE.

TRADVITES

Par M<sup>re</sup> FRANÇOIS DE MALHERBE,  
Gentil homme ordinaire de la  
Chambre du

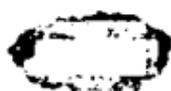
*Conty*



A LYON; CHATELAIN

Chez CLAUDE LA RIVIERE,  
rue Merciere, à la Science.

M. D. C. LXI.



BIBLIOTHÈQUE 23  
des sciences  
M. CHARLES - 19



A

MONSEIGNEVR  
LE MINENTISSIME  
CARDINAL,  
DVC DE  
RICHELIEV.

**M**ONSEIGNEVR,

*J'ay souuent cuydi-  
re à feu Monsieur de Malherbe,  
qu'il ne desiroit qu'autant de vie  
qu'il en falloit pour celebrer vos  
immortelles actions, & que tout  
ce qu'il en auoit escrit, n'estoit  
que l'ombre de ce qu'il en auoit*

## EPISTRE.

conceu , pour le donner quelque jour à la Posterité. Mais la Mort qui preuient d'ordinaire les grands hōmes en leurs plus grandes pensées, le surprit dans celle-cy, & luy enuia le contentement d'accomplir vn si loüable dessein. Si elle l'eust espargné iusques à present, ses derniers Vers font assez iuger que le succez n'en pouuoit estre que tres-heureux. Car ce feu diuin dont son esprit estoit enflammé, n'auoit receu aucune diminution de sa Vieillesse. Il l'auoit conserué tout pur & tout entier dans ce dernier âge: avec vne extreme passion pour vostre service, & pour la gloire de vostre Nom. Ce qu'il me tesmoigna particulièrement vn peu auant que mourir, par la priere qu'il me fit de mettre au iour

# EPISTRE.

*Sous l'appuy de V. Eminence ces  
Epistres de Senèque, qu'il a tra-  
duittes en nostre Langue. Je vous  
les presente d'oc, MONSEIGNEUR,  
& pour ma descharge, & pour  
l'honneur de ces deux Hommes  
illustres. Car ie suis bien assureé  
qu'elles seront sous vostre prote-  
ction comme dans l'Azyle le plus  
saint & le plus inuidable qu'ayét  
auionrd'huy les bonnes Lettres.  
Que si les Morts estoient, comme  
nous, capables de passion & de  
sentiment; MALHERBE & SE-  
NEQUE auroient sans doute bien  
du sujet de se resjouyr; l'un de  
voir sa derniere volonté accom-  
plie, & l'autre d'auoir en France  
pour Protecteur un grand HEROS,  
qui ne se fait pas moins aymer  
par ses Vertus, que le Prince dont  
il estoit Conseiller, se fit hayr*

## E P I S T R E.

par ses vices. Aussi se promet-il,  
 MONSEIGNEUR, de recevoir de  
 F. E. un accueil ~~autant~~ favorable,  
 que le traitement qu'il re-  
 ceut d'un si mauvais Maître  
 fut inhumain. Ce cruel luy ac-  
 coursit la vie du corps; & vous  
 estendrez par vostre ~~Autho-  
 rité~~ celle de son nom, & de sa mémoire.  
 Cordoue en Espagne fut autrefois  
 son Berceau, & Rome, le Theatre  
 de ses Vertus; Comme aujour-  
 d'huy en France M. de Malherbe  
 est l'organe de sa gloire, & le plus  
 excellent interprete de ses pen-  
 sées. Cela estant, MONSEIGNEUR,  
 ie croy que vous ne dédaignerez  
 pas de protéger apres sa mort, les  
 escrits d'un homme que vous  
 avez honoré de vostre estime du-  
 vant sa vie. Outre sa priere, la  
 faveur qu'il a faite à mon fils de

## EPISTRE.

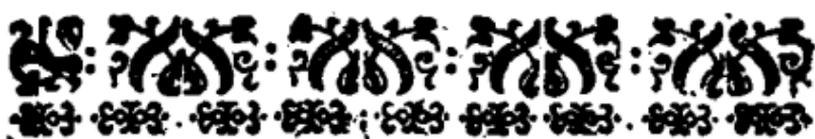
*luy donner son Nom, & les obligations que ceux de ma maison & moy en mon particulier, auons à V. E. m'inuient à luy faire ce present. Je vous supplie tres-humblement de le recevoir, avec le mesme visage que si l'Autheur mesme vous le faisoit, & de le prendre pour vne partie de la reconnaissance qu'est obligé de Vous rendre,*

**MONSEIGNEUR,**

*De V. E.*

**Le tres-humble, & tres-obeyssant seruiteur.**

**I. B. DE BOYER.**



## AV LECTEUR.

**V**OUS sçavez, LECTEUR, combien est recommandable de soy Monsieur de MALHERBE, & quelles preuues il a renduës de son esprit en tous ses rares Ouurages. Mais en celuy-cy particulièrement, il paroist bien qu'il n'excelloit pas moins à traduire qu'à inuenter. Car il y déduit si nettement les pensées de son Auteur, que par les delicateſſes de nostre Langue, il encherit sur les graces de la Latine. Vous demeurez d'accord avec moy, si vous lisez ces Epistres, que j'appellerois vn Chef-d'œuvre, s'il en auoit acheué la version. Mais la mort qui l'a preuenü, nous a priuez des dernieres Lettres, que j'ay creu ne pouuoir traduire, à moins que d'attirer sur moy l'indignation de toutes les Muses. Aussi est-il vray qu'vn seul MALHERBE a pû

## AV. LECTEUR.

Facheuer cōme vn seul Appellez pūt  
autresfois donner le dernier trait de  
pinceau à cette belle Venus , qu'il  
voulut à dessein laisser imparfaite. Ce  
qui n'empesche pas toutesfois que  
chaque Lettre en particulier ne soit  
vne merueille de l'Art, tant on y voit  
éclatter d'agrément & de beauté;  
comme en tous les autres escrits que  
nous auons de cēt excellent homme.  
Ayant eu l'honneur d'estre connu de  
luy , j'ay bien voulu rendre à sa me-  
moire ce petit deuoir, que d'apporter  
quelque soing à mettre au iour cette  
Traduction. Bien que ie la vous offre,  
LECTEUR, ce n'est pourtant pas à moy  
que vous la deuez, mais à Monsieur  
BOYER, Conseiller du Roy au Par-  
lement d'Aix, & Neueu de cēt Illu-  
stre Autheur, aux vertus & à l'estime  
duquel il a succedé legitiment. De  
vous dire au reste ce que vaut ce Li-  
ure, cela seroit superflu, puis que  
tout le monde sçait bien ce qu'a valu  
Monsieur de MALHERBE. Ie vous  
parleroie de luy plus hautement, &

## AV LECTEUR.

plus au long , si ie ne croyois trop basses toutes les loüanges que ie luy pourrois donner. Tellement qu'il me suffit de vous dire , que ces loüanges sont d'autant plus iustes, qu'elles s'adressent à l'homme du monde qui les a mieux meritées ; & d'autant plus illustres aussi, qu'elles luy sont données par vn des plus rares & des plus celebres esprits de nostre siecle.

J. BAYDOEN.



LES  
 EPISTRES  
 DE SENEQUE,  
 De la Traduction de Messire  
 F. DE MALHERBE.

---

EPISTRE I.

ARGUMENT.

1. *Le temps est la seule chose que l'homme possède, & celle qu'il méprise le plus.*
2. *Le seul remede qu'on peut apporter à la fuite du temps, c'est de le bien employer en tout aage.*

 OIEY Lucilius, mon amy, comme il vous faut faire : Desengagez-vous, & rendez-vous à vous-mêmes, & de formais le temps que par cy-do-

## 2 LES EPISTRES

uant on vous a fait perdre par force, ou qui vous est eschappé d'autre façon, ramassez-le, & le conservez curieusement à l'aduenir. Croyez que ce que ie vous écris est veritable. Du temps que nous auons, vne partie nous est ostée, l'autre desrobée, & l'autre s'escoule sans s'en apperceuoir. Mais on ne le sçautoit perdre plus honteusement, que n'en faisant point de conte. Vne grande partie de la vie se perd à mal faire, vne tres-grande à ne rien faire, & toute à faire des choses à quoy nous ne pensons pas. Car où me trouuez-vous vn seul homme qui mette prix au temps, qui taxe la valeur d'vn iour, & qui reconnoisse que de moment en moment il s'approche du tombeau; Nous nous trompons ordinairement en vne chose; c'est que voulant considerer la mort, nous regardons deuant nous, & la plus grande part en est desia passée. Tout ce que nous auons consumé de nostre âge est entre les mains de la mort. Faites donc ie vous prie comme vous m'escruez: ne laissez pas eschapper vne heure seulement; & de cette façon employant le iour où vous estes, au moins aurez-vous gagné ce point que vous n'aurez pas tant affaire du lendemain. Nous perdons la vie cependant que nous la differons; & tout ce dequoy nous iouissons au monde n'est à nous que par emprunt. Le temps est la chose seule dequoy nous nous

peuons dire propriétaires : & tout le bien que la nature a voulu que nous possédions ; encore est-il si glissant & si fugitif , qu'il est en la puissance du premier venu de le nous oster. Toutefois nous sommes tellement aveuglez , que le plus petit bien fait que nous recevons , & duquel il est aisé de nous acquitter , nous nous en estimions infiniment redevables : & si nous avons reçu du temps , nous ne faisons pas compte de rien devoir , combien que ce soit la seule faveur de laquelle l'homme du monde le plus officieux ne sauroit jamais se reuencer.

II. Peut-estre que vous me demanderez de quelle façon ie m'y gouverne , moy qui donne ces aduertissemens , ie vous en parleray franchement , ie fais tout ainsi que fait vn homme qui ayme le luxe , & qui toutesfois ne laisse pas de prédre garde à ses affaires : le viens le bureau de ma despense , & ne puis pas dire que ie ne perds rien , mais au moins puis-je dire cōbien ie perds , pourquoi ie perds , & de quelle façon. Ie scauray bien rendre compte de ma pauvreté. Ainsi m'aient-il comme à ceux qui sont tombez en necessité par accident , & non par leur defect : Tout le monde les plaint , mais personne ne leur , ayde : Et quoy donc ? Ie ne scaurois estimer | pauvre celuy qui se contente du peu qui luy reste. Toutefois je vous conseille de garder ce qui est à

## 4 LES ÉPISTRES

vous, & de commencer de bonne heure à vous rendre bon mefnager : Car ainfi que nos peres ont estimé tres-fagement. Il est bien tard d'efpargner le vin, quand il est à la lie : pource que non feulement ce qui refte est peu de chofe; mais encore est-ce le pire du vaiſſeau.

---

### ÉPISTRE II

#### ARGUMENT.

1. *La lecture de diners livres nuit plus qu'elle ne profite.*
2. *Celuy n'est pas pauvre qui a peu, mais bien celuy qui defire davantage de ce qu'il a.*

I. **C**E que vous m'efcriuez, & ce que iournellement on me raconte de vous, m'en fait eſperer beaucoup de bien. Vous n'aymez pas à courir; & ne rompez pas voſtre repos en changeant à toute heure de place : cette agitation ne peut eſtre que d'un eſprit où il y a de la maladie. Le premier argument qui nous fait iuger que nous auons l'ame tranquille, c'eſt quand elle demeure ferme, & s'arrefte avec foy : Toutefois prenez-vous garde que cette lecture que vous faites de

## DE SENEQUE.

beaucoup d'Auteurs & de toute sorte de  
 livres, n'ait quelque chose de changeant  
 & de mal assuré. Il se faut particuliere-  
 ment attacher à certains esprits, & se nour-  
 rir avec eux, si vous en voulez euer quel-  
 que chose qui vous demeure ferme en l'en-  
 tendement. Estre par tout c'est n'estre en  
 nulle part. Ceux qui passent leur vie à voya-  
 ger font beaucoup d'hostes & point d'a-  
 mis. Il en prend de mesme à ceux qui  
 ne prennent conversation particuliere  
 avecque pas vn esprit, mais passent en  
 poste par dessus toutes choses. La viande  
 qu'on rejette aussi-tost qu'on l'a prise ne  
 peut faire bien, d'autant qu'elle n'a pas le  
 loisir de se joindre à la substance du corps.  
 Il n'est chose au monde si contraire à la  
 santé, que de changer trop souvent de re-  
 medes: & n'est pas possible qu'une playe  
 se cicatrise, quand d'une heure à l'autre  
 on y fait essay de diuers medicaments. La-  
 mais vne plante souvent remuée ne se peut  
 bien enraciner: & n'est rien de si vtile qui  
 puisse faire bien, ne faisant que passer. La  
 pluralité des livres diuise l'esprit: pource-  
 ne pouuant lire autant de livres que vous  
 en pouuez auoir, c'est assez d'en auoir au-  
 tant que vous en pouuez lire. Mais vous  
 me direz que tantost vous prenez plaisir  
 d'en voir vn, tantost vous en voulez lire  
 vn autre: C'est le faict d'un estomach dé-  
 gousté, d'entamer plusieurs sortes de viande

## 6. LES EPISTRES

des desquelles la diuinité fait plus de corruption, qu'elle n'apporte de nourriture. Lisez donc tousiours les plus approuuez : & si par fois il vous vient en fantaisie de vous diuertir à la lecture des autres, vous le pouuez faire, mais que vous reueniez tousiours aux premiers. Ne laissez passer iour que vous ne vous soyez fortifié de quelque deffense nouvelle contre la pauureté, la mort, & les autres pestes de la vie : Et quand vous aurez jetté les yeux sur plusieurs choses de cette varieté, tirez-en vne, & la mettez en reserve le mesme iour.

I I. Quant à moy, i'en fais ainsi. Je ly beaucoup pour auoir le moyen d'apprendre quelque chose Voicy le profit que i'ay fait aujourd'huy dans Epicure : car il m'auient quelquefois de passer au camp des ennemis, non pour me ranger de leur party, mais pour espier leurs actions. C'est, dit-il, vne chose honorable que la pauureté contente. Mais ce n'est pas pauureté s'il y a du contentement : Et quiconque se peut accorder avec la pauureté, ne peut estre que riche. Ce n'est pas estre pauvre que d'auoir peu, mais bien de desirer davantage que ce qu'on a. Car que nous importe combien nous auons de thresors aux coffres, de bled aux greniers, de troupeaux aux champs, d'argent en vsure, si nous auons tousiours la main sur le bien.

de nostre voisin, & ne considerons pas ce que nous auons acquis : mais ce qui nous reste d'acquérir : Voulez vous sçauoir quelle est la mesure des richesses ? La premiere est d'auoir ce qui nous est necessaire : & la seconde, d'auoir ce qui nous suffit.

---

## EPISTRE III.

### ARGUMENT.

1. *Il faut penser long-temps à faire un amy ; mais apres l'auoir fait il ne luy faut tenir rien de caché.*
2. *On n'est pas moins blasfable de ne se fier à personne, que de se fier à tout le monde.*
3. *Le Sage doit chercher le repos dans un honneste travail.*

**V**ous avez mis les lettres que vous m'écriuez entre les mains d'un que vous me mandez estre vostre amy : puis tout aussi tost vous m'aduertissez que ie ne luy communique pas entierement tout ce qui vous touche ; & me dites que vous mesme n'auz pas de conlume de le faire si bien qu'en vne mesme heure vous l'aduotiez & desaduotiez pour amy. Mais à mon aduis, vous

## 8 LES EPISTRES

l'avez appellé vostre amy d'un nom general, comme nous baissions le tiltre de Monsieur à ceux que nous rencontrons par la rue quand il ne nous seroit pas assez tost comme ils s'appellent. Or oublions cela; mais ie vous apprens que si vous estimez quelqu'un vostre amy, de qui vous ne vous fiez autant que de vous mesmes, vous vous abusez entierement, & ne sçavez pas ce que peut vne parfaite amitié.

1. Deliberez de toutes choses avec vostre amy: mais deliberez de luy mesme premierement: apres l'amitié contractée il faut de la confidence: deuant que de la contracter il faut du iugement; Et ceux font les choses au rebours, qui contre l'aduis que donne Theophraste, attendent à iuger d'une personne apres qu'ils se sont embarquez à l'aymer, & comme ils l'ont reconnuë, c'est assez qu'ils en retirent leur amitié. Quand il sera question de faire vn amy, pensez y long temps auparauant: quand vous y serez resolu, ne luy tenez rien de caché: parlez aussi confidentement avec luy qu'avec vous mesme. Il est vray que ie vous conseille de viure d'une façon que vous ne fassiez rien de quoy vous craigniez de vous fier; mesmes à vostre ennemy. Mais pource qu'il se passe des choses que l'accoustumance a mises au rang de celles qu'on appelle secretes, faites part à vostre amy de tous vos ennuys, & generalement de tout ce que vous

enez dans le cœur. Vous les rendez fidele, s'il voit que vous l'avez en cette opinion: car il aduient souuent que faisant paroistre que nous auons peur d'estre trompez, nous aduertissons les autres de nous tromper, & donnons vn honneste pretexte de faillir à ceux que nous ne tenons pas pour gens de bien. Pourquoy donc retiendray - ie en la presence de mon amy, ce que i'auray volonte de dire? Et pourquoy ne me reputeray - ie en sa compagnie aussi seul que s'il n'y auoit que moy?

II. Il y en a qui content indifferemment à toutes personnes ce qui ne se doit dire qu'à leurs amis; & deschargent incontinent ce qui les demange en l'oreille du premier venu: d'autres au contraire vont secrets à l'endroit de ceux mesmes qu'ils ayment le plus, & rappellent tout ce qu'ils ont de secret au plus interieur de leur ame, avec tant de soupçon qu'à peine se peuuent - ils affermer de leur propre conscience. L'vn & l'autre ne valent rien: car il ne se faut ny fier, ny desfer de tout le monde: il est vray que de ces deux vices i'en viendrois vn pour estre le plus honneste, & l'autre pour estre le plus afferé.

III. Avecque mesme raison pouuons - nous reprendre & ceux qui sont en vne perpetuelle inquietude, & ceux qui ne se reposent jamais: car ie ne trouue pas que ce soit industrie d'aimer la rumeur & le tumulte,

## 10 LES ÉPISTRES

mais plustost le debatement d'une ame perplexe & trauaillée: comme aussi ie n'estime pas repos, de ne pouuoir supporter le moindre mouuement du monde, mais bien vne dissolution & languissement. Pource vous retiendrés ce que i'ay trouué dans Pomponius: Il est des hommes qui se sont tellement retirés aux cachettes de la solitude, qu'ils estiment tout ce qui est au iour estre en trouble & confusion, ce sont deux points qu'il faut mesler ensemble, trauailler en se reposant, & se reposer en trauaillant: Demandez -en aduis à la Nature, elle vous respondra, qu'elle a fait le iour & la nuit.

---

### EPISTRE IV. ARGUMENT.

1. *Du contentement de l'Âme, apres qu'elle a quitté les vices.*
2. *Du peu de sujet que nous auons de craindre la mort.*
3. *La pauvreté, qui se mesure à la regle de la nature, est la plus grande richesse de l'homme.*

1. **C**ontinuez comme vous avez commencé, & vous hastés le plus qu'il

vous sera possible, afin de gouster plus long-temps le contentement que donne l'ame, quand elle est reformée & réglée : Desia la peine qu'on prend à la reformation & au reglement est vne partie de ceste iouyissance : mais le plaisir qu'apporte la contemplation d'une ame, quand elle est desia pure, luisante, & sans aucune tache, est chose bien plus agreable. Il vous souvient combien vous fustes aise quand on vous osta le Pretexte, & qu'on vous bailla la robe d'homme : Vous le serés sans comparaison, beaucoup d'avantage, quand après que vous aures quitté cette ame de ieune garçon, la Philosophie vous aura fait prendre place au nombre des hommes : car l'âge de cette enfance se passe bien ; mais, ce qui est le plus importun, les conditions d'enfance nous demeurent : & ce que i'y trouye de pis, c'est que nous auons tout ensemble l'authorité des vieillards, & les vices des garçons : non pas des garçons seulement, mais des enfans. Ceux-là craignent les choses de peu d'importance, ceux-cy apprehendent mesmes celles qui ne sont du tout point, & nous auons peur des vices & des autres.

II. Apprenez seulement, & vous trouuerés qu'il est de certaines choses qu'il faut d'autant moins redouter, qu'elles semblent apporter plus de frayeur & d'estonnement : le mal qui vient le dernier ne peut iamais

## 12 LES EPISTRES

estie. La mort vient à vous : s'il estoit possible qu'elle demeurast avecque vous, seroit occasion de la craindre: mais il faut par force ou qu'elle n'arriue pas, ou qu'elle passe de long. Vous me dirés qu'il est mal aisé de conduire l'ame à ceste resolution de ne faire point de cas de la mort, mais ne voyés vous pas combien sont petits les suiets qui souuent ont faict que plusieurs n'en ont tenu conte. Vn amoureux s'est pendu deuant la porte de sa maistresse, vn esclaué importuné des mauuais traitemens de son maistre s'est precipité du haut de la maison en bas, vn autre qui s'en estoit fuy, a mieux aimé se mettre vne dague dans le sein que de se laisser ramener. Et doutés vous que la vertu naît autant de puissance comme la peur ? Il n'est pas possible que celuy passe la vie en assurance, qui prend trop de peine à plonger, il met le conte de beaucoup d'années entre les folicités qui luy semblent plus desirables. C'est ce qu'il faut que vous ayés au deuant des yeux, afin que quand il sera question de desloger, vous ne le fassiez à regret, & ne l'embrassiez point comme font ceux, qui en allant à vau-l'eau, trainés par la violence d'un torrent, empoignent des espinnes, & s'accrochent à la premiere chose qui se presente. La plus grande partie des hommes, flotte entre la crainte de la mort & les tourmens de la vie pource qu'ils n'ont ny la volonté de viure, ny la science de

de mourir. Apprenés à viure à vostre aise, en laissant à part les ennuys que vous peut apporter la sollicitude de la vie. Vn bien pour grand qu'il soit ne peut resioüir celuy qui le possède, s'il ne fait compte de le pouuoir perdre, & ne tient son ame preparée à cét inconuenient. Or il n'est chose de qui la perte nous estonne si peu, que de celle, laquelle estant perduë, ne se peut regretter. Il faut donc vous imaginer tout ce qui peut arriuer, mesme aux plus grands, & vous forsiuer à l'encontre. La teste de Pompeius receut iugement d'vn pupille & d'vn châtré. Celle de Crassus esprouua l'insolente cruauté d'vn Parthe. Caius Cesar remit celle de Lepidus à la discretion du Tribun Decimus, & luy-mesme enfin bailla la sienne à Cheteas. Iamais la fortune ne met vn homme si haut, qu'elle ne le menasse de souffrir en soy-mesme, ce qu'elle luy permet de faire à l'endroit des autres. Il ne se faut pas fier à la bonnasse, la mer est irritée en vn moment, & bien souuent d'vne heure à l'autre les barreaux se perdent à l'endroit mesme, auquel ils s'estoient sauez auparavant. Souuenés-vous que vous poués auoir la gorge coupée aussi bien d'vn voleur que d'vn ennemy. Quand bien vous aurés vostre vie assurée contre ceux qui ont le plus de puissance, vous n'aurés rien fait, puis que le moindre valet que vous aurés la puissance de vous l'oster quand il luy

## 14 LES EPISTRES

plaira. Je veux dire que quiconque méprise sa vie, est maître de celle d'autrui. Représentés vous les exemples de ceux qui sont morts de la main de leurs domestiques, ou par vne violence descouverte, ou par surprise, vous trouuerés que la colere des Roys n'en a pas fait dauantage mourir, que le dépit & l'indignation des propres seruiteurs. Que vous importe donc si celuy de qui vous auez peur est fort ou foible, puis que le plus foible du monde est assez fort pour faire ce que vous craignés? Mais si d'auenture vous tombez entre les mains de vos ennemis, le vainqueur vous fera mener à la mort? Je veux qu'il le fasse, vous fera-t'il mener en autre part qu'au lieu mesme où vous allez? pourquoy estes-vous si abusé de commencer à cét heure d'auoir sentiment d'vne chose que vous endurez il y a desia long-temps? Je vous dis que depuis l'heure que vous estes né, on vous mene continüellement à la mort. Ce sont les considerations qu'il nous faut auoir, si nous voulons attendre en repos cette heure derniere, de laquelle la crainte nous rend toutes les autres pleines de travail & d'inquietude.

III. Mais il est temps de elorre ma lettre. Je m'en vay vous faire part de ce que i'ay treuvé de bon aujourd'huy; cette fleur n'est non plus de mon jardin, que les precedentes. La pauureté qui se mesure à la regle de nature est la plus grande richesse que l'homme

ſçache poſſeder. Voulez-vous ſçauoir quelle eſt cette regle , & quelles bornes elle nous a preſcrites , de n'auoir point de faim , point de ſoiſ , ny point de froid. Pour chaffer la faim, & la ſoiſ, il n'eſt point queſtion de courtiſer les portes des Grands , & ſe rendre ſujet à leurs froides mines , qui ne ſont qu'autant d'affronts couuerts d'vne apparence exterieure d'humanité. On n'a que faire de trauerſer la mer , ny de ſe conſumer à la ſuite d'vne armée. Nature ne deſire rien qui ne ſe trouue par tout, & avecque peu d'incommodité. C'eſt aux choſes ſuperſuës qu'on a de la peine , & qu'il faut ſuer pour les acquerir , qui nous font vſer nos habits, vieillir ſous les tentes, & courir aux riuages eſtrangers. Ce qui ſuffit ſe recouure ſans beaucoup de difficulté.

---

EPISTRE V.  
 ARGUMENT.

1. *Il faut eſtre Philoſophe en eſſet , & non pas en apparence.*
2. *Vne trop grande auſterité de vie eſt ridicule & blaſmable.*

3 *L'esprit & la crainte donnent la gestue à nostre ame.*

I. J'Approuue infiniment vostre dessein, & suis bien-aise de ce que sans vous soucier d'aucune autre chose, vous employés tout vostre labour à vous reformer, & vous rendre meilleur de iour en iour. Je ne vous conseille pas seulement de continuer, mais aussi ie vous en prie. Toutefois gardévous de ressembler à quelques vns, qui n'ayant pas tant de soin de bien faire comme ils affectent, prennent plaisir à vintre ou à s'habiller avec quelque particularité qui les fasse regarder. Fuyez ces façons de faire de ceux qui se laissent croistre les cheveux sans les couper, negligent leur barbe, iurent vne haine capitale aux richesses, couchent contre terre; & toute telle maniere d'auarices, qui n'ont autre but que l'ambition, combien qu'ils la suivent par vne voye differente de l'ordinaire. Le nom de la Philosophie n'est de soy mesme que trop assaihy d'enuieux & de calomniateurs; que sera ce si nous commençons à nous separer de la frequentation du reste des hommes? Je veux bien que nous differions d'aues eux intérieurement; mais si faut-il que nostre apparence extérieure soit populaire: ne soyons pas ny superbes, ny méchaniques en nostre habillement: n'ayons point de molures d'or, ny d'enrichissement d'orfevrie en nostre vais-

selle d'argent : mais aussi n'estimons pas que ce soit vne grande marque de frugalité de n'en auoir du tout point. Viuons mieux que le peuple, non pas au contraire du peuple: autrement nous esloignerons de nostre compagnie ceux de qui nous desirons l'instruction, & ferons que de peur d'estre Sujets à nous imiter en toutes nos actions, ils ne nous voudront imiter en pas vne. La premiere chose que nous promet la Philosophie c'est le sens commun, l'humanité naturelle, & la conuersion, de laquelle nous nous bannissons, si nous faisons des professions differentes.

I I. Prenons garde que les choses memes par lesquelles nous cherchons à nous faire admirer, ne soient celles qui nous rendent odieux & ridicules. Nostre intention est de viure selon nature. C'est chose contraire à la nature de se tourmenter le corps, de mépriser les commodités qui sont de peu de coustange, de prendre plaisir aux ordures, & se nourrir de viandes sales, grosfieres & desdaigneuses. C'est autant de folie de fuyr les choses qui sont en vusage, & qui se recourent avec peu de peine, comme c'est de luxe de rechercher les delicates. La Philosophie veut bien qu'on soit sobre & content de peu, mais non pas qu'à force de l'estre par trop, on reduise le corps à n'en pouuoir plus. Il faut qu'en la sobriété tout y soit honneste; & qu'il n'y ait rien de mecha-

nique. Je n'ayme que cette sorte de vie. Trou-  
 uons vn temperament à la nostre entre les  
 bonnes mœurs, & les mœurs vulgaires. Qu'il  
 n'y ait personne qui ne connoisse nostre ma-  
 niere de viure ? Que tout le monde l'admire.  
 Mais quoy ? ne ferons-nous rien que ce que  
 les autres font ? N'y aura-t'il point quelque  
 difference de nous à eux ? Si aura certes, il  
 y en aura beaucoup. Quelqu'un veut-il  
 treuuer à redire en nous ? Faisons - luy con-  
 noistre que nous sommes fort dissemblables  
 du commun des hommes. Que celuy qui  
 entre dans nostre maison-tienne plus de conte  
 de nous que la richesse de nos meubles. C'est  
 vne grande moderation à l'homme d'estre  
 aussi content d'une vaisselle de terre que d'une  
 d'argent. Mais ie ne l'estime pas moindre en  
 celuy qui se sçait seruir de la vaisselle d'ar-  
 gent, comme de celle de terre. C'est auoir le  
 cœur bien lasché que de ne pouuoir s'accom-  
 moder avec les richesses. Mais voicy le pro-  
 fit que i'ay fait aujourd'huy, auquel ie veux  
 que vous preniez part. I'ay trouué dans no-  
 stre Hecaton, que le but de nos desirs for-  
 tifie entierement les remedes qui nous sont  
 necessaires contre la peur. Soyez exempt de  
 souhair, & vous le serez de crainte. Ne dou-  
 tez point que deux choses si contraires ne  
 puissent bien subsister entre-elles. Ce que ie  
 vous dis est vray, mon amy Lucilius, & quoy  
 qu'elles ne semblent pas estre d'accord, el-  
 les le sont neantmoins, & s'attachent l'une

à l'autre. Car comme le prisonnier & le soldat qui luy sert de garde, sont liez à vne mesme chaîne, ainsi ces deux choses, quoy que differentes, marchent ensemble, & la peur suit l'esperance.

III. Je ne m'en estonne pas neantmoins, puis que toutes deux mettent à la gêne vn esprit irresolu, & font doublement languir celuy qui est en attente. La principale crainte de l'vn & de l'autre, procede sans doute de ce que nous ne portons point nos pensées aux choses presentes, mais les enuoyons bien loing au deuant de celles qui sont à venir. Voilà comme la prenoyance, qui fait la plus haute felicité de la vie, est changée en malheur. Les bestes sauvages fuyent les dangers qu'elles voyent deuant leurs yeux, & sont en seureté apres en estre échappées. Il n'en est pas ainsi de nous. Le passé nous fasche, l'aduenir nous met en peine; & les biens que nous auons nous acheminent à de grands maux: car nostre membre nous ramene la Crainte, qui est vne fascheuse maladie: & la Prouidence l'a fait venir auant le temps. Or il n'est point d'homme qui soit reduit à ce point de misere, par le seul objet des choses presentes.

## EPISTRE VI.

## ARGUMENT.

1. *Plus on se connoist éloigné du Vice,  
& plus on est proche de la perfectiõ*
2. *La Science est inutile, si elle ne  
passe des uns aux autres.*
3. *On apprend plus par la conuersation  
des Doctes, que par la lecture de  
leurs livres.*

**L** JE commence à connoistre mon Amy Lucilius, que non seulement ie deuiens meilleur, mais qu'il se fait vne nouvelle transformation, de moy mesme. Ie n'ose toutes-fois ny esperer ny promettre, qu'en ma façon de viure ordinaire, il n'y ait encore ie ne sçay quoy qui a besoin de changement. Est-il incompatible aussi, qu'en moy ne se rencontrent beaucoup de choses, qu'il faut necessairement, ou corriger, ou raualler, ou porter plus haut; Cela suffit desia, ce me semble, pour apprendre à mon esprit qu'il s'est changé en mieux par la connoissance qu'il a de ses vices: que iusques icy il auoit ignorez. Il est des malades avec lesquels on se resioiit, quand ils ont senty leur mal. Ie serois doncques bien-aise de vous

pouvoir faire part, d'un changement si prompt que le mien. Car ie commencerois dès-lors à mieux esperer de nostre amitié: l'entends de cette vraye amitié, que ny l'Espoir ny la Crainte, ny le soing que nous auons de nos interests ne nous peuvent faire rompre; De cette amitié, dis-je, avec laquelle les hommes mentent, & pour laquelle ils ont du plaisir à mourir. Il ne me seroit pas mal-aisé de vous en nommer plusieurs, qui n'ont pas manqué d'amis, mais bien d'amitié: Ce qui ne peut aduenir quand il se rencontre qu'une mutuelle volonté rend aussi mutuels les desirs, dans la conioncture des choses honnestes. D'où vient donc que cela peut arriuer ainsi entre Amis? C'est de ce qu'ils sçauent que toutes choses, voire mesme leurs plus grandes aduersitez, leur sont ordinairement communes.

I I. Vous ne sçauriez croire combien ie profite de iour en iour. Monstrés-moy doncques, me direz-vous, quels sont les moyens que vous auez pour cela, & faites m'en part, ie vous prie, puis qu'ils ont tant de vertu. Je le veux; & il ne tiendra pas à moy que ie ne verse tout ce que ie sçay dans le profond de vostre ame. Car ie n'ay point de plus grand plaisir que d'apprendre afin d'instruire les autres. Aussi ne pensay-je pas qu'aucune chose, pour si vtile & si excellente qu'elle fut, me pût jamais plaire, si ce

ne la sçauois que pour moy-mesme. Si l'on me vouloit donner toute la sagesse du monde, à condition que ie la possederois moy seul, & ne l'enseignerois à personne, ie n'en voudrois point. La jouissance du bien ne peut-estre agreable, si l'on n'y associe quelqu'un. Je vous enuoyeray donc les mesmes liures, d'où i'ay tiré ces preceptes; & pour vous garantir de la peine de chercher par tout ce qu'il y a de plus vtile, ie vous marqueray les endroits que i'estime, & que i'admire le plus.

III. Sçachez neantmoins que vous ne profiterez jamais tant de la lecture des liures que de la viuë voix, & de la conuersation des honnestes gens. Il faut que vous mesme veniez sur les lieux, premierement: pource que les hommes se fient plus à leurs yeux qu'à leurs oreilles? & qu'auec cela, le chemin est long par les preceptes, mais court & facile par les exemples. Cleanthes n'eust jamais bien ressemblé à Zenon, s'il se fust contenté de l'oïr. Il a vescu avec luy: il a veu comme il viuoit: il a remarqué ses secrets: il a estudié toutes ses actions, & a considéré si les siennes propres y estoient conformes. Platon, Aristote, & tous ces autres Philosophes qui ont introduit tant de Sectes differentes, ont plus appris des mœurs de Socrate que de ses parolles. Ce n'a pas esté l'Eschole, mais la compagnie d'Epicure, qui a fait grands personnages Metrodore, Hermachus,

& Polyenus. Je ne vous appelle pas seulement pour faire vostre profit, mais afin que vous-mesmes puissiez estre profitable, & vous & moy nous soulagerons beaucoup l'un l'autre. Cependant pource que ie vous dois selon ma coustume, la rente de ma journée, ie veux vous faire part d'une chose qui m'a aujourd'uy grandement plù dans Hecaton. Vous demandez dir-il, ce que i'ay appris; A m'aymer moy mesme. Certes le gain qu'il a fait n'est pas petit: il peut bien dire qu'il ne sera jamais seul, & vous pouvez bien vous assurer aussi, Que celuy qui est amy de soy-mesme le sera incontinent de tous.

## EPISTRE VII.

## ARGUMENT.

1. *Fuir la multitude.*
2. *La compagnie nous gaste. Il blasme les spectacles des Gladiateurs.*
3. *Les vices s'insinüent par le nombre des exemples.*
4. *Il ne faut point chercher l'approbation du peuple.*

1. **V**ous me demandez ce qu'il me semble que vous devez principalement

## 24. LES EPISTRES

culier : La multitude : vous n'y serés pas encore bien feurement. Pour moy ie confesse ma foiblesse. Quand ie vays en compagnie, ie n'en reuiens jamais comme i'y suis allé : mon equipage n'est plus en l'ordre, où ie l'auois mis : il ne r'entre chés' moy que quelque chose de ce que i'auois fait sortir. Il ariue aux esprits qui se remettent de quelque vieille indisposition comme aux corps qu'une longue maladie a mis si bas, qu'ils ne peuvent prendre si peu d'air qu'ils ne s'entrent mal.

II. La conuersation de beaucoup de gens nous est contraire. Il n'y en a pas vn qui ne nous loue de quelque vice, ou ne nous l'imprime, ou ne nous en laisse quelque tache, sans que nous nous en apperceuions. Tant plus les compagnies sont grandes, & plus nous sommes en danger. Mais il n'y a rien où les bonnes mœurs courent plus de fortune qu'aux theatres : car alors les vices coulent par la porte qu'on a ouuerte à la volée. Que pensez-vous que ie dis ? i'en reuiens plus avaro, plus ambicieux & plus dissolu : & qui plus est, ie me trouue avec moins de doticeur, & d'humanisé, pour auoir esté parmy les hommes. Dauanture ie me suis auourd'huy trouué en spectacle du midy, pensant y voir quelque farce, ou quelque bouffonneur ; & en somme quelque pass-temps qui m'ôtast le goust des cruautés qui se font aux spectacles des Gladiateurs.

Au contraire tout ce que j'auois iamais veu de combats n'estoit que misericorde. On ne s'amuse plus à des bayes; ce sont homicides & non autres choses. Ceux qui combattent n'ont rien que la chemise; tout y est à descouuert: aussi ne donnent-ils point de coups qui ne portent. Il y en a beaucoup qui y trouvent plus de plaisir qu'aux ordinaires, ny qu'aux demandes: & certainement ils ont raison: car le fer entre par tout. Il ne se parle ny de casque ny bouclier; aussi dequoy seruent-ils, ny toute cette dextérité qu'on apprend à l'escrime, sinon de dilayer la mort de quelques moments? Au matin on fait combattre les hommes avecque des Lions & des Ours: mais à midy on leur met leurs spectateurs en teste. Aussi tost qu'il y en a vn qui a tué son homme, on le met aux mains avec vn autre qui le tué: & iamais on ne laisse le victorieux en repos iusques à ce qu'un autre l'ait dépesché. Enfin le peuple ne s'en va point que tout ne soit mort: tout passe par le fer & par le feu: c'est ce qui se fait tandis que le theatre n'est point empesché. Si quelqu'un a fait vne volerie, on le pend. S'il a tué, on luy fait souffrir ce qu'il a fait. Mais toy, pauvre miserable, qu'as tu fait qu'on t'ait condamné au spectacle de toutes ces inhumanitez? Tué, bruslé, frappe. Pourquoy est-il si couard à s'enfermer? que n'est-il plus hardy à tuer? que ne meurt-il plus volontiers? Ils neçoient

des coups s'ils refusent d'aller aux playes ; & faut que tous nuds ils cherchent l'espée l'un de l'autre , & taschent de la rencontrer. Le spectacle est-il cessé, pour faire tousiours quelque chose on esgorge des hommes: Et cependant vous ne vous prenez pas garde que vous baillez vn exemple qui peut tourner à vostre preiudice. Vous auez dequoy remercier les Dieux de ce que vous enseignez d'estre cruel à vn qui ne le peut apprendre.

III. Vne ame tendre , & qui n'est pas bien imprimée du caractere de la vertu n'est pas bien parmy la multitude : On se laisse facilement aller à ce qu'on voit faire à beaucoup de gens. Socrates mesmes, Caton & Lelius couroient fortune que la frequentation de si grand nombre de personnes dissemblables à leur humeur ; ne leur mist l'ame en desordre , tant il est mal-aisé que ceux mesmes qui se tiennent en meilleure assiette ne succombent à l'effort des vices, qui viennent en si grande troupe les assaillir. Vn seul exemple d'auarice ou de luxure est capable de faire beaucoup de mal. Si nous viuons ordinairement avec vn homme delicat, la conuersation peu à peu nous enerue & nous amollit. Vn voisin riche irrite nos cupiditez : il n'est point de blancheur si nette qui ne se tache , quand on l'approche de quelque chose qui ne l'est point.

IV. Que pensez vous que puisse deuenir vn homme qui a tout vn peuple sur les bras ?

vous direz qu'il faut qu'il se resolue, ou d'imiter, ou de hair, & cependant l'un & l'autre est dangereux. Il ne faut ny ressembler au nombre, pource qu'il est grand, ny hair le grand nombre, pource qu'il ne nous ressemble pas. Reduisez-vous en vous-mesme tant que vous pourrez. Cherchez la communication de ceux qui vous peuuent apprendre quelque instruction, & receuez en la vostre ceux à qui vous en pouuez donner: ce sont offices reciproques: en enseignant on est enseigné. Que l'enuie de produire vostre bel esprit ne vous fasse point entretenir toute sorte de personnes, ny disputer publiquement. Cela seroit bon si vostre marchandise estoit propre pour le peuple: mais il n'y aura personne qui vous entende. Et peut estre il s'en trouue vn ou deux, il faudra que vous ayez la peine de les former vous meisme, & les rendre capables de ce que vous leur direz. A quoy donc vous seruira ce que vous auez appris; ne craignez point d'auoir perdu vostre peine, vous aués estudié pour vous, Et afin que i'aye estudié pour autre que pour moy, ie vous feray part de trois belles choses que i'ay rencontrées aujourd'huy assez conformes à ce propos. Il y en aura vne pour acquiter cette lettre, & les deux autres que ie vous bailleray par aduance. Voicy ce que dit Democrite. Vn homme seul m'est tout vn peuple, & tout vn peuple m'est vn homme seul. Vn autre aussi, quicunque

## 28. LES EPISTRES

il soit, car on ne sçait qui ce fust, comme on luy demandoit que luy seruoit d'employer tant de temps apres vne chose que la difficulté rendoit si peu communicable, répondit fort pertinemment; lo me contenteray de fort peu de gens; & quand ie n'aurois personne, i'en aurois assez. La troisieme a bien de la grace: Epicure en est l'Auteur. Il escriuoit vn iour à vn de ses compagnons d'estude, (-ce discours n'est point pour le monde, ie parle à vous.) Nous nous sommes vn theatre l'vn à l'autre: ce sont paroles, mon grand amy, qu'il faut auoir grauées au fonds de l'ame, pour ne sentir point ce chatouillement ordinaire que nous donne l'approbation d'vn grand nombre de jugemens. Vous estes loué de beaucoup, qu'elle occasion trouués-vous de vous glorifier, pour offrir ce que plusieurs vous estiment? Ramenez ce que vous auez de bon à l'interieur.

---

## EPISTRE VIII.

### ARGUMENT.

1. *La vie contemplative n'est pas inutile.*
2. *Nous auons assez, quand nous auons ce qui nous est necessaire.*
3. *Il louë la Philosophie.*

4. *Les choses casuelles ne sont point nostres.*

I. **V**ous vous estonnez que ie vous conseille de vous separer de la multitude, & ne chercher autre applaudissement que celuy de vostre conscience, veu que tout ce que commandent les Stoïques, c'est de mourir en action : Et quoy, pensez vous que pour estre chez moy ie demeure en vne chaire sans me remuer ? Quand ie ne veux voir personne, c'est alors que ie cherche le moyen de profiter à beaucoup. Il ne se passe jour que ie ne fasse quelque chose, & que ie ne donne encore quelque partie de la nuit à estudier. Je ne destine point d'heures au dormir, & ne permets pas à mes yeux de se clore aussi-tost que le sommeil les en sollicite. Je les tiens en besogne le plus que ie puis, & ne me repose que quand le travail & la veille m'ont fait succomber. L'ay quitté les affaires aussi bien que les hommes, & premierement les miennes. Je fay celles de ceux qui viendront apres nous. L'escry des choses qui leur soient profitables, & tasche de leur laisser des aduertissemens salutaires, comme de bons medicaments dont i'ay fait la preuue en mon propre mal. Il est vray que ie ne suis pas entierement guery : mais au moins il n'y a plus de chancre en mes vlcères. Je monstre aux autres vn bon chemin que ie

n'ay cognû que fort tard & bien las. Le leur crie, gardez-vous de tout ce qui plaist au vulgaire, craignez ce que la fortune donne. Quand vous la verrez vous tendre quelque chose, deffiez-vous d'elle: & ne passez pas plus avant. Les bestes & les poissons ne sont trompez que par quelque esperance qui les resioûit. Ce que vous appellez presens de la fortune, ce sont les embusches. Qui voudra viure à son aise, qu'il se garde le plus qu'il pourra, de s'y laisser engluër. Ce qui fait en cela nostre misere plus deplorable, c'est la honte d'auoir pensé prendre, & se trouuer pris: cette course nous emmeine dans des precipices. Quand la vie est si haute esleuée, on n'en peut sortir qu'en tombant: la prosperité nous esbrante, il ne s'y faut pas arrester, il faut faire teste, ou s'enfuir; De cette façon la fortune ne nous abbattrà iamais, si elle nous donne quelque atteinte, ou nous effleure la peau, c'est tout ce qu'elle nous peut faire.

I I. Tenez cette regle de viure, que vous trouuez saine & salutaire de ne traiter vostre corps qu'autant qu'il en a besoin pour s'entretenir en santé, sinon il vous donnera de la peine, quand il sera question de le faire obeyr à l'esprit: mangez pour appaiser la faim, beuez pour estancher la soif, habillez-vous pour n'auoir point de froid, & vous contentez d'une maison où le vent & la playe ne vous puissent offencer: qu'elle soit ou de gazon ou de marbre, que vous importe? Va

homme est aussi bien sous du chaume, que sous de l'or. Ce qu'on adiouste pour l'embellissement n'est que superfluité : faites compte que vous n'avez rien d'admirable que l'esprit. Quand il est grand, tout luy est petit. Si ie me tiens ce langage, si ie le tiens à la posterité, ne trouuez-vous pas que ie fais plus de seruire que de comparoistre à vne assignation pour plaider vne cause, ou d'aller mettre mon cachet au bas de quelque testament, ou de me trouuer au Senat pour assister vn amy de ma parole, ou de ma faueur? Croyez-moy, ceux qui semblent n'auoir point d'occupations, sont ceux qui en ont de plus dignes : ils negocient au Ciel & en la Terre.

III. Mais il est temps de finir cette lettre, & l'accompagner, comme i'ay commencé, de quelque présent : Ce ne sera pas à mes dépens, je frippe tousiours quelque chose dans Epicure : voicy ce que i'ay pris aujourd'huy. Seruez la Philosophie, si vous voulez auoir la liberté. Vous n'estes point remis d'un iour à l'autre. Vous estes expedie tout aussi tost, parce que c'est la liberté mesme que la seruir. Vous me demanderez pourquoy ie prens ces sentences plustost dans Epicure qu'en nostre escholle. Mais vous, pourquoy ne les prenez-vous plustost pour parolles sorties de la bouche de tout vn peuple, que de les attribuer à Epicure en particulier ? combien y a-t'il de choses dans les

## 32 LES EPISTRES

Poëtes, que les Philosophes ont dites on doiuent dire. Je ne parle point des tragedies, ny de nos mortalitez de qui la matiere a quelque chose de feuer. Mais combien trouuez-vous de belles paroles dans les farces mesmes? Combien de vers dans Publius qui pouuoient auoir lieu dans vne tragedie? L'en rapporteray icy vn, parce qu'il concerne cette quatriesme partie de Philosophie que nous venons de traiter. Il dit que les choses casuelles ne doiuent pas estre comptées pour nostres.

*Vn bien n'est point à nous, quand les Cieux nous le donnent.*

Il me souuient qu'autre-fois vous m'en auiez dit vn de vostre façon sur le mesme sujet, qui a bien meilleure grace, & moins de paroles.

*Rien n'est à nous que fortune ait fait nostre.*  
En voicy encore vn de vous que ie ne veux pas laisser derriere.

*Ce qu'on nous baille on nous le peut oster.*  
Je ne vous mets pas cela en compte: car il n'y auroit pas d'apparence de vous payer de ce qui est à vous.

## EPISTRE IX.

## ARGUMENT.

1. *Le sage est invincible aux incommoditez, mais non insensible. Il ayme à avoir un amy, mais n'en ayant point il ne s'en peut passer.*
2. *Il faut aymer pour estre aymé. Le contentement de faire un amy est plus grand que de l'avoir.*
3. *Les vrais amis ne visent qu'à au bien de ceux qu'ils ayment. Des amis de fortune.*
4. *Le sage pour vivre heureusement se peut passer de tout le monde, mais pour bien vivre, non.*
5. *Le sage est content de sa condition, & le fol au contraire.*

I. **V**OUS me demandez mon advis de la reprehension que fait Epicure en vne Epistre, de ceux qui disent, que le sage est content de soy-mesme, & par conséquent qu'il n'a que faire d'amis: c'est un reproche que fait Epicure à Stilpon, & à ceux qui ont comme luy jugé que ce fust le

souuerain bien d'auoir vne ame insusceptible de toute apprehension. Mais nous equiuoquerons, si pour exprimer *l'hapathi* nous voulons vser du mot d'impatience, parce qu'il semblera quelquefois qu'il ait vn sens tout contraire à celuy que nous luy voudrions donner. Car nous voudrions parler de celuy de qui l'ame est si ferme & si rigoureuse, qu'il n'y a douleur quelconque qui la puisse esmouuoir; & il semblera que nous l'entendions d'vn homme flouët, tendre, & à qui seulement vne picqueure du doigt fasse perdre le iugement. Voyez-donc si nous ne ferions point mieux de dire vne ame invulnérable, ou vne ame mise hors de toute souffrance. Voicy la difference qu'il y a d'eux & de nous. Nostre Sage est inuincible aux incommoditez, mais non insensible: le leur y est insensible aussi. Nous auons cela de commun, que le Sage est content de soy-mesme, mais qu'il ne laisse pas d'estre bien-aise d'auoir vn amy, vn voisin, vn qui loge avec luy, combien qu'il ait en soy de quoy se passer de toutes choses. Voyez s'il n'est pas bien content de soy-mesme: que si par vne maladie ou en vn combat vne main luy est coupée, cét accident qui luy diminuë le corps, ne luy diminuë point son contentement: si par quelque inconuenient il perd vn œil, il se contentera de celuy qu'il aura de reste, & sera aussi aise mutilé de ses membres, comme s'il estoit entier. Il ne desire

point ce qui luy manque ; mais il aymeroit mieux qu'il ne luy manquast rien : aussi le contentement qu'il a de soy n'est pas tel qu'il ne veuille point auoir d'amy , mais que n'en ayant point il a moyen de s'en passer. S'il le perd il ne se desespere point , parce que c'est vne place vuide qu'il peut remplir tout aussi-tost qu'il luy plaira. Comme si Phidias perd vne statuë , il en peut incontinent faire vn autre ; luy tout de mesme , qui est grand maistre en la science de faire des amitez , aura bien-tost reconuert ce qu'il aura perdu. Vous demandez comment il en aura si tost fait vn autre ? le vous le diray , pourueu que nous demeurions d'accord que dés à cette heure ie vous paye ce que ie vous doy ; & que pour le regard de cette lettre vous n'ayez plus rien à me demander.

II. Hecaton dit : le vous apprendray vne recepte d'amour, sans drogue, sans herbe , & sans charme quelconque : Voulez-vous qu'on vous ayme, ayez. Les amitez nouvelles ont leurs voluptez aussi-bien que les vieilles. Auoir , & faire vn amy sont choses où il y a la mesme difference qu'entre semer & recueillir. Le Philosophe Attalus disoit ordinairement , que faire les amis estoit plus doux que de les auoir , comme vn Peintre est plus aise de peindre que d'auoir peint. Cette sollicitude occupée à son ouvrage luy est vn contentement extreme en son occupation. Comme il donne le dernier coup de

pinceau, cette pensée s'éuanoïit, pource qu'alors il ne jouyt que du fruit de son art, au lieu qu'il jouyffoit de son art mesme quand il peignoit. L'âge de vingt ans est plus capable de seruire: mais l'enfance à ie ne scay quelle grace qui donne plus de plaisir. Reuenons à cette heure à nostre propos.

III. Le sage, encore qu'il se contente de soy-mesme, ne laisse pas de vouloir auoir vn amy, sinon pour autre chose, au moins pour ne laisser point en friche vne vertu si belle & si louable comme l'amitié: Non point, disoit Epicure, pour auoir qui se tienne auprès de luy, quand il sera malade, qui, s'il est en prison, luy ayde à s'en retirer, & l'assiste de moyens, s'il est en necessité. Mais au contraire pour auoir quelqu'un qui recoiue ces offices de luy, quand il en aura besoin. L'intention ne peut estre bonne de celuy qui fait amitié pour y trouuer le remede de ses incommoditez. Il acheuera comme il a commencé: il a voulu auoir vn amy qui luy ostât la chaîne des pieds, le clou n'en sera pas si-tost riué, qu'il ne prenne congé de luy: ce sont amitez à la journée: vn amy qu'on a fait pour la commodité, plaira si long-temps qu'il en apportera: c'est pourquoy vous ne voyez qu'amis de toutes parts auprès des belles fortunes; & rien que solitude aux maisons de ceux qui sont abbatus. Les amis fuyent les occasions  
d'estre

d'estre esprouez, & de là viennent tant d'abominables exemples de ceux qui par crainte abandonnent laschement, & des autres qui trahissent infidèlement ceux qu'ils ont fait profession de bien aymer. Il ne faut pas que la fin en soit meilleure le commencement. Quiconque s'est fait amy pource que c'estoit son profit de l'estre, puis qu'en l'amitié il a prisé autre chose que l'amitié mesme, il n'y a point de doute que si l'argent l'en sollicite, il ne prise quelque chose au prejudice de l'amitié. Qu'ay-ie donc affaire d'auoir vn amy, afin d'auoir quelqu'un de qui i'assiste les necessitez, accompagne le bannissement, & defende la vie aux despens de la mienne, quand il en aura besoin? Ceste amitié que vous descrivez n'est pas vne amitié, mais vne negociation, qui n'estime & ne regarde que le moyen qu'il y a de profiter. Il n'y a point de doute que la passion des amants n'ait quelque chose qui ressemble à l'amitié: on peut dire que c'est vne amitié insensée; En voyez-vous quelqu'un qui ayme sa maistresse pour le gain, pour l'ambition, ou pour l'honneur, l'amour a tant de contentement en soy-mesme, qu'il neglige toute consideration extérieure, & n'allume l'ame d'autre desir que la chose qui semble belle, & donne apparence de rendre vne reciproque affection. Et quoy donc, se peut-il faire qu'une cause qui est honneste fasse naistre vne volonté qui ne

l'est point ? vous me direz que ce n'est pas à cette heure qu'il faut disputer si l'amitié est chose desirables de soy-mesme, ou pour quelque autre sujet. Car si de soy-mesme elle est desirable, il n'y a point de doute que celuy qui a son contentement en soy-mesme sans esperance de gain & sans dessein de se fortifier contre la fortune, ne s'en puisse approcher comme d'une chose belle en perfection. Qui en fait provision comme d'un remede aux calamitez fortuites, il la fait descendre de son thrône, & la met au rang du commun. Le sage se contente de soy. C'est vne parolle, mon grand amy, que beaucoup de gens interpretent mal, ils la separent de la Communauté de toutes choses, & ne veulent point qu'elle sorte hors de sa peau. Pour bien faire, il faut distinguer : cette promesse a des bornes, & ne s'estend pas indifferemment à toutes choses.

V. Le sage pour viure heureusement se peut passer de tout le monde : mais pour viure, non ; car en ce dernier il peut auoir affaire de beaucoup de choses : Mais en l'autre, il n'est question que d'auoir vne ame purgée de toutes mauuaises affections, esleuée au dessus des imaginations vulgaires, & resoluë à se rire du plus effroyable visage que la fortune luy scauroit monstret. Voicy la distinction qu'en fait Crisipus. Il dit que le sage n'a faute de rien, & que toutefois il a besoin de beaucoup de choses,

le fol au contraire n'a besoin d'aucune, parce qu'il n'en sçait point user : mais il a faute de toutes. Le sage a besoin de moins d'yeux, & d'assez d'autres choses nécessaires au service de la vie : Mais il n'a faute d'aucune chose, parce qu'auoir faute presuppose de la nécessité : or il n'est rien nécessaire au sage. C'est pourquoy bien qu'il soit content de soy mesme, il ne laisse pas d'auoir besoin d'amis, & met peine d'en acquerir le plus qu'il peut, non pour viure heureusement, car c'est chose que de soy-mesme il peut faire, quand il n'auoir pas vn amy. Le souuerain bien trouue en la maison toute la prouision qui luy fait besoin pour son service : il ne va rien emprunter dehors : il ne dépend d'autre que de soy-mesme ; & s'il en vient là, que de mandier quelque chose, il est à la discretion de la fortune : & ne faut plus qu'il parle de sa liberté. Ouy ; mais qu'elle triste condition sera celle du sage, si prisonnier entre les mains des ennemis, en quelque terre loingtaine, ou retenu en quelque long voyage sur mer, ou bien jetté par la tempeste en quelque riuage solitaire, il ne se trouue en routes les incommoditez secouru de l'assistance ny de la consolation d'un seul amy ? Il fera ce que fait Iupiter, quand apres la resolution vniuerselle du monde toutes choses estoient retournées en leur confusion première. Tandis que la nature est quelque temps sans recommencer

la generation, il rappelle à soy toutes ses pensées, & se donne luy-mesme le contentement de s'entretenir. Le sage a moyen d'en faire de mesme: il se reterre en soy-mesme, se tient compagnie, & tant que la disposition de ses affaires est en sa puissance, n'a besoin de personne que de soy. Avec ce contentement il se marie: avec ce contentement il fait des enfans; & toutesfois s'il luy falloit vivre seul, il aymeroit mieux ne vivre pas. L'utilité ne lu porte point aux amitez; c'est l'inclination naturelle qui l'y pronoque. L'amitié, comme beaucoup d'autres choses, a ie ne sçay qu'elle deue estre agreable à nostre goust, nous cherissons la société comme nous abhorrons la solitude; La nature, qui s'est proposé de faire vivre les hommes ensemble, a voulu que les amitez eussent un certain éguillon, qui nous sollicitast à les rechercher. Neanmoins, quoy que le sage ayme extrêmement ses amis, qu'il prenne toute la peine qu'il peut d'en acquerir, & que bien souvent il en fasse plus d'estat que de soy-mesme; se faut-il qu'il termine en soy tout son contentement, & qu'il s'acorde que dit mesme Stilpon à qui s'attaque Epicurus. Comme apres la ville prise, & sa femme, & ses enfans perdus, il se voyoit tout seul, avec un esprit à qui les adversitez n'avoient rien osté: Demetrius, celui qui pour le nombre des villos qu'il avoit foncé estoit appelle *Bolioneseos*, luy deman-

Avant s'il n'auoit rien perdu : le porte, dit il,  
 tout mon bien sur moy : parole certainement  
 qui relmoigna la force du ressort de son  
 ame, & qui fut victorieuse sur la victoire  
 mesme. Et de fait, Demetrius l'oyant ainsi  
 parler, fut si confus, que presque il ne sca-  
 uoit s'il auoit vaincu. Tout mon bien est  
 avec moy : ma iustice, ma vertu, ma tempe-  
 rance, ma prudence : & cette resolution que  
 i'ay tousiours eue de n'appeller point bien ce  
 qu'on me peut oster, ne m'ont point esté sac-  
 ragés. Les roicy qui m'accompagnent aussi  
 entieres, & aussi miennes qu'auparauant. Si  
 nous nous estoions de voir quelques ani-  
 maux passer au trauers du feu, sans qu'il leur  
 fasse mal; combien auons-nous plus de  
 sujet d'admirer cét homme, qui par la prise  
 de la ville, envelopé dans le feu, le fer, &  
 les ruines, a trouué moyen sans blessure  
 ny perte queleconque de s'en dégager? Vous  
 voyez en cela combien la conquete de tout  
 un peuple est bien plus aisée que celle d'un  
 homme seul. Un Stoïque tient le mesme  
 langage, & aussi bien que Stilpon parmi le  
 sac & la flâme des villes prises, conserve ses  
 biens, & les emporte en toute assurance  
 avec soy. Il est content de soy-mesme, &  
 dans les bornes limite sa felixité : Ne pensez  
 pas qu'il n'y ait que nous de qui les paroles  
 soyent releuées. Epicure mesmes, en repre-  
 nant Stilpon, parle de mesme, je m'en vay  
 vous dire que c'est, & combien que ce jour icy

ne soit plus du conte, vous ne laisserez pas, s'il vous plaist, de le prendre en bonne part. Quand la terre entiere seroit le patrimoine d'un homme seul, il est miserable, s'il ne pense auoir assez : ou bien si vous l'aymez mieux en autres termes (car il faut prendre plustost garde au sens qu'aux parolles.) Quand un homme auroit l'Empire du monde, s'il ne s'estime heureux, il ne l'est point. Et afin que vous connoissiez que tout cela part d'un sens commun, & que ce sont leçons que fait la nature à toutes sortes d'esprits, vous trouuerez en un Poëte comique.

*Il n'est heureux qui ne pense point l'estre.*

Car, que peut-il chaloir comment vous soyez, si vous pensez estre mal ? Et quoy donc à vostre compte un qui sera vilainement riche, & qui aura force vallets, mais encore plus de maistres, sera bien-heureux, pourueu seulement qu'il vueille dire, qu'il s'estime tel ? Je n'ay que faire de ce qu'il dit ; Je regarde ce qu'il peut, & non pour vne fois seulement, ou pour un iour, mais ce qu'il peut continuellement ; n'ayez pas peur que cette magnanimité si ferme & si resoluë, se trouue en un homme qui n'ait du merite. Il n'y a que le sage capable de se plaire, toute folie porte avec elle un dégoüst de sa condition.

## EPISTRE X.

## ARGUMENT.

1. *Les méchans ne doiuent point viure seuls.*
2. *Quels doiuent estre les vœux des gens de bien.*
3. *Qu'il faut viure avec les hommes comme vens de Dieu, & parler avec Dieu, comme escoutés des hommes.*

1. **I**E suis tousiours d'un mesme aduis: Fuyez les grandes compagnies: fuyez les petites: fuyez mesme la conuersation d'un homme seul: voyez où va mon jugement. Je ne sçache personne de qui ie vous permette la communication, & toutesfois ie vous ose bien laisser entre vos mains. On conte que Crates, escolier de Stilpon, de qui j'ay fait mention en ma précédente, voyant un ieune homme se promener à part, luy demanda ce qu'il faisoit seul? A quoy le ieune homme ayant respondu, qu'il s'entretenoit avec soy-mesme, Crates luy repliqua; Prenez garde, ie vous prie, que vous ne vous entreteniez avec un homme qui ne vaille rien. Nous tenons ordinairement des gardes auprès de ceux qui pleurent vne personne

morte, ou qui ont quelque frayeur en l'ame,  
 de peur qu'en la solitude il ne leur vienne  
 quelque trouble qui les induise à se faire  
 mal. Il faut en faire de mesme aux mal ad-  
 mitez: car comme ils n'ont personne qui di-  
 merisse leur dangereuse inclination, ils se  
 proposent des choses pernicieuses, & jamais  
 ne sont sans quelque imagination funeste,  
 ou pour eux ou pour autrui. C'est alors  
 qu'ils repassent en leur esprit tout ce qu'ils  
 ont de mauvaises intentions, qu'ils tirent  
 au iour tout ce que la honte ou la crainte leur  
 faisoit tenir caché, prouoquent leur audace,  
 irritent leur pailhardise, & sollicitent leur  
 cholere par les moyens qu'ils luy mettent  
 en auant de se venger. Enfin tout ce que  
 la solitude a de commodité, qui est de ne se  
 decouvrir à personne, & de ne craindre point  
 d'estre accusez, est perdu pour eux, ils se  
 decouurent & se trahissent eux-mesmes.  
 Voyez donc combien i'espere de vous, ou  
 plustost comme je m'en confie: Car l'espe-  
 rance est vn nom qui ne conuiet qu'aux  
 choses, où il y a encore de l'incertitude.  
 Je ne trouue personne à qui je vous ayme  
 mieux bailler en garde qu'à vous-mesme. Je  
 me ressouuiens de quelque langage que je  
 vous ay ouy tenir, plein à la verité d'une  
 grandeur de courage vrayement solide &  
 bien conforme à la vigueur de l'ame qui le  
 produisoit. Je m'en reioisis dès l'heure, &  
 dis en moy-mesme: Ce ne sont pas là des

petolles qui viennent du bout des lèvres : le fondement en est plus auant : voicy vn homme qui n'est pas fait comme beaucoup d'autres : il n'a pas enuie de se perdre : c'est ainsi qu'il faut parler : c'est ainsi qu'il faut viure.

I I. Prenez garde que rien ne vous fasse baisser le cœur : n'importunez point les Dieux de vous accorder ce que vous leur auiez demandé par le passé : quittez-les de vos vœux precedents : faites en de nouveaux : Demandez-leur vne conscience sans fraude, vn esprit sans trouble, & vn corps sans maladie : ce sont là des vœux qu'il ne faut point craindre de leur faire. Ils ne font jamais mauvais visage à nos requestes, quand nous ne leur demandons rien du bien d'autrui.

I I I. Mais afin que selon ma cōstume vous ne receuiez point ma lettre sans quelque present, je vous diray vne chose tres-veritable que i'ay apprise dans Athenodorus. Vous pouuez dire que vous estes hors de toute passion, quand vous en estes venu à ce que de ne rien demander à Dieu, que vous ne luy puissiez demander tout haut, & à la reuë de tout le monde. Car aujourd'hui, quelle folie est celle des hommes? Ils ne desirent rien de si mal honneste, qu'ils n'oseut demander à Dieu : tous les vœux sont autant de crimes : Si quelqu'un fait quelque semblant de s'approcher d'eux, ils le

taisent tout aussi-tost : & content à Dieu des choses qu'ils ont honte qu'un homme sçache. Voyez donc si nous ne pourrions point tenir cette maxime pour vne regle de vie : vivez avec les hommes, comme veu de Dieu ; parlez avec Dieu comme escouté par les hommes.

## EPISTRE XI.

## ARGUMENT.

1. *Il defend ceux qui rougissent.*
2. *Les habitudes naturelles ne se peuuent changer.*
3. *Il se faut tousiours imaginer quelque homme d'honneur pour témoin de nos actions, afin de ne faire rien mal à propos.*

**L**E me suis entretenu avec vn de vos amis du meilleur naturel qu'il est possible, & ay recognû son iugement, son humeur, & sa suffisance, aussi-tost qu'il a commencé de parler. Je pense qu'il me laissera le goust qu'il m'a donné : car en ce qu'il m'a dit, il ne pouuoit y auoir rien de préparé, parce que ie l'ay surpris il y auoit desia quelque temps qu'il estoit veu à soy, que

la honte, ( vn des bons signes que puisse auoir vn ieune homme ) ne luy pouuoit encore sortir du visage tant la rougeur s'y estoit ramassée de toutes parts. C'est vne foiblesse que ie n'ay pas opinion qu'il perde iamais, quelque assurance qu'il prenne, quelque vertu qu'il acquiere, & à quelque perfection qu'il puisse arriuer.

II, Il n'est point de sagesse qui puisse rien contre les defauts que naturellement nous auons ou au corps ou en l'esprit: Ce qui naist avec nous se peut adoucir, mais non pas vainere. Il en est qui ne parlent jamais en grande assemblée qu'ils ne soyent tout en eau, comme s'ils auoient fait quelque grand effort; d'autres à qui les genoux tremblent, d'autres à qui les dents s'entre choquent, la langue begaye, & les lèvres ont vn mouuement qu'il ne leur est pas possible d'arrester. Il n'y a point de preceptes contre ces imperfections: la nature veut demeurer maistresse, & que les plus forts cognoissent qu'ils ne le sont pas assez pour luy resister. Le rougir est du nombre de ces infirmités, & quelque grauité qu'ils ayent, il n'y a moyen de s'en parer. Il est bien vray qu'il paroist dauantage aux personnes ieunes, parce que leur sang est plus chaud, & leur peau plus déliée. Mais les plus experimentez & les plus vieux ne s'en garantissent point. Il y en a qui ne sont jamais plus dangereux que quand ils rougissent, comme s'ils auoient

épandu toute leur honte. C'estoit signe que Sylla entroit en furie, quand le sang luy montoit au visage. Il n'y avoit rien de moins effronté que Pompée : jamais il ne parloit devant deux personnes qu'il ne songist : aux assemblées cela luy estoit infailible. Il me souvient qu'on fist un jour entrer Fabianus au Senat, pour porter quelque sermoignage. Il devint rouge, & cette honte luy donna merueilleusement bonne grace. Cela ne vient pas de foiblesse d'ame, mais de la nouveauté des choses, qui bien qu'elles n'estonnent pas, elles troublent toutesfois faute d'accoustumance pour une facilité naturelle qu'on a de s'émeouvoir. Car comme il y en a de qui le sang ne bouge jamais de sa place : Aussi en est il qui l'ont si remuant, qu'il ne leur peut rien ariver, que tout aussi-tost la couleur se leur vient au visage. La sagesse, comme j'ay dit, n'y sert de rien : autrement la nature mesme seroit en sa domination. Quoy que l'homme fasse, & quelque reglemens qu'il donne à son Ame, les habitudes que la temperature du corps & la condition de sa nature luy donnent, ne se separeront jamais d'avec luy. Il est tres-certain qu'on ne les peut ny chasser quand on les a, ny les faire venir quand on ne les a point. Les Comediens qui se mesient de contrefaire nos passions, nos craintes, nos estonnemens, & nos tristesses, quand ils veulent représenter la

honte, tout ce qu'ils pouuoit faire, c'est de  
bailler la teste, d'humilier leurs paroles &  
tenir les yeux fachez en terre: mais de rou-  
gir, il n'y a moyen. Le commandement &  
la deffence y sont inutiles. Aussi la sagesse,  
qui connoit bien qu'elle n'y peut de rien  
faire, ne nous y promet point de remede:  
c'est chose qui vient sans qu'on l'appelle, &  
qui s'en va sans qu'on la chasse, comme ne  
dependant d'ailleurs que de sa propre iurissi-  
diction.

Ma lettre veut que je la finisse par une sen-  
tence: en voicy une tres-vtile & tres salu-  
taire, que je voudrois qui vous fut grauee au  
cœur.

II. Il faut faire election de quelque  
homme de bien, & nous imaginer que nous  
en sommes perpetuellement esclairez, afin  
de ne faire, que ce que nous ferions, s'il  
estoit present. Ce precepte, mon grand amy,  
est d'Epictete, qui non sans cause a jugé,  
que nous auons besoin d'un gardien & d'un  
precepteur. Il ne se feroit pas la moitié  
des crimes qui se font, s'il ne se pouuoit  
rien faire qu'en la presence d'un tesmoing. Il  
est bon que nostre ame se propose quel-  
que personne de merite à reuerer & de  
qui l'authorité s'oblige, à ne faire ny pen-  
ser chose qui soit mal à propos. O que bien-  
heureux est l'homme qui a cette puissance,  
que non à le voir, mais à se le représenter  
seulement, on se fasse homme de bien!

& bien-heureux celuy tout de mesme, qui en peut tellement respecter vn autre, qu'il ne faut que la seule souvenance pour le remettre, ou le retenir en son deuoir ! Quiconque est capable de rendre ce respect, sera bien-tost digne de le recevoir. Je vous conseille donc de choisir Caron. S'il vous semble trop roide, prenez Lelius, qui n'est pas si bandé ; ou bien quelque autre de qui le parler, la vie, & le visage où se manifeste l'interieur, vous seront plus agreables. Montrez le vous à toute heure, ou pour estre en sa garde, ou pour vous composer à son imitation. Je vous dis encor vn coup, que nous auons besoin de quelqu'vn, sur lequel nous prenions les preceptes de nostre vie : sans vne reigle il est impossible de redresser ce qui n'est pas droit.

---

## EPISTRE XII.

### ARGUMENT.

1. *Toutes choses representent à l'homme sa vielleſſe,*
2. *La vielleſſe n'est pas sans plaisir.*
3. *Eſtre preparé à mourir tous les jours.*

4. *Il est en nous de finir nos miseres  
quand il nous plaist.*

I. **D**E quelque part que ie me tourne, ie trouue par tout des tesmoignages que ie suis vieil. Je m'en estois allé en ma maison aux champs, & me plaignois de ce qu'il me coustoit à l'entretenir, la response de mon fermier fut, que ce n'estoit pas sa faute, mais que le bastiment estoit vieil, & cependant il n'y auoit rien que ie n'eusse fait faire. Que dois-je penser de moy: si le temps a vze les pierres qui sont de mon âge? Cela m'ayant mis en colere, ie prins le premier sujet qui se presenta de m'attaquer à luy, & luy dis; Je cognoy bien aux platanes qu'ils sont mal entretenus, ils n'ont point de fucilles, les branches en sont tortuës & pleines de nœuds: comme le pied en est miserable & rude, si vous auiez esté curieux de les déchausser, & de leur rafraichir la racine, ils ne seroient pas comme cela, il me iure qu'il y faisoit tout ce qui s'y pouuoit faire, qu'il n'est pas possible d'en auoir plus de soin qu'il en auoit, mais que les arbres estoient vieux. Cecy demeure entre nous: Je les ay plantez, & en ay veu les premieres fucilles. Comme ie me tourne vers la porte, ie demande qui est ce bon homme, qu'on a mis là si à propos, comme prest à partir. Où l'avez-vous pris? qui vous a fait apporter ceans le mort d'vne autre mai-

font ? & luy alors ; Ne me reconnoissez-vous point, Monsieur, je suis Felicio, à qui vous avez donné tant de pourpres, & qui a tant esté vostre mignon, le fils de Philofotius vostre fermier. Le vous iure, dis-je, qu'il n'est pas en son bon sens. Mais que vous en semble ; n'est-ce pas là vn beau personnage pour avoir esté mon mignon ? Pensez comme cela se peut faire : les dents luy tombent.

I. I. J'ay cette obligation à ma maison, qu'en quel que part que je regarde je voy des marques de mon âge. Embrassons-la, & faisons amitié avec elle. Elle a des plaisirs, pourveu qu'on les sçache prendre. Les pommes ne sont jamais meilleures, que quand la saison s'en passe ; la principale beauté de l'enfance est en la sortie ; Le dernier verre de vin semble toujours le meilleur aux yvrongnes, parce que c'est celuy qui les noye, & qui les met les jambes en haut. Le plus doux de la volupté de l'homme est en la fin. L'âge qui commence à descendre, & qui toutefois n'est point encoire au precipice, est celuy qui nous contente le plus ; Et ie croy que celuy mesme qui est au bas de la tuille n'est pas sans plaisir. Quand il n'en auroit point d'autre, ce ne luy est pas peu de volupté que de n'auoir qu'à faire de voluptez. Qu'un homme a de repos en l'esprit, quand les passions ont pris congé de luy !

III. Vous me dites que c'est chose fâcheuse de se voir à deux doigts de la mort. Premièrement vn vieil homme n'a pas plus de sujet d'y penser qu'un jeune : car c'est chose où nous ne sommes pas appellez par le nombre des ans ; & puis il n'y a personne si chargée de jours, qui avec apparence ne se puisse promettre d'en viure encor vn. Or vn jour est vn degré de nostre vie : tout nostre âge est vn ouvrage à pieces qui a comme des cercles les vns dans les autres, les moindres enfermez dans les plus grands ; Il y-en a vn qui craint tous les autres. C'est celui qui comprend depuis la naissance jusqu'à la mort. L'autre enferme les ans de nostre adolescence, nostre enfance est contenue en l'autre, & puis il y a l'an où sont comprises toutes les saisons qui par leur multiplication accomplissent le cours de nostre vie. Le mois n'a pas tant de rondeur, & le jour encores moins. Toutesfois aussi bien que les autres il va du commencement à la fin ; il marche du levant au couchant ; C'est pourquoy Heraclitus, qui pour ses façons de parler mal-intelligible a eu le nom de *Tenebreux*, a dit, que tout jour est pareil à l'autre ; ce que les vns ont interpreté, qu'un jour est pareil à l'autre en nombre d'heures ; & ils ne mentent point, parce que si le jour est vn espace de vingt-quatre heures, il faut necessairement que tous les jours soient égaux, pource que ce qui se perd au jour,

se trouue en la nuit: les autres entendent que tous les iours se ressemblent, d'autant qu'au plus long espace de temps qui puisse estre, vous ne pouuez voir autre chose que ce que vous voyez en vn iour, la lumiere, les tenebres, & les vicissitudes alternatiues du monde; Le Soleil fait cette égalité, par sa vitesse réglée, qui iamais ne fait du chemin vne fois plus que l'autre; Et pour ce il n'y a iour qu'il ne faille employer, comme si c'estoit celuy de la retraite, & qui fist fourniture entiere de la somme. Ce Pacuuius, que le bon vsage rendit propriétaire de la Syrie, apres que tous les soirs il s'estoit enseuely dedans le vin, & dedans ses festins mortuaires, comme s'il eust fait luy-mesme ses funerailles, estoit porté de sa table en sa chambre; entre les applaudissemens de ses bardaches, avec vn concert de musique, qui chantoit, *in a vesu, il a vesu*; Et ne se passoit iour que cette ceremonie ne s'observast. Faisons-en gens de bien, ce qu'il faisoit en meschant: ne nous allons point coucher, sans dire avec vne façon qui resmoigne nostre contentement.

*Au gré de mes destins s'ay mon cours  
acheué.*

Si Dieu permet qu'une autrefois nous voyons le Soleil, à la bonne heure. Vn homme est tres-heureux, & se peut vraiment dire à soy, qui ne se gesne point de sollicitudes en l'attente du lendemain. Quiconque a dieu,

*J'ay vescu*, ne se leue iamais que son profit ne luy soit assuré.

I V. Mais il est temps de clore ma lettre: Il me semble que j'oy que vous demandez si elle vous doit aller trouuer les mains vuides. Ne vous souciez : elle portera quelque chose, & non quelque chose, mais beaucoup : Car y a-t'il rien de plus estimable que cette parolle que ie luy baille pour vous porter ? C'est vne chose tres-fascheuse de viure en necessité: mais il n'y a point de necessité qui nous oblige d'y viure. Pourquoi n'y en a-t'il point ? pour ce que de tous costez nous ne voyons que chemins bien cours & bien aisez, qui nous mendent à la liberté. Rendons graces à Dieu, que nul qui s'en vueille aller du monde n'y peut estre retenu. Nous en sortirons, si-tost que nous en aurons enuie & foulerons aux pieds toutes les necessitez qui nous en voudroient empescher. Ouy, mais direz vous cela vient de la boutique d'Epicure. Pourquoi faites-vous vn present du bien d'autrui ? Ce qui est veritable, est mien. Je ne veux cesser de vous alleguer Epicure, afin que ces Sectaires qui avec vne passion s'attachent aux opinions particulieres de quelqu'un, & regardent, non ce qui est dit, mais par qui, sçachent que quand les choses sont parfaitement bonne, tout le monde a droit d'en prendre sa part.

## EPISTRE XIII.

## ARGUMENT.

1. *Nul ne peut sçavoir sa force, sans l'a-  
voir espronnée.*
2. *Les apprehensions du mal à venir, sont  
quelquefois fausses, & toujours  
inutiles.*
3. *Les vieillards qui ont des esperances,  
& font des desseins, sont ridi-  
cules.*

I. **V**OUS avez du cœur assez : je le sçay bien, puis que devant que la Philosophie vous eust fortifié vous, preniez du plaisir à contester avec la fortune. Il faut croire qu'à cette heure, que vous estes venu aux mains avec elle, & avez reconneu vostre force, vous avez bien plus de resolution. Nous ne sommes jamais assurez de la resistance que nous pouons faire, que nous n'ayons veu paroistre beaucoup de difficultez de toutes parts : & qu'il n'en soit venu quelques-unes jusques à nous. C'est en cette espreuve que se remarque vne ame vraiment genereuse, & qui n'est point capable de seruitude. Il est mal-aisé qu'un Athlete qui

n'a jamais eu coup, ny atteinte, puisse aller au combat avec la mesme assurance que celui qui y a versé du sang, à qui les dents ont sonné de coups de poing: qui porté par terre d'un croc enjambé, a regagné le dessus de son ennemy; à qui, s'il est tombé, le courage est demeuré debout, & qui autant de fois qu'on l'a jetté bas, autant de fois s'est relevé, toujours opiniastre à disputer la victoire, & jamais disposé à se confesser vaincu. Pour demeurer donc en ma similitude; Vous estes beaucoup de fois tombé sous la fortune; & cependant vous ne vous estes jamais rendu, mais toujours revenu sur vos pieds, avez recommencé la lutte avecque plus de courage qu'auparavant. La vertu n'est jamais si forte qu'après qu'on luy a donné quelque sujet de se piquer.

II. Toutefois si vous le trouvez bon, voicy du secours que ie vous amene, pour vous en servir, comme vous en aurez besoin. Il y a plus de choses qui nous font peur qu'il n'y en a qui nous font mal; & bien souvent nous sommes en peyne: plustost par opinion, que par effet. Le ne parleray point en Stoïque; mais rabattray le plus que jé pourray de la rigueur de leur doctrine pour n'aller pas si bandé avec vous: car ils ne viennent point que tous ces accidens qui sont les sujets ordinaires de tant de gémissements, soient choses qui méritent seulement qu'on en fasse cas; laissons

là ces parolles, qui certainement sont véritables, mais que tout le monde n'est pas capable de goûter. Tout ce que ie veux dire, c'est que vous ne vous fassiez point miserable deuant le temps, puis que ce que vous apprehendez qui vous doive accabler, n'arriuera peut-estre jamais: que s'il doit arriuer quelque iour, pour le moins il n'est pas encore arriué. Il est des choses où nous nous affligeons plus qu'il ne faut: d'autres où nous nous affligeons plustost qu'il ne faut, & d'autres où nous nous affligeons, sans qu'il y ait du tout point de sujet de nous affliger. Nous nous augmentons la douleur aux vnes: Nous la preuenons aux autres: & aux autres nous nous l'imaginons; Quant aux premieres pource que la chose est en controuerse, & qu'il y a contestation de cause, remettons les à vne autre fois: ce qui seroit leger à mon aduis, seroit insupportable au vostre: Il en est qui rient quand on les foüette, & d'autres qui pleurent pour vne chiconnade, vne autre fois nous en mettrons la dispute sur le tapis, & verrons si c'est leur force, ou nostre foiblesse qui les fait valoir. Faites vne chose pour moy, quand vous verrez tous ces caioleurs qui vous diront qu'il y a bien de la compassion en vostre fait, pensez plustost à ce que vous sentez qu'à ce que vous oyez: consultez avec vostre patience; & puis que vous sçauiez mieux vos affaires que nul autre, faites vous ces questions à

vous mesmes. Qu'y a-t'il, pourquoy ie leur fais tant de pitié; D'où leur vient cette peur d'approcher de moy, comme s'il y auoit de la contagion en mon mal-heur? ce dequoy ils me plaignent est-il si mauuais, ou peut-estre y a-t'il point plus de honte que de mal? N'est-ce pas sans occasion que ie me tourmente, & que ie me figure du mal en vne chose qui n'en a point? Voulez-vous connoistre s'il y a sujet de vous affliger ou non: En voicy la regle. Nous nous affligeons, ou pour le present, ou pour l'aduenir, ou pour tous les deux ensemble. Du present, le iugement en est bien aisé à faire: si le corps est libre, s'il est en bonne disposition, & que d'ailleurs nous n'ayons pas receu d'iniure qui nous ait apporté quelque douleur, nous verrons comme tout ira demain: pour au-iourd'huy nous n'auons point de besongne. Mais ie voy qu'il m'en va venir: Regardez premierement si vos coniectures ont de l'apparence: Car la plus-part du temps nous sommes en peyne pour des soupçons qui n'ont point de fondement, & prenons l'alarme en nos affaires aussi bien qu'à la guerre. C'est chose certaine, mon grand amy, que nous sommes faciles à receuoir des impressions: nous n'essayons point de conuaincre ce qui veut faire peur; Et ne nous donnons pas le loisir de l'esplucher, mais nous nous estonnons tout aussi-tost, & nous mettons à fuir, comme ceux qui pour vne poussiere

## 60 LES EPISTRES

esmeuë par la course de quelque troupe de moutons, ou pour quelque nouvelle qui n'a point d'auteur prennent l'espouuante, & mettent leur armée en un desordre qu'il n'est pas bien-aisé de restablir. Les choses fausses ont ie ne scay quelle vertu de nous troubler plus que les autres: Ce qui est certain a sa mesure, qu'il n'outrépasse point; l'incertain est remis à la discretion de l'ame estonnée: pour l'imaginer grande ou petite, comme il luy plaira. De là vient qu'il n'y a point de frayeurs si pernicieuses, & si peu remediabiles que celles qui n'ont point de source, aux autres la raison manque; et celles-cy l'entendement: Examinons donc les choses comme il faut, & ne passons point legerement par dessus. Il est vray semblable qu'il nous arrivera quelque mal, mais il n'est pas encore vray. Combien auons nous veu venir de choses non attendues, & combien d'attendues qui n'ont point comparu? Je veux que sans faillir il nous en arrive: que sert d'aller au deuant de la douleur nous l'aurons assez-tost quant & le mal. Cependant promettez-vous quelque chose de meilleur. Que gagnerez-vous? le temps: il n'est pas impossible qu'il ne survienne des accidens, qui feront surseoir ou cesser le peril, ou l'envoyeront de quelqu'autre costé. Il y a eu des maisons brusées, où ceux qui estoient dedans n'y sont pas demeurez: il n'est tombé de qu'il la cheute n'a fait mal à personne

personne. L'espée a quelque fois esté rete-  
 nuë sur le pointt que le bras estoit haussé pour  
 frapper, & s'est trouué des criminels qui ont  
 plus veü que l'exécuteur qui les auoit men-  
 nez au supplice. La mauuaise fortune a de la  
 legereté comme la bonne; il peut estre, &  
 aussi n'estre pas: quoy que c'en soit, il n'est  
 point: proposez-vous quelque chose de  
 meilleur. Il est des fois que sans aucun signe  
 apparent qui presage rien de mal, l'esprit  
 s'imprime de fausses imaginations, ou pour  
 l'ambiguité de quelque parole, qu'il inter-  
 prete à son desaduantage, ou parce qu'il se per-  
 suade que quelqu'un luy vucille plus de mal  
 qu'il ne fait, & ne pense pas combien il est  
 en cholere, mais combien, s'il y estoit, il  
 auroit moyen de luy faire déplaisir. Or il  
 ne faut plus parler de viure, ny d'estre in-  
 mais autre que miserable, si nous voulons  
 auoir autant de craintes, comme il y a de  
 choses qui nous peuuent faire mal. Le re-  
 mede des absentes c'est la Preuoyance, & des  
 presentes la Resolution. Sinon, seruez-vous  
 d'un vice contre l'autre, meslez de l'esprit à  
 vostre peur. En toutes les choses que nous  
 craignons, la plus évidente n'est point si  
 certaine, comme il est certain que nous ne  
 sommes pas tombés en tous les perils qui  
 nous ont fait craindre, & que nous auons  
 esperé beaucoup de biens qui ne nous sont  
 point arriuez. Mettez donc l'Esprit & la  
 Crainte en la balance, & de quelque costé

qu'elle penche rassurez vous, & croyez ce dequoy vous aurez le plus d'enuie. Si la pluralité des opinions est pour la crainte, attachez-vous à son contraire, & cessez de vous affliger. Souuenez-vous que c'est la coustume de la pluspart des hommes, d'estre en vne anxieté perpetuelle, encore qu'ils n'ayent point de mal, & que pour certain il ne leur en doieue point arriuer. Depuis qu'ils sont ébranlés, il n'y a plus de moyen qu'ils s'arrestent, & qu'ils veüillent reduire leur crainte à la verité. Pas vn ne dit, c'est vn homme de neant, que celuy qui me l'a dit, ou c'est vn menteur, ou c'est vn niais à qui on a fait croire ce qu'on a voulu. Nous nous laissons aller à tous les rapports qu'on nous fait. L'incertain nous espouuante, comme le certain: & pource que nous ne gardons point de mesure, il se forme vne peur de ce qui n'estoit que scrupule seulement. L'ay honte de parler avec vous de cette façon, & de vous donner de si foibles remedes. Quelqu'vn vous dira peut-estre, que cela n'arriuera pas: & vous dites luy: quand il arriueroit, qu'en sera-t'il? nous verrons ce qu'il en sera: s'il arriue, ce sera peut-estre pour mon bien, ma mort fera de l'honneur à ma vie. La cigue a fait la reputation de Socrate. Ostez à Caton ce poignard protecteur de la liberté, vous ne luy laisserez pas beaucoup de gloire. Je suis trop long à vous proposer, vous n'en auez pas de besoin. C'est assez de vous aduertir.

Je vous pousse en vne part où vostre inclination vous meine : je ne vous dis rien à quoy vous ne soyez né : ayez d'autant plus de soin d'accroistre vne chose qui est vostre , & prenez plus de peine à l'embellir.

III. Je m'en vay finir ma lettre , apres y auoir mis la marque , c'est à dire , apres luy auoir baillé quelque parole magnifique à vous porter. Entre autres maux qu'a la folie, elle a encore celuy-cy , qu'elle commence tous les iours à viure. Pensés, mon grand amy, ce que cela veut dire, & vous verrez combien a peu de grace la legereté des hommes , qui chaque iour font de nouveaux fondemens de leur vie, & commencent des desseins au mode, sur le poinct qu'ils sont prests d'en partir. Regardez-les tous vn à vn : vous verrez des vieillards courir apres les honneurs ; se preparer à des voyages ; & entreprendre des affaires avec autant de passion & d'esperance, que s'ils n'auoient que vingt ans. Or est-il chose au monde plus laide que de commencer à viure, quand l'âge commande de mourir : Je ne vous dirois pas qui est l'auther de cette sentence, si ce n'estoit qu'elle est des plus secretes, & des moins publiées de celles d'Epicure, que ie vous ay presté que ie louerois & adorois, quand elles me sembleroient le meriter,

## ÉPISTRE XIV.

## ARGUMENT.

1. Comme il faut aimer le corps.
2. Se tenir loing des Grands.
3. La Pauvreté ne nous met à couvert de l'Envie, & de la Hayne.
4. Caton est blâmé de s'estre entremis des affaires, en la guerre civile.
5. La vie privée est la plus saine.
6. Celuy a plus de richesses qui s'en fait le mieux passer.

1. **L'**Amitié que nous portons à nostre corps est naturelle : ie d'aduoüe, & aduoüe aussi que puisque nous en avons la garde, il est raisonnable de luy faire quelque careffe. Mais ie dis qu'il ne se faut pas abaisser à le seruir. Qui le seruira, qui sera trop en peine pour sa conseruation, & en fera la fin où il rapportera toutes choses, il faudra qu'il se propose d'auoir beaucoup de maistres. Il nous faut composer / non comme deuant viure pour le corps, mais comme se pouuans viure sans le corps. On ne le peut trop aimer, qu'à toute heure on ne soit travaillé de crainte, inquieté de sollicitudes, & rendu le but de toutes les iniures que

mal-heur nous vouldra procurer. Qui l'estime trop n'estime jamais assez la vertu. L'accorde bien qu'on en ait du soin tout ce qu'on en peut auoir : mais ie veux que ce soit en sorte, que sans regret on le iette au feu, quand la raison ou la foy nous obligeront à le faire, ou que nous y serons conuiez par la conseruation de nostre honneur. Evitons neantmoins, non seulement les perils, mais aussi les incommoditez, tant qu'il nous sera possible : Et retirés en vn lieu de repos, faisons ce que le deuoir nous commande, pour le parer des choses qui luy peuuent faire du déplaisir. Il y a, ce me semble, de trois sortes : La pauureté, les maladies, & l'iniure d'un Grand, qui se proposera de nous offenser. De tous ces maux, le dernier est celuy qui nous estonne le plus, parce qu'il vient avec plus de rumeur, & de tumulte. Les maux que nous auons nommez naturels, entrent chez nous en silence ; ils n'ont ny spectacle qui fasse peur à la veüe, ny bruit qu'on ne puisse ouyr sans s'effrayer. L'autre marche avec vn plus grand équipage ; ce ne sont que fers, que feux, que chaînes, qu'épées à l'entour de luy. Vous ne luy voyez que potences, prisons, tortures, croix, pieux, à trauffer les corps d'un bout à l'autre : chariots à les démembrer, chemises poissées à les rôrir, & tout ce que l'ingenieuse rage des hommes peut encore inuenter pour l'assouissement d'une rude cruauté.

## 66 LES EPISTRES

Il ne faut donc point s'estonner si nous craignons vne chose qui nous montre tant de funestes vilages, & nous menace avec vn si formidable appareil. Car comme vn bourreau fait la douleur du patient d'autant plus grande, qu'il luy en montre plus d'instrumens; & qu'il y a des hommes qui succombent à la veüe des choses dont ils eussent peut-estre supporté le sentiment; ainsi, de ces maux qui domptent nos ames, & leur font porter le joug, il n'y a point de doute que les plus fascheux ne soyent ceux qui nous representent la diuersité du pouuoir qu'ils ont de nous tourmenter. Nous en auons d'autres qui ne sont pas moins rigoureux, comme la faim, la soif, les vlcères des intestins, les fieures qui nous bruslent dans le corps; mais on ne les voit point: ils n'ont rien dequoy faire montre, ny qu'ils puissent faire porter deuant eux pour nous effrayer: à ces premiers, comme aux grandes armées, pour vaincre, il suffit de se montrer, & pource le moyen de s'en defendre, c'est de ne les combattre point.

II. Quand le Gouvernement est populaire il faut craindre le peuple: quand il se manie par vn conseil, ceux qui y ont du credit, & par fois quelques particuliers sur qui le peuple s'est démis de sa puissance pour estre gouverné par eux. Il y auroit fort à faire à gagner l'amitié de tant de personnes: c'est assez de n'en auoir point l'inimitié.

Ainsi le sage ne prouoquera jamais le mauvais gré de ceux qui sont en authorité, mais l'éuitera, comme il feroit vn coup de vague, s'il estoit sur la mer. En allant en Sicile vous trauezsez le deſtroit, vn Pilote mal aduisé ne se soucie pas des menaces du vent de midy, qui est eeluy de tous ces quartiers que les mariniers craignent le plus; mais au lieu de tenir la main gauche, s'en va droit donner dans Caribde, & inuestir les endroits où est le peril. Vn autre qui pense mieux à ses affaires, s'informe à ceux du pais, de la marée, & du iugement qu'il faut faire des nuages, & se garde bien d'approcher de ces tournoyemens si decriés par les naufrages qui s'y font. Vn homme sage en fait de mesme, il éuite le plus qu'il peut vne puissance qui luy peut nuire: Mais il le fait si dextrement qu'on ne s'en apperçoit point: car en cela consiste vne bonne partie de son assentance, parce que quand vn homme fuit, vne chose, il fait iuger qu'il ne l'approuue pas.

III. Pour aduiser donc à nous garantir du peuple: premierement ne luy demandons rien: il y a de la noise, où il y a des competeurs: Et secondement prenons garde de n'auoir rien qu'il y ait beaucoup de profit à nous oster, n'ayons à dépouiller sur nous que le moins que nous pourrions: ce n'est point le sang qui fait épan- dre le sang: si quelques vns le font, cela

n'arrive pas bien souvent. Il y en a plus qu'il y a de demandent la bourse, que la vie : Vn voleur ne met jamais la main sur un homme nud : les chemins les plus guettez sont libres à ceux qui n'ont rien. Apres cela nous auons vne vieille leçon de nos peres, qui nous enseigne de nous garder de trois choses, de la Haine, de l'Enuie & du Mespris. Le moyen de le faire, la sagesse nous l'apprendra: le temperament en est bien charouilleux, parce qu'il est à craindre que la fuite de l'Enuie ne nous mene au Mespris, & que cependant que nous ferons difficulté de nous mettre au dessus des autres, nous ne leur fassions connoistre qu'ils ont moyen de se mettre au dessus de nous. Beaucoup ont eu suiet de craindre, pource qu'ils auoient de quoy estre crains : retirons-nous de la conference ou centre : l'Enuie & le Mépris sont aussi dangereux l'un que l'autre. Il faut donc se jeter entre les bras de la Philosophie, qui a ie ne sçay quelle maicsté reuerée, ie ne dy point des gens de bien, mais generalement de tous ceux qui ne sont point meschans au dernier point. Car quant à l'Eloquence, & aux autres choses capables de faire quelques remuëmens en vn peuple, quiconques s'en veut preualoir, il a aussi tost vn aduersaire en teste. Certy-cy qui demeure coy, & ne se mesle que de ses affaires, au lieu d'estre méprisé reçoit du respect de toute sorte de gens : & ceux mesmes qui ne

valent rien, ne dédaignent pas de luy faire honneur. Iamais le vice n'aura l'autorité si grande, & iamais ne se fera de coniurateurs si desesperés contre la vertu, que le nom de Philosophie ne demeure saint & venerable éternellement; il est vray qu'à la manier, il y faut, comme en toutes autres choses, apporter de la douceur & du iugement

I V. Trouvez-vous que Caton Philosophe ait comme il faut, de penser par son seul aduis empêcher des guerres civiles, se ietter au milieu des armes de deux furieux; & tandis que les vns se bandoient contre Pompée, les autres contre Cesar, par vne opinion irreguliere, les vouloit auoir tous deux pour ennemis? Tout le monde n'approuuera pas qu'un homme sage voyant les choses ainsi disposées, se soit jetté parmy leur confusion & leur tumulte. Que pensez-vous faire Caton? il ne se parle plus de la liberté, s'en est fait il y a long temps; la question est à qui seruira la Republique. Vous n'y auez que voir: on élit un maistre. Que vous importe qu'un des deux soit victorieux, mais ce ne sera pas le meilleur; j'ay touché les dernières actions de la vie de Caton, mais ses premières ne venoient pas plus à propos au desordre, où desjà les affaires commençoient de s'embrouiller: Dequoy luy seruis iamais tout ce qu'il sceut crier & tempestier, que d'irriter vne populace qui tantost l'ouïenoit tout courart de crachat hors

de la place, & tantost du Senae le trainoit en la prison ? Mais vne autre fois nous disputerons, s'il est des choses où le sage, quoy que sa peine doive estre inutile, ne doive pas laisser de l'employer.

V. Cependant ie vous conseille pour n'estre point sujet à la mauuaise grace d'un Grand, d'estre de ceux qui ne s'embarrassent point aux affaires du monde; & faisant les reduits, n'ont soin que des Loix qui enseignent aux hommes à faire bien. Le sage ne fera point le reformateur des mœurs publiques: & se gardera que par vne façon de viure extraordinaire, il n'attire les yeux & la haine du peuple sur luy. Vous me demandez, si vous comportant de cette façon, vous serez hors de tout danger; C'est chose que ie ne puis non plus promettre que la santé à vn temperant, encore que la Temperance soit l'occasion de la santé. Il se perd bien quelque vaisseau dans le port; mais que pensez-vous qu'il se fasse en pleine mer? Combien eust-il couru plus de fortune, s'il eust esté d'une humeur active & remuante; puis qu'en ne faisant rien il n'a pû se garantir. Quelquefois les gens de bien font mauuaise fin: ie vous l'accorde, mais ce n'est pas si souuent comme les meschans. Vne touche receüe aux habits n'oste pas à vn homme la reputation de bien-tirer. C'est assez que le sage entreprenne, le succes n'est pas de sa iurisdiction. Nous commençons les

choses, la Fortune les finit : Et pour moy ie ne me remets pas à son iugement, mais elle apporte quelquefois des ennuis & des traueses : on ne condamne pas le voleur tandis qu'il fait le coup. Je vous voy rendre la main, pour auoir vostre rente accoustumée, ie vous la veux bailler en vne piece d'or : Et puis que nous auons parlé d'or, ie vous veux apprendre, comme l'usage vous en donnera plus de plaisir.

VI. Le vray moyen de bien jouir des richesses, c'est de s'en sçauoir passer. Vous voulez que ie vous nomme qui me l'a dit : voyez comme ie suis liberal : tout ce que ie vous donne, ie le prends en la bourse d'autrui. C'a esté Epicure, ou Metrodore, ou quelque autre de cette cabale. Qu'importe qui l'ait dit, il est dit par tout le monde. Qui ne se peut passer de richesses, est en alarme pour elles : qui est en alarme pour vne chose, n'en jouist point, & pense tousiours d'y adiouster : le soin de l'accroissement luy oste la memoire de l'usage. Il ne bouge du Change avec quelques Marchands : s'il est chez luy c'est avec des jettons, ou quelque registre en la main ; & bref de maistre il deuiant son procureur & son facteur.

## EPISTRE XV.

## ARGUMENT.

1. *L'estude & l'agitation moderée sont l'exercice de l'ame ; comme courir, sauter, aller en carrosse, & parler haut, sont l'exercice du corps.*
2. *Comme il faut conduire la voix.*
3. *Celuy qui se contente de sa condition est heureux.*
4. *Les biens de fortune ne donnent point un parfait contentement, ils sont infidèles, & peu solides.*

**N**OS peres auoient vne coustume que j'ay encores veüe obseruer de mon temps, de mettre au commencement de leurs lettres : *Si vous estes sain, tout va bien.* Nous pouons dire tout de mesme. *Si vous Philosohez, tout va bien*, car en cela consiste la santé ; Si vous ne Philosohez ; vous auez l'esprit malade, & vostre corps quelque vigoureux & valide qu'il soit, n'a rien que la force d'un frenetique, ou bien d'un furieux. Pensez donc à cette santé premièrement, & puis à l'autre. Vous en auez bon marché, si vous auez seulement la vo-

fonté de vous bien porter. La souplesse des  
 bras, la dilatation des espauls, & l'affer-  
 missement des reins, ne sont pas occupations  
 d'une ame bien faite; & un homme de  
 lettres ne fait rien pour luy de s'y arrester:  
 faites-vous si gras, & si charnu que vous  
 pourrez, un boeuf le sera toujours plus que  
 vous. L'esprit qui porte un si pesant corps,  
 est escorché de sa charge, & perd beau-  
 coup de sa disposition: Et pource pressez-  
 vous le plus que vous pourrez le corps,  
 & vous lâchez l'esprit. La bonne chere a  
 beaucoup d'incommoditez: premierement en  
 l'exercice il se fait une dissipation d'esprit,  
 qui rend l'homme inhabile à la medita-  
 tion: où il est besoin de se bander. Da-  
 vantage la repletion empesche la subtilité.  
 puis il y a certaine race de gens de neant,  
 par qui nous nous laissons conduire, ames-  
 nées à la servitude; qui toujours dans une  
 estuue, ou dans un cabaret, pensent avoir  
 fait une bonne journée, quand ils se sont  
 fondus en sueur; & d'un repas à l'autre  
 mettent si peu d'interualle que pour se rem-  
 plir ils ont bien à peine loisir de se vider.  
 Boire & suer sont la vie; d'un Cardiaque. Il  
 y a des exercices qui ne sont ny longs ny  
 possibles, qui ouvrent incontinent les por-  
 tes, tellement qu'il ne s'y perd gueres de  
 temps; qui est ce qu'il faut principalement  
 considerer; comme sont la course, le mou-  
 vement des bras, en levant quelque chose.

de pesant en la main; & le saut en haut, ou en avant, ou bien le Salien, autrement & plus iniurieusement appellé le saut du foullon: prenez celuy que vous aymeriez le mieux: il ne vous donnera point de peine, quand vous y serez accoustumé. Quoy que vous fassiez, ne soyez gueres avec le corps, que vous ne reueniez incontinent à l'esprit. Passez le iour, & la nuict à l'exercer: c'est chose de peu de travail, que vous pourrez faire au froid, & au chaud: la caducité mesme de l'âge ne scauroit vous empescher. La sollicitude ne peut estre infructueuse, & est vn bien qui amande de vieillir. Ce n'est pas que ie vueille que vous ne soyez iamais sans vn liure, ou sans tablettes en la main. L'esprit mesme a besoin de quelque treve, non pour s'aneantir, mais pour se relascher. Le carrosse & la litiere donnent de l'agitation au corps, & n'empeschent point d'estudier. Vous auez moyen d'y lire, dicter, parler, & escouter: comme aussi ce sont toutes choses que vous pouuez faire en vous promenant. Il y a mesme quelque exercice à parler haut.

II. Toutefois ie ne trouuerois pas bon de faire monter la voix de degré en degré par certaines mesures, & puis la rabaisser. Que si vous cherchez de l'art à vous promener, faites venir quelqu'vn de cette race de gens à qui la faim a fait apprendre tant de nouvelles inuentions: vous en trouuerez qui

vous conduiront les pas avecque tant de iustesse, que l'un ne passera point l'autre; prendront garde iusques à l'enfleure de vos iouës, & vous donneront autant de leurs ceremonies, que vostre patience à les croire croistra leur audace à les commander. Et quoy donc? tout aussi-tost que i'ouuriray la bouche, il faudra que iecrie du haut de la teste; C'est vne chose si naturelle de hausser la voix tout bellement, que ceux mesme qui plaident gardent cét ordre de parler au comencement, & de ne crier que sur la fin: on ne vient pas d'un plain saut aux prieres & aux obtestations. Et pource vous suivrez en cela l'humeur où vous serez: & tantost avec vehemence vous vous irriterez contre ce qui vous semblera blasmable: & tantost irés plus doucement, selon que la voix & la force des flancs vous en donneront la disposition. Quand vous serez sur le point de clore vostre propos, prenez garde que la voix ne vous tombe pas; mais qu'elle descende en forte, qu'on'y remarque la modestie de celuy qui la gouverne, & non l'insouffrance d'un homme grossier & mal appris. Car il n'est pas question de s'exercer pour parler, mais de parler pour s'exercer. Je ne vous ay pas esté d'un petit bourbier: mais outre cela ie vous veux faire un present, qui ne vous sera pas desagréable: voyez un enseignement bien digne d'estre sçeu.



## LES EPISTRES

III. La vie des fols n'est que chagrin, sollicitude, & apprehension de l'auoir. Demandez-vous de qui est ce precepte? de celuy mesme de qui sont les precedents. Mais quand nous disons la vie des fols, de quelle vie entendons-nous estre; de celle des fols à marotte, & à chaperon? Non, ie ne parle d'autres fols que de nous-mesmes, qui par nos cōcupiscences furieuses, nous nous laissons emporter à des choses nuisibles, ou pour le moins incapables de nous saouler iamais; qui sommes toujours malcontents parmy tant d'occasions de contentement, & ne pensons iamais combien l'esprit a de repos, qui ne desire rien: & de generosité, celuy qui pense estre pourueu de toutes choses, & ne s'attend point à ce que la Fortune luy voudra donner. Pource, mon grand amy, representez-vous à toute heute la felicité de vostre condition. Quand vous aurez regardé combien il y en a qui vous passent, regardez combien il y en a qui vous suivent. Vous estes ingrat aux Dieux, & à vostre propre vie si vous ne considerez combien vous avez deuancé de personnes: Mais que vous importent les autres, puis que vous vous estes deuancé vous mesmes? Donnez-vous des bonnes, que quand vous voudriez il vous soit impossible de passer.

IV. La durée de ces biens infidieux n'est pas eternelle, & bien souuent l'esperance en est meilleure que la possession. S'il y

avoit quelque chose de solide, il y auroit de quoy se rassasier : mais l'alteration ne se passe point pour en boire, & tousiours nostre soif trouue quelque chose que la felicité en apparence specieuse d'un breuuage a si bien préparé. Puis que ce sont choses qui roulent encore entre les incertitudes du temps à venir, pourquoy veur-ie plustost impettrer de la fortune qu'elle me les donne, que de moy, que ie ne les demande point ? Or à quelle fin les demanderay-ie, sinon qu'il ne me souuienne du tout plus de la foiblesse de ma condition ? Assembleray-ie ? Pourquoy faire pour auoir de la peine ? ie suis au dernier iour de ma vie, & si ie n'y suis, ie n'en scaurois estre bien esloigné.

## EPISTRE XVI.

### ARGUMENT.

1. *La Philosophie doit estre la guide de l'homme.*
2. *La Philosophie est utile à l'homme, soit qu'une providence eternelle gouverne le monde, ou que les choses arriuent fortuitement; d'autant qu'elle enseigne d'obeir à Dieu.*

*& de souffrir les aduersitez avec patience.*

3. *Celuy qui se regle par les loix de la Nature est riche, qui par celles de l'Opinion, est pauvre.*

I E ne doute pas que vous ne sçachiez bien qu'il n'y a moyen de viure non pas heureusement, mais passablement, sans l'estude de la sagesse: & que selon le progres qu'on y fait, on approche plus au moins de la parfaicte felicité: Mais ce n'est pas tout que de le sçauoir, si par vne meditation continuelle on ne tasche de se confirmer en cette opinion. Les sages resolutions sont plus fortes à garder qu'à prendre: il faut perseuerer, & ne cesser iamais de vous fortifier, que vous n'ayez fait vn bon naturel de ce qui n'est qu'vne bonne volonté. Vous n'auiez que faire avec moy de tant de paroles, ny de si longues protestations, ie voy bien le profit que vous auez fait. Ie sçay d'où vient ce que vous m'escriuez: il n'y a ny fard ny déguisement: toutesfois pour vous dire franchement ce que i'en pense, i'en ay desia beaucoup d'esperance, mais de confiance ie n'en puis encor auoir. Faites le mesme scrupule que ie fais: ne soyez ny prompt ny facile à presumer de vous: épluchez-vous bien; fouillez-vous par tout; & ne laissez rien, où vous ne regardiez: sur tout

adusez, si vous n'apprenez plustost à Philosopher qu'à viure.

II. La Philosophie n'est pas vne besogne vulgaire, ny faite pour seruir de moestre. Il y faut moins de langage que d'exécution: on ne l'appelle pas pour nous faire passer le iour & nous garder qu'il ne nous eunuye de nous reposer. C'est elle qui forme, & qui façonne l'esprit, qui donne des regles à la vie, dirige les actions, moestre ce qu'il faut faire, & ne faire pas; Et assise continuellement au thion de la barque, nous fait sans naufrage passer au milieu de toutes ce que la mer a de perils: qui ne l'a point, n'est jamais sans apprehension. Il arrive d'une heure à l'autre vn nombre infiny d'affaires où nous auons besoin de conseil; C'est d'elle qu'il le faut prendre. Mais dira quelqu'un; Que me sert la Philosophie, s'il y a vn Destin & que me sert-elle, si Dieu gouerne le monde, que me sert-elle, si tout arrive fortuitement; Car ce qui est certain est consequemment immuable: & quant à ce qui ne l'est pas, quel moyen puis-je auoir de me preparer à l'encontre; soit que Dieu par son decret ait preuenu mon conseil, & ordonné ce que ie dois faire, quoy que ie delibere, il demeure tousiours au pouuoir de la Fortune de faire l'euuenement bon ou mauuais, comme il luy plaira. Prenez de ces deux opinions celle qui vous fera la plus vray-semblable, ou les receuez toutes ensemble: il

faut, quoy qu'il en soit, tousiours Philosophes :  
 Soit que le Destin nous ait soubmis à des  
 loix inuariatables, soit que Dieu preside sur  
 l'Vniuers & dispose de ce qui s'y passe, soit  
 que la Fortune pousse, & tourne en desordre  
 les choses du monde : c'est tousiours à la Phi-  
 losophie qu'il faut auoir recours, pour nous  
 garantir : c'est d'elle qu'il faut apprendre à  
 nous humilier à Dieu, vouloir ce qu'il veut,  
 & sans se rendre iamais à la Fortune, sup-  
 porter avecque patience les choses que par  
 preuoyance nous n'aurons peu diuertir. Mais  
 il n'est pas temps de disputer s'il y a des  
 choses de nostre iurisdiction, si la prou-  
 dence commande, si nous sommes traînez  
 par la chaîne des destins, ou si sans ordre &  
 sans regle toutes choses arriuent casuelle-  
 ment, ie m'en remets à l'aduerrissement que  
 j'auois commencé de vous donner, que  
 vous ne laissiez point refroidir cette belle ar-  
 deur que vous auez, mais teniez vostre ame  
 si ferme en la posture où vous l'auiez mise,  
 que vous fassiez habitude de ce qui n'est qu'un  
 mouuement. Ie voy bien que dès le commen-  
 cement de cette lettre, vous auez fait compte  
 qu'elle ne viendroit pas sans estre accom-  
 pagnée de quelque present. Cherchez bien, &  
 vous le trouuerez.

III. Au reste ne vous estonnez point de  
 me voir si liberal : ie vous donne encor du  
 bien d'autrui. Mais pourquoy dis-ie du  
 bien d'autrui, tout ce qui est bien dit, de

quelque part qu'il vienne ie fais estat qu'il est mien comme cecy d'Epicure. Si vous vous reglez par nature, vous ne serez iamais pauvre. Si par opinion, vous ne serez iamais riche. Il faut peu de chose à Nature, rien ne suffit à l'opinion. Ayez des biens plus que la Fortune n'en donna iamais à vn homme seul: possédez en vne condition priuée ce qui contenteroit vn Roy: soyez vestu d'habits où le clinquant cache la matiere: parez vos maisons de marbre, afin que ce ne soit pas assez d'auoir des richesses, si vous n'y marchez dessus. Adjoustez à ces delices des tableaux, & generalement tout ce que l'Art a iamais fait pour l'affouissement du luxe, ce ne vous seront que des aiguillons pour vous prouoquer à desirer quelque chose de plus grand, & de plus beau. Les desirs de Nature sont limitez: ceux de l'Opinion n'ont où s'arrester, parce qu'une chose faulse n'a point de bornes. Qui va par le chemin trouue quelque bout: qui est égaré n'en trouue point. Retirez vous des vanitez, quand vous voudrez sçauoir si le souhait que vous faites est selon Nature, ou selon l'Opinion, regardez s'il se peut arrester en quelque lieu. Si apres auoir marché long-temps vous trouuez que vous n'estes point encor au bout du chemin, faites conte que ce que vous desirez n'est point naturel.

## EPISTRE XVII.

## ARGUMENT.

1. *L'appréhension de l'estat de nos affaires ne nous doit point destourner de l'estude de la Philosophie.*
2. *Leüange de la Pauvreté.*
3. *Celuy qui veut premierement amasser du bien, & puis s'adonner à la Philosophie, fait la fin de ce qui doit estre le commencement.*
4. *Il ne faut, ny pour la pauvreté ny pour l'indigence se retirer de la Philosophie.*
5. *Le sage n'a faute de rien, parce que la Nature se contente de peu: mais le riche vit dans les inquietudes, & a faute de tout.*
6. *Les richesses ne mettent pas fin aux misereres, mais les changent.*

I. **I**Ertez-moy tout ce que vous aués, si vous estes sage, ou pour mieux dire, si vous le voulés estre, ne pensez qu'à trouuer la tranquillité d'esprit: voyez où elle est, & y courés le plus diligemment que

vous pourriez. Si quelque chose vous accroche, que vous ne puissiez démêler, coupez-la. Vous vous excusez que les affaires de vostre maison vous retardent, & dites qu'avant que rien entreprendre vous les voulez mettre en tel estat, que vous en puissiez vivre sans rien faire, afin que la pauvreté ne puisse ny vous fâcher, ny vous donner sujet de fâcher personne: En cela vous tenez un langage qui monstre que vous ne cognoissez pas ny la nature, ny la force du bien où vous pretendez. Vous remarquez assez combien la Philosophie tout ensemble est chose profitable: mais en ce qui est de ses parties vous n'y portez pas les yeux si près, comme il en seroit besoin. Vous ne sçavez pas qu'il n'est point d'occurrence, où nous n'en puissions tirer du secours, & que nous ne pouvons avoir d'affaires de si grande importance, que son pouvoir ne s'y estende, ny si petite qu'elle ne s'y abaisse pour nous y subvenir. Croyez-moy, donc, demandez-luy ce que vous avez à faire, ie m'assure qu'elle ne vous conseillera pas de vous aller seoir en un contoir, le delay que vous demandés de pourvoir à vos affaires, n'est-ce pas afin que la pauvreté ne vous puisse incommoder? Mais que dirés-vous, si au lieu de la craindre, on vous fait voir que vous avez occasion de la desirer. Assez de gens estoient nez à la Philosophie, & s'y fussent dignement employez, si les richesses ne

## 84 LES ÉPISTRES

leur en eussent osté le moyen, qui ont occupé leur esprit à autres choses.

II. La pauvreté n'a ny faix qui la presse, ny apprehension qui la trouble. Si l'alarme sonne, elle sçait bien, que ce n'est pas à elle qu'on en veut: s'il faut sortir elle est prestée & ne fait que regarder par où le pauvre n'est point en peine de son bagage. S'il se faut mettre sur mer il n'a point pour cela de rumeur au port. Les quais ne sont point couverts de ceux de son train. Il n'est point suivi d'une troupe de valets si grande, qu'il n'y ait pas de viures assez dans le país pour les nourrir. Peu de vêtres sont aisez à paistre, quand ils sont reglez, & qu'ils ne desirent de la viande que ce qu'il en faut pour estre nourris. La faim couste peu, la friandise beaucoup. Tout ce que veut la Pauvreté, c'est de se pouvoit contenter aux choses qui luy sont necessaires. Pourquoi donc refuserez-vous sa compagnie, depuis que les riches mesmes, qui ont bon iugement la prennent pour exemple, & de sa vie empruntent le regime de la leur? Voulez-vous que vostre esprit se fournisse de belles conceptions; Soyéz pauvre, ou vivez en pauvre. Il est impossible d'estudier avec fruit sans la frugalité: la frugalité n'est autre chose qu'une pauvreté volontaire.

PII. Laissez-moy donc ces excuses, je ne fais pas encore bien, il me manque encore quelque chose: quand ie l'auray, ie ne veux faire

faire

faire plus que Philosopher. Mais voyez la faute que vous faites: ce que vous proposez d'acquérir, apres que vous aurez toute autre chose, c'est ce que vous devez avoir, avant que rien acquérir. Vous faites la fin de ce qui doit estre le commencement. Vous dites que vous voulez acquérir dequoy viurer: Apprenez par mesme moyen de qu'elle façon il le faut acquérir. Si quelque chose vous empesche de bien viure, elle ne vous empesche pas de bien mourir: il ne faut ny pour la pauvreté, ny pour l'indigence mesme se retirer de la Philosophie.

IV. Quand il seroit question d'en venir à ces extremités de faim, qu'on a veüs en beaucoup de sieges, il se faut résoudre à les supporter. Pourquoy ne souffrirons-nous en l'acquisition d'une liberté perpetuelle, & qui nous assurera contre toutes les menaces du Ciel & de la Terre, ce que tant de fois on a souffert en des occasions où tout le loyer de la patience n'estoit que de ne tomber point à la discretion du victorieux? Il y faut aller, & d'eust-on mourir de faim. Il s'est veu des armées reduites à la necessité de toutes choses, qui ont vescu de racines, & mangé des ordures qui fetoient mal au cœur à reciter; Et tout sans autre sujet que pour regner: & ce qui vous semblera plus estrange, pour regner au royaume d'autruys: Et se trouuera-t'il quelqu'un si lâche que pour se demeller des fureurs où le monde

l'engage, il apprehende de supporter la pauvreté? C'est donc vne folie de se proposer d'acquiescer du bien: premierement il ne coûte rien pour aller trouver la Philosophie; vous avez raison, quand il ne vous manquera plus rien. Vous verrez d'avoir aussi la sagesse; ce sera la dernière piece de la vie & s'il faut ainsi parler, la bonne-mesure. Voulez-vous bien faire: si vous avez quelque chose, commencez dès maintenant à Philosopher: car que sçavez-vous? peut-être vous en avez déjà plus qu'il ne vous en faut.

V. Si vous n'avez rien, cherchez premierement la Philosophie, & puis vous penserez au reste: ouy, mais j'autay faute de ce qui me sera nécessaire. Cela ne se peut, parce que Nature est contente de peu de chose, & le sage s'accommode à Nature. S'il se trouve réduit à des nécessitez irremediabiles, il ne marchandera point à quitter le monde, & se délivrer luy-mesme de son importunité. S'il a dequoy pouvoir allonger sa vie, sans desirer davantage, il trouvera ce qu'il luy faut pour sa bouche & pour ses habits. Il s'entretiendra doucement, il verra les occupations des riches, & la peine que prennent ceux qui le veulent estre: Et vuide de toutes inquiétudes dira en luy-mesme: Que ces pauvres gens sont mal advisez de prendre un si long chemin, & d'attendre ou les interests de leur argent, ou le profit de leur

marchandise, ou la succession de quelque vieillard ! Ce que la sagesse baille, vous l'auez content. Elle fait tous d'un coup un homme riche, en luy apprenant à ne se soucier point de l'estre : ce sont choses qui ne vous touchent point. Je fais plus de cas de vous que des riches. En un bon siecle, vous en auriez trop.

VI. Sans la mauuaise coustume, que ie vous ay fait prendre, ie pouuois icy clorre ma lettre : on ne fait jamais la reuerence aux Roys, sans leur faire quelque present. Je ne vous puis dire adieu, qu'il ne m'en reste quelque chose. Que sera-ce ? Epicure me le prestera. Plasicurs, pour auoir acquis du bien, n'ont pas finy leurs miseres, mais les ont changées. Je ne m'en esbahis pas, le vice n'est pas aux choses, il est en l'esprit. Ce qui les dégoustoit en la pauureté, les degouste aux richesses. Comme il n'importe au malade que son liét soit d'or, ou de bois, parce qu'en quelque lieu qu'on le mette, son indisposition ne le quitte point, aussi depuis qu'un esprit n'est pas sain, mettez-le parmy les richesses, ou parmy la pauureté, comme vous aymeriez le mieux, c'est tout un, il ne peut aller en part, où la maladie n'aille quant & luy.

## EPISTRE XVIII.

## ARGUMENT.

1. *Le sage doit estre moderé dans les desbauches publiques, s'il ne les peut fuir tout à fait.*
2. *Nous devons quelquefois faire essay de l'Abstinence, & de la Pauvreté: Et au milieu des caresses de la Fortune, nous résoudre à ses ouurages.*
3. *Où il y a trop de cholera, il n'y a jamais assez de ingement.*

1. **N**ous sommes au mois de Decembre. C'est vne saison où tout va par escuelles. Le luxe n'a point de loix: chacun fait le plus de bruit qu'il peut, comme si les Saturnales estoient quelque autre chose que les jours-ouvriers; Et certainement il faut aduoüer que la difference y est si petite, que ie trouue que celuy rencontra fort bien, qui dit que Decembre, qui ne souloit estre qu'un mois, estoit à c'est-heure vn an entier. Si vous estiez icy, ie scaurois volontiers ce que vous seriez d'aduis de faire; si nous ferions comme de coustume, ou si pour ne sembler pas auoir des moeurs particu-

res, nous mettrions la robe bas, & ferions la desbauche comme les autres: car à c'est-heure pour passer le temps, & faire feste, nous changeons d'habits, ce qu'autrefois on ne faisoit que lors qu'il y auoit quelque mauuaise nouvelle: ou que les choses sembloient se preparer à quelque remuement. Si ie scay quelque chose de vostre humeur, vostre opinion seroit de prendre vne voye d'entre les extremittez, & faire vn peu plus grand chere que d'ordinaire: mais aussi n'aller pas iusques où va le peuple, si peut-estre vous n'estiez d'adris, que c'est alors qu'il se faut tenir la bride plus haute, afin de faire monstre de la temperance, en vn temps où l'on ne voit que des exemples de toutes sortes d'insolences & dissolutions de tous costez. Il n'y a point de preuue qui fasse mieux connoistre que l'esprit est ferme, que quand il n'y a rien assez atrayant pour le conuier au desordre, ny rien d'assez fort pour l'y traîner. Ce seroit bien, à n'en mentir point, vn traitt plus courageux de demeurer sec & sobre, au milieu d'vn peuple qui ne fait qu'yvragner, & rendre la gorge emmy les rues: mais il y a bien plus de discretion à se tirer hors de la multitude, sans monstre qu'on soit irregulier, & faire ce que font les autres, pourueu qu'on le fasse d'autre façon qu'ils ne le font: il n'est pas impossible de passer son temps sans se desborder.

II. Au demeurant, i'ay tant d'enuie de reconnoistre comme vous auez l'ame en bonne assiette, que suiuant les regles des grands personages, ie suis d'aduis que vous fassiez vn essay d'estre mal nourry & mal vestu quelques iours, afin de pouuoir dire: Est-ce ecy dequoy on auoit fait si grand peur? Il faut en la securité se preparer aux estonnementens, & au milieu des caresses de la Fortune, se resoudre à ses outrages. Les Soldats en pleine paix marchent en bataille, trauillent aux tranchées, & se lassent à des labeurs superflus, pour se fortifier aux necessaires. Voulez-vous n'auoir point de peur en l'execution de quelque chose; assurez-vous deuant que d'y aller. Cette consideration a fait que beaucoup de gens ont voulu donner quelques iours de chaque mois à viure comme les patures: & se sont approchez le plus qu'ils ont pû de l'indigence, afin que iamais ils ne craignissent ce que si souuent ils auoient essayé. Ne pensez pas que ie vous appelle simplement à quelque retranchement de vostre ordinaire, ou à mangier sous quelque cabane, ou à faire quelqu'vne de ces austeritez fantastiques, où par caprice les Grands vont chercher de l'appetit, quand l'assiduité des delices leur en a fait perdre le goust. Que vostre lit soit vne paille, vostre habit vne haire, & vostre viande du pain bis; faites cette vie là durant trois ou quatre iours, & quelque-

fois dauantage, afin que ce ne soit pas vn jeu, mais vne espreuue à bon escient, & croyez qu'alors vous aurez l'esprit bien content. Quand vous verrez que pour deux liards vous aurez mangé tout vostre aise, & connoistrez que pour estre saoul, vous n'avez que faire d'estre en la bonne grace de la Fortune, puis qu'en dépit d'elle, il faut qu'elle vous fournisse tout ce qui vous est necessaire: Quoy que vous fassiez pourtant, ne vous imaginez point d'auoir fait quelque grande proüesse. Vous n'avez rien fait qu'une infinité d'esclaves, & de patures ne fassent. Toute la gloire qui vous en est deüe, c'est que vous le faites volontairement. La continuation ne vous en fâchera non plus que l'essay: exerçons-nous à la quintaine, & de peur que la fortune ne nous surprenne, faisons de bonne-heure cognoissance avec la pauureté. Quand nous aurons sçeu combien c'est chose supportable d'estre patures, nous en serons riches avec beaucoup moins d'apprehension. Epicure, qui estoit si sçauant en volupté, qu'il en faisoit leçon, auoit de certains iours où il ne mangeoit pas son saoul, pour voir s'il y defailloit quelque chose d'une pleine & parfaite volupté, ou combien il en defailloit, & si c'estoit chose qui meritaist de s'en traouiller beaucoup: Cela se trouue ainsi dans les lettres qu'il escriuoit à Policius durant le gouuernement de Chatinus. Il se vante

aussi qu'il ne dependoit pas vn sols à chaque repas : Et que Metrodorus , qui n'estoit point encore du tout si Philosophe , n'en dépensoit pas plus d'vn entier. Vous ne croyez pas qu'il y eust dequoy se saouler à faire de si mauvais repas ? si auoit-il dequoy se contenter, non d'une volupté legere & perissable, mais d'un contentement bien solide & bien assuré. Il n'y a pas grande friandise à manger vn peu de bouilly, ou vn morceau de pain d'orge, & boire de l'eau: mais c'est vn plaisir extreme que de trouver du plaisir en ce qui n'en a point, & se reduire à des choses que la plus rigoureuse, & la plus iniuste fortune du monde n'est pas capable de nous oster. Les criminels font bien meilleure chere à la Conciergerie, & ceux mesme qui sont mis à part afin d'estre menez au supplice, ne sont pas traitez si maigrement. Quelle demonstration plus évidente scauroit-on faire de la grandeur de nostre ame, que de nous ranger volontairement à des choses que nous ne souffririons pas quand nous serions à la dernière extremité ? C'est ainsi qu'on se prepare contre la Fortune. Commencez donc de bonne-heure, mon grand amy, à prendre cette coustume : & destinez quelques iours, où séparé du monde, & rendu communicable aux plus petits, vous entriez au commerce de la pauvereté.

*Aude hospes, &c.*

Celuy seul en est digne qui sçait mépriser les richesses: ce n'est pas que ie les condamne, mais ie veux qu'il les possède sans apprehension, & cela ne se peut faire que nous ne soyons resolu à nous en pouvoit passer, & que nous ne les regardions que comme toujours prestes à s'en aller d'auec nous.

III. Mais il faut commencer à fermer ma lettre. Je me doute bien que vous ne me le permettoz pas, que premierement vous n'ayez esté payé de ce que ie vous doy. Je vous assigneray donc sur Epicure, qui m'acquittera. Où il y a trop de cholere, il n'y a iamais assez de iugement: vous n'y ignorez pas comme certe sentence est veritable; puisque vous avez eu des valets, vous avez eu des ennemis. C'est vne passion qui ne respecte personne; Elle naist d'amour aussi bien que de la haine, & non moins parmy les choses serieuses, qu'entre les ieux & les passe-temps. Les effets n'en sont point selon la cause, mais selon la disposition de l'ame qui la conçoit; comme il n'importe pas combien vn feu soit grand, mais combien la matiere où il tombe est capable de s'allumer. Car il est des choses si dures, & si solides, que quelque feu que ce soit, elles ne le reçoivent pas. Et au contraire il en est qui en sont si fort susceptibles, qu'il suffit d'vne seule estincelle pour les consumer tout incontinent. Il n'y a point

de toute qu'une cholere bien violente ne se termine en fureur; Et pource il est bon de s'en donner garde, non seulement pour la modestie, mais encore pour la conservation de nostre entendement.

## EPISTRE XIX.

## ARGUMENT.

1. *Le sage ne doit pas vieillir à la Cour ny aux charges publiques, mais chercher son repos à bonne-heure, non tout à fait dans la solitude, mais dans une honneste occupatiõ.*
2. *Les amis de table ne sont point les vrais amis. On ne doit pas tant prendre garde à la chose donnée, comme à celuy qui la reçoit.*

I. **I**E ne reçois jamais de vos lettres que ie n'en sois transporté de joye. Elles m'avoient par cy-deuant fait esperer quelque chose de vous; mais à cette-heure elles m'en respondent, & changent l'incertitude de leurs promesses en des assurances indubitables. Continuez de mieux en mieux ie vous en prie, & vous en coniare, comme de la chose que ie vous souhaite la plus.

Destobez-vous tout bellement à ces occupations qui vous divertissent, ou si vous ne pouvez, tirez-vous en ouuertement. Nous n'auons que trop perdu de temps : la vicillesse nous aduertist de plier bagage. Quelle enuie est ce qu'on nous en pourra porter. Nous auons passé nostre vie parmy la tempeste, finissons-la dans le port. Ce n'est pas que ie vous conseille de chercher la reputation par cette retraite : il ne la faut ny montrer ny cacher ; quelque iugement que ie fasse du forcement des hommes, ie ne veux pas que vous alliez vous mettre au fonds d'une cauerne pour vous y enseuelir en un oubly perpetuel. C'est assez que vostre repos paroisse, il n'est pas besoin qu'il soit éminent : ceux qui ne sont point venus au monde, sont libres de n'y venir point, & demeurer cachez en l'obscurité, mais à vous, le temps n'est plus de le faire. Vostre bel esprit, qui vous a mis si auant au jour, la gentillesse de vos escrits, & la cognoissance que les Grands ont de vostre merite, vous en empescheront. Vous auez tant de reputation, que quand vous vous iriez cacher au bout du monde, & que vous ne sortiriez jamais d'une chambre, ce que vous auez desia fait vous produiroit. Il n'est point de tenebres pour vous, fuyez où vous voudrez, vous y porterez tousiours les rayons de cette lumiere qui vous a fait éclairer par le passé. Personne ne se peut offencer que vous vous

mettiez en repos, c'est chose que vous pouvez faire sans regret, ny morsure d'ame quelconque. Car que nous laissez-vous que vous vous apperceuiez d'auoir laissé si vous ne voulez ? Vos clients ? ce n'est pas vous qu'ils demandent, mais quelque chose de vous. Vos amis ? autrefois on recherchoit de l'amitié, à c'est heure on ne se soucie que du profit. Les vieillards que vous aurez quitez referont leurs Testamens : le donneur de bon - iour ira chercher vne autre porte : il est mal-aisé qu'une chose vaille beaucoup & ne couste gueres. Regardez ce que vous aymez mieux perdre, ou vous, ou quelque chose du vostre. Pleust à Dieu que la Fortune vous eust laissé viure en la condition qu'elle vous auoit fait naistre ; Et que le bon vent ne vous eust point emporté si loing de terre : vous estiez bien, sans cette felicité precipitée, qui vous a fait auoir des Gouvernemens, & des Commissions, & pretendre aux charges de qui celles-cy ne font que les degrez pour y monter : d'un estat vous passerez à l'autre, & de vser autre, à un autre. Mais enfin que sera-ce ? Quand faites-vous compte de vous reposer ? quand vous aurez ce que vous desirez. Ce ne sera iamais. La suite de nos cupiditez est comme celle des causes, & qui les Stoïques tiennent que les Destins sont caitez. La fin de l'une est la naissance de l'autre : vous vous estes laissé choisir en

une vie, où la misere & la seruitude n'ont point de bornes. Tirez-vous le col hors du joug: vous aurez meilleur marché de l'auoir coupé vne fois, que pressé perpetuellement. Si vous reuenez à la vie priuée, vous y trouuerez bien les choses plus petites, mais elles ne laisseront pas de vous rassasier: à cette heure vostre estomach est vne abisme: rien que vous y jettiez ne le contente. Or lequel est-ce que vous aymez mieux, d'estre pauvre & saoul, ou riche & affamé. Les grands ne sont jamais sans conuoitise: & sont encore exposez à la conuoitise d'autrui. Si vous n'estes content, vous ne pouuez contenter personne. Mais comme sortiray-ie? Faites comme vous voudrez: mais de quelle façon que se soit il faut sortir. Souuenez-vous combien l'auarice vous a fait courir de fortunes, & combien de travaux l'ambition vous a fait trouuer agreables. Il faut vser aussi quelque chose pour vostre repos, ou vous exposez de vieillir en cette inquietude de commissions, ou de charges publiques, parmy le tumulte, & tousiours dans quelques nouveaux sors, d'où, quelque modeste, & paisible que vous soyez, vous n'aurez moyen de vous garentir. Qu'importe que vous vieilliez vous reposer? Vostre fortune ne le veut pas: que sera-ce si vous la laissez monter plus haut? L'accroissement du bien ne sera pas un accroissement d'aprehension?

Le vous veul icy reciter vne chose, que Meccenas a dite en son Prometée. La torture luy fit à la fin découurir la verité. La seule hauteur estonne les choses esleuées : il a voulu dire, que le coupeau d'une chose haute a toujours de l'estonnement. Est il possible qu'il y ait grâdeur au monde qui vueille qu'un homme soit contraint de confesser qu'il en est enyuré ? Ce fut certainement vn bel esprit, & qui pouuoit mettre sa bien-disance entre les exemples, si la prospérité de la Fortune ne l'eust rendu plustost femme, qu'effeminé. Vous en serez de mesme, si vous n'y prenez garde. Il eut enuie de prendre terre ; mais ce fut trop tard : pliez les voiles de bonheur.

II. Cette sentence de Meccenas me pouuoit acquiter si ie voulois, mais ie me doute qu'il me faudroit auoir procès avecque vous, & que vous voudrez auoir vostre payement de monnoye courante. Puis qu'ainsi est, ie m'en vay en emprunter d'Epicure. Ne prenez pas tant garde à ce que vous mangez, comme avec qui vous mangez. C'est vne vie de Lyon, ou de Loup, que manger sans vn amy. Pour auoir cette élection, retirez-vous : autrement il faut que vous preniez la compagnie telle qu'entre ceux qui vous viennent voir, vn officier vous aura voulu choisir. Les amis ne se trouuent point en vne basscourt : ils ne s'esprouuent point en vne table. C'est le mal ordi-

naître des Grands, de penser estre aymez de ceux qu'ils n'ayment point, & croire que pour acquerir des amis, ce soit assez de les obliger. Au contraire, il est des hommes qui ne veulent du mal qu'à ceux qui leur ont fait du bien: plus ils doiuent, plus ils haïssent vne petite somme estrange celuy qui l'emprunte: vne grande le rend ennemy: Et quoy donc, les plaisirs ne font pas les amitez? Si font, pourueu qu'on choisisse ceux qui les doiuent receuoir, & qu'indifferemment on ne les épande pas sur les premiers venus. Ainsi jusques à ce que de vous-mesme vous soyez capable de vous conduire, prenez l'aduis de ceux qui sont sages, & ne regardez pas tant ce qui vous part des mains, comme la personne qui le reçoit.

## EPISTRE XX.

## ARGUMENT.

1. *La Philosophie est vne eschole de bien-faire, & non de parler: Estre constant en ses resolutions est la marque d'un homme sage.*
2. *La Pauvreté fait connoistre les vrais amys, la gloire d'une ame genereuse n'est point d'aller au dor*

uant des incommoditez, mais par le mespris des richesses de s'y preparer, comme à choses qui ne sont pas fort difficiles à supporter.

3. Qu'il faut quelquefois se représenter une Pauvreté imaginaire, pour s'accoustumer à la véritable.

1. **S**I vous vous portez bien, & pensez auoit du mérite assez, pour estre quelque jour vostre, ce sont les meilleures nouvelles que ie scaurois recevoir de vous. Je serois bien aise d'avoir l'honneur de vous tirer de la confusion où vous estes, avecques peu d'esperance de vous en desbrouiller. C'est pourquoy ie vous prie, & vous conseille de faire descendre la Philosophie jusqu'au fonds de vostre ame, & de mettre en pratique ce que vous avez appris, non avecque du langage, ou par des escrits, mais par assurance de courage, & diminution de vos passions. Verifiez vos paroles par effets. Il n'est pas question ny de haranguer devant une assemblée, pour faire admirer son eloquence, ny de disputer de quelques propositions curieuses, pour entretenir de jeunes hommes, & ie ne scay quelles gens, qui ne scauent où passer le jour. La Philosophie est voe escole de bien

faire, & non de parler: elle veut que chacun se forme à sa regle: qu'on viue comme on parle: & qu'en nos actions tout soit d'une peinture, sans qu'il y ait rien de dissemblable ny de bigarré. Le principal office de la sagesse, & la marque la plus évidente, c'est que les œuvres ne dementent point les paroles, & qu'en toutes occurrences vn homme se trouue toujours égal à soy. Mais qui sera capable de cette perfection? peu de gens, sans mentir: Et toutesfois il s'en trouuera quelques-vns. C'est chose qui n'est pas bien-aisée: mais si est-ce que ie n'oblige pas le sage à marcher toujours de mesme pas: il me suffit qu'il tienne toujours vn mesme chemin. Prenons donc garde si nous-nous habitons point d'une façon, & gouvernons nostre maison de l'autre: Si nous ne baillons point trop auarement aux autres, ce que nous prenons trop libéralement pour nous: Si vous n'estes point frugal en despence de table & trop somptueux en magnificence de bastimens. Choisissons pour vne fois vne forme de viure, & la suivons eternellement. Il y en a qui sont mesquins & sordides en leur maison, & qui dehors font les grands & les magnifiques. Cette inégalité vicieuse est la marque d'un esprit qui chancelle, & qui n'est point encore en bonne assiette. Je m'en vay vous dire d'où leur vient cette humeur ainsi variable, & pourquoi

il y a si peu de rapport de leur conseil à leur execution. Ils ne se proposent point vn certain but : & s'ils le font ils n'y perseuerent point, mais se laissent incontinent emporter ailleurs, & ne se contentent pas de changer : mais retournent sur leurs pas, & reprennent la resolution mesme qu'ils auoient cōdamné auparavant. Afin donc de laisser les anciennes diffinitions qu'on a faites de la sagesse, & comprendre toute la consideration de la vie humaine ie me contenteray de ce que ie vous vay dire. Qu'est-ce que sagesse ? quand on a voulu quelque chose, estre tousiours ferme à la vouloir, & ne vouloir iamais ce qu'vne fois on n'a point voulu. Ie n'y adiouste point cette petite exception, que ce qu'on veut soit iuste, pource qu'il est impossible qu'vne chose iniuste puisse plaire continuellement. Les hommes sçauent peut-estre ce qu'ils veulent en ce moment où ils veulent : mais apres ils n'en sçauent plus rien. Il n'y a personne du tout ferme à vouloir, ou ne vouloir point. Le iugement se change : il se contredit d'vn iour à l'autre, & de là vient que plusieurs font de la vie comme d'vn ieu. Suiuiez donc ce chemin que vous auez pris, & peut-estre qu'il vous menera à la perfection, ou pour le moins vous gaignerez ce point, que si quelque chose vous manque, vous serez le seul qui reconnoissez vostre deffaut.

II. Mais que deuiendront mes domestiques? quand ils ne mangeront plus vostre pain, ils mangeront le leur. Vous sçau- rez par la pauureté ce que le bien que vous auez fait ne vous a sçeu faire apprendre. Les amis de cœur vous demeureront : vous ne serez laissé que de ceux qui vous suiuoient pour quelque autre chose que pour vous. Quand la pauureté ne vous seruiroit qu'à vous faire connoistre qui vous ayme, n'est-ce pas du sujet assez de la vous faire aimer? Ne vous verrez-vous jamais en vn estat qui noblige personne à mentir pour vous faire honneur? Faites donc, que toutes vos pensées, toute vostre solitude, & tous vos souhaits soient d'y paruenir. Remettez à Dieu tous les autres vœux que vous luy pouuez auoir faicts, & qu'il vous accorde cettuy-cy, que vostre contentement soit en vous-mesme, & aux biens qui ne procedent que de vous. Quelle félicité sçauriez-vous voir plus à commandement? Reduisez vous si bas, qu'il soit impossible de tomber. Le tribut de cette lettre que ie m'en vay vous payer, vous donnera plus de sujet de vous y résoudre: soyez-en jaloux tant qu'il vous plaira. Je sçay bien qu'Epicure ne se fâchera non plus de payer pour moy, qu'il a fait par le passé. Croyez que quand ie vous verray estendu sur quelque pauvre liët, & vos habits tous déchirez, ce que vous me direz me semblera bien plus braue & plus magnifique : le n'en

auray pas seulement le langage, i'en vertay  
 l'experience: Pour moy ie ne prens iamais  
 tant de plaisir d'ouir nostre Demetrius, que  
 quand ie le rencontre couché sur la paille,  
 ou sur quelque chose encore pis, & si mal  
 en ordre, qu'il est plustost nud qu'habillés  
 car il ne professe pas la verité il la témoigne.  
 Et quoy donc; ne peut-on viure parmy les  
 biens, & les mépriser? pourquoy non: On  
 ne peut dire qu'un homme n'ayt beaucoup  
 de courage, qui apres auoir long-temps amou-  
 reusement regardé les richesses, se prend à  
 rire de ce qu'elles le sont venu trouver, & les  
 reconnoist siennes plustost par ouy dire, que  
 pour sentiment qu'il en ait. Ce n'est pas  
 peu de pouuoit conuerser parmy les riches-  
 ses, & ne s'y laisser point corrompre. Il y  
 a de la gloire d'en auoir, & viure en pau-  
 ure: mais il y a moins de peril à n'en auoir  
 point. Je ne sçay, direz vous, si ce riche  
 tomboit en pauvreté, comme il la suppor-  
 teroit patiemment. Je ne sçay, vous répon-  
 dray ie pour Epicure, si la Fortune don-  
 noit des biens à ce pauvre, comme il auroit  
 du jugement & du courage à les mépriser.  
 Il faut entrer au fonds de leur ame de l'un  
 & de l'autre, & voir si c'est à bon escient &  
 sans fard, que le pauvre prend plaisir à l'e-  
 stre, & si le riche, quelque bonne mine qu'il  
 fasse, ne se resioiit point d'auoir du bien.  
 Ce n'est pas un grand tesmoignage d'une  
 volonté bien disposée, qu'un méchant liét,

ou vn mauuais habillement, sinon qu'il y paroisse, non de la necessité, mais & de l'election & du consentement à les auoir. Au demeurant la gloire d'une inclination genereuse n'est point à chercher mal à propos ces incommoditez, comme plus salutaires au repos de cette vie: mais de s'y preparer indifferemment comme à choses qui ne sont point si difficiles, qu'il n'y ait moyen de les supporter. Et certainement, Lucilius, elles sont supportables, voire plaisantes, quand on y vient aduertý de longue main. La securité les accompagne, sans laquelle nous ne pouuons iamais rien auoir qui nous donne du plaisir.

III. Nous ferons donc bien, à mon aduis, à l'imitation de beaucoup de grands personages, de nous reseruer quelques jours, ou par l'exercice d'une paureté imaginaire, nous nous accoustumons à la veritable. Dequoy nous auons d'autant plus de besoin: que nous auons esté plus noyez dans les delices, & que toutes choses nous sembleront plus dures & difficiles. Il faut pincer nostre esprit, afin qu'il se réveille, & luy ramentenoit le peu que Nature nous a ordonné pour nostre entretien. Il n'y a personne qui sorte riche du ventre de sa mere: quiconque vient au monde, il faut qu'il se contente d'un peu de lait pour sa nourriture, & d'un morceau de drap pour son habillement: Et cependant de

si petits commencemens viennent ces ambitions disproportionnées, à qui les Royaumes entiers ne sont pas encore assez.

## ESPISTRE XXI.

### ARGUMENT.

1. *La Vertu nous rend immortels, & non les biens de la Fortune.*
2. *Celuy qui a borné ses desirs est riche.*

I. **P** Ensez-vous que vostre empeschement vienne d'où vous m'escriuez ? vous n'avez rien qui vous traaverse tant que vous-mêmes ; C'est de-là que vient vostre inquietude, que vous ne sçavez ce que vous demandez, & approuvez mieux la Vertu que vous ne vous y rangez. Vous voyez bien où est la Felicité ; mais vous n'avez pas assez de cœur pour vous y acheminer ; Puis que vous ne sçavez d'où cela vient, ie le vous diray. Vous pensez que ce qu'il vous faudra laisser, soit quelque chose bien estimable ? Et autant de fois que vous vous representez le repos de la vie, où vous voudriez bien passer, autant de fois l'éclat de celle d'où vous partirez vous retient, comme si vous deviez choir au fonds de quelque sale & re-

obscure & obscureté. Vous vous trompez, Lucilius de la vie où vous estes, on monte à celle que vous desirez. Il y a entre ces deux vies la mesme difference qu'entre la lumiere & la lueur : l'une, qui a son origine en elle-mesme, & l'autre qui n'esclaire que par autrui. La vie où vous estes, pour ce qu'elle est frappée d'un brillement exterieur, donne incontinent une ombre epaisse à ceux qui s'y arrestent : celle que vous desirez a de soy-mesme une splendeur veritable, & n'emprunte point de rayons pour esclaire. Vous luirez du lustre de vostre science : sa celebrite vous rendra celebre. Epicure escriuant à Idomeneus, l'un des principaux Officiers du Roy son maistre, & qui estoit employé en affaires de grande importance ; pour le tirer d'une vie qui n'avoit que de la monstre, & luy faire embrasser une gloire solide & durable, luy disoit : Si vous cherchez de l'honneur, toutes ces vanitez que vous suiuez : & qui vous font suivre, & ne vous en donneront point tant que mes lettres. Ne luy a-t'il pas tenu promesse ? Qui iamais eust ouy parler d'Idomeneus, s'il ne se fut rencontré dans les lettres d'Epicure ? Tous ces Magistrats, & Satrapes, & ce Roy mesme, d'où venoit la grandeur d'Idomeneus, ont leurs noms, aussi bien que leurs cendres dans le tombeau. Atticus eust Agrippa pour gendre, Tiberius pour pere de son gendre, & Drusus Cesar pour arriere-neveu. Et toutesfois avecque

tous ces noms si grands & si magnifiques, si les lettres de Cicéron ne l'auoient mis au monde, on ne scauroit pas qu'il a vescu. Nous serons couverts d'une profonde espaisseur de siècles, qui tomberont sur nous: il y aura quelques esprits qui leueront la teste, & long-temps disputeront la conseruation de leur memoire? mais à la fin ils succomberont eux mesmes, & comme les autres, seront noyez en l'abisme d'un silence perpetuel. Ce que promettoit Epicure à son amy je vous promets, Lucilius. I'ay du credit avecque la posterité: i'ay dequoy faire viure ceux qu'il me plaira mener avecque moy. Nostre Virgile a promis à deux de faire qu'il feroit memoire d'eux eternellement: & de fait il leur tient promesse.

*Fortunati ambo, &c.*

Tous ceux que la Fortune produit à la veüe du monde, & que les Roys font les pieces principales de leur estat, sont honorez, & leurs maisons frequentées, tandis qu'ils viuent: mais ils n'ont pas si tost fermé les yeux, qu'on n'en parle plus. Il est au contraire des beaux esprits: c'est apres la mort qu'on les estime dauantage, & non pas eux seulement, mais generalement tous ceux qui en quelque façon se sont attachez à leur memoire.

II. : Puis qu'Idomeneus a eu place en ma lettre, il est raisonnable qu'il luy en couste quelque chose. Epicure luy voulant persuader

suader d'enrichir Pyrocles par vne voye extraordinaire, mais indubitable, luy dist vne parole fort remarquable. Voulez-vous, dit-il, que Pyrocles soit riche, n'accroissez point ses biens, mais diminuez ses conuoitises. Cette sentence sans interpretation est assez claire, & a trop de grace pour luy chercher d'embelissement. Je vous aduertiray seulement d'une chose; que ce qu'il a dit des richesses, se peut appliquer par tout où vous vous en voudrez seruir. Voulez-vous faire Pyrocles honneste homme? n'accroissez point ses honneurs, diminuez ses conuoitises. Voulez-vous qu'il soit en vne volupté perpetuelle? n'accroissez point ses voluptez, mais diminuez ses conuoitises. Voulez-vous que sa vie soit longue? n'accroissez point ses années, mais diminuez ses conuoitises. Toutes ces paroles ne sont point particulièrement à Epicure, elles sont publiques. Je tiens qu'il faut faire en la Philosophie comme au Senat. Quand quelqu'un a dit quelque chose qui ne me plaist qu'en quelque partie, ie luy fais diuiser son opinion, & me range de son costé; Et puis i'allegue tout exprés Epicure, afin que ceux qui se voudroient ietter de son party, pensans y trouuer la conuerture de leurs intentions vicieuses, sçachent que de quelque costé qu'ils se tournent, il faut qu'ils se resoluent d'estre gens de bien, & se comporter avec honneur. Quand ils iront pour se rendre

dans les iardins , & qu'ils verront escrit sur  
 sa porte ; *Passant , il y a bon logis ceans : la  
 Volupté y est senuë pour souuerain bië.* Apres  
 cela vous trouuerez vn Concierge gracieux ;  
 qui vous traittera de boüillie , & vous don-  
 nera de l'eau tout ce que vous en voudrez.  
 Il vous dira : Et bien ne vous fais ie pas  
 bonne chere ? on ne s'affame point en ces  
 iardins ; on s'y rassasie ; ce qu'on y boit ne  
 prouoque point l'alteration , mais oste la  
 soif, avec vn remede gratuit & naturel. I'ay  
 passé ma vie en cette volupté : ie vous parle  
 de ces desirs qui n'escoutent point de conso-  
 lation , & à qui par force il faut donner  
 quelque chose pour les appaiser : car quant  
 aux autres , qui se peuent remettre à vne  
 autre fois, chastier, corriger, ou supprimer  
 du tout , ils ne sont ny naturels, ny necessai-  
 res, ny nous ne leur deuons rien. Si nous  
 leur baillons quelque chose , c'est de nostre  
 gré. Le ventre ne veut point de remonstran-  
 ce, il demande , il somme. Et toutesfois ce  
 n'est point vn fascheux creancier : nous le  
 renuoyons pour peu de chose , il se contente  
 de la raison, & ne veut pas qu'on le ruine  
 pour le payer.

## EPISTRE XXII.

## ARGUMENT.

1. *Le sage se doit tout à fait démesler des occupations specieuses en apparence, & pernicieuses en effect.*
2. *Le moyen d'échaper aux occupations publiques, c'est de mespriser les honneurs & les recompenses.*
3. *Nous entrons au monde meilleurs que nous n'en sortons.*

I. **V**ous cognoissez desia bien que vous ne sçauriez mieux faire que de vous démesler de ces occupations specieuses en apparence, & pernicieuses en effect: mais il y a des choses qu'on ne peut montrer qu'en presence. Vn Medecin ne sçauroit par lettres ordonner à vn malade les heures qu'il doit manger, ou se mettre au bain: il faut qu'il luy taste le pouls. Le vieux Prouerbe dit, que le Gladiateur delibere sur l'arene. Son aduersaire fera quelque mine, ou quelque mouuement de la main, ou se mettra sur quelque posture, sur laquelle il se resoudra de ce qu'il faudra qu'il fasse. Pour les choses qui se doiuent faire,

ou qui se font ordinairement, il y a bien moyen de les escrire & de les faire sçauoir, non seulement aux absents, mais à ceux mesmes qui viendront au monde, apres que nous en serons dehors: Mais de prescrire le temps, ou la façon de proceder en quelque chose, c'est vn aduis qui ne se peut donner de loing. Il en faut deliberer avec les yeux: l'occasion nous échappe d'vn moment à l'autre; ce n'est rien que d'estre present pour la voir, qui n'est-vigilant pour l'employer: Et pource espiez-la bien, si vous la voyez, ne faillez pas de la prendre; & quoy qui en arriue, ne demeurez plus comme vous estes. Vous vivez d'vne façon que vous seriez plus heureux de ne viure point: Toutesfois ie ne suis point d'auis que ce changement se fasse avec violence; Rompez ce que vous auez meslé plustost que de ne vous dégager point. Mais deuant que de le rompre, faites ce que vous pourrez pour le débrouïller. Il n'y a si poltron qui n'ayme mieux tomber vne fois, que d'estre en branle toute sa vie. Cependant pensez que vous estes loin de terre, & ne vous engagez point plus auant en la mer. Soit que vous-mesme vous soyez mis dans la barque, soit que comme vous le voulez faire croire, vous y ayez esté porté fortuitement, si vous passez outre, vous n'auetz point d'excuse: on verra bien que vous y estes non par fortune, mais par election. Ce sont contes que ce qu'on

dit ordinairement : le n'ay sceu m'en garantir ie n'en voulois rien faire, mais ç'a este force; on ne force iamais personne de courre apres la felicité; c'est quelque chose de ne la reietter point, & demeurer ferme. Quand la fortune vient, sans aller au deuant, pour la faire marcher plus viftement, ie veux, si vous le trouuez bon qu'avec moy vous ayez encore en vostre conseil des gens plus sages que ie ne suis: & de qui ie prend ordinairement l'aduis quand i'ay quelque chose à deliberer. Il y a dans Epicure vne lettre qu'il escrit à Idomenus, qui se rapporte fort bien à ce propos. Il le prie qu'il se haste & qu'il se desesche le plus qu'il luy sera possible deuant qu'il suruienne quelque empeschement, qui luy oste la liberte de s'en aller. Toutesfois il adiouste incontinent apres, qu'il ne doit rien tenter que bien à propos; mais que quand l'heure sera venue il se iette par la fenestre plustost que de demeurer. Qu'au reste celuy, qui pense à la fuite ne doit iamais s'endormir; & que pourueu qu'on ne preuienne ny perde point le tēps il n'y a rien de si difficile qui ne puisse auoir vne bonne fin; Escoutez les Stoiques: il ne faut pas qu'on vous fasse accroire que ce soient gens qui se precipitent dans le peril sans iugement, ils sont plus considerez, que resolus: vous attendez possible qu'ils vous disent que c'est vne honte de laisser tomber la charge; que depuis qu'on a pris

une profession, il faut luter contre ce qu'elle a de mal-aisé, & que la marque d'une ame magnanime & valeureuse est de se roidir contre les difficultez. Ils vous tiendront ce langage, quand il y aura quelque fruit en la perseuerance, & qu'il ne sera question de chose qu'on ne puisse ny faire ny souffrir avec honneur : autrement un homme de bien ne voudra pas s'attacher apres quelque chose de sordide, ny d'une occupation en faire naistre une autre, pour auoir tousiours quelque suict de se tourmenter. S'il se trouue vne fois embarrqué dans les affaires du monde, il n'en voudra pas tousiours souffrir les marées, comme vous pensez qu'il fera : mais ayant reconnu combien les choses qui luy donnent de la peine sont peu durables, incertaines & douteuses, il se retirera tout ballement, & sans tourner le dos reculera iusques à ce qu'il soit hors de peril.

II. Le moyen d'eschaper aux occupations c'est d'en mespriser les recompences : il n'y a que cela qui nous arreste, & nous retienne ; Quoy donc, que deuiendront tant de belles esperances ? M'en iray-je sur le point de faire la recolte ; N'autay-je plus personne qui vienne apres moy, personne qui corne apres mon carrosse ? ny qui se pourmene en ma basse-court ? Ce sont vanitez que les hommes ne peuvent laisser qu'à regret : ils detestent bien les arbres,

mais ils prennent plaisir d'en cueillir le fruit, ils se plaignent de l'ambicion comme d'une maistresse ; c'est à dire , si vous examinez le fonds de leur affection , ils ne luy veulent pas de mal , mais ils sont en dispute avec elle. Sondez cette sorte de gens , qui font mine d'auoir à contre-cœur les choses qu'ils ont recherchées, & pensent de fuyr ce qu'ils pensent leur estre necessaire. Vous trouuerez qu'ils sauourent comme sucre ce qu'ils reiettent comme absynte. On ne les tient point, ils s'arrestent volontairement : il n'est point tant d'esclaués, comme il en est qui prennent plaisir de l'estre. Mais vous auez enuie de vous dégager de la seruitude : la liberté vous plaist à bon escient tout ce que vous demandez c'est de le pouuoir faire si à propos, que iamais plus vous n'ayez suiet de vous soucier de rien. Vous ne trouuerez point de Stoïque qui ne soit en cela de vostre opinion. Il n'y a ny Zenon, ny Crisipus qui vous conseillent chose qui n'ait quelque mesure, qui ne soit raisonnable & que vous ne puissiez faire avec honneur. Mais si vous voulez attendre que vous ayez donné ordre à ce que vous porterez quant & vous, & aux provisions qu'il vous faudra pour vostre retraite, ce ne sera iamais fait. Quand vn vaisseau se brise, ceux qui se iettent à la nage, ne se chargent point de leurs hardes. Ne vous souciez que de gagner le port d'une meilleure vie. Les Dieux vous assisteront : mais

non pas comme ils assistent ceux à qui d'un bon visage ils donnent des maux déguisez d'une apparence magnifique, se garantissans de cette excuse, que si ce qu'ils baillent est dommageable, ils n'ont pû refuser ce qu'on leur a demandé.

111. Je m'en allois cachetter ma lettre, mais il me la faut r'ouvrir: afin que vous ne la receviez point, qu'avec le present accoustumé. Tout à cette heure il me vient de souvenir d'une parole d'Epicure, aussi véritable que bien dite; ie fouille tousiours dans les coffres d'autruy. Nous nous en allons tous de ce monde, comme si nous venions d'y arriuer. Prenez qui vous voudrez, ieune, vieil ou de moyen âge, vous n'en trouuerez pas vn qui n'ignore la vie, & quin'apprehende la mort. Nous nous remettons tous au lendemain, & de là vient que nous n'auons iamais rien de prest. Ce que ie trouue de meilleur en cette sentence, c'est que l'e reproche l'enfance aux vieillards. Comme nous sommes entrez au monde, nous en sortons. Cela n'est pas vray: nous naissons meilleurs que nous ne mourons. La faute en est à nous, il ne s'en faut pas prendre à Nature: elle a plüstoit sujet de se plaindre de nous, & nous dire: D'où vient cecy? quand ie vous mis au monde, vous n'auiez point de cupiditez, point de frayeurs, de superstition; de perfidie, & de toutes ces autres pestes que vous auez à cette heure? Que n'en sortez-

vous tels que vous estes venus ? nous serions vrayement sages, si nous pouuions mourir avec aussi peu de peur comme nous sommes nez. Mais comme le peril approche, nous ne sçauons plus où nous en sommes : nous auons l'ame & le visage en desordre, & versons des larmes, que nous sçauons bien qui ne vous seruiront de rien. Quelle vilenie est-ce que d'estre en alarme sur le point de sortir hors de tout peril? L'occasion de ce trouble est, Que nous n'auons du tout rien de ce que nous voudrions, bien auoir. Quand nous sommes prests de mourir, il ne nous est rien demeuré de ce que nous auons vescu. Nous auons laissé tout écouler ; nous ne nous soucions point d'une bonne vie, mais d'une longue : Et cependant le bien viure est si facile, que tout le monde le peut faire, & le viure longuement si difficile, qu'il n'y a pas vn qui puisse adiouter vne heure seulement à son dernier iour.

---

## EPISTRE XXIII.

### ARGUMENT.

*La vraye ioye consiste en la bonne conscience, au mespris des vanitez, des choses casuelles, & en vn reglement de vie uniforme.*

2. *Celuy vit hontusement, qui commence tous les iours à vivre.*

**V**OUS attendez que ie vous mande comme l'Hyuer nous a traittez doucement, comme il n'a esté ny si long ny si rigoureux que de coustume, comme le Printemps est fâcheux, comme il est froid extraordinairement, & toutes ces niaiseries de gens qui ne cherchent qu'à remplir le papier. Pour moy ie ne vous veux rien escrire dequoy nous ne puissions recevoir quelque profit. Que sera-ce donc, sinon de vous exhorter à prendre garde que vous ayez l'ame bien faite; Demandez-vous qui en est le fondement? de ne se reioiir point des vanitez. Ay-ie dit que c'en est le fondement? ç'en est le faiste. Quand'un homme en est venu là, qu'il sçait dequoy se reioiir, & que pour estre heureux, il ne se remet à la discretion d'autre que de soy-mesme, il ne sçauroit monter plus haut: Quiconque se laisse chatoüiller à quelque esperance, quelque apparente, & facile qu'elle soit, & quelque bon succez que ce qu'il se propose ait accoustumé d'auoir, il est impossible que iamais il ayt ny l'ame nette, ny le courage bien assuré. Faites, Lucilius, que vostre premiere leçon soit d'apprendre à vousrejouir. Vous me direz que vous ostant les choses fortuites, & les esperances qui sont les plus chers delices de l'esprit de l'homme, ie ne vous en lais-

se pas beaucoup de sujet. C'est tout au contraire: ie ne veux pas que iamaïs vous soyez sans contentement. Tout ce que ie demande, c'est qu'il naisse en vostre maison: il y naistra, pourueu qu'il soit en vous mesme. Les autres ioyes, relaschent bien le front, mais elles ne remplissent pas l'estomach; ce ne sont que fumées: il ne suffit pas de rire pour estre ioyeux: il faut que l'ame soit gaye, en bonne affiette, & si releuée, que toutes choses demeurent au dessous d'elle. Croyez-moy, c'est vne chose seuerie qu'une ioye veritable. Auez vous opinion qu'on puisse sans se rider, & comme parlent ces effetez, en faisant les doux yeux, mespriser la mort, ouuir la maison à la pauureté, resister à ses affections, & se disposer à la patience d'une douleur; il n'y a point de doute que le contentement de ces meditations ne soit grand: mais il n'a pas le goust bien delicat. C'est celuy que ie veux que vous recherchiez. Ne vous souciez que d'en rencontrer la source: vous n'en trouuerez iamaïs le bout. Les metaux de peu d'importance sont ordinairement si pres du gazon, qu'on les descouure en deux coups de besche: Ceux qui sont de prix se cachent au fonds de la terre: mais aussi tant plus qu'on y fouille, tant plus on y trouue de quoy fouiller. Tout ce que le vulgaire estime, n'est que piperie: s'il a quelque plaisir, il ne fait que s'espandre en la superficie, & ne penetre point à l'intérieur.

rieur. Il ne peut y auoir de fondement en vne ioye qui vient de dehors; Celle de qui ie parle & où ie tasche de vous conduire, est essentielle, & n'a pas tant d'apparence, que de verité. Voulez-vous estre heureux, Lucilius? il n'y a qu'un chemin qui vous y mene & marchez sur toutes ces vanitez que vous voyez luire, & ne desirez point vne chose que vous ne pourrez auoir, si vous ne la mendiez. Tournez-vous tousiours du costé du vray bien, & vous réjouissez à vos despens. Comment à mes despens? De vous, & de ce qui est meilleur; En vous quant au corps. Encore qu'il soit l'organe de la plus part de nos operations, traitez-le comme necessaire: mais n'en faites point de cas. Les voluptez qu'il donne sont vaines, & ne durent point: elles sont aussi tost hayes comme passées: & bien souuent se changent en leur contraire, si on ne les prend avec beaucoup de discretion. Ce que ie vous dis est veritable. Elles sont en vn precipice, & qui n'y garde mesure, il en sort bien de la douleur. Or il n'est pas difficile de garder mesure en ce qui est à nostre goust. D'un bien veritable prenez-en tout, à vostre aise. Vous estes bien assurez que la quantité ne vous en peut faire mal. Vous me demanderez, que c'est que ce bien veritable, & d'où il peut venir, Ie vous le diray: De la bonne conscience, des intentions vertueuses, des actions droites, du mespris des choses ca-

suellés, & d'un reglement de vie vniforme, qui ne s'égaré iamais de son chemin. Car cōme seroit-il possible que ceux qui ne font que sauter d'un dessein à l'autre, ou qui mesmes n'y saurent pas, mais se laissent aller au gré de la fortune, estans vagues & suspendus, eussent quelque chose de certain & d'arresté; Il s'en trouue peu qui gouvernēt-eux & leurs affaires par conseil. La pluspart ne vont pas, mais sont portés cōme ces choses que nous voyons flotter sur vne riuere: Les vnes, parce que l'eau qui les soustient est molle & dormante, descendent tout bellement en bas, les autres, par le fil impeteux sont trainées avec violence. Les vnes par vn branlement languide sont iettées à bord: Et les autres rapidement emportées iusques en la mer. Il faut donc prendre vne resolution de ce que nous auons à faire. Et quand elle est prinse, y perseverer.

II. Mais il est temps de payer ce que ie doys: ie m'en vais acquitter cette lettre avec vne belle parole de vostre Epicure. C'est chose fâcheuse de commencer tous les iours à viure, ou si vous trouuez la conception mieux exprimée de cette façon, c'est mal viure, que de commencer tousiours à viure. Demandez-vous pourquoy? parce que leur vie est tousiours imparfaite, & qu'il n'y a point d'apparence qu'un homme qui ne fait que commencer à viure se puisse préparer à mourir: il faut faire en sorte

que nous ayons tousiours assez veſcu. Ceste meditation n'entre point en l'eſprit d'un homme, qui penſe tousiours eſtre au commencement de ſa vie. Ne croyez - pas que le nombre en ſoit petit: il n'en eſt gueres d'autres. Si vous vous en eſtonnez, ie vous diray choſe qui vous eſtonnora bien d'auantage. Il en eſt qui commencent de viure quand il eſt temps de ceſſer: il y en a qui ceſſent de viure, & n'auoient pas encore commencé.

---

## EPISTRE XXIV.

### ARGUMENT.

1. *Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.*
2. *Le moyen de n'apprehender point les maux à venir, eſt d'en prendre la meſure à part ſoy & taxer ſa crainte.*
3. *La mort n'a que l'apparence d'un plus grand mal, & toute ſa pompe n'eſt que la douleur d'une goutte, d'une collique, ou d'une femme en ſon accouchement.*

4. *La mort & les afflictions sont la condition de la vie.*
5. *Chasque iours emporte vne partie de nostre vie, & la derniere heure n'est pas celle qui fait la mort, mais qui l'accomplit.*
6. *L'homme sage ne doit craindre ny desirer la mort.*

**V**OUS me mandez que les brauages de vostre partie vous font douter que vous n'ayez quelque arrest à vostre preiudice: c'est peut-estre afin que ie vous mette l'oreille sous le coude, & que ie vous conseille de vous flatter de l'esperance de quelque meilleur, euenement. Quel besoin est-il d'aller au deuant des maux, preoccuper vne douleur que nous sentirons assez tost quand l'occasion en sera venuë, & gaster la iouissance du present par l'aprehension de l'aduenir? Il n'y a point de doute que vous n'ayez faute de iugement, si vous vous rendez miserable à ceste heure, pour ce que vous serez miserable quelque iour.

**L**. Mais ie vous veux bien mener à la securité par vn autre chemin. Si vous voulez vous despoüiller de toute sollicitude, faites conte, que ce que vous doutez qui vous auienne indubitablement vous auientra. Quelque mal que ce soit, prenez-en la

mesure à part vous, & taxez vostre crainte, vous trouuerez que ce qui vous fait peur, s'il est grand, ne sera pas de longue durée: Il n'en faut point aller chercher la preuue bien loin: il n'y a point de siecle qui n'ayt des exemples de pareilles résolutions: lctez les yeux de quelque costé que vous voudrez dedans l'Italie ou dehors, vous trouuerez par tout des ames grandes, & d'acquisition, & de naturel. Je veux que vous soyez condamné, que pouuez-vous auoir pis que le bannissement ou la prison? Que scauroit craindre le corps au delà de la flamme & de la mort? Considerez chacune de ces douleurs à part: & quant & quant ramenteuez-vous ceux qui l'ont mesprisée, vous serez plus en peine de les choisir que de les chercher. Rien ne déplut à Rutillius en sa condamnation, que d'auoir esté mal-iugé. Metellus en son bannissement eut patience: Rutillius print plaisir au sien. L'un reuint pour gratifier sa Republique qui le r'apelloit: l'autre prié par Sylla de reuenir, ne craignit point de le refuser, en vn temps, où luy refuser estoit crime capital. La prison ne fit point taire Socrate, on luy donna moyen de se sauuer; mais il n'en voulut rien faire, & demeura, pour apprendre aux hommes le mespris de deux choses qu'ils apprehendent le plus, la mort, & la prison. Mutius se rostit la main: c'est vne chose bien cruelle que le feu: mais

combien l'est-il d'avantage quand c'est vous-mesme qui vous estes occasion de le sentir. Vous voyez vn homme qui ne sçait que c'est de science, & qui n'a iamais oüy leçon du mespris de la douleur, ny de la mort, forrifié seulement d'un courage militaire, se donner luy-mesme la punition d'un dessein mal executé. Il demeura ferme à regarder fondre sa main dans la flamme: Et quoy qu'il ne luy en restast plus que les os dépouillez, ne l'osta iamais que l'ennemy mesme de luy fist oster le feu. Il pouuoit bien faire quelque chose avecque plus de succez, mais non avecque plus de valeur. Voyez comme la cruauté n'est pas ny si dure, ny si tendre à ordonner le supplice, comme est la vertu à les endurer. Il fut plus facile à Porfenna de pardonner à Mutius la volunté qu'il auoit eüe de le tuer, qu'à Mutius de se pardonner à soy-mesme la faute qu'il auoit faite de ne l'auoir point tué. Vous me dirés que ce sont contes qu'on fait aux escoles, & que tantost quand il sera question de mespriser la mort, j'auray l'exemple de Caton tout prest à mettre sur le bureau. Pourquoi ne l'y mettrois-je? pourquoi ne vous représenterois-je comme ceste nuit qui fut sa dernière, lisant le liure de Platon; son espée au cheuet de son liect: (car il auoit aussi bien pourueu à pouuoir mourir qu'à le vouloir) apres auoir donné l'ordre, qui se pouuoit donner au

desordre où estoient les affaires, il pensa  
 qu'il falloit faire en sorte que Caton ne  
 pust recevoir la vie ou la mort de person-  
 ne : Et pour cét effet ayant tiré du fourreau  
 son espée, qui jusques-là n'avoit jamais  
 fait de sang. Tu n'as rien gagné, dit-il,  
 fortune d'auoir trauersé toutes mes entre-  
 prises. Jusques icy j'ay combattu pour la li-  
 berté de ma patrie : mais non encores pour  
 la mienne. Je ne me suis point obstiné pour  
 viure libre, mais pour viure entre des li-  
 bres. Maintenant que les choses du monde  
 sont déployées, & que leur confusion n'a  
 plus de remède : il est temps de mettre Ca-  
 ton en lieu de seureté : Et là dessus il se la  
 plongea dans l'estomach: Et bien-tost apres  
 diminué de sang & de force, mais aussi fer-  
 me de courage qu'auparauant, non plus en  
 colere contre Cesar, mais contre soy-mes-  
 me, à faute d'armes fourra ses mains dans  
 sa playe, en arracha les emplastres, & les  
 bandes & fit sortir cét esprit si genereux &  
 si brave, qui ne pouuoit rien voir au dessus  
 de soy. Je ne vou-  
 lameine pas tous ces exem-  
 ples pour exercer vostre esprit, mais pour  
 vous asseurer contre ce qui vous fait le plus  
 de peur. Or il n'y a point de meilleur moyen  
 de vous asseurer, que de vous montrer  
 que les mespris de ce moment de rendre l'a-  
 me est vne resolution où les plus grands  
 personnages sont bien souuent égaiez par  
 des esprits foibles, qui jamais en autre oc-

easion n'ont donné tesmoignage d'auoir du  
 cœur. Scipion, de qui le grand Pompée  
 auoit espousé la fille, ayant esté rapporté  
 par vn vent contraire à la coste d'Afrique,  
 où tout aussi tost il se trouua tellement in-  
 uesty dans son vaisseau, qu'il n'y auoit moyen  
 qu'il eschappast, se donna de l'espée au  
 trauers du corps; Et comme il ouyt qu'on  
 demandoit où estoit le General; il respon-  
 dit, le General se porte bien Ceste parole  
 le fit aller du pair avecque tous ceux de sa  
 maison; & continua l'opinion qu'on auoit,  
 que l'Afrique estoit fatale à la gloire des  
 Scipions. Ce fut beaucoup de vaincre Cartha-  
 ge; mais ce fut encore plus de vaincre la  
 mort. Le General, dit-il, se porte bien. Eust-il  
 esté raisonnable, qu'un General, & un General  
 qui commandoit à Carthage mesme, fust mort  
 d'une façon moins braue & moins releuée? Je  
 ne vous veux point amuser à lire les histoires  
 ny à réueiller tous ceux des siècles passez,  
 qui ont méprisé la mort, dont le nombre  
 est infiny; regardez seulement le nostre, de  
 qui nous accusons ordinairement la mole-  
 ste & la dissolution. Vous y en trouuerez de  
 toutes qualitez, de toutes fortunes, & de  
 tous âges, qui n'ont point fait de cas de s'ôter  
 la vie, pour donner la mort à ce qui les affli-  
 geoit. Je vous jure, Lucilius, qu'il y a si  
 peu d'occasion de craindre la mort, que ie ne  
 croy point qu'il y ayt rien de comparable au  
 bien que nous en receuons. Ne vous souciez

donc point des menaces de vostre partiel & combien que vostre conscience vous doive faire attendre vn bon succez de vos affaires ; toutesfois pource que pour gagner sa cause il ne suffit pas de l'auoir bonne, promettez - vous d'vn costé qu'on vous rendra iustice : mais de l'autre preparez - vous à vous consoler , quand on ne vous la rendra point.

III. Sur tout souuenez - vous de considerer les choses hors de leur tumulte : voyez de près ce que c'est : vous n'y trouuerez rien d'épouuantable que le seul épouuantement que nous en prenons. Nous ne sommes en cela gueres moins enfans que les enfans mesmes. Ceux qu'ils aiment le plus , qu'ils ont le plus accoustumé de voir tous les iours, leur font peur quand ils sont masquez. Les choses ont leur masque aussi bien que les hommes. Il le leur faut oster , & le regarder en leur visage naturel. Que pensez - vous faire de me monstrer des glaiues , des feux , & vne troupe de bourreaux qui grincent les dents à vos costez ? Ne vous cachez point sans cét equipage : cela est bon pour faire peur à des niais. C'est la mort de quoy mon valet & ma seruante firent dernièrement si peu de cas. A quoy est bonne ceste montre de foliets , de tortures , & de gestes destinées à chaque partie du corps pour le tourmenter ? Que veulent dire tous ces instrumens à deschirer vn homme piece à

piece que vous nous desployez avecque tant d'appareil ? Ostez-nous ce qui nous estonne, faite taire les gemissemens & les cris: supprimez ceste aigreur de voix que le desmembrement fait esclatter; qu'est-ce que toute vostre pompe, sinon la douleur mesme d'une goutte, d'une colique, ou d'une femme en son accouchement ? si ie la puis supporter c'est peu de chose, si ie ne puis, i'en seray bien tost hors. Representez-vous ce que tant de fois vous avez ouy dire. Souvenez-vous de ce que si souuent vous avez dit vous mesmes; & rendez par effect tesmoignage de la verité de vostre doctrine. Il n'y a chose si honteuse, que la reproche qu'on nous fait ordinairement, que nostre Philosophie se limite à des paroles & ne va point iusqu'à l'action,

LV. Que voulez-vous dire? est-ce à ceste heure que vous vous aduisez, que vous estes suiet à la mort, au bannissement & à la douleur? ce sont toutes choses à quoy vous estes né: faisons compte que tout ce qui peut estre sera. Je sçay bien que vous n'avez point attendu mon conseil à vous resoudre: Aussi ne veux-je de vous autre chose pour ceste-heure, sinon que vous ostiez ce trouble de vostre esprit: autrement vous serez esbahy, que vous le trouuerez lasche quand il sera question de l'employer. Tirez-le du particulier au general: dittes-luy que ce corps est mortel & fragile, & que

non seulement l'injure, ou l'oppression d'une force plus grande que la sienne, mais sa volupté propre peut estre occasion de l'affliger. La bonne chere luy donne des indigestions. le vin des paralyses, les femmes des affoiblissements de pieds, de mains, & de toutes les jointures. Mais que sera-ce si ie deuiens pauvre: j'auray beaucoup de compagnons. Si ie suis banny, ie feray compte d'estre originaire du lieu mesme, où il me sera commandé d'aller. Si i'ay les fers aux pieds ie diray: Et quoy? suis-je libre en l'estat où ie suis? Ne suis-je pas attaché naturellement à ceste masse de chair? Si ie meurs, ie cesseray de pouuoir estre malade, ie cesseray de pouuoir estre prisonnier, ie cesseray de pouuoir mourir. Je ne suis pas si mal aduisé d'apporter icy la chanson d'Epicure; Que ce sont contes que les apprehensions qu'on nous donne des enfans, qu'il n'y a point d'Ixion qui tourne vne rouë, de Sisiphe, qui porte vne pierre qui retombe, de Titie, de qui le poulmon & le foye renaißans à mesure qu'ils sont mangez, soient eternellement deschirez par vn vautour. C'est à faire aux enfans de craindre Cerbere, des lieux sans iour, & des Fantosmes qui n'ont autre chose que des os. La mort ou nous consume, ou nous laisse aller. Si elle nous laisse aller, ce que nous auons de meilleur nous demeure, & ne perdons que ce qui ne faisoit que nous charger. Si ell

nous consume, comme nous ne pouuons plus sentir de bien, aussi ne pouuons - nous plus souffrir de mal. Trouuez bon que ie vous rapporte icy vn de vos vers, & que ie die que vous ne l'avez pas plus escrit pour les autres, que pour vous. Il n'y a point d'apparence de dire vne chose & penser le contraire; combien est-ce plus de honte de desmentir ce qu'on a escrit.

IV. Il me souuient d'auoir veu quelque trait de vous, où vous disiez que nous ne tombions pas tout d'vn coup en la mort, mais que nous y descendions par degrez, & vne piece apres l'autre. Il n'est iour que nous ne mourions, car il n'est iour que nous ne perdions quelque chose de nostre vie, & lors mesmes que nous croissons, nostre vie décroist. Nous auons esté enfans, garçons, & ieunes hommes. Ces âges là sont perdus pour nous: le temps passé iusques à hier est tout ensuanoyé, & le mesme iour où nous sommes est moitié à nous, & moitié à la mort. Comme ce n'est pas la derniere goutte d'eau qui vaide vne clepsidre, mais toutes celles qui sont coulées auparavant, ainsi l'heure derniere où nous cessons d'estre, n'est pas seule qui fait nostre mort, mais bien elle est seule qui l'accomplit. C'est l'heure où nous sommes arriuez au logis: mais nous auons esté long-temps par les chemins. En faisant toute ceste description, avec vostre suffisante accoustu-

mée, & qui tousiours grande, semble encor auoir quelque vehemence particuliere quand il est question de rendre tesmoignage à la verité, vous auez dit :

*L'homme a plus d'un trespas, mais le dernier l'emporte.*

J'aime mieux que vous vous amusiez à vous lire, qu'à lire ma lettre. Vous verrez en vos vers que ceste mort de qui nous auons tant de peur est bien la dernière, mais qu'elle a esté desia precedée par beaucoup d'autres. Je voy bien où vous voulez venir. Vous demandez s'il y aura rien dans cette lettre? Je m'en vay vous mettre quelque chose qui se rapporte à la matiere que nous auons traitée. Epicure ne blasme pas moins ceux qui desirent la mort, que ceux qui la craignent. Voicy ce qu'il dit. C'est vne mocquerie de vouloir mourir par vn degoust de viure, veu que de la vie que nous demenons, nous vient l'occasion de vouloir mourir. Et en vn autre lieu: Est-il rien de si ridicule que de souhaiter la mort, veu que c'est la crainte que nous en auons, qui nous fait déplaire de la vie. Ce n'est pas tout que de la souhaiter. Il en est de si mal-aduisez ou plustost si hors du sens, qu'ils se font mourir eux-mesmes, pour la peur qu'ils ont de mourir. Prenez celuy que vous voudrez de tous ces points: il vous fortifiera l'esprit en la patience de la vie & de la mort. Il ne faut pas trop aimer la vie, mais aussi ne la faut-il pas trop haïr. Nous n'auons  
pas

pas moins de besoin de nous refondre au dernier qu'au premier; Et quand la raison mesme nous conseille de mourir, il le faut faire avec iugement, & non pas y courre à bride abbatuë. Vn homme de courage, & qui a la teste bien faite, ne s'en doit pas fuir de la vie, il en doit sortir. Euitons sur toutes choses cette passion, à qui beaucoup se laissent gagner, de vouloir mourir sans sçauoir pourquoy. Car en la mort, comme en autre chose, l'esprit de l'homme a quelquefois des mouuemens inconsiderez. Il n'y a point de distinction de qualité, ny de suffisance. Chacun se laisse emporter: les fors & les poltrons, comme les galands & les braues; ceux-cy pour auoir trop de cœur & ceux-là pour n'en auoir point. Il y en a qui s'importunent de faire, & voir tousiours de mesmes choses. Ils ne haïssent pas leur vie, mais ils en sont ennuyez. Ce sont des considerations où la Philosophie mesme nous amene quelquefois. Ne ferons-nous jamais autre chose que nous leuer, coucher, manger, auoir faim, trembler de froid, & brusler de chaud? C'est tousiours à refaire: les choses du monde sont enfilées d'vne sorte, qu'en s'entrefuyant elles se suiuent. La nuit presse le iour, le iour la nuit, L'Esté, l'Automne; L'Hyuer & le Printemps sont le commencement & la fin les vns des autres. Tout se passe, mais c'est pour renenir: ie ne voy rien que ie n'aye

veu: ie ne fais rien que ie n'aye fait. Il n'y a personne qui n'en fust dégoulté; il y en a assez qui n'estiment pas la vie vne chose facheuse, mais il leur semble qu'elle est superflüe, & qu'il y a moyen de s'en passer.

## EPISTRE XXV.

## ARGUMENT.

1. *Les mauuaises habitudes quelques enracinées qu'elles soient, ne sont point incurables.*
2. *Le plus pauvre du monde, est assez riche, pour auoir ce qui est necessaire.*
3. *Qu'il nous faut représenter vn tefmoin en toutes nos actions: il n'importe quel, pourueu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayant honte de faire paroistre leurs vices de uant luy.*
4. *L'homme de bien doit viure chez soy, & le méchant. en compagnie.*

I. **Q**uant à ce qui touche nos deux amis, il n'y faut pas aller par vn mesme chemin. Il y en a vn duquel il suffit

de redresser les imperfections ; mais de l'autre ; il les faudra rompre tout à fait. Je parleray librement : Si ie ne pique librement, ie ne suis point son amy. Et quoy , vouldriez-vous mettre vn homme de quarante ans en tutelle ? Ce n'est point vn âge capable d'instruction. Il faut qu'une ame soit tendre, pour prendre le ply qu'on luy veut bailler. Je ne sçay pas ce que j'advanceray : mais puisque mon deuoit me commande que ie l'entreprene, ie courray la fortune de l'éuenement. Il n'est point de mal incurable, quelque enraciné qu'il soit : mais il se faut bander contre l'intemperance, & reduire le patient à souffrir beaucoup de choses contre sa volonté. Quant à l'autre, ie n'en suis gueres plus assésuré ; tout ce que i'y voy de bon , c'est qu'il rougisse, quand il fait quelque faute ; Tant qu'il aura cette honte, i'en auray bonne opinion : Il la luy faut entretenir. Pour le regard de cet endurcy, ie ne tiens pas qu'il le faille mener trop rudement, de peur de le desesperer. Il faut choisir le temps à propos, pour y tenter quelque chose, & le prendre, s'il est possible, quand il est en bonne humeur, & qu'il semble estre en quelque disposition d'amendement, ie ne me tromperay iamais en ses interualles. Quand il sera sage, ie m'attendray de le reuoir plus égaré que iamais, & quoy qu'il n'y paroisse pas de vice, ie ne laisseray pas de croire qu'il y en ayt.

II. Je donneray quelques jours à cét exercice, & verray ce qui s'y pourra faire. Quant à vous, faites-nous voir vostre resolution, & vous dépeschez de serrer bagage. Rien de ce que nous auons ne nous est necessaire : si nous nous rangeons aux Loix de Nature, nous sommes riches. Ce qui nous fait besoin, ne couste rien ; ou s'il couste quelque chose, c'est si peu, que cela ne vaut pas d'en parler. Nature n' veut que du pain & de l'eau. Le plus pauvre du monde est assez riche pour en auoir, & qui s'en contentre, sa condition est aussi bonne que celle de Iupiter. C'est l'opinion d'Epicure, de qui ie vous vay dire vn autre beau traicté : Faites, dit-il, toutes choses, comme si quelqu'va vous regardoit.

III. Il n'y a point de doute que vous ne falliez beaucoup pour vous, de choisir quelqu'vn, sur qui vous ayez tousiours les yeux. & que vous imaginiez tousiours present, quand vous ferez quelque dessein. Ce seroit bien plus de gloire de vous proposer quelque homme de bien ; toutesfois prenez le premier venu : ie me contenteray que vous pensiez tousiours estre en la preience de quelqu'vn. La solitude ne nous persuade iamais que du mal : quand vous serez si suffisant, que vous auez honte de vous-mesme, vous pourrez alors donner congé à vostre Gouverneur. Iusques à ce que cela soit, mettez-vous en la conduite de quelque homme

d'autorité : soit Caton , Scipion, ou Lelius c'est tout vn qui ; pourueu que sa vie soit telle , que les plus perdus ayent quelque honte de faire paroistre leurs vices deuant luy.

IV. Quand vous en serez venu là , que de vous porter honneur à vous mesmes , ie vous donneray le mesme conseil que donne Epicure. Pensez que vous n'avez iamais plus de besoin de vous retirer en vous - mesme, que quand vous estes contraint d'estre en compagnie. Gardez - vous de ressembler au grand nombre que vous voyez. Vous ne feriez pas bien alors de vous quitter. Regardez - les tous l'vn apres l'autre , il n'y en a pas vn qui ne se trouue mieux en toute autre compognie que la sienne. Ne vous retirez iamais plus en vous - mesme , que quand il faudra que vous soyez en compagnie ; mais ne vous y retirez pas, si vous n'estes homme de bien, & si vous n'avez l'ame sans tumulte, & sans passion : Car alors vous feriez mieux de vous quitter , & vous en aller avec la trouppes ; vous ne scauriez estre plus mal avec autre qu'avec vous.

# EPISTRE XXVI.

## ARGUMENT.

1. *La vieillesse affoiblit le corps, & fortifie l'ame, en la destruisant des vices.*
2. *La mort qui est causée par la vieillesse est douce.*
3. *La mort est le iuge veritable de nostre vie.*
4. *Qu'il faut continuellement apprendre à bien mourir.*

I. **JE** vous disois il n'y a gueres, que ie m'en allois artiuier tout bellement à la vieillesse; Mais à cette heure, ie me doute que la vieillesse ne soit demeurée bien loin derriere moy. Ma disposition & mes ans se doiuent desormais nommer d'une autre façon. Quand on parle de vieillesse, on n'entend pas un âge rompu, mais seulement lassé. Ce que j'ay, c'est de crepitude; ie suis au bout de la carrière: Toutefois ie ne craindray point de dire que ie ne me sens incommodé que du corps, & que ie n'eus iamais l'entendement plus sain, ny plus entier: ie n'ay rien de vieil en moy que les vices, & les parties destinées à leur usage.

l'esprit est vigoureux, & se réjouit que le corps ne luy donne gueres plus de traverses. A cette heure qu'il est deschargé d'une bonne partie de son fait, il ne demande que de l'exercice, & me veut dementir, quand ie parle de ma vieillesse. Il dit qu'il est en fleur : ie suis content de le croire, & de le laisser faire; mais si veuX-ie regarder ce que ie dois de mon amendement à la Philosophie, & ce que i'en dois à mon âge. Ie veuX mettre d'un costé ce que ie puis faire, & ne veuX pas faire. Et de l'autre ce que ie veuX bien faire, & que ie ne puis : car si ie veuX quelque chose de plus que ce que ie puis, ie suis bien aysé de mon impuissance. Quelle occasion auens-nous de nous en plaindre, & quelle incommodité nous est ce, que ce qui deuoit auoir fin, soit acheué? vous me respondrez, qu'il n'y a point de plus grand déplaisir, que d'aller en diminuant, & se voir comme fondre de iour en iour : car nous ne tombons pas d'une secousse, & ne sommes pas reuersez d'un seul effort. Nous auons tous les iours quelque soup d'ongle, & d'une heure à l'autre perdons quelque chose de nostre vigueur. Mais comme scaurions-nous mieux partir du monde, que d'estre par vne dissolution naturelle. insensiblement amenés à nostre fin? Non qu'il y ayt du mal à mourir tout d'un coup, & sortir inopinément de cette vie : mais pource que c'est vne douce voye que d'en estre retiré bellement.

III. De moy, comme si i'estois sur le point d'en faire l'experience, & en ce dernier iour qui prononcera l'arrest de mes années passées, ie me considere & me tiens ce langage: Tout ce que i'ay dit ou fait iusques à cette heure, n'est rien. Si i'ay donné quelques tesmoignages de mon courage ç'a esté en chose de peu de merite, & y a eu plus d'imposture que de verité. Je n'ay rien fait, que beaucoup d'esperances ne m'ayant sollicité de faire: Si i'ay quelque chose de bon dans l'ame, la mort me le dira. C'est pourquoy, sans m'effrayer, ie me prepare à cete iournée ou le masque leué, ie verray si mon courage est aussi braue que ma langue, & si les rodomontades que i'ay faites contre la fortune n'estoient point autant d'artifices pour me faire estimer ce que ie n'estois pas. Ne prenez point garde à l'opinion des hommes, elle est ordinairement douteuse, & peut pancher aussi tost d'un costé que d'autre. Mettez à part toute l'estude que vous auez iamais faite, la mort vous iugera. Ce ne sont ny les disputes, ny les discours profonds, ny les preceptes de Philosophie, qui font paroistre la force de l'ame: car bien souuent ceux qui ont le courage plus bas, ont le langage le plus haut: C'est à rendre l'esprit, qu'on voit ce qu'un homme a dans le cœur. La condition me plaist bien, ie n'ay point de peur de ma cause. Voyla comme ie m'entretiens;

mais faites compte que ie ne parle pas moins à vous qu'à moy. Si vous estes plus ieune qu'importe. La mort ne conte pas les années : Elle vous attend peut-estre ailleurs que vous ne pensez : & pource attendez-la par tout. L'estois prest à clore ma lettre, & prenois desia le cachet. Mais il m'est souuenu, qu'il luy falloit garnir sa bougette, & luy bailler dequoy faire son chemin. Je ne vous dis point où ie fouille. Vous le sçavez bien : ayez tant soit peu de patience: ie vous iray querir chez moy dequoy payer.

IV. Cependant Epicure me prestera ceste sentence : Aduisez lequel sera le meilleur, que la mort vienne à nous, ou que nous allions à elle. Il veut dire qu'il faut apprendre à bien mourir. Vous pensez peut-estre que c'est folie d'apprendre avecque tant de peine, vne chose que nous ne deuons faire qu'une fois : & ie trouue au contraire, que c'est ce qui nous y doit rendre plus diligents. Il ne faut iamais cesser d'apprendre vne chose que nous ne pouuons iamais estre assurez de bien sçauoir. Mediter la mort, c'est mediter la liberté. Qui sçait mourir, ne sçait point seruir. Il est au dessus de toute puissance : pour le moins il en est hors : il se moque des prisons, des gardes & des cachots : il a la porte ouuerte. Tout ce qui nous arreste, c'est l'amour de la vie. Il n'est pas bon de la quitter du tout ; mais il en faut retrancher

quelque chose, afin que si l'occasion s'en presente, nous n'ayons rien qui nous empesche de faire à l'heure mesme ce qu'il faudra faire quelque iour.

---

## EPISTRE XXVII.

### ARGUMENT.

1. *Les Vieillards sont blasrables, qui aiment les plaisirs des ieunes gens. & qui ne font mourir leur vice deuant qu'eux.*
2. *La Vertu est le seul bien de l'homme, qui ne s'acquiert pas par Procureur, comme beaucoup d'autres Sciences.*

I. **V**ous me direz, que ie vous presche à present, que ie me suis presché moy-mesme, & que m'estant mis en bon estat, ie passe mon temps à reprendre les autres. Je ne suis pas si presomptueux, de me sentir malade, & faire le medecin: Mais comme gardant le liét, tous deux en mesme chambre, ie deuisse avec vous de nostre maladie, & vous fais participant des remedes que ie scay pour la guerir. Quand ie parle-  
 ray donc à vous, pensez que c'est à moy.

mesme que ie parle, & que deuant vous en mon cabinet ie me demande compte de mes actions. C'est à moy que ie crie. Regardez quel aage vous auez : & vous auez honneur d'auoir les mesmes volonte & les mesmes desseins que vous auez, quand vous estiez encor enfant. Deuant que de mourir faites pour vous vne chose, que les vices meurent premier que vous. Quittez toutes ces voluptez, pleines de trouble & de tumulte, qui vous cousteront bien cher vn iour. Les passées font de mal autant que les futures. Quelque bon succez qu'ayent les crimes, ils ne laissent pas de gesner l'ame apres l'execution : Le trouble qu'ils donnent ne se passe pas avec eux. Il en est de mesme d'vn plaisir que la vertu n'accôpaigne point. Il a tousiours le repentir à sa queue, il n'est ny solide ny fidelle. Et quand il ne seroit point dommageable, la fuite nous donnez de suiet de le fuir.

IL Voyez plustost de treuer quelque bien qui soit durable, or il n'y en a point d'autre que celuy que de soy l'ame prend elle mesme. C'est de la vertu seule que viennent les ioyes perpetuelles, & qui sont hors de toute apprehension. S'il y a de l'obstacle, il passe au-dessous d'elle, comme vn nuage, qui ne leur empesche point le iour. Quand sera-ce que nous serons si heureux d'y paruenir ? Certainement nous ne nous arrestons pas tout court : mais nous nous

haltons bien lentement. Il y a encore bien de la besogne. Si vous en voulez voir la fin, il y faut veiller, & travailler vous mesmes. Ce n'est point chose qui se fasse par procureur il y a d'autres sciences, où l'on peut prendre de l'ayde pour estudier. Il y auoit de mon temps vn Caluſius Sabinus fort riche, & qui auoit de l'esprit & le retenu d'vn affranchi. C'estoit l'homme que ie vy iamais, qui auoit la plus mauuaise grace à faire le grand. Il auoit si peu de memoire, que s'il vouloit parler d'Ulisse, d'Achille, ou de Priam, il ne scauoit pas trouuer leurs noms quoy qu'il les connuſt mieux, que nous ne cognoissons nos maistres d'escole. Iamais vieil Nomenclateur, de ceux-cy qui forgent les noms, quand ils ne les scauent point, n'en donna de si faux à personne, comme ce pauvre homme en donnoit aux Grecs & aux Troyens: Et cependant il auoit enuie d'estre tenu pour vn scauant personnage. Il s'auisa pour auoir plustost fait, d'auoir des esclaves, & les acheter bien cher, dont l'vn sceust Homere par cœur, & l'autre Hesode: les neuf Lyriques eurent aussi chacun le sien. Ne vous estonnez pas, si ie vous dis qu'il les acheta bien cher. Il n'en treuua point: il les fit faire exprés. Quand il eut dressé tout cét equipage, il commença de rompre la teste à ceux qu'il appelloit à manger avecques luy. Ses protocoles estoient à ses pieds, qui luy fournissoit des vers,

à mesure qu'il en demandoit. Mais il n'en pouuoit pas reciter vne moitié, que l'autre ne luy échappast. Vn Sabellius Quadratus, qui ne faisoit autre mestier que de suiure les tables des riches, qu'il voyoit n'auoir pas beaucoup d'entendement, & se rire d'eux en mangeant leur bien, luy conseilla d'auoir des valets à luy ramasser les paroles. Comme Sabinus luy eust dit, que ces esclaves luy coustoient deux mille escus la piece: Vous eussiez eu, respond Sabellius, autant d'armoires à meilleur marché. Toutefois il auoit ceste bonne opinion de soy, qu'il pensoit estre le plus sçauant homme qui fust en sa maison. Le mesme luy conseilla de s'exercer à lutter. Sabinus homme mal sain, passe & extenué, luy ayant respondu là dessus. Comme voudriez vous que ie luttasse? tout ce que ie puis faire c'est de viure. Le vous prie dit-il, ne dirres pas cela, vous avez tant de valets, si grands & si forts à vostre commandement: vne bonne ame ne tombe point au commerce; Et quand il s'en trouueroit à vendre, ie ne pense pas qu'il se trouuast personne qui en voulust acheter: Quant à la mauuaise, on ne trafique d'autre chose Mais prenez ce que ie vous doy & adieu. C'est richesse qu'une pauuete qui se range aux loix de nature. Epicure a tousiours ce langage en la bouche, & n'en change que les paroles. Mais on ne peut

iamais trop dire ce qu'on ne peut iamais assez sçavoir. Il est des personnes à qui il ne faut que monstret les remedes , & d'autres à qui il les faut mettre dans la teste à coups de marteau.

## EPISTRE. XXVIII.

## ARGUMENT.

1. *Le changement des lieux ne profite point à ceux qui portent leur vice avec eux.*
2. *Fuir le bruit du Palais.*
3. *Cognoistre sa faute ; c'est estre en voye d'amandement.*

I. VOUS vous estonnez que tant de voyages que vous avez faits , & tant de lieux où vous avez esté , ne vous ont fait passer vostre humeur melancholique ; Et pensez estre seul à qui cela soit arriué. C'est l'esprit qu'il faut changer , & non pas l'air. Passez tant de mets que vous voudrez : reculez-vous en des solitudes, où iamais homme ne mette le pied : En quelque part que vous alliez, vous aurez toujours vos vices avecque vous. Quelqu'un faisant vn iour ceste, mesme plainte à Socrate, il luy dit : Pourquoi vous estonnez-

vous que vos voyages vous soient inutiles, veu que vous vous portez par tout où vous allez ; la cause qui vous fait partir s'en va quant & vous. Quel grand profit vous peut faire de voir , & connoître des pais & des villes , que iamais vous n'auẽz connus ny veus. Tout cela n'est que vous tourmenter en vain. Voulez-vous sçauoir d'où vient que vous ne gagnés rien de fuir ? vous-vous enfuyez avecque vous. Il faut mettre bas ce qui vous charge l'esprit : autrement, soyez où vous voudrez ; vous ne serez iamais bien : faites compte que vous estes aujourd'huy comme est ceste Sibille en Virgile , quand l'enthousiasme le prend, & qu'elle a dans le corps vn Esprit autre que le sien.

*La Prestresse tempeste , & voudroit bien pouuoir*

*Mettre le Dieu dehors.*

Vous courez de tous costez , pensant vous descharger de ce qui vous presse , & tant plus vous vous remüez , tant plus vous en receuez d'incommodité ; comme vous voyez dans vn vaisseau ; que ces paquets qui ne bougent d'vne place , ne l'esbranlent point, & que quand ils sont jettez inégalement d'vn lieu à l'autre , ils le font perdre , & presque renuerser de leur costé. Tout ce que vous faites , vous le faites contre vous. Vous vous gastez de vous remuer , vous donnez des heurts à vn malade. Quand vous serez guery, vous n'irez en lieu qui ne vous done

ne du plaisir. Quand on vous relegueroit au bout du monde, & qu'on vous confinerait en la Region la plus sauvage qui soit sur la terre, quelque barbare qu'y soit le peuple, vous y trouuerez de l'hospitalité. L'importance de vostre repos est en vous, & non pas au lieu où vous allez. Il ne peut ehaloir où nous soyons : C'est folie de s'en soucier : il faut faire conte que nous ne sommes point nez pour vn petit coin de terre, mais que le Monde entier est nostre patrie. Si vous auiez ceste impression, vous ne vous estonneriez pas, que la diuersité de tant de lieux, où le degoust vous a chassé de l'vn à l'autre, ne vous auroit de rien seruy. Ce n'est pas voyager ce que vous faites : c'est roder & tournoyer. Vous estes auourd'huy en vn lieu : demain en l'autre ; comme si la felicité que vous cherchez ne se pouuoit pas trouuer par tout. En quelle part du monde scauroit-on ouïr plus de tempeste, qu'en vn Palais ? & cependant qui seroit contraint d'y vure, on trouueroit moyen d'y auoir du repos.

I I. Mais tant que l'election de ma demeure me sera libre, ie m'en tiendray le plus loin que ie pourray. Car comme il n'est point de corps si bien composez qu'vne demeure mal aëree n'apporte quelque alteration à leur santé : tout de mesme, quand vn esprit vertueux n'a pas encore atteint sa perfection, mais est encore en chemin d'y arriuer, il est des choses, qu'il fait beaucoup

pour luy de n'approcher point. Je ne suis pas de l'opinion de ceux, qui à corps perdus se jettent au milieu des ondes : & nourris volontairement dans le tumulte, ne sont pas bien aises, s'ils ne sont tousiours aheurtez contre quelque difficulté. Je ne dy pas que si les occasions s'en presentent, vn homme sage ne les reçoine avecque patience. Mais il ne prendra pas plaisir à les chercher : il aimera mieux la paix que la guerre. Et de fait, qu'auroit-il gagné de s'estre demeslé de ses vices, s'il luy falloit toute sa vie auoir le ballay en main, pour nettoyer les ordures de son voisin : Vous me direz que Socrate eut trente Tyrans en teste, & que iamais ils ne luy peurét faire faillir le cœur. Qu'importe le nombre des maistres, il n'y a qu'une seruitude. Quiconque la peut mespiser quand il y auroit autant de maistres qu'il y a d'hommes au monde, il est libre.

III. Il est temps de cesser : mais il faut premierement acquiter la gabelle. Le commencement de s'amender, c'est de connoistre qu'on a failly. Epicure est auteur de ceste sentence, qui est tres-belle à mon iugement. Car qui ne pense point faillir, ne sçrauoit vouloir qu'on le reprenne. Il se faut prendre en faute deuant que de s'amender. Il en est qui font gloire de leurs vices. Estimez-vous qu'un qui ne pense point estre malade, se mette en peine de chercher le Medecin : Et pour ce faites ce qu'il vous sera

possible pour vous conuaincre. Informez-  
 contre vous : soyez premierement vostre ac-  
 cusateur, & puis vostre iuge. A la fin, deman-  
 dez grace, mais ne la vous donnez pas quand  
 vous penserez meriter punition.

---

## EPISTRE. XXIX.

### ARGUMENT.

1. *Qu'il ne faut pas cesser de repren-  
 dre ceux qui n'ayment point a estre  
 repris.*
2. *Les meschants ne rient pas long-  
 temps.*
3. *La vertu enseigne le mespris de la  
 mort.*
4. *On ne peut plaire au peuple, & estre  
 homme de bien.*

I. VOUS me demandés des nouvelles  
 de Marcellinus, & desirez sçauoir  
 ce qu'il fait: ie ne le voy gueres. Ce n'est pas  
 que ie luy donne sujet de s'eloigner de moy;  
 mais il ne prend pas plaisir d'oïr la verité.  
 Toutesfois il n'a plus que faire de rien crain-  
 dre de ce costé-là. Car il ne la faut dire  
 qu'à ceux qui prennent plaisir à l'écouter.  
 C'est pourquoy tout le monde n'approuue

pas ceste franchise generale de Diogene, & des autres Cyniques; qui sans distinction de personnes, faisoient des remonstrances aux premiers qu'ils rencontroient en leur chemin; Car à quel propos vous amuseriez-vous à prescher vn sourd, ou vn muet? Mais vous direz: Pourquoi ne feray-je bon marché des paroles, puis que c'est chose qui ne couste rien? Je ne puis pas sçauoir si ie feray le profit de celuy que j'aduertiray: mais ie sçay bié que ie n'en puis aduertir beaucoup, que ie ne fasse le profit de quelqu'un. Il faut ouvrir la main: qui fait beaucoup d'entreprises, c'est force qu'il y en ait vne qui luy succede. Pour moy, Lucilius, ie ne suis pas d'avis qu'un homme d'honneur en vse de ceste façon. Son autorité perd son lustre par ceste communication trop vniuerselle; Et ceux qui se corrigeroient par ses remonstrances, s'il ne les rendoit pas si communes, n'en peuuent faire compte, quand ils voyent que sans élection de sujets ny de personnes, il les employe en toutes occasions indifferemment, il n'est pas besoin que celuy qui tire, donne à tous coups dans le blanc: il n'y a point d'art en ce qui se fait par accident. La sagesse est vn art: il est raisonnable qu'elle ait vn but, qu'elle choisisse ceux qu'elle iugera capables d'instruction, & quitte les autres, non du premier coup toutefois, mais apres auoir essayé tout ce qu'elle aura jugé propre pour leur guerison. Je ne tiens pas

que Marcellius soit du tout perdu ; Toutesfois pour le sauuer, il ne faut plus gueres tarder à luy tendre la main. C'est vn bel esprit, mais qui prend desia le chemin de se gaster. Il en fera ce qui pourra ; i'en courray la fortune, & luy diray librement mon aduis, de ce que ie luy verray faire mal à propos.

I I. le sçay bien qu'il se mettra tout aultost sur ses bouffonneries, qui feroient rire vn mort, & se moquera de luy-mesme le premier, & puis de moy. Je n'auray pas ouuert la bouche, qu'il ne me preuienne, & que le premier il ne me die tout ce que ie luy penseray dire. Il recherchera tout ce qui se passe en nos Escholes, & me remettra deuant les yeux les salaires des Philosophes, leurs amis, & leurs bonnes cheres. Il m'en monstrera l'vn au Bourdeau, l'autre au Cabaret, & l'autre à la Cour. Il me monstrera aussi ce plaisant Philosophe Ariston, qui se fait promener en vne chaire, & discours en cette belle posture : car c'estoit l'heure qu'il prenoit pour traualier. C'est celuy de qui Scaurus, vn iour qu'on disputoit de quelle Secte il estoit, respondit : Je sçay bien qu'il n'est pas Peripateticien ; & Iulius Grecinus ce grand personnage, estant interrogé quel iugement il faisoit : Je ne puis, dit il, que vous en dire. Car ie ne sçay ce qu'il fait sur cette selle entre deux limons, comme si on luy eust parlé d'vn cochon

Il me mettra deuant le nez tous ces Charlatans, qui pour leur honneur eussent mieux fait de ne se mesler point de la Philosophie, que d'en trafiquer indignement comme ils font. Mais tenez - vous préparé à souffrir toutes ces iniures. Peut - estre qu'il me fera rire : & peut - estre aussi que ie ie feray pleurer : s'il continuë de rire, ie seray bien aise, puis qu'il faut qu'il ait du mal, que pour le moins sa folie soit de belle humeur. Quoy qu'il en soit, la gayerié de telles gens n'est iamais longue : prenez - y garde ; vous les verrez tout d'un coup pasmez de rire, & en moins de tourner la main, ils crieront comme enragez. Ie suis resolu de l'entreprendre, & de luy monstrez que ie ne l'estime pas si peu comme font beaucoup d'autres : si ie ne détachine du tout ses vices, ie les garderay de croistre. Sa maladie ne guerira pas ; mais elle aura de bons interualles ; & peut - estre qu'apres les interualles la parfaite guérison pourra venir. Quand on ne feroit que l'en soulager, à vn malade ce n'est pas peu. Vne bonne relasche est vne espee de santé.

III. Tandis que ie me prepare à son instruction, vous, qui desia pouuez quelque chose, & qui par la consideration du progrès que vous auez fait jusqu'à cest'heure iuge à peu pres ce que vous pouuez faire à l'advenir ; formez vostre vie, releuez vostre courage, faites ferme contre tout

ce qui est formidable, & ne vous songiez point du nombre de ceux qui vous pensent faire peur. Ne seroit-ce pas vne folie bien manifeste de craindre la multitude, en vn lieu où il faut venir l'vn apres l'autre. Plusieurs vous peuvent bien menacer : mais en vostre mort il n'y a passage que pour vn. C'est le reglement qu'a fait Nature. Vn vous a donné l'ame, vn vous l'ostera.

I V. Si vous auiez quelque discretion, vous ne me demanderiez plus rien. Mais ie ne veux rien auoir du vostre; ie m'en vay vous jeter ce que ie vous doy. Ie n'ay iamais eu volonté de plaire au peuple : car ce que ie sçay, le peuple ne l'approuue pas; & ce que le peuple approuue, ie ne le sçay pas. Vous me demandez, qui dit cela; Ne sçavez vous pas qui est mon Chaland; Epicure. Mais il n'y a Philosophe, de quelque Secte qu'il soit, Peripatetique, Academique, Stoïque ou Cynique, qui ne vous en die autant que luy. Il n'est pas bien aisé qu'vn homme à qui la Vertu plaît, puisse plaire au peuple: on ne peut auoir sa bonne grace, que par des moyēs qui ne valent rien: il faut donner ordre de luy ressembler. Si vous n'estes des siens, vous ne sçauriez estre à son gré. Or en vostre establissement, vostre opinion vous importe bien plus que celle des autres. Il faut estre infame, pour estre aimé de ceux qui le sont. De quoy donc seruira ceste Philosophie que vous estimez tant, & que vous tenez pre-

ferable à tout ce qu'il y a de choses & de sciences au monde; Que vous aymeriez mieux vous plaire qu'au peuple; Que vous peserez plustoit les opinions, que vous ne les conterez; Que vous ne craindrez ny les Dieux ny les hommes, & supporterez les aduersitez avec patience, ou les finirez avec honneur. Aa demeurant si ie voy que le peuple vous tienne pour vn grand personnage, que quand vous entrerez il fasse des acclamations, & vous applaudisse: que tout l'equipage des Comediens soit en rumeur à vostre venue, que par toute la ville les femmes & les enfans preschent vos loüanges; pourquoy ne me ferez - vous pitie, puis que ie scay par quelle eschelle on monte à cette faueur,

## EPISTRE XXX.

### ARGUMENT.

1. *La Vieillesse est vne maladie sans remede.*
2. *Le sage ne craint point la mort.*
3. *Les Vieillards peuuent mienx parler de la mort que les ieunes.*
4. *La necessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.*

5. *La Vieillesse nous tire du monde sans violence.*
6. *Le sage seul fait bon visage à la mort.*
7. *Les vieillards doivent moins craindre la mort que les ieunes, bien que toutesfois elle soit aussi pres des uns que des autres.*

I. **I**'Ay veu le bon-homme Bassus Aufidius, bien bas & cassé. Il fait ce qu'il peut, pour se deffendre de la vieillesse : mais elle est desia la plus forte: elle abbat plus qu'il ne peut redresser: elle se laisse cheoir sur luy de toute sa pesanteur. Vous sçavez qu'il a esté tousiours mal-sain, & d'une temperature fort seiche. Il s'est entretenu long-temps, ou pour mieux dire, rappetassé le mieux qui a pû. Mais la force luy a failly d'un coup, comme en un navire, s'il n'y a qu'une fente ou deux, il y a moyen de le calfeutrer : mais depuis qu'il commence à s'ouvrir de tous costez, c'est perdre sa peine que de le vouloir racoustrer : il en est de mesme d'un corps où l'âge s'est rendu maistre ; On peut bien appuyer sa foiblesse pour un temps : mais à la fin, comme en un vieil édifice de qui l'assemblage se déjoint, & qui tandis qu'on l'estançonne d'une part s'esclatte de l'autre, il n'y a plus de remède que d'en sortir.

II. Le bon homme pourtant ne laisse pas d'auoir tousiours bon courage. Cette coustume luy vient de l'Estude qu'il a faite en Philosophie, qui resout tellement les ames, que de quelque petite complexion que soit vn homme, il a tousiours assez de force. La Presence de la mort ne luy change pas ny la couleur ny la parole; & quand il defaut, c'est alors qu'il a moins d'apparence de defaillir. Vn bon Pilote, Quoy que ses voiles soient en pieces, & son vaisseau, trouue moyen de racommoder les restes de son equipage, & de paracheuer sa route. Bassus en fait de mesme, & voit venir sa fin avec vn visage si ferme, que s'il auoit la mesme assurance à regarder celle d'un autre, vous l'estimeriez plustost insensible que resolu. Il y a de la peine, quand nous sommes arriuez à cette heure inéuitable, de s'en pouuoir aller sans regret, & ne murmurer point. C'est vne leçon qu'on ne sçait pas, sans l'auoir long-temps étudiée. Aux autres morts il y a quelque esperance: si vous estes malade, vous guerissez. Si le feu vous surprend, vous l'esteignez. Si la maison où vous estes, tombe, c'est peut-estre d'une façon que vous n'aurez point de mal: Si vous faites naufrage, quelque vague vous pourra ietter à bord: si quelqu'un vous tient l'espée à la gorge pour vous tuer, quelque chose pourra suruenir qui luy fera faillir son coup. Mais si la vieillesse vous

mene à la mort, il faut marcher : il n'y a res-  
pit ny opposition qui vous en garantisses ;  
C'est bien la mort la plus douce de toutes ;  
mais aussi est ce la plus longue. Vous di-  
riez à voir ce bon homme qu'il est à ses ob-  
seques : il s'inhume, suruit à soy mesme , &  
ne s'afflige point de n'estre plus avec soy ;  
car il dit beaucoup de choses à ce propos.  
Il fait ce qu'il peut , pour nous persuader,  
que si en la mort nous auons du travail , ou  
bien de la crainte , nous en sommes cause,  
& non pas elle ; & qu'en mourant nous ne  
sommes non plus incommodez que quand  
nous sommes morts. Or il y a aussi peu de  
raison de craindre ce qu'on ne sentira point,  
que ce qu'on ne souffrira point. Comme est  
il possible qu'un homme s'imagine de sen-  
tir vne chose qui le priuera de tout senti-  
ment ? Il faut donc conclurre qu'il n'y a  
non plus d'apprehension que de mal en la  
mort. Je scay bien que ce sont choses qui  
beaucoup de fois ont esté dites , & qui le  
seront encore beaucoup de fois : mais ie ne  
faisois point de profit à les lire , & encore  
moins à les ouïr dire à des gens à qui l'âge  
ne donnoit point encore occasion de crain-  
dre : qu'il conseilloyent de n'apprehender  
point.

III. Mais sans mentir ce langage venant  
de Bassus , qui a vn pied dans la fosse , m'a  
touché d'vn estrange façon : car pour en  
dire mon aduis, ie trouue qu'il est plus mal

résé de se résoudre à la mort, quand on en  
 approche, que quand on y est. Quelque  
 lâche & timide que soit vn homme, quand il  
 voit la mort présente il se dispose à ne vou-  
 loir point éviter ce qui n'est point evitable.  
 Vous voyez vn Gladiateur, qui durant le  
 combat aura fait le plus mal & le plus poltron-  
 nement qu'on scauroit faire; quand il sera  
 bas, tendre luy-mesme sa gorge à son aduer-  
 faire, & luy conduire l'espée à la partie qu'il  
 pense la plus mortelle, afin d'estre bien tost  
 dépesché. Mais quand la mort est encore en  
 chemin, & qu'indubitablement elle s'en  
 vient à nous, c'est vn peril où il faut vne  
 froideur & vne assurance, de qui peut  
 d'hommes sont capables que ceux qui par  
 l'estude se sont de longue main préparés à  
 cet assaut. C'est pourquoy ie prenois grand  
 plaisir à l'ouyr dire son aduis d'vne chose,  
 qu'il auoit bon moyen de cognoistre, pour  
 la voir de si prés comme il faisoit. S'il reue-  
 noit quelqu'un de l'autre monde, qui vous  
 dist qu'il n'y a point de mal en la mort, vous  
 le croiriez, parce qu'il parleroit d'vne chose  
 qu'il auroit éprouuée. Tout de mesme aussi  
 ne pouons-nous mieux scauoir l'estonne-  
 ment que donne la mort quand elle appro-  
 che, que de ceux qui se sont trouués auprès  
 d'elle, qui l'ont veuë arriuer, & qui luy ont  
 donné la bien venuë.

IV. Vous pouvez bien mettre Basses de  
 ce nombre là: il ne nous a point voulu laisser

romper il ne trouue non plus d'apparence à craindre la mort que la vieillesse. A la ieu- nelle succede la vieillesse? à la vieillesse la mort. Qui ne veut point mourir, seroit content de n'auoir point vescu. La mort est la cō- dition de la vie : quand on nous donne l'une, on nous permet l'autre : nous en sommes au chemin, c'est folie de l'apprehender. L'appre- hension est des choses douloureuses: la mort est certaine, il la faut attendre: c'est vne necessité qui n'épargne personne, il n'y a point de force qui nous en defende. Pourquoi se plaindroit vn homme d'estre compris en vne loy, qui comprend tout le monde? La pre- miere partie d'équité, s'est l'égalité: mais il n'est point de besoin de plaider la cause de Nature. Elle ne nous a point donné de loy pour nous, que la mesme qu'elle a prise pour elle: tout ce qu'elle a fait, elle le défait, ce qu'elle a défait elle refait.

V. Or à cette heure si par le benefice de la vieillesse nous sortons du monde tout bellement, & n'en sommes point ravis par force, mais tiré doucement vne piece apres l'autre, n'auons nous pas de quoy remercier les Dieux, qu'apres auoir goûté du monde à nostre aise, nous nous trouuions conduits en vn repos qui nous estoit necessaire, & qu'en vne si longue lassitude nous auions occasion de desirer

VI. Vous en voyez, qui souhaitent la mort, d'une façon, qu'ils ne scauroient estre

plus passionnez à demander la vie. Mais ie trouue bien autant de courage à ceux qui de pied ferme la regardent venir sans s'émouvoir : Ceux-là quelquefois y sont emportez ou par vne rage , ou par quelque dépit violent qui les transporte. Mais indubitablement cette procedute si tranquille , est vne preuue qui ne se peut faire que par vn esprit bien iudicieux & bien rassis. Il se void assez de personnes qui par cholere se vont rendre à la mort : mais quand elle vient , il en est peu qui luy fassent bon vitage , si par vne longue meditation ils ne se sont disposez à la recevoir.

VII. C'est pourquoy ie suis bien souuent tout exprez allé trouuer ce bon homme , à qui ie porte beaucoup d'amitié , pour voir s'il seroit tousiours en mesme posture , & si i'y recognoistrois point quelque affoiblissement de l'esprit comme du corps. Mais tousiours ie luy trouue la disposition meilleure ; comme en la septieme carriere le contentement de ceux qui courent est plus visible , pource qu'ils pensent qu'il ne s'en faut pas plus gueres qu'ils n'ayent emporté le prix. Il s'accoutoit aux preceptes d'Epicure , & me disoit ; Qu'il se persuadoit premierement ; qu'en cette expiration dernière on ne sentoit point de mal : toutefois que s'il y en auoit , c'estoit quelque consolation de penser qu'on en seroit bien tost quitte , pource qu'une

extreme douleur n'est jamais longue. Au demeurant que si cette distraction du corps & de l'ame se travailloit, il se representeroit qu'apres cette douleur, il n'en auroit jamais d'autre. Qu'il ne doutoit point qu'en homme de son âge n'eust l'ame au bord des levres; & que par consequent il n'y auroit pas beaucoup de peine à la faire sortir, Un feu qui s'est pris à quelque matiere forte, & qui a beaucoup de corps, s'esteint avec de l'eau, & quelquefois par la ruine de ce qu'il brulle; mais celuy qui n'a plus d'aliment, s'amortist de soy-mesme. Voila les discours qu'il me fait, & que j'escoute fort volontiers, non comme choses nouvelles, mais parce que ie pense estre aux mains avec la mort, Et quoy donc? n'ay ie jamais veu personne qui se soit tué soy-mesme? Si i'en ay veu, & ne me suis pas contenté de les voir; ie les ay regardé; mais j'estime bien plus ceux qui sans estre fâchés de la vie, ouvrent la porte à la mort, & la reçoivent de bonne grace, sans que toutesfois ils la prennent au collet pour la faire entrer. Il disoit que si la mort nous donnoit de la peine, la faute en vient de nous mesmes, qui prenons l'alarme aussitost que nous pensons qu'elle s'approche de nous. Car de qui peut-elle estre estoignée, puis qu'en tous lieux, & a toutes heures elle est sur le poinct de nous assaillir? Quand nous craignons quelque soict de mort qui semble venir à nous

considerons combien il y en a d'autres bien plus proches, de qui nous n'auons point de peur. Vn ennemy vous menace de vous tuer, il ne faut qu'une indigestion qui pressera son espee. Considerons les causes de nostre apprehension, nous trouuons qu'elles semblent vne chose, & en sont vne autre. Ce n'est pas la mort que nous craignons, mais l'imagination de la mort. Nous en sommes tousiours aussi pres vne fois que l'autre: Tellement que s'il la falloit craindre, il faudroit se resoudre de n'estre iamais qu'en alarme. Car en quelle saison en sommes nous exempts? Mais ie dois apprehender que mes lettres ne vous semblent si longues, que vous les haïssez pis que la mort. Je m'en vay donc les finir, apres vous auoir dit encore vne parole. Voulez-vous ne craindre iamais la mort? meditez-la perpetuellement.

---

## EPISTRE XXXI.

### ARGUMENT.

1. *Fuir la volupté, la felicité de l'homme gist au repos de l'ame.*
2. *Il n'est point de bien sans vertu, ny de mal sans vice.*

3. *Definition du bien & du mal :  
quelle est la regle du Sage.*
4. *L'homme sage est seul heureux.*

I. **V**ous estes à moy , ie le voy bien. Vos promesses commencent desia d'auoir quelque effect. Je vous ay veu fouler aux pieds toutes ces vanitez que le vulgaire appelle biens, ne vous proposer que la vertu. Continuez en cette belle resolution. Je ne vous demande pas que vous fassiez plus que ce que vous auez entrepris. Vos fondemens tiennent : beaucoup de place : faites le bastiment suivant le dessein. Faites là besogne que vous auez en la main, & pour bien faire bouchez - vous les oreilles, non avec de la cire, selon qu'Ulyse fit de ses compagnons ; mais avec quelque chose de plus ferme. Les voix qu'il apprehendoit estoient bien attrayantes, mais non pas generales; celle que vous auez à craindre n'est point au pied d'un rocher: vous l'aurez en quelque part du monde que vous alliez. La volupté, n'a point ses embusches en un lieu seul: il n'y a ville qui ne vous doie estre suspecte. Passez outre, & soyez sourd aux meilleurs amis que vous ayez. Leur intention est bonne; mais leurs vœux ne valent rien. Si vous voulez estre heureux priez Dieu que rien de ce qu'ils vous souhaitent ne vous arriue. Ce qu'ils voudroient vous

voir posséder, n'est pas bien: tout le bien que peut auoir vn homme, c'est de s'asseurer de soy-mesme; & en cela seul est la cause & l'establissement de sa felicité. Le moyen d'y paruenir, c'est de ne se soucier point du traual, & de le tenir pour indifférent. Car qu'vne mesme chose soit tantost bonne, & tantost mauuaise; tantost facile à surporter, & tantost difficile, cela ne se peut faire. Ce n'est pas bien que le traual. Quest-ce donc qui est bien? Le mespris du traual. Je ne sçaurøis approuer qu'on prenne beaucoup de peine en des choses de peu de fruiët; mais quand ie verray quelqu'vn s'acheminer à quelque entreprise loüable, tant plus il se bandera, sans vouloir faire de reposées, tant plus ie me rauray de le regarder, & ie luy crieray: Courage, efforcez-vous, faites, si vous pouuez, cette montée tout d'vne haleine. Les belles ames se nourrissent au labour. Ne prenons point garde aux souhaits accoustumez de nos peres & de nos meres, pour y conformer les nostres: Nous ferions mieux de n'en faire du tout point.

II. Vn homme de merite se fait tort d'importuner les Dieux: quel besoin est-il de vœux? faites vostre bonne fortune vous mesmes: vous la ferez si vous prenez cette impression, que, où il y a de la vertu, il y a du bien, & qu'où il y a du vice, il n'y peut auoir que de l'afamie & du deshonneur.

Comme il n'est point de splendeur sans lumiere, d'obscurité sans tenebres, de chaud sans feu, ny de froid sans air: ainsi les choses ne sont honnestes, ou deshonestes qu'entant que le vice ou la vertu les accompagne.

III. Qu'est-ce qui est donc bien? Connoistre les choses. Qu'est-ce qui est mal? Ne les connoistre point. En l'eslection des choses, la consideration du temps sera la regle d'un habile homme. Mais quoy qu'il rejette, ou qu'il choisisse, s'il a l'ame grande, & au dessus de toutes choses, il ne rejettera rien par crainte, & aussi ne choisira rien par admiration. Sur tout, qu'il se garde de se ravallet. Ce n'est rien que de ne refuser point le travail, il le faut chercher. Me demandez vous ce que j'appelle travail inutile & superflu? Celuy de qui le sujet n'est point releué: non toutefois qu'il soit non plus mauvais, que celuy qu'on employe aux choses louables, pource que c'est de l'ame que vient la resolution, qui nous sollicite aux entreprises laborieuses, & nous dit; A quoy est bon ce repos? Un homme de bien ne craint point la sueur.

IV. Au demeurant, souvenez-vous d'estre toujours conforme à vous mesme; & ne vous dementir en aucune de vos actions. En l'égalité de la vie consiste la perfection de la vertu, qui ne peut estre sans la connoissance des choses diuines, & humaines.

Et de la vient la felicité souueraine, par laquelle nous sommes faits compagnons des Dieux, & n'auons plus la peine de les prier. Voulez vous sçauoir le moyen d'y paruenir? Il ne vous faut aller ny par l'Apennin, ny par le mont-Senis, ny par les deserts de Candauie, ny courre la fortune des Syttes, ou de Scille & de Caribde: combien toutefois qu'une chetive petite commission les vous a tous fait passer. Le chemin y est seur & plaisant; & pour le faire, il ne vous faut autre prouision ny equipage que la Nature ne vous ayt donné. Ne quittez point ce que vous auez d'elle: vous irez du pair avec Dieu. Vous n'irez point du pair avec Dieu pour estre riche; Dieu n'a rien. Vous n'irez point pour des habits magnifiques Dieu n'en a point. Non pour auoir vne reputation qui vous fasse cognoistre à toutes peuples de la terre: Dieu n'est cogñu de personne, & plusieurs mesmes ont mauuaise opinion de luy, qu'il ne punist pas. Non pour vne presse de vallers, qui vous portent en litiere aux champs & à la ville. Ce Dieu, tout grand, & tout-puissant, porte tout. Aussi ne sera-ce ny la beauté ny la force: le temps les consume. Il faut donc trouuer quelque chose qui soit incorruptible, sans embarras, & si bonne, qu'on ne puisse rien desirer de meilleur. Que peut-ce estre? l'Esprit. Mais vn esprit si droict, si bon & si grand, qu'on puisse dire que c'est

Vn Dieu logé dans vn corps humain. Cét esprit ne se trouuera point plustost en vn Prince qu'en vn Gentil-homme, en vn Gentil-homme qu'en vn valet. L'ambicion & l'iniure ont fait ceste distinction de qualitez. Il n'y a si petit recoin en la terre, d'où il n'y ait moÿen de monter au Ciel. Aydez-vous seulement, & prenez vne forme digne de Dieu. Ce ne seray avec or, ny avec argent: ce ne sont point matieres qui le puissent représenter. Souuenez-vous que les Dieux ne furent iamais si propices, qu'au temps qu'ils estoient de terre.

---

## EPISTRE XXXII.

### ARGUMENT.

1. *Le Sage ne frequente que ses semblables.*
2. *Il achene de viure deuant que de mourir.*
3. *Pourquoy nous desirons de viure long-temps.*

I. JE demande de vos nouvelles à tous ceux qui viennent de vos quartiers, & m'informe que vous faites, où vous estes, & en quelle compagnie vous demeurez. Il vous est impossible de me tromper. Je suis

avecque vous. Ne vous figurez pas seulement qu'on me rapporte vos actions: imaginez vous que ie les voy. Voulez-vous scauoir de tout ce qu'on me dit de vous, ce qui me resioût le plus? c'est, qu'on ne m'en dit rien: & que la plus-part de ceux à qui ie m'adresse, n'en ont point ouy parler. Le meilleur moyen que vous ayez de vous garantir, c'est de ne frequenter point gens d'autre humeur que la vostre, & qui desirent ce que vous mesprisez. I'ay ceste bonne opinion de vous, que vous n'estes plus capable de change, & quelques sollicitations qu'on vous sçache faire, vous demeurerez ferme en vostre resolution.

I I. Qu'est-ce donc qu'il y a; ie ne crains point le change, ie crains le diuertissement: nostre vie est si courte, qu'on ne scauroit si peu nous arrester, qu'on ne nous fasse beaucoup de tort. Et puis nous l'accourcissions encore par nostre inconstance, n'ayant pas si-tost entrepris vne besogne, que nous la quittons pour en commencer vne autre: nous deschirops nostre vie, & la mettons par morceaux. Aduancez vous donc, Lucilius, & pensez qu'elle diligence vous feriez; si vous auiez vn ennemy à dos, qui vous suiuit l'espée en la main. Vous en estes-là: vous estes couru, piquez, & vous sauuez. Mettez-vous hors de peril, & vous representez à toute heure, combien c'est belle chose, d'accomplir sa vie auant que de

mourir, & pouuoir avec vne ame non brouillée d'apprehension ny de sollicitude quelconque, acheuer en repos le reste de ses iours. La vie n'est point plus heureuse, pour estre plus longue; O quand verrez-vous le temps que vous mespriserez le temps. Que vous serez tranquille & paisible & sans vous soucier d'ajouter vn iour à l'autre, vous ferez conte que vous aurez assez vescu.

II. Voulez-vous sçauoir d'où vient que nous sommes si desireux de l'aduenir? Il n'est point d'homme qui soit à soy: de tout ce dont vos parents vous desirent l'abondance, ie vous en desire le mépris: ils appauurissent vn monde de personnes, pour vous enrichir: ils ne peuent rien porter chez vous, qu'ils ne prennent chez vn autre. Vous ne pouuez croistre, que quelqu'un ne diminue. Quant à moy, tout ce que ie vous desire, c'est que vous soyez vostre, & que deliuré de toutes les cogitations vagues, & fluctuantes, qui vous mettent l'ame en desordre, vous cherchiez à vous contenter par l'intelligence du vray bien, qui est aussi tost possédé comme connu, sans desirer autre longueur à vostre vie, que celle qu'il semblera bon à Nature de vous donner. Quiconque vit apres auoir acheué sa vie, il se peut vanter d'estre libre, & qu'il n'est point de necessité capable de le forcer.

## EPISTRE XXXIII.

## ARGUMENT.

1. *Les discours des Stoïques sont sententieux.*
2. *Pour faire iugement d'un grand personnage, comme d'une belle femme, il faut tout voir.*
3. *Vn homme d'âge ne doit pas toujours rapporter les dits d'autrui, mais doit raisonner luy mesme.*

I. **V**OUS voulez qu'en ces lettres comme aux précédentes, je mette quelques sentences de nos Stoïques: ils ne se font point amuser à des fleurettes: prenez-les par où vous voudrez, ils sont toujours massés. Quand en vne multitude vne chose paroist par dessus l'autre, il y a de l'inégalité. Vn arbre quelque grand qu'il soit, n'est point admirable en vne forest qui est toute de mesme hauteur. Vous ne trouvez autre chose parmi les vers & dans les histoires, que les sentences que vous me demandez; Et pource ie ne veux pas que vous les attribuez à Epicure, elles sont à tout le monde, & particulièrement aux Stoïques. Mais on les remarque en luy plus, qu'on ne

fait ailleurs, car elles y sont rares & puis on s'estonne quand vn homme qui fait profession d'une vie molle & delicieuse, a quelque parole où il y a de la rigueur. l'en parle selon l'opinion commune, car selon la mienne, tout ioly qu'il est avec ses manches pendantes, ie trouue qu'il a du courage & de la force. On peut bien sentir le musc & l'ambre, & n'estre ny moins galand, ny moins braue, que si on sentoit la poudre à canon. Ne me demandez donc point de triage: ce qui se trouue par endroits chez les autres, est par tout chez les Stoïques. Nous n'auons point de monstre, pour abuser les acheteurs, qui ne trouueront rien dans la boutique. Prenez en vn eschantillon où bon vous semblera: nous ne faisons qu'une bource tout ce que nous sommes: Chaque sentence n'a point son auteur à part. Si nous les voulons separer, de qui dirons-nous qu'elles sont? De Zenon, de Cleanthez, de Crisippus, de Panetius. Nous n'auons point de maistre: chacun est à soy. Entre-eux si Hermatus, ou Metrodorus disent quelque chose, tout est attribué à Epieure. S'il se traite quelque chose chez nous, c'est sous son nom, & sous ses Auspices. Toutes ces belles choses que nous auons sont en si grand nombre, & si semblables, que quand nous voudrions, il est impossible d'y rien choisir,

*C'est au pauvre homme à conter son trou-  
peau.*

Enuoyez vos yeux où vous voudrez, vous rencontrerez tousiours quelque trait qui vous semblera triable: Si ce n'estoit que vous les voyez en vne trouppes, tout vous plairoit esgalement.

II. Ne vous imaginez donc point de pouuoit faire vn sommaire de nos sentences. Les esprits des grands hommes ne se goustent point superficiallement, & par vne seule piece: il y faut tout voir, & tout manier. Vous trouuez plus de choses de paroles, & vn ouurage si bien suiuy, qu'il est impossible d'en rien oster, sans faire tomber tout le bâtiment. Je suis bien content que vous voyez tous les membres vn à vn, mais ie veux que ce soient vn mesme corps. Ce n'est pas assez d'vne belle cuisse, ou d'vn beau bras, pour faire iuger vne femme belle; il faut qu'vne grace vniuerselle de toutes les parties, tienne si douteux & si suspendus ceux qui la voyent, qu'ils ne sçahent où prendre party pour les considerer. Toutefois si vous en auez trop d'enuie, ie ne seray pas si mesquin en vostre endroit: Je vous en bailleray, mais ce sera à pleines mains; nous en regorgeons de tous costez, nous ne les amassons point vne à vne: nous les prenons à poignées. Ce ne sont point gouttes qui tombent l'vne apres l'autre: le coulement y est perpetuel: il continuë. Je ne doute point qu'il y ait du profit pour les ignorans, & pour ceux qui

escoutent de loïn : Car des choses ainsi bail-  
lées par morceaux, & comprises comme des  
vers en certain nombre de paroles, vont bien  
plustost au fonds. C'est pourquoy nous fai-  
sons apprendre des sentences, & des Chriës  
aux enfans, pource que ce sont choses accom-  
modées à leur suffisance, & que leur esprit  
n'est pas capable de monter plus haut.

III. Vn bouquet ne sied point bien en la  
main d'un homme : il n'est plus temps qu'il  
fasse provision de ie ne sçay quel petit nom-  
bre de mots que tout le monde sçait, & se  
fie en sa memoire: il faut qu'il s'appuye sur  
soy-mesme, & qu'il parle par la bouche,  
& non par la bouche d'autrui. Depuis qu'un  
homme est vieil, ou qu'il approche de l'e-  
stre, celuy est vne vilenie de n'estre habile  
homme, que par son liure. Zenon a dit ce-  
la. Et vous, quoy Cleanthez a dit cela; &  
vous quoy? Iusques à quand n'aurez-vous  
mouuement que par autrui? Faites des re-  
gles vous mesmes: baillez quelque leçon  
aux autres: monstrez quelque chose de vo-  
stre creu. Je ne sçantrois auoir e bonne opinion  
de ceux-cy, qui ne font iamais rien d'eux-  
mesmes, mais se contentent de seruir d'in-  
terpretes aux autres, & se tiennent tousiours  
cachez à l'ombre de qu'elqu'un. Il ne m'est  
point aduis qu'ils puissent auoir rien de gene-  
reux en l'ame, puis qu'ils n'osent pas faire  
ce qu'ils ont si l'ong-temps estudié. Tout le  
mestier qu'ils font, c'est d'apprendre par

cœur. Se souuenir est vne chose, & sçauoir  
 en est vne autre. Se souuenir, est conseruer  
 vne chose mise en dépost en nostre memoir-  
 Sçauoir, au contraire, c'est traualier à sa  
 propre besongne, sans patron, & sans regarder  
 à chasque fois vn maistre, pour deman-  
 der son approbation. Zenon dit cecy. Clean-  
 thez dit cela. Faites qu'il y ait difference  
 entre vous & vn liure. Serez vous toujours  
 escholier? Ne monterez vous iamais en char-  
 re? Quel plaisir prenez-vous d'écouter, puis  
 que vous pouuez lire? Mais c'est beaucoup  
 que la viue voix. Il est vray quand celuy qui  
 parle, prend du sien: mais à reciter les pa-  
 roles d'un autre, & faire le greffier, ie ne  
 trouue pas qu'il y ait beaucoup d'honneur.  
 Il y a encore autre chose: c'est que ceste ma-  
 niere de gens qui ne sortent jamais dehors  
 page, suiuent les premiers en des opinions  
 que tout le monde reprobue, & en des cho-  
 ses qu'on cherche encore, & qui ne seront  
 iamais trouuez, si nous nous contentons de  
 ce que les premiers ont mis en auant. Dauan-  
 tage, qui suit vn autre ne suit rien, ne trou-  
 ue rien, & pour mieux dire, ne cherche rien.  
 Et quoy donc; ne tiendray-je point le che-  
 min de ceux qui sont passez deuant moy? Si  
 feray: mais si i'en trouue vn plus court &  
 plus beau, ie seray bien aise de le prendre, &  
 d'y faire le passage pour les autres. Ceux  
 qui nous ont precedez ne sont pas nos mai-  
 stres: ils ne sont que nos guides: la verité

tend la main à tout le monde, personne ne s'en est fait jusques icy. Sa recherche donnera encore de la besogne assez à ceux qui viendront apres nous.

## EPISTRE XXXIV.

## ARGUMENT.

1. *Le sage disciple respoyt le Precepteur.*
2. *Pour deuenir homme de bien, il ne suffit pas d'auoir bien commencé, il faut bien finir.*

I. **I**L m'est aduis que ie suis plus grand que de coustume, & que ie sens quelque chaleur qui me raiennit, tant ie suis transporté de ioye, quand parce que vous faites, & ce que vous m'escriuez; ie reconnois quelque auantage sur vous-mesmes car pour le commun, il y a long-temps que vous luy auez mis la poudre aux yeux. Si vn laboureur prend plaisir de voir fructifier ses arbres, vn berger de voir multiplier son troupeau, vn courcier de voir bien porter son nourrisson; Quel contentement pensez-vous que ce soit à ceux qui ont fait la nourriture des esprits, quand apres les auoir formez en vn age encore tendre, ils

les voyent tout d'un coup esleuez & paruenus? le vous tiens pour mien: vous estes ma creature. Aussi-tost que i'eus reconnu ce que vous estiez, ie ne failly pas de mettre la main sur vous, de vous donner courage, & avec quelque coup d'esperon, vous faire aller plus viste que le vain accoustumé. l'en fais de mesme encore à cette heure: mais ie vous trouue desia courant, & aussi capable de faire des remonstrances que d'en receuoir.

I I. Que me demandez-vous dauantage? direz-vous. Certainement ie vous auoue que vous estes bien auancé: mais il n'est pas de l'instruction des esprits, comme des autres ourages. Le bon commencement n'y fait pas la moitié de la besogne: C'est vne grande partie de bonté, que d'auoir enuie d'estre bon, mais ce n'en est qu'une partie. Sçauiez-vous qui i'appelle bon? Celuy qui est si parfaict, & si bien accompli, qu'il ne peut deuenir mauuais, quelque violence qu'on luy fasse, & quelque nécessité qui luy puisse arriuer. Ie ne doute point que vous ne le deueniez, pouruen que vous aliez toujours d'un mesme pas, & que vos effets respondent tellement à vos paroles, qu'ils semblent auoir esté frappez en mesme coin. S'il y a de la discordance entre le faire & le dire, c'est signe d'un esprit qui n'est ny bien fait, ny bien assis.

# EPISTRE XXXV.

## ARGUMENT.

1. *L'amitié fait toujours du bien, & l'amour quelquefois du mal.*
2. *Le plaisir qu'on prend avec ses amis est plus sensible par la présence.*
3. *La Constance est la marque d'un homme sage.*

I. **L**A priere si affectionnée que ie vous fis d'estudier, n'est pas toute pour vostre profit, il y va du mien. I'ay enuie d'auoir vn ami, & vous ne me le pouuez estre, si depuis que vous auez commencé, vous ne continuez à vous façonner : car pour ceste heure, ie croy bien que vous m'aymeriez : mais ce n'est pas à dire que vous soyez mon amy ; Et quoy donc ? Sont-ce deux choses ? Ouy ; & bien differentes. Qui est amy, aime : qui aime, n'est pas amy. L'amour est quelquefois cause de mal : l'amitié ne fait iamais que du bien. Quand vous ne tireriez autre commodité, de vostre estude, que de sçauoir aimer, vous n'aurez pas perdu vostre peine : dépechez-vous donc, de peur qu'un autre n'ait la science de ce que vous auez appris.

I I. Pour moy, i'en reçois bien desia quel-

que fruit par le plaisir que j'ay de me figurer, que vous & moy ne ferons qu'un cœur; & que si mon aage m'oste quelque chose de ma vigueur, ie la reprendray du vostre, encore qu'il n'y ait pas beaucoup à dire de l'un à l'autre. Mais ie ne veux pas demeurer au plaisir de l'imagination: i'en veux auoir par effect. Nous auons bien quelque contentement des personnes que nous aimons en leur absence, mais aussi c'est un contentement de peu de substance, qui s'esuanoïit incontinent. La venue, la presence, & la conuersation font la volupré plus viue & plus sensible; Sur tout quand ceux que nous voulons voir, sont en l'estat que nous les desirons. Le plus beau present que vous me scauriez donc apporter, c'est vous mesmes. Ceste consideration vous doit faire auancer. Ie suis vieil, & vous estes mortel: Hastez-vous, toutesfois ne vous hastez pas tant, que vous ne soyez avecque vous premier qu'avecque moy.

III. Faites vous honneste homme, & vous gardez sur tout d'estre irresolu. Quand vous voudrez eslayer les progres de vostre suffisance, prechez garde si vous voulez au iourd'huy ce que vous vouliez hier. La volonté variable monstre la fluctuation d'un esprit, qui va tantost d'un costé, tantost de l'autre, selon qu'il est poussé par le vent. Ce qui est fixe & fondé, ne flotte point. Ceste constance se trouue parfaite en celuy

# 180 LES EPISTRES

qui est parfait en sagesse : & telle quelle, en celuy qui tellement quellement y a profité. Quelle difference donc y faites-vous? L'un branle, mais sans partir de sa place, & l'autre ne branle pas seulement.

---

## EPISTRE XXXVI.

### ARGUMENT.

1. *Preferer la vie prinée à celle des Courtisans, & personnes publiques.*
2. *L'humeur morne est plus propre à l'estude, & l'estude des premieres lettres plus conuenable aux ieunes, qu'aux vieux.*
3. *Le commerce des amis doit estre des bonnes mœurs, & non des biens de fortune.*
4. *La regle du Sage c'est le mespris de la mort.*
5. *La persuasion n'est nullement necessaire, où l'inclination nous*
6. *La*

6. *La mort ne nous oste point la vie, mais luy donne quelque intermission.*

LE DONNEZ du courage à vostre amy, & le fortifiez contre toute cette maniere de gens, qui le blasment d'auoir quitte sa bonne fortune, & preferé l'ombre d'une vie paisible à la splendeur des charges honorables, où il estoit capable de paruenir. Il ne se passera iour qu'il ne leur fasse paroistre l'vtilité de sa resolution. Ceux de qui la condition est enuieé, auront tousiours quelques nouvelles attaintes. Les vns seront froissez, les autres donneront du nez à terre. La felicité n'est que tumulte; elle se donne des agitations, & des tournoyemens de teste de toutes sortes. Elle passionné les vns après la grandeur, & les bouffir d'imaginacions ambiricuses. Elle amuse les autres aux delices, & les amollit & relasche entierement. Vous me direz qu'il en est qui la portent bien: ie vous l'aduouie; aussi en est-il qui portent bien leur vin. Il ne faut donc pas qu'ils vous fassent croire, qu'un homme soit heureux qui a sa basse-cour pleine de gens qui ont affaire à luy: ce leur est vne fontaine: ils l'épuisent, & la troublent. Il disent, que ce n'est qu'un causeur & un sâmeant. Vous sçavez bien qu'il est des personnes de qui il faut prendre les paroles à contre-poil.

II. Ils s'appellent heureux. Et quoy? l'estoit-il auparavant? Il y en a qui le trouvent trop sauvage, & trop de hazard: ie ne fais non plus de cas de ceux-là que des autres. Ariston disoit, Qu'il ayroit mieux vne froideur moine en vn ieune homme, qu'une humeur plaisante qui le rendit agreable en compagnie; vn vin rude en la nouveauté sera delicat en l'arrière-saison. C'est luy qui ne se garde point, a la couleur belle aussi tost qu'il sort de la caue. Quand ils l'appellent melancholique, & ennemy de son advancement, qu'il les laisse dire, pourueu qu'il continuë d'aymer la vertu, & de prendre comme il faut la teinture des bonnes lettres. Son austerité se trouuera de bon goust avec le temps; il est à cette heure en la vtaye saison d'apprendre. Et quoy? n'en est-il point tousiours saison? Si est: mais comme il est tousiours bien-seant d'estudier toute leçon, il n'est pas conuenable à tout âge. Ce ne seroit gueres d'honneur à vn vieillard d'apprendre à lire: il faut acquerir quand on est ieune, pour jouyr quand on est vieil.

III. Vous aurez beaucoup fait pour vous, s'il deuiet honeste homme par vostre moyen. C'est de ces choses-là, qui sont aussi bonnes à donner qu'à prendre, que le commerce est louable entre les amis, & non pas des biens qui sont en la disposition de la Fortune, pour les croistre & diminuër.

comme il luy plaist. Il ne s'en peut plus desdire, sa parole est donnée, il y a moins de honte de faire banqueroute à vn Crenancier qu'à son honneur. Pour payer vn debte, le Marchand a besoin d'une heureuse navigation, le Laboureur de la fertilité de la terre, & de la faueur du Ciel: mais il ne luy fait qu'une bonne volonté pour le payer.

IV. La Fortune n'a point de jurisdiction sur les mœurs; qu'il aduise à vous donner vne regle si droite, & mette son esprit en telle assiette, que pour bon ou mauvais succès qu'il luy arriue, il ne se glorifie d'auoir gagné, ny se plaigne d'auoir perdu, mais que riche ou pauvre il soit toujours égal à soy-mesme, & ne se montre iamais, pour vne condition, ny pour l'autre, plus haut ny plus rabaisé. S'il estoit né entre les Parthes, il scauroit tirer de l'arc plustost qu'il ne scauroit parler. Si en Allemagne, il seroit encore au berceau, qu'il scauroit ietter le iauelot. S'il eust esté du temps de nos peres, il eust scaeu picquer vn cheual aussi-tost que le monter, & manier vne espée aussi-tost que la tenir. Chacun se dispose à la discipline, & aux exercices de sa nation. Au lieu de tout cela, ie veux qu'il apprenne vne chose qui le rende impenetrable à toutes flèches, & inexpugnable à tous ennemis. C'est le mépris de la mort.

V. L'auoüe bien qu'en cette imagination il y a quelque chose d'épouuantable, qui ne se peut représenter sans quelque trouble, parce que ce nous est chose naturelle de nous aimer. Mais aussi quel besoin auroit-il de persuasion ny d'accoustumance en vne chose, où l'inclination volontaire le porteroit? On n'apprend point à pouuoir, en vne nécessité, coucher sur des roses: c'est pour la souffrance des choses dures qu'un homme prepare, afin que parmy les tourmens, sa foy ne flechisse point; & que s'il en est besoin, de bout & blessé mesmes, il passe la nuit en garde dans vne tranchée, & ne s'ose pas seulement appuyer de ses armes, de peur que le repos ne luy donnast occasion de s'endormir: si la mort estoit incommode, il faudroit qu'il y eust quelque chose qui eust recoust l'incommodité.

VI. Si vous auez si grande enuie de viure, souuenez-vous que rien de ce que vous voyez partir de deuant vos yeux ne se consume: tout retourne en ce mesme sein de la Nature pour en sortir la seconde fois comme il en est sorty la premiere: les choses essent, elles ne perissent point. La mort mesme, qui nous est si formidable, & que nous fuyons avec tant de sois, ne nous oste point la vie, mais seulement luy donne quelque intermission. Vn iour viendra que nous serons remis au monde; ce qu'assez de personnes refuseroient, si ce n'est qu'ils

ne se souuiendroient pas d'y auoir esté  
 Mais ie reserueray cette matiere pour vne  
 autre fois, qui doit reuenir, doit partir  
 sans regret. Considerez le tournoyement  
 de toutes choses en ce monde: comme en  
 vn cercle, il n'y en a point qui s'anean-  
 tissent. Elles ne sont faises que pour mon-  
 ter & descendre alternativement. L'Esté qui  
 s'en va, reuiendra en l'année qui vient. L'Hy-  
 ner est passé: Decembre le ramenera. La  
 nuit a fait perdre la presence du Soleil: le  
 jour luy fera bien tost quitter la place:  
 Quelque chose qui passe, cette reuolution  
 perpetuelle d'estoilles nous l'establit: vne  
 moitié du Ciel hausse: l'autre baisse. Je fini-  
 ray ma lettre, quand i'auray dit encore vn  
 mot: c'est, Que les fols, ny les enfans ne  
 craignent point la mort, & que c'est vne  
 vergongne, que la Raison ne nous puisse  
 donner cette assurance que la faute du iu-  
 gement nous fait auoir.

---

## EPISTRE XXXVII.

### ARGUMENT.

1. *La Philosophie nous enseigne à vaincre les necessitez, & à surmonter les passions.*

2. *Il nous fait obeyr à la raison, si nous voulons qu'on nous obeysse.*

I. LA parole que vous avez donnée, vous oblige d'estre homme de bien. Vous avez fait montre, & presté le serment. Ce seroit vous piper que de vous promettre de l'aïse & du plaisir en cette guerre; je vous veux dire ce qui en est. Le serment de l'arene & de la Philosophie sont semblables, en l'un comme en l'autre on iure de souffrir le feu, le fer, & les verges iusqu'à la mort. Toute la difference qu'il y a, c'est, que les Gladiateurs qui se loüent pour les spectacles; & qui n'ont rien à payer de ce qu'ils mangent & boient, que leur propre sang, sont obligez à vne patience forcée; & de vous on vous la demande. Ils peuvent quitter les armes, & tenter la misericorde du peuple: mais vous ne pouuez faire ny l'un ny l'autre: il faut mourir debout & sans se rendre. Mais aussi quand tout sera bien considéré, que nous seruitoient quelque peu de iours ou d'années qu'on nous scauroit donner dauantage? Quand nous entrons au monde, nous venons en vne guerre d'où nous n'auons jamais nostre congé: tout le remede que vous y avez, c'est de vaincre les necessitez que vous ne pouuez éuiter; il se faut faire passage: La Philosophie le vous ouvrira. Si vous aymez vostre vie, vostre assurance, vostre contentement, & qui est le principal, vostre liberté.

le mieux que vous pouuez faire, c'est de vous ietter entre les bras; rich ne vous peut réussir que par son moyen. La chose du monde la plus basse, abiecte, sordide, senile, & suiette à toute sorte de cruelles passions, c'est la folie. Contre tant de maistres, qui gouernent quelquefois l'un apres l'autre, & quelquefois tout ensemble, la sagesse est le seul expedient de s'affranchir, voyez de l'aller trouuer: il n'y a qu'un chemin qui vous y mene, vous ne scauriez vous égarer.

II. Voulez vous que tout vous obéisse, obeyez à la raison. Si vous vous laissez commander à elle, beaucoup se laisseront commander à vous. Elle vous enseignera ce que vous deuez entreprendre, & comme il vous y faudra conduire. Vous ne vous intriguez point. A peine m'en scaurez vous nommer un qui y uaille quelque chose. & qu'il sache quand saison où luy est venue cette volonté. On ne debbest guerres, tout se fait par boutades. La fureur nous rencontre aussi souuent, comme nous elle. C'est vne vilenie de n'aller point, mais se laisser porter, & puis quand on voit la tempeste, faire l'esbahy, & demander. Qui m'a mis icy? comme y suis ie venu?

# EPISTRE XXXVIII.

## ARGUMENT.

1. *Les discours familiers sont plus puissans pour enseigner, que les elegants & polis.*

**V**ous avez raison de vous plaire au commerce de vos lettres, & de le desirer. Il y a bien du fruit en un entretien qui se coule ainsi dans l'ame une piece apres l'autre. Les disputes faites avec apparat en presence de tout un peuple, sont plus magnifiques, mais non pas si familieres. La Philosophie est un conseil de bien faire: pour le donner il n'est point besoin de crier: les harangues sont bonnes pour la persuasion d'une ame irresolue. Mais il est plustost question d'enseigner, que d'inciter à vouloir apprendre: cette façon de parler moins releuee fait plus d'effect. Les paroles entrent avec moins de peine: mais elles ne laissent pas de bien tenir. L'efficace en est plus considerable que le nombre: il les faut esandre comme des graines, qui pour estre petites ne laissent pas, quand elles tombent en terroir qui leur est propre, de deployer leur force, & se dilater à de merueilleuses grandeurs. Il en est de mesme de la

raison à la voir ce n'est que bien peu de chose : elle croist & se multiplie en l'action. Pourveu qu'il y ait de langage, quand elle rencontre vne teste iudicieuse, & bien faite, elle se fortifie, & fait de l'operation assez. Le vous repete encore vne fois qu'il est des preceptes comme de graines. Ce sont petites choses qui font beaucoup : si l'esprit qui les reçoit a de la disposition à bien apprendre, il ne faut point douter que de sa part il ne contribué à la generation, & n'adiouste beaucoup à ce qu'il aura recueilly.

## EPISTRE XXXIX.

## ARGUMENT.

1. *Vn esprit genereux suit l'exemple des choses loüables.*
2. *Fuir les grandeurs excessiues, & s'arrester aux mediocres.*
3. *Le peché ne va iamais sans penitence, & sans douleur.*
4. *Les voluptez rendent par l'accoustumance les choses necessaires, qui estoient auparauant superflues.*

3. **I**E vous enuoyeray les memoires que vous demandez, & les vous descelleray,

le plus curieusement, & avec le moins de langage qu'il me sera possible, mais aduisez si vn discours ordinaire vous feroit point plus de profit. C'est, à mon aduis, ce qu'il faut pour vn qui apprend. Ceux qui sçauent, se peuuent passer d'vn simple cueil. Le premier enseigne; Le dernier aduertit. Mais vous n'auetz que faire de me demander ny l'vn ny l'autre, ie vous en fourniray de tous deux quand il vous plaira. Vous me cognoissez: ie ne vous en dy autre chose. Vous aurez de moy ce que vous desirez; mais vous attendrez que ie sois en humeur. Cependant, vous auetz assez d'autres escrits: seruez vous en; quoy que ie ne doute point que l'ordre n'y soit pas bien gardé: prenez la liste des Philosophes, il ne faut que cela pour vous éueiller. Quand vous verrez combien d'honnestes hommes auront travaillé pour vous, vous voudrez estre de la partie. Vn esprit genereux a cela, que l'exemple d'une chose louable le conuie à l'imitation. Tout homme qui a du courage, médaigne les choses basses & sordides: celles qui sont de belle apparence luy plaisent, & l'appellent à les rechercher.

E. I. Il est de nostre esprit comme de la âme: il s'estue toujours en haut, & peut aussi peu descendre que reposer. Tant plus il a de force, tant plus il a le mouuement prompt, & l'action vigoureuse. Heureux est celuy qui le peut employer à bien. Il se

mes hors de la iurisdiction de la Fortune. S'il prospere, son ame pour cela ne sortira point de sa place. S'il luy arriue des aduersitez il y trouuera de la consolation, & se mocquera de ces vanitez que les autres regardent avec admiration. Vn grand cœur méprise tout ce qu'on appelle grand : il fuit les choses excessiues, & s'arreste aux mediocres. Celles-cy sont vtils, & les autres nuisent par leur superfluité. Comme vous voyez que les bleds se couchent pour estre trop bons, que les branches se rompent pour estre trop chargées, & qu'une fertilité qui passe mesure n'arriue point à maturité, il en est de mesme des esprits. Vne felicité disproportionnée les ennerue, & leur est vn instrument à fâcher les autres, & se faire mal à soy-mesme.

III. Il est des hommes à qui leurs voluptez font ce que le plus cruel ennemy qu'ils scauroient auoir, n'auroit pas le courage de leur faire. En quoy s'ils meritent quelque pardon, c'est que leur peché n'va iamais sans penitence, & qu'il leur demeure toujours quelque douleur qui pese bien autant que le plaisir.

IV. Il ne faut point trouuer estrange que leur fureur leur donne de la peine : depuis que nos desirs passent au delà de la Nature, il n'est plus de barriere capable de les arrester. Nature a des bornes, les vanitez & les concupiscentes n'en ont point. Le profit est la

mesure des choses necessair : mais les superflus, à quelle aulne le reduisez-vous? C'est car est tout vn pourueu qu'ils se plongent dans les voluptez, & ne prennent pas garde que par ceste accoustumapce ils tombent en cet inconuenient, que les choses qui auparauant ne leur estoient que superflus, leur sont necessaires à l'aduenir. Ils seruent leurs voluptez à au lieu de les posseder & ( ce qui est le comble de leur ruine ) ils ne pentent pas estre bien, s'ils ne sont mal. Depuis que nous sommes venus là, que d'aimer ce qui n'est point honneste, il faut faire conte que nostre misere ne peut aller plus auant, & que quand nous auons tant continué nos vices, que nous en auons fait des meurs, c'est se rompre la teste que de chercher des remedes, & penser encore à la guerison.

## EPISTRE XL.

### ARGUMENT.

1. *Les lettres vous representent les amis absens.*
  2. *Il blasme le parler viste, & approuue le lent en un Philosophe.*
- Y. **I**L vous ay bien de l'obligation de la diligence que vous apportez à m'escrire,

Puis que ie suis priué de vous voir d'autre façon, ie suis bien-aise de vous voir en vos lettres. Je n'en reçoÿ iamais, que ie ne m' imagine que nous soyons ensemble. Et de fait si nous prenons plaisir d'auoir le pourtrait de nos amis, parce qu'il nous en entretient la memoire, & par vn contentement illusoire adoucit en quelque façon l'amertume de leur estoignement: combien doiuent les lettres estre agreables, puis que ce sont les marques les plus certaines, & la representation la plus viue qu'il est possible d'auoir des personnes que nous aymons; Ce que la presence a de plus doux, les caracteres imprimez de la main d'un amy le font reconnoistre sur le papier.

II. Vous m'escriuez qu'on vous a conté qu'une autrefois Scrapion le Philosophe se trouuant en ces quartiers où vous estes, discourroit avec vne promptitude si grande, & vne suite de paroles si pressée, qu'il sembloit qu'une voix seule ne pût pas fournir à la multitude des conceptions que son esprit luy fournissoit. Cette qualité ne me plait pas en vn Philosophe: ie veux du reglement en la langue. Aussi vous voyez qu'Homere en la description d'un Orateur, luy donne vne vehemence rapide, & continuée comme celle d'un torrent, quand le Printemps a fondu les neiges. Mais quand il est question d'un vieillard, il le fait couler tout bellement, & compare ses paroles à du

miel. Faites donc estat que ce grand flux de boue a plus de charlatan; qui veut arrester le monde à son banc, que de l'homme d'honneur, qui traite quelque chose de grave, & se propose l'instruction de ceux qui l'escoutent. Mais comme ie n'approuve pas le langage court, aussi ne veux-je pas qu'il tombe vn mot apres l'autre, comme des gouttes d'eau. La longueur importune les oreilles, & la precipitation les accable; combien que ce qu'on voit venir de loin se retienne, & trouue mieux sa place en la memoire, que ce qui va si viste, qu'on n'a loisir de le regarder. Mais en fin, il est question de bailler des preceptes: vne chose qui échappe n'est point baillée. Adioustez à cela qu'un discours qui ne se propose que la demonstration de la verité, doit estre simple. C'est son artifice que de n'en auoir point. En ces harangues populaires, qui ne sont ordinairement que mensonges, & où le but n'est que d'émouuoir vn peuple, & d'abuser de son imprudence, pour le traîner par les oreilles, tantost d'un costé, tantost de l'autre, on peut faire passer les paroles si promptement, qu'on n'a pas le loisir de les manier: mais comme est-il possible d'arrester vn autre, & ne s'arrester point? On s'abuse: vne remonstrance faite pour la guérison des ames, ne veut point demeurer en la superficie. Il faut qu'elle descende au fonds de l'estomach. Quel bien scauroit faire vn re-

mede, s'il ne demeure quelque temps sur la partie malade ? Toute cette parlerie a plus de vanité que d'autre chose : c'est vne piece de beaucoup de son, & de peu de valeur. L'ay des frayeurs, il me les faut oster. Mes passions m'emportent, il leur faut donner vne bride. L'ay des doutes : il me les faut esclaireir. Il faut regler ma desbauche, & corriger mon avarice. Laquelle est de toutes ces choses qui se pourra faire en courant la poste ? Où est le medecin qui guetira son malade, s'il ne fait qu'entrez & sortir ; Et puis quelles graces peuvent auoir des paroles, où il n'y a point d'election ; Mais comme il est de certaines choses difficiles à croire, qu'il faut voir vne fois, pour pouuoir dire qu'on les a veüs, il en est de mesme de ceux-cy, qui vont aussi viste de la langue. Il leur faut donner vne heure de temps à les oüy, & n'y retourner plus : Car que scauriez-vous apprendre d'eux, ou que voudriez-vous imiter ? Quelle stabilité pensez-vous trouuer en leur ame, puis que leur discours est si peu ferme, que quand ils luy ont vne fois donné le bransle, il leur est impossible de l'arrester ; Ils ressemblent à ceux qui courent à la vallée : leur pesanteur les emporte, & les fait aller plus loin qu'ils n'ont resolu. Cette volubilité n'a point de grace en la Philosophie : ce n'est point son fait de jeter les paroles en desordre, mais de les assoir tout bellement chacune en sa place, &

ne s'auancer autrement que pied à pied. Et quoy donc? elle n'aura iamais liberté de se hausser? Pourquoy non? Mais que tousiours elle ait égard à la bien-seance de sa profession, & se souuienne, qu'il n'y a rien qui luy porte plus de preiudice, que ceste profusion de langage ainsi violent & desreglé. Il est bon qu'il ait de la force, mais modérée, & qu'elle le coure, mais comme vn ruisseau, non comme vn torrent. Et tant s'en faut que ceste promptitude me plaise en vn Philosophe, qu'à peine la pourrois-je approuuer en vn Orateur. Car comme voudriez vous qu'un Iuge, qui peut-estre ne scauroit pas trop bien son mestier, le pût suiure courant ainsi à bride abbatue, principalement quand en la fertilité de quelque suiet, il se laisseroit emporter à l'ostentation de sa suffisance? ou quand quelque passion sortie hors de ses bornes, & plus forte que son iugement, luy feroit ouurer la bonde aux paroles, & dire ce que puis apres il seroit content de n'auoir pas dit? Il faut que la langue s'accomode aux oreilles, sans les mettre hors d'haleine à courre apres elle, ou sans leur baillez de la matiere plus que ce qu'elles sont capables d'en receuoir: vous ferez donc sagement de ne vous approcher point de ceste maniere de gens, qui se soucient plustost de dire beaucoup, que dire bien. Il y auoit vn certain P. Vinicius, de qui Asellius disoit, Qu'il parloit à remises, & Gemianus Varius, Qu'il s'esbahissoit com-

me on faisoit cas de son eloquence, veu qu'il ne scauoit pas mettre trois paroles ensemble. Je scay bien qu'il n'y auoit gueres de plaisir à luy voir tirer les mots l'un apres l'autre, & que quelquefois on luy eust peu dire; Parlez, ou vous saisez. Mais encore aimerois-je mieux vous proposer sa sentence pour exemple, que la precipitation de Hæterius. Cét homme en son temps estoit estimé grand diseur; il ne hesitoit iamais, ne rompoit iamais son train: & du commencement alloit d'une traite iusqu'à la fin: Mais quoy qu'il en soit, ie ne pense pas qu'un homme de iugement voulast parler comme luy. Toutefois chaque nation a son goust particulier: ce qu'on trouue mauuais en vn lieu, semble de bonne grace en vn autre. Peut estre entre les Grecs on supportoit ceste licence; mais nous sommes si esloignez, que mesmes en escriuant, nous mettons des points entre les mots pour les separer. Ciceron mesme, qui le premier a donné reputation à l'éloquence Romaine, n'alloit iamais qu'au petit pas en ses harangues. Le langage Latin a de la vaine gloire: il se regarde: Et parce qu'il a bonne opinion de son merite, il prend plaisir que les autres le voyent, afin d'en faire cas. Fabianus, grand personnage de vie & de science, & qui apres ces deux points, tient le troisieme rang en la louange d'un homme fort eloquent, auoit vne façon de parler non

impetueuse, mais sans peine; de sorte que c'est  
 stoit plustost faillite que promptitude. C'est  
 bien chose que ie ne deffens point à vn hom-  
 me sage, que l'aisance de parler: toutefois  
 ie ne le luy commande pas, & trouue encore  
 qu'il fera mieux de prononcer les paroles,  
 que de les verser. Ce qui me fait vous entre-  
 tenir si long temps sur ce sujet, pour vous  
 en diuertir, c'est que ie scay bien que c'est vn  
 mestier que vous ne pouuez faire, que pre-  
 mierement vous ne renouciez à vostre hon-  
 neur. Il faut que vous perdiez toute honte  
 que vous mesme n'écortiez pas ce que vous  
 direz. pource que par inaduertance il vous  
 eschappera beaucoup de choses, qui ne vous  
 sembleroient pas bonnes; si vous y apportiez  
 du iugement. Ie vous dis que c'est vn mestier  
 qui veut de l'imprudẽce: preparez vous y,  
 si vous le voulez suivre. Ce n'est pas encore  
 tout: vous n'y pouuez acquerir de gloire: il  
 vous faut exercer iournellement, & laisser la  
 substance des choses, pour l'esforce du langa-  
 ge; Au lieu que quand bien vous auriez  
 des paroles, plus que vous n'en scatriez desi-  
 rer, & qu'elles vous sortiroient de la bouche,  
 comme d'une source inespuisable, pour bien  
 faire il en faudroit estre sobre; & ne les em-  
 ployer qu'avecque discretion. La modestie est  
 aussi requise au langage d'homme d'hon-  
 neur, commea son alleure. La somme des  
 sommes, c'est que ie veux que tu sois lent à  
 parler.

## EPISTRE XLI.

## ARGUMENT.

1. *L'homme de bien est toujours accompagné d'un bon Genie.*
2. *Mespriser les biens de fortune & aimer ceux de l'ame c'est le fait du bon Genie, ou d'une Vertu divine, qui est dans l'homme de bien.*

I. **V**OUS ne scauriez mieux faire, que de travailler continuellement à vous faire homme de bien. C'est chose que vous seriez mal-aduisé de desirer, puis que vous avez moyen de la vous donner. Il ne faut pas pour cela leuer les mains au Ciel, il ne faut pas gagner vn Sacrestain qui vous fasse parler à l'oreille, d'une Image, pour en estre mieux exaucé. Vous avez Dieu près de vous, vous l'avez avec vous: vous l'avez dans vous. Il est vray, comme ie le vous dy, Lucilius: nous auons vn esprit sacré, qui reside en nous, pour la conseruation de nos vies, & l'obseruance de nos actions: il se comporte avecque nous, selon que nous nous comportons avecque luy. Il n'est point d'homme de bien sans quelque Dieu, qui l'assiste à monter par dessus la Fortune, & le rend capable des hautes & magnanimes resolutions. Quel

Dieu ? Nul ne le sçait ? S'il se presente à vos yeux quelque touffe épaisse de vieux arbres, esleuez au de là de l'ordinaire, & où la multitude des branches passées les vnes dans les autres, ne reçoivent point la clarté du jour ; quant & quant la hauteur, la solitude, & l'ébahissement de voir en vne rase campagne vn ombrage si espais & si couvert, vous donnent opinion qu'il y ait quelque Deité. Si vous voyez vn arbre qui avec ses pierres toutes mangées, & sur vne relaxation faite, non de main d'homme, mais par la Nature mesme, porte le faix d'vne montagne ; vous auez aussi tost l'ame frappée de quelque scrupule de Religion. Nous tenons les commencemens des grands fleuves pour venerables, & donnons des Autels à la saillie subite de quelque large riviere, qui sort de deffous terre. Nous portons du respect aux fontaines des eaux chaudes. L'opacité sombre, ou la profondeur immense de quelques estangs, les a fait estimer sacrez. Si vous voyez vn homme ineffrayable aux dangers, impenetrable, aux passions, heureux en aduersité, calme en la tempeste, plus haut que le reste des hommes, & aussi haut que les Dieux ; ne serez-vous pas touché de quelque ressentiment, qui vous induise à le venerer ? Ne direz-vous pas ? il y a là quelque chose de trop grand, & de trop haut, pour en faire comparaison à si peu de chose que le corps ?

Sans doute quelque vertu diuine y est descendue, & n'est pas croyable qu'une ame si excellente, si mesurée, & qui avec vn mépris si genereux estime toutes choses inferieures à son mérite, & si courageusement se moque de ces objets qui font naistre des craintes, & des desirs, puisse auoir son mouuement d'ailleurs, que de quelque puissance du Ciel. Vne chose de ceste grandeur, ne scauroit demeurer debout, si quelque Dieu ne la soustenoit. C'est pourquoy la part de luy la plus grande, est au lieu d'où elle est descendue. Comme les rayons du Soleil nous touchent bien, mais ils ne laissent pas d'estre au Ciel, d'où ils sont enuoyez sur la terre, tout de mesme vne ame grâde & sacrée, transmise au môde, pour nous faire voir de plus près la Diuinité, conuerse bien avecque nous, mais toujours par vn des bouts elle tient à son origine, & ne s'en détache point. Elle y est suspendue: elle y tourne les yeux, & s'y appuye. Ce qu'elle est parmy nous, c'est pour estre nostre guide, & comme plus iudicieuse, assister à nos actions, & nous apprendre à les gouverner.

II. Mais comme la connoistrez-vous quand vous la verrez ne se parer d'autre chose que du sien: Car est-il rien de si hors de propos que de louer vn homme pour des choses qui ne sont pas à luy? N'est-ce pas n'auoir point de sens, que d'admirer ce qui d'un moment à l'autre peut changer de

possesseur; La selle de velours, & le mors doré ne font point la bonté d'un cheval. Voyez un Lion, que le commerce des hommes ait réduit à se laisser dorer le crein, & recevoir les embellissemens qu'il plaît à son gouverneur de luy donner; & enuoyez un autre, qui ferme, nerueux, & d'une haleine entière, n'a pour ornement que cette hydeur effroyable, avecque laquelle la Nature l'a fait naître dans les deserts; Je ne doute point que vous ne trouviez cestuy-cy de meilleure grace que l'autre; à qui par un long apprivoisement vous verrez souffrir des choses si esloignées de son imperieux & magnanime naturel. C'est une folie à un homme de se glorifier de ce qui n'est point à luy. Le nombre des raisins, & la pesanteur des grappes, qui font ployer les échelats, en la louange d'une vigne; quand elle est fertile, elle est belle. En un homme il faut louer ce qui est sien, & non autre chose. Il a de beaux enfans, une belle maison, beaucoup de terres labourables, & force argent en rente; tout cela est pres de luy, ie l'advoüe; Mais dans luy il n'y en a rien. Donnez-luy des louanges des choses qu'on ne luy peut ôter ny donner: & qui proprement appartiennent à l'homme: Demandez-vous que c'est? L'esprit, en cet esprit une Raison qui n'ait aucun défaut. L'homme est un animal raisonnable: Son bien est donc parfait, quand il est parfaitement ce que Na-

sur, a voulu qu'il soit. Mais que luy demande ceste Raison? La chose du monde la plus aisée, qu'il viue selon Nature. Tout ce qu'il a d'empeschement, c'est vne folie vniuerselle, qui le fait naistre. Nous tombons l'un sur l'autre dans les vices: Le peuple nous pousse: personne ne nous retient, comme seroit-il possible de nous garantir.

## EPISTRE XLII.

### ARGUMENT.

1. *Les hommes de bien sont rares.*
2. *A faute de puissance, & non de volonté, on cesse bien souvent de mal faire.*
3. *Nous ne sçauons faire choix des choses qui nous sont utiles.*
4. *La perte des choses fortuites n'est point fascheuse.*

**L.** JE voy bien que celui de qui vous m'écrivez, vous a desia fait croire qu'il est homme de bien. Ce n'est pas chose qui se puisse ny faire, ny reconnoistre en si peu de temps. Sçauéz-vous ce que j'appelle en cet endroit homme de bien? Celui qui l'est aucunement; car quant à l'autre qu'il

est en perfection, il en est peut-estre comme du Phoenix: il s'en voit vn en cinq cents ans, il ne s'en faut point estahir. La fortune en la generation des choses grandes veut des interualles, & les recommande par la rareté. Pour les mediocres, & qui naissent parmy la presse, elle les produit ordinairement. Mais pour retourner à vostre homme, il est encores bien loing de son compte; & s'il scauait que c'est d'un homme de bien, il ne le penseroit encore estre, & possible perdroit l'esperance de pouuoir iamais le deuenir. S'il se fonde en ce que les méchants ne luy plaisent point, il ne fait rien en cela, que les méchants mesmes ne fassent: & la plus rigoureuse punition que souffre la méchanceté, c'est qu'elle se déplait à soy-mesme, & que ceux qui la font ne l'approuuent pas. S'il allegue, Qu'il veut mal à ceux qui subitement arriuez à quelque grande puissance, s'y comportent insolentement: que scay-je, si quand il pourra ce qu'ils peuuent, il ne fera point ce qu'ils font.)

II. La foiblesse en beaucoup de gens cache les vices, qui si tost qu'ils penseront auoir assez de force, n'auront pas moins d'auie de paroistre, que ceux à qui la bonne fortune a donné desia courage de se destourrir. La méchanceté y est: mais les instrumens luy manquent: il n'y a dequoy la monstrer: il n'est point de serpens si venimeux, qu'on ne puisse manier sensément, & adis

dis qu'ils sont roides de froid. Le venin y est bien tousiours, mais il est endormy. Il est assez de cruautéz, d'ambitions, & de luxures, capables d'aller du pair avec les plus signalez exemples qui s'en soyent iamais veus: tout ce qui leur défaut, c'est, que la Fortune leur resiste, & leur oste le moyen de se produire. Donnez-leur la puissance des autres, vous leur trouuerez la mesme volonté. Vous souuient-il qu'un iour que vous me parliez d'un homme de parmy le monde, & me disiez qu'il estoit du tout à vous, ie vous dy que c'estoit un esprit volage, & que luy pensant tenir le bras, vous ne luy teniez que la manche; Fus-ie menteur? Il a laissé la manche par où vous le teniez: s'est enfuy. Vous sçauéz quels traits il vous a joiez depuis, & combien il vous a préparé de pièges; sans sçauoir que luy-mesme y deuoit tomber. Il ne voyoit pas, qu'en la perte des autres il procuroit la sienne: & qu'encore que ce qu'il demandoit luy peust seruir de quelque chose, c'estoit neantmoins un fardeau, sous lequel il seroit à la fin contrainct de succomber.

III. C'est pourquoy quand nous affectons quelque chose, & que la passions nous la fait poursuivre avec beaucoup de labeur; il faut considerer, ou qu'elle est durtout inutile, ou qu'elle ne vaut pas l'incommodité que nous prenons pour y paruenir. Il est des choses superflues: Et d'autres

qui bien qu'elles ne le soient pas, toutesfois n'ont pas de merite assez, pour nous travailler. Mais nous ne penetrons pas si avant, & nous faisons accroire qu'on nous donne des choses qu'on nous vend bien cher: & en cela se cognoist nostre peu de sens, que nous ne pensons acheter que ce qui nous fait mettre la main à la bourse, & croyons qu'on nous donne ce dequoy nous sommes nous-mesmes le paiement, nous nous impliquons de toutes sortes de solitudes: nous nous soumettons à toutes risques, & sommes contents de perdre l'honneur, le temps, & la liberté, pour acquerir des choses où nous ne voudrions pas seulement penser, s'il nous falloit vendre ou quelque maison, ou quelque heritage pour les avoir: tant il n'y a rien dequoy nous fassions si bon marché que de nous-mesmes. Quand donc nous voudrions deliberer quelque chose, ou si nous sommes sur le point de l'executer, faisons comme quand nous entrons chez un Marchand: Sçachons de quel prix est ce que nous voulons avoir; ce qui ne nous couste rien, nous couste quelquefois bien cher. Je vous pourrois nommer assez de choses, de qui l'acquisition nous a fait perdre la liberté: pource qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à nous.

I V. C'est ce que nous auons à considerer, quand nous auons enuie d'auoir quelque chose: comme d'autre costé, s'il arriue

que nous la perdions, nostre consolation est, de nous représenter qu'elle estoit fortuite; que nous nous en sommes passez autrefois, que nous nous en passerons bien encore à l'aduenir. Si nous l'auons eue long-temps, nous dirons que nous auons eu loisir de nous en saouler; & si nous ne l'auons gueres eue, que nous n'auons point sujet de regretter vne chose à laquelle nous n'estions pas encore accoustumez; Nous aurons moins de bien, nous aurons donc moins d'inquietudes. Nous aurons moins de credit, nous serons moins ennuyez. Lettez les yeux sur tout ce qui nous oste le sens, & pour qui nous fondons en larmes, quand nous le perdrons; nous trouuerons que ce n'est point le perdre qui nous afflige, mais l'opinion seule d'auoir perdu. Nous y pensons, mais nous n'en serons rien. Qui se possède ne peut rien perdre: mais le mal est, qu'il s'en trouue peu, qui soient capables de se posseder.

---

## EPISTRE XLIII.

### ARGUMENT.

1. *Les actions des grands, insques aux plus petites, ne peuuent estre cachées.*

2. *L'homme de bien ne cache point sa vie, comme le méchant.*

I. **V**ous vous ébahissez comme ie suis si particulièrement informé de vos affaires : Et qui me peut auoir découuert vne chose que vous n'avez communiquée à personne. Ne sçavez-vous pas que le bruit est vn grand maistre des nouvelles. C'est par luy que j'ay eu des vostres. Et quoy donc ? direz-vous ? suis ie si grand chose , qu'on fasse courir des bruits de moy ? Ne prenez pas garde où ie suis : mais où vous estes. Toute chose éminente par dessus ce qui est auprès d'elle , est grande au lieu où elle est éminente. La grandeur n'a point de certaine mesure : c'est la comparaison qui la croist, ou la diminue. Vn bateau grand sur vne riuiere , est petit sur la mer ; Vn gouvernail grand pour vn nauire, est petit pour vn autre. Faices si peu de cas de vous qu'il vous plaira : vous estes grand en vostre gouvernement. Toutes vos actions sont regardées ; iusques à vostre manger & vostre dormir, vous ne faices rien qui ne soit sceu.

II. Ce vous doit estre plus de sujet de penser à vous. Vous serez heureux, quand vous pourrez viure à la veüe de tout le monde. Il y en a la plus part qui pensent que cette enceinte de murailles, qui nous environne chez nous, n'est pas tant pour garder nostre vie en plus de seureté, comme

pour commettre nos meschancetez avec plus de licence. Faites que vous n'en foyez pas de mesme. Pensez que vous avez vne maison pour vous couvrir, & non pour vous cacher. Je vous vay dire vne chose, par où vous iugerez comme nous sommes gens de bien. Vous ne trouuerez pas vn homme seul qui pût viure à porte ouuerte. Les portiers sont de l'inuention de nostre conscience: ce n'est point la magnificence qui nous a sollicité de les auoir. Nous viuons d'une façon que nous sommes surpris, si nous sommes veus sans y penser. Mais à quoy est bon de se cacher, & de fuyr les yeux & les oreilles des personnes? La bonne conscience appelle la multitude. La mauuaise, en quelque solitude qu'elle se reduise, a tousiours de l'anxiété. Si ce que vous faites est honneste, pourquoy ne voulez-vous que tout le monde le sçache? S'il est deshonneste, puis que vous le sçavez, que gaignez-vous qu'on ne le sçache point? Que vous estes vn pauvre homme, si vous comptez ce tesmoin à rien!



# EPISTRE XLIV.

## ARGUMENT.

1. *De la vraye & fausse Noblesse.*
2. *Les Nobles & les Roturiers ont mesme origine.*
3. *Le trop grand desir des biens de Fortune, empesche la Felicité.*

**V**OUS alleguez tousiours vostre peccesse, & dites, que ny la Nature, ny la Fortune n'ont rien fait pour vous. Je m'estonne bien de vous ouyr tenir ce langage, veu le moyen que vous auez de vous oster de parmy le peuple, & monter si haut, qu'il n'y aura rien au dessus de vous. Vne des bonnes choses qui soient en la Philosophie, c'est qu'elle n'empesche point les Genealogies. Si nous recherchons d'où les hommes sont venus premierement, nous sommes tous de la race des Dieux. Vous estes cheualier : vostre industrie vous y a fait paruenir : Mais vrayement il y en a bien qui ne sont pas. On ne reçoit pas tout le monde à estre Senatour : & aux armes mesmes, où il n'y a que du peril, & de la peine, les Soidats n'y sont pas receus qu'avec élection. Les Capitaines font quelquefois les dégousterz à les enrouler. La

bonne conscience ouvre la porte à tout le monde : Nous sommes tous de bonne maison pour elle. La Philosophie ne distingue point les personnes : elle a de la splendeur assez pour tous. Socrate n'estoit pas Gentilhomme : Cleanthes gaignoit sa vie à tirer de l'eau & arroser les jardins : Platon n'estoit pas noble : quand il vint à la Philosophie, ce fut elle qui luy donna cette qualité. Pourquoi vous deshez-vous de vostre suffisance ? Qui vous fait desespérer de pouuoit aller du pair avec eux ? Faites-vous digne de leur mérite, & ils vous adouueront de leur race. Vous en serez digne, si vous croyez qu'il n'y ait homme au monde plus noble que vous. Le plus pauvre a autant de predecesseurs que le plus riche ; il n'y a homme de qui le premier origine se soit au delà de toute memoire. Platon dit, qu'il n'y a point de valler qui ne soit de race de Roys, ny de Roy qui ne soit de race de vallers : tout se bigarre avec le temps.

II. La vicissitude des choses est l'exercice de la Fortune. Qui est-ce qui est donc noble ? Celuy qui naturellement a la disposition à la Vertu. C'est tout ce qu'il y faut considerer. Autrement, si vous en voulez faire la decision par l'Antiquité, il n'y a si chetif, qui de pere en pere, & d'aycul en aycul, ne vous mene si loing, qu'il ne se trouuera rien au deuant de luy. C'est bien chose sans doute, que depuis la naissance

du monde, nous ne pouuons estre venus iusqu'à nostre siecle, que par vne mutation alternative de toutes sortes de conditions. Vne basse-cour pleine d'images enfumées, n'est point ce qui fait l'homme noble; ceux qui ont esté gens de bien deuant nous, ne l'ont point esté pour nous faire auoir de la reputation: nous n'auons rien à ce qui nous a precedez. C'est l'esprit qui fait l'homme noble, quand d'vne cabane, aussi bien que d'vn Palais, il se peut esleuer au dessus de la Fortune.

III. Posez donc le cas que vous n'estes point Gentil-homme, mais Roturier: que vous importe, puis que vous auez le moyen de si bien faire, qu'en quelque compagnie de Gentils-hommes que vous soyez, il n'y aura que vous qui soit noble: demandez-vous comment? Si vous ne prenez point l'aduis du peuple, à faire distinction de ce qui est bon ou mauvais: l'importance n'est pas d'où les choses viennent, mais où elles vont: on ne peut dire, que ce qui nous peut faire viure heureusement ne soit bon: car il n'est point susceptible d'empirement. D'où vient donc que nous ne trouuons le bon chemin? De ce que bien que nous desirons la vie heureuse, nous prenons ses instrumens pour elle, & la fuyons en la desirant. Car au lieu de nous procurer vne securité solide, vne confidence inesbranlable, qui sont deux poincts où gist la Fe-

licité nous cherchons de tous costez des  
sujets de nous affliger ; & marchans par vn  
chemin tout plein d'embusches, nous nous  
chargeons de tant d'équipages, que nous  
ne sommes pas assez forts pour les porter.  
De cette façon nous n'auons iamais no-  
stre compte ; & tant plus nous trauaillons,  
tant moins il se trouue de besongne faite.  
Nous reculons au lieu d'auancer : Et com-  
me tous ceux qui courent dans vn labi-  
rinthe, nous nous impliquons tousiours  
d'auantage, & pour faire trop grande di-  
ligence, nous sommes la cause de nostre  
retardement.

## EPISTRE XLV.

### ARGUMENT.

1. *Peu de liures, mais bons : Les dis-  
putes captieuses des Philosophes,  
sont inutiles.*
2. *Le vice nous fait la guerre, sous une  
apparence de vertu.*
3. *Quel homme se peut dire heu-  
reux.*
4. *Si toutes les choses nécessaires peu-  
uent estre appellées bien.*

5. *La meilleure partie de la vie se passe à la recherche des choses superflues.*

I. **V**ous vous plaignez qu'il se recouure peu de liures en vos quartiers. Ce n'est rien d'en auoir beaucoup : l'importance est, qu'ils soient bons. Je sçay bien que la diuersité des lectures donne du plaisir : mais il y a plus de profit à n'en faire qu'une. Le moyen d'estre bien tost où vous auez enuie d'aller, c'est de n'aller que par vn chemin, sans vous égarer d'un sentier à l'autre. Ce n'est pas marcher, c'est roder. Vous me direz, que vous me demandez des liures, & non pas du conseil. Je suis prest de vous enuoyer tout ce que i'en ay, & ne m'en laisser pas vn. Je suis bien marry que moy-mesme ne vous puis aller trouuer, & vous iure que si ce n'estoit que i'espere que vous auez bien-tost fait vostre commission, tout vicil & indisposé comme ie suis, i'eusse encore entrepris ce voyage ; & que ny Sicile ny Carybde, ny tout ce que les Fables nous content de la difficulté de ce trajet, ne m'en eussent retenu. S'il ne se fust point trouué de vaisseau, ie fusse plustost passé à la nage, tant i'ay d'enuie de vous embrasser, & de voir le progres que vous auez fait. Au demeurant, pource que vous me demandez mes liures, ie ne m'en estime point plus

habile homme, non plus que ie m'estimerois beau fils, si vous m'auiez demandé mon pourtrait. Ce que vous en faites, est pour me faire plaisir, plustost que pour bonne opinion que vous en ayez: & c'est l'amitié que vous me portez qui vous abuse. Tels qu'ils sont, lisez-les, commé d'un homme à qui la verité plaist: & qui ne la scachant point encore, contre toutes les difficultez qui s'y grouent demeure opiniastre à la rechercher. Car de moy, ie n'ay point de maistre, ie ne porte le nom de personne. L'honneur beaucoup le iugement des honnestes hommes, mais ie ne mesprise pas le mien. Ils ont cherché, comme nous sans rien trouuer: ce que possible ils eussent fait, s'ils n'eussent désiré que les choses necessaires, & ne se fussent point amusez aux superflus. La subtilité des paroles, & les disputes captieuses leur ont fait perdre beaucoup de temps. Nous faisons des nœuds sans autre fin que pour les deslier, tant nous auons de loisir: nous sçauons desia viure, nous sçauons desia mourir. Quand il est question de nous garder d'estre trompez aux choses, & non point aux paroles, c'est vne besogne où nostre esprit a besoin de toute sa force: il ne faut point qu'il oublie rien à la maison. A quoy peut seruir cette distinction de similitudes de paroles, où personne hors de la dispute ne se peut tromper.

II. Ce sont les choses qui nous at usent: ce sont donc les chetses qu'il faut discerner. Nous prenons les mauuaises pour les bonnes. Quand nous auons fait vn souhait, nous ne faisons vn contraire: nos vœux, sont combatus par nos vœux, & nos conseils se font la guerre l'vn à l'autre. En combien de choses se conforme la Flaterie à l'Amitié? Il ne luy suffit pas de l'imiter; elle fait dauantage & passe encore plus auant. Les oreilles s'ouurent quand elle parle, & avec vne reception fauorable, la font descendre iusques au cœur. Ce qui en est le plus dangereux, c'est ce qu'on y trouue le plus doux. Apprenez-moy à connoistre ceste similitude. Vn ennemy se presente à moy sous vn visage d'amy. Le vicome veut surprendre: de peur que je ne le reconnoisse, il emprunte le nom de la Vertu, la Temerité se fait appeller Valeur, la Faineantise Discretion, & la Timidité bon Jugement. C'est en cela qu'il y a du danger d'estre trompé: donnez-moy de certaines marques pour le connoistre. Vn homme à qui on demande s'il a des cornes, n'est pas si mal-adiuisé que de se porter la main au front, pour sçauoir ce qui en est, ny si grossier, qu'il ne sçache bien qu'il n'en a point. Vous auez beau prescher, s'il vous en dit ce son tromperies, qui non plus que celles des joueurs de gobelets, ne sont point dangereuses. Au contraire, quand on y est bien

trompé, c'est quand on y prend bien du plaisir. Nous demandons qu'on nous trompe encore vne fois: refaites, que j'entende comme cela se fait: il ne m'en souuient plus. l'endy de mesme de ces captions: car comme voulez-vous que ie les appelle autrement? il y a aussi peu de bien à les sçauoir que de mal à ne les sçauoir point.

III. Si vous avez enuie d'esclaircir des ambiguites, apprenez-nous que celuy que le commun appelle heureux, ne l'est point: que celuy qui a ses coffres pleins d'argent, n'est point riche; mais celuy qui porte son bien en l'ame: qui haut & braue, foule aux pieds ce qui est merueille aux autres, qui ne void personne avec qui il voulust changer de condition qui n'estime l'homme que par ceste seule partie qui le fait homme, qui sçait le chemin que la Nature luy montre, & se conforme à ce qu'elle ordonne: à qui nulle violence ne peut rien oster, qui conuertit le mal en bien, judicieux aux dōubtes, & ferme aux secousses, inestonnable aux frayeurs, impenetrable aux mouuemens: à qui la Fortune, quand de toute sa force elle luy a tiré la plus dangereuse de toutes ses fleches ne fait point de playe: mais seulement quelque legere esgratignure bien à peine, & bien rarement: Car pour le traits communs desquels elle debelle ordinairement le reste des hommes, ils bondissent sur luy

comme la gresle, qui fait bien quelque bruit sur les tuilles de nos maisons, mais se resout tout aussi-tost, sans faire mal à ceux qui sont dessous. A quelle fin m'amusez vous à ceste façon d'argumenter, que vous mesme appelez mensongere, de laquelle on a tant escrit de liures ? Si vous avez de la subtilité, ce n'est que mensonge que toute ma vie. Faites paroistre vostre bel esprit à me convaincre, & me reduisez à la verité.

IV. J'estime vne infinité de choses, necessaires, desquelles vne grande partie est superflüe, & celles qui ne le sont point, ne peuuent rien contribuer à ma felicité. Ce sont là nos difficultez qu'il faut combattre, & les obscuritez qu'il faut éclaircir. Car il ne s'ensuit pas que tout aussi tost vne chose soit bonne pource qu'elle est necessaire. Si nous donnons le nom de bien à du pain, à de la bouillie, & tout plain d'autres choses, dont nous ne nous pouuons passer, nous ne luy faisons pas beaucoup d'honneur : ce qui est bien, est tousiours necessaire, ce qui est necessaire, n'est pas tousiours bien : car il se trouue assez de choses qui ne sont d'aucun merite, & qui cependant ne laissent pas d'estre tres-necessaires.

V. Il n'y a personne, à mon aduis, si mal informé de l'importance du nom de bien, qu'il le vueille rabaisser à des choses qui n'ont autre commodité que de nous aider à passer vne iournée. Et quoy donc, au lieu

de ces distinctions de neant, qui vous arrestent, ne seroit-ce pas vne plus digne & plus fructueuse occupation pour vostre esprit, de faire entendre au monde, que la meilleure partie du temps se perd à la recherche des choses superflues, & que la vie bien souuent se trouue passée, tandis qu'on fait des provisions pour la passer? Regardez tout ce qu'il y a d'hommes au monde, & les considerez vn pour vn, ou tous à la fois, vous n'en trouuerez pas vn qui ne remette sa vie au lendemain. Demandez vous de quoy cela nuit? De plus qu'il ne se peut dire. Car ils ne vivent pas, mais ils viuront: ils different toutes choses d'vn iour à l'autre: Quand nous ne ferions autre chose qu'y penser, la vie nous deuanceroit tousiours: mais à cette heure estans lents & paresseux comme nous sommes, elle passe au delà de nous, comme estrangere: & n'y a iour qu'elle ne se perde, bien qu'elle ne finisse qu'au dernier. Mais de peur de faire vn liure plustost qu'vne lettre, & vous remplir les mains de papier, ie me reserueray pour vne fois à disputer contre ces pointilleux si deliez qui oublient de faire, tant ils sont empeschez à parler.

## ÉPISTRE XLVI. ARGUMENT.

1. *Les beaux Livres , quelque gros-  
seur qu'ils ayent ne sont iamais  
longs.*

I. J'ay reccu vostre livre que vous m'au-  
liez promis , & l'ay ouuert , pensant  
ne faire qu'y mettre le nez , & le refermer  
tout aussi tost , pour le lire vne autre fois  
quand i'en aurois la commodité. Mais ie  
l'ay trouué si bien à mon goust , qu'il a fallu  
que ie sois allé de long. Je ne scaurois  
mieux vous faire croire ce qu'il m'en sem-  
ble , que de vous dire , qu'encore que sa  
grosseur le fera plustost estimer quelque  
ouurage de Tite Liue, ou d'Epicure , que le  
vostre , ou le mien : ie n'ay pas laissé de le  
trouuer court , & ne m'est point party des  
mains que ie ne l'aye couru de bout en  
bout. Il se faisoit tard : ie mourois de faim.  
La ploye me menaçoit : mais avec tout ce-  
la , i'en ay veu la fin. Il ne m'a pas réjouy  
seulement : il m'a contenté. Quelle viuaci-  
té d'esprit , qu'elle force de courage n'y ay-  
ie point reconnuë ? Je dirois quelle saillie,  
si en quelque endroit il y eust des reprises  
d'haleine & des rehaussemens par interval-

les. Mais il n'y en a point : tout y est si continu que ie puis dire , que c'est vne besogne virile , & vrayement sacrée : & cependant il ne laisse pas d'y auoir tousiours quelque trait agreable aux lieux où il s'est offert occasion d'y mesler de la douceur. Vous estes grand, il le faut auotier , & releué, comme i'ay tousiours desiré que vous soyez, & comme ie prendray plaisir de vous voir continuer. Il se peut bien faire que l'abondance de la matiere vous a seruy de quelque chose : C'est pourquoy ie conseilleray tousiours de la prendre fertile , qui occupe l'esprit , & qui l'excite. Je vous en diray dauantage de vostre liure , quand ie l'auray repassé encore vne fois. Le jugement que i'en fais à cét'heure , c'est comme si ie l'auois seulement oüy , & non pas leu. Laissez-le moy fouïller , & ne craignez point que ie ne vous en die librement ce que i'en trouueray. O que vous estes heureux de n'auoir rien qui me donne sujet de vous mentir de si loïn , si ce n'est que suiuant la corruptions du secle , ie voulusse mentir par accoustumance , ne pouuant mentir par occasion.

# EPISTRE XLVII.

## ARGUMENT.

1. *Comme il faut vivre avecque les Serviteurs.*
2. *Que leur employ est different, selon qu'il plaist à la Fortune.*

**I**E suis bien aise d'entendre de ceux qui viennent de vos quartiers, comme vous vous comportez doucement avec vos serviteurs. Vous estes trop suffisant, & trop judicieux, pour en user autrement. Sont-ce serviteurs? ce sont hommes: ce sont domestiques: ce sont petits amis; Et si nous considérons que la Fortune a le mesme commandement sur nous qu'elle a sur eux, ils peuvent dire; nous sommes tous conservateurs. C'est pourquoy je me ry de ceux qui penseroient s'estre fait grand tort, d'avoir fait manger vn serviteur avec eux. Pourquoy le font ils? par vne coustume vaine & fastueuse, qui s'est introduite, qu'un maistre ne mangeroit pas à son aise, s'il n'avoit vne douzaine de valets debout à ses costez. Monsieur est à table, qui se remplit; & à peine de crever, se met des viandes au ventre, qu'il est puis apres bien empesché d'en faire sortir. Et cependant les pauvres serviteurs sont là,

qui n'osent pas seulement mouuoit les lèvres. S'ils soufflent, aussi tost le baston est sur les espauls : vn touffement, vn esternuement, vn hoquet, qui sont choses casuelles, leur sont crimes irremissibles. De quelque façon qu'ils interrompent le silence, ils sont asseurez des estriuières, ou de quelque chose de pis, & demeurent en cette posture, & en ceste abstinence iusques au iour. De là vient que n'osant rien dire en la presence de leurs maistres, ils parlent en leur absence : au lieu qu'autrefois ceux à qui leurs maistres permettoient de parler, non deuant eux seulement, mais avec eux, & ne leur faisoient point coudre la bouche, comme on fait au iourd'huy, presentoient librement leurs testes pour celles de leurs maistres; & s'ils les voyét prests de tomber en quelque peril, s'y exposoient volontairement, pour les en garantir. Ils parloient en compagnie : mais ils se taisoient en la torture. De cette mesme arrogance est procedé le prouerbe qui se dit communément.

*Autant de valets, autant d'ennemis.*

On se trompe; ils ne sont point nos ennemis: mais nous leur en donnons tout le sujet que nous pouuons. Je n'allegue point l'inhumanité que nous auons, d'employer des hommes aux mesmes seruices où nous employôs des bestes. Cependant que nous sommes à table, l'vn a charge de marcher sut ce que nous crachons : l'autre, de ramasser ce que

laissent tomber des yvrognes, que bien souvent seront si saouls, qu'ils ne verront goutte : l'autre avecque vne adresse estudiée donnera de la viande à la compagnie : il montrera sa suffisance à trouver bien les jointures de l'aïlle, ou de la cuisse de quelque oiseau. Misérable certainement, de n'estre au monde que pour couper vne perdrix, ou vn levraut de bonne grace ; si ce n'est que celuy qui pour la volupté tient escole de cette science, l'est encores plus que luy, qui ne l'apprend que par nécessité. Vn autre qui sert au buffet, est paré comme vne femme, & luy fait-on disputer sa jeunesse contre les années. Il est hors d'un âge où son maistre le veut ramener par artifice, & porte déjà l'habit de soldat, qu'il luy fait abbattre le poil avec le rasoir, ou arracher du tout. Il passe toute la nuict sans dormir, vne partie à setuir son maistre à table, & l'autre à le contenter au liect. Vn autre, qui a charge de tenir le controle des actions de ceux qui sont à table, se tient là planté à les regarder, afin que selon qu'ils auront mieux fait leur deuoir, ou de flater, ou de boire, ou de causer, il les fasse reuenir le lendemain. Adjoustez-y ceux qui vont acheter la viande, qui sçauent exactement le goust du maistre, ce qui l'excite, ce qu'il est bien-aise de voir ; quelle nouveauté luy rend l'appetit, dequoy il est ennuyé, & ce que ce iour-là il prendra plaisir de manger.

Cependant il penseroit auoir perdu la Noblesse, s'il auoit appellé quelqu'un de ses seruiteurs à manger avecque luy. Les Dieux sont bien plus iustes, qui pour retribution de cette arrogance, leur donnent bien souuent des maistres du nombre de ceux qu'ils ont ainsi méprisez. l'ay veu chez Caliste celuy qui auoit esté son maistre, qui luy auoit mis l'escrireau, & l'auoit mis en vente parmy ses esclaves de rebut, receuoir cest affront à la porte, qu'on l'ouuroit aux autres, & que luy seul estoit empesché d'entrer. Le seruiteur, qui auoit esté mis en la premiere dixaine, par où le Crieur commence sa proclamation, rendit le change a son maistre; & comme il ne l'auoit pas estimé digne de sa table, il voulut passer plus outre en sa reuence, & ne l'estima pas seulement digne de sa maison. Ce maistre auoit vendu Caliste: mais combien de choses vendit depuis Caliste à son maistre? Voulez vous remarquer comme celuy que vous appelez vostre seruiteur, est de mesme origine, qu'il iouit du mesme ciel. qu'il respire le mesme air? C'est sous la mesme condition de viure & de mourir que vous? Il vous est aussi possible de le voir libre, comme à luy de vous voir seruiteur. Combien pensez vous qu'il y eust d'hommes de bonne maison, & qui par le seruice qu'ils faisoient à la guerre s'acheminoient à la qu'alité de Senateur, qu'en la défaite de

Varus la Fortune fist descendre à des seruiteurs indignes, & rendit les vns bergers & les autres gardiens de quelque loge au milieu des champs. Et puis méprisez vn homme pour estre en vn estat où vous pouuez estre reduit ? Le ne veux pas m'embarquer en ceste matiere, & disputer de l'usage des seruiteurs à qui nous sommes si superbes, si cruels, & si contumelieux. Toutefois voicy la regle que i'en fay. Viuez avecque vos inferieurs, comme vous voulez que vos Superieurs viuent avecque vous. Autant de fois que vous representerez la puissance que vous auez sur vostre seruiteur, autant de fois representez-vous que vostre maistre n'en a pas moins sur vous. Ouy, mais ie n'ay point de maistre: vous estes encore ieune : vous en pourriez bien auoir vn. Ne sçauéz-vous pas en quel âge Heçube fut esclaué, en quel âge le furent Cressus, la mere de Darius, Platon, & Diogene ? Viuez doucement avecque vos seruiteurs : donnez-leur de la priuauté: faites les deuiser, deliberer, & manger familièrement avecque vous. Je sçay bien qu'en cét endroit tous nos delicats se vont écrier, Qu'il n'est rien de si mal-seant & de si vilain que ceste communication ; Et cependant tous braues & altiers comme ils sont, ie les trouueray bien souuent, baisant la main aux valets des autres. Ne voyez-vous pas mesme comme nos peres ont reconnu, qu'il y auo

trop d'enue au nom de maistre, & trop d'injure au nom de seruiteur; Ils appelloient ie maistre, pere de famille; & quand ils vouloient signifier les seruiteurs, ils disoient ceux de la maison. Ceste obseruation est encore auiourd'huy gardée Aux Comedies. Ils instituent vne feste, où non seulement ils voulurent que les seruiteurs mangeassent avecque leurs maistres, mais aussi leur donnerent des honneurs, & leur remirent la jurisdiction de leur famille, comme si leur maison eust esté vne petite Republique. Et quoy donc; ie feray seoir tous mes seruiteurs à ma table? Comme vous n'appellez pas indifferemment tous ceux qui sont libre, à manger avecque vous; ainsi ferez-vous distinction des seruiteurs: Vous-vous trompez, si vous pensez que ie rejette vn muletier, pource que c'est vn muletier, ou vn vacher, pource qu'il est vacher. Ie n'auray point d'esgard à leurs charges, mais à leur vie.

II. Il dépend de nous d'estre ou bons, ou mauuais: mais d'estre employez à vne chose ou à l'autre, ceste distinction appartient à la Fortune. Faites-en manger quelques-uns avecque vous, pource qu'ils en sont dignes, & les autres, afin qu'ils le deuiennent. S'ils ont quelque chose de seruite, comme cela se peut faire; par la conuersation qu'ils ont avecque des personnes sordides, ils le perdront, s'ils sont receus en la compagnie

de gens d'honneur. Ce n'est pas *in foro* seulement, *vel incuria*, qu'il faut chercher amy : Si vous y prenez garde, vous n'aurez que faire d'aller si loing. Bien souuent vne bonne matiere chomme à faute d'ouvriers, faites-en la preuue. Vn homme est mal- aduisé qui marchande vn cheual, s'il s'amuse à regarder la bride & la selle. Aussi est-ce luy qui fait iugement d'un homme, ou par ses habits, ou par sa condition, qui n'est autre chose qu'une robe qu'il a tout à l'entour de luy. Est-il serf? ouy : mais peut-estre il a l'ame libre. Est-il serf? Quel mal luy fait cela? Montrez m'en vn qui ne le soit point. L'un sert aux femmes, l'autre à l'argent, l'autre aux honneurs & tous à la crainte d'un general. Je vous feray voir vn homme de qualité Consulaire, qui fait sa maistresse d'une vieille, vn riche qui sert vne chambriere, & de ieunes gens meilleures maisons, qui seruent à des Comediens. De toutes les seruitudes la plus indigne, c'est la volontaire. Ne croyez pas ces glorieux, qui vous disent, qu'il ne faut pas faire bon visage aux seruiteurs : gardez vostre auantage : mais sans arrogance, faites qu'ils vous respectent, & non qu'ils vous craignent. On me dira, peut-estre, qu'à mon compte, il faudroit affranchir tout ce qu'il y a de seruiteurs, & qu'il n'y eust plus de difference d'eux à leurs maistres. On se trompe : ce n'est point mon intention : mais, comme

ie viens de dire , ie veux que les seruiteurs respectent les maistres , & non qu'ils les craignent. Le voy bien que c'est, direz-vous: vous voulez qu'ils viuent avec moy comme mes chiens , ou comme gens qui me viennent voir à mon leuer. Les Dieux se contentent qu'on les respecte , & qu'on les aime. Vn Maistre est iniuste , s'il demande plus qu'il ne faut. Où il y a de la crainte, il ne peut y auoir d'amour. Vous faites donc tres-bien à mon iugement , de ne vouloir point que vos seruiteurs vous craignent , & de ne les chastier quand ils faillent , d'autre chose que de paroles. Il est des occasions où il est necessaire de frapper : mais ce n'est pas à dire qu'aussi-tost qu'une mouche nous picque , il faille auoir le baston en la main. La delicatesse nous amene ordinairement à cette rage , qu'aussi-tost qu'il nous arrive quelque chose , autrement que nous ne voudrions , nous entrons en cholere , & voulons faire comme les Roys , qui bien qu'ils n'ignorent pas , que par la grandeur de leur Fortune , ils sont hors de la portée de toutes iniures , & que le reste du monde n'est que foiblesse aupres de leur force; toutesfois pour auoir sujet de faire déplaisir, se plaignent d'en auoir receu. Ie ne vous entretiendray pas dauantage , parce que ie scay bien qu'il ne vous faut point de remontrances. Vn homme de bien se plaist en sa prou-  
d'homme : il ne s'en djuertist iamais : la

malice comme vne girouette se tourne tantost d'un costé, tantost de l'autre : & sans regarder si le change luy porte quelque advantage, pense tousiours auoir assez fait d'auoir changé.

## ÉPISTRE. XLVIII.

## ARGUMENT.

1. *Le mal, comme le bien, doit estre commun entre les amis.*
2. *Les Sages desirent le profit de leurs amis; & les fols ne fondent l'Amitié que sur leur propre interest.*
3. *Fuir la Sophisterie.*
4. *La Philosophie nous promet de nous faire égaux aux Dieux.*

J'ay receu de vous vne lettre sur le chemin, aussi longue que le chemin mesme. L'en reseruetay la responce pour vos aurebois. Car il n'est pas possible que ie vous donne vn bon conseil, que premiere-ment ie ne me retire à part pour y penser. Je sçay bien qu'auant que me consulter, vous auez esté long-temps à vous y refoudre. Je vous laisse donc à penser, si ie doy legerement décider ce que vous auez eu de la

peine à me proposer : puis , il y a des considerations en moy , qui ne sont point à vous . Je parle en Epicurien : mais quoy que ie die , rien ne me peut estre considerable pour vous , qu'il ne le soit pour moy .

I. Si ce qui vous touche ne me touche , ie ne suis pas vostre amy : nous ne deuons rien auoir de separé . Bien & mal , tout est partageable entre nous : tout nous est commun aussi n'est-il pas possible qu'un homme viue heureusement , qui ne tourne les yeux que sur soy-mesme , & qui ne considere que son profit . Il faut que vous viuiez pour vn autre , si vous voulez viuire pour vous . Cette société , parce qu'elle nous mesle les vns aux autres , & nous apprend qu'il y a quelque droit vniuersel entre les hommes , est le sainctement & religieusement obseruable ; mais encore plus , parce qu'elle sert à l'entretien de cette autre plus intime & plus estroicte , de laquelle ie vous ay parlé . Si beaucoup de choses vous sont communes avec vn autre , à qui la seule humanité vous oblige , toutes le vous seront avec vn amy . Voilà , Lucilius , dequoy ie voudrois que tous ceux-cy qui sont si subtils , me fissent des leçons , & qu'ils m'appriussent plustost ce que ie suis obligé de faire , ou pour vn amy , ou pour vn homme , que non pas combien ces mots d'homme , & d'amy ont de signification .

## 232 LES EPISTRES

I. La Sagesse & la Folie me monstrent des chemins differens; à laquelle me rangeray-je? quel party estes vous d'aduis que ie preme? La Sagesse a de l'amitié à l'endroit de tous les hommes: La Folie n'a pas mesmes de l'humanité à l'endroit de ses amis: La Sagesse se prepare pour l'vtilité de ses amis. La Folie se prepare des amis pour son vtilité.

III. Vous me tournez les paroles d'un sens à l'autre, & vous amusez à ranger les syllabes: mais me voudriez-vous bien faire croire, que si ie ne scay faire des interrogations capricieuses, & des propositions veritables, & tirer vne conclusion fausie pour l'approbation d'un mensonge, que ie ne pourray cognoistre ce que ie doy fuyr ou desirer. Je rougis de honte, qu'en l'âge où nous sommes, nous nous jouions d'une chose de telle importance. Un rat est vne syllabe; un rat mange le fourmage, il s'ensuit donc qu'une syllabe mange le fourmage. Prenez le cas que ie ne scache me deffaire de cette surprisè; en quel inconuenient tomberay-je, ou qu'est-ce qu'il m'en sera de pis? Ce sera peut-estre, que quelque iour pensant prendre un rat au tresbuchet, ie n'y prenne vne syllabe; ou que si ne i'y prens garde, vne syllabe ne mange mon fourmage. Mais peut-estre cette consequence semblera plus subtile & mieux tirée. Un rat est vne syllabe, vne syllabe ne mange point de

fourmage, vntat donc ne mange point de syllabe. O niaiseries vrayement digne de petits enfans ? Est-ce pourquoy nous fronçons les sourcils ? Est-ce pourquoy nous nous laissons croistre la barbe ? Est-ce que nous enseignons avec vn visage si melancolique & si rechigné.

IV. Voulez-vous sçauoir ce que la Philosophie promet aux hommes ? Conseil. L'vn se void prest à mourir, l'autre n'a de quoy viure : l'autre est en peine pour la conseruation de ses richesses, & l'autre enuieux de celles d'autruy. Cettuy-là craint sa mauuaise fortune : cettuy-cy est en ombrage, pource qu'il void que tout luy succede. Ses prosperitez luy sont suspectes : il voudroit bien t'en demesler. L'vn est mal avec les hommes, & l'autre n'est pas bien avec les Dieux. A quoy luy peuuent seruir toutes ces badineries que vous leur alleguez ? Il n'est point question de rire. Ceux qui vous appellent sont en peine. Les vns ont perdu leurs biens sur la mer, les autres sont prisonniers, les autres malades, les autres necessiteux, les autres ont arrest de mort, & desia le glaiue est tiré pour leur frapper la teste. Vous leur auez promis à tous du secours : A quoy vous amusez-vous ? où pensez-vous ? Cettuy-cy que vous entretenez de chansons, assentez-le. Tout ce que vous voyez icy d'affligez, iertent les yeux sur vous. Toute esperance d'auoir

secours que de vous est perduë pour eux. Ils vous prient de remedier à leurs inquietudes & avec le flambeau de verité leur donner moyen de se remettre en chemin. Faites-leur cognoistre les choses que la Nature a fait necessaires, & celles qu'elle a fait superflues, combien il y a peu de peine à suivre ses regles, combien est contente, & pleine de toutes commoditez la vie de ceux qui s'y rangent, & combien au contraire ont d'anxietez & d'amertumes ceux qui se conduisent par opinion. Apprenez-leur à vaincre leurs passions, ou pour le moins à les moderer. Pleust à Dieu que routes ces Sophisteries ne fussent qu'inutiles. Elles sont pernicieuses, ie le vous monstreray quand vous voudrez, & vous feray aduouër, Qu'il n'y a rien qui rompe & debilité vn bel esprit, comme font ces subtilitez. I'ay honte de dire comme ils équipent vn homme contre la Fortune, & quelles armes ils luy mettent en main pour la combattre. C'est icy le chemin du souuerain bien par où vous allez. Vous ne trouuez que des richeries & des exceptions infames à ceux mesme qui sont au tableau du Preteur. Car à quoy tendent vos interrogations captieuses, sinon à surprendre vn homme pour luy faire faire quelque faute en la forme de proceder? Mais comme le Preteur releue ceux-cy, la Philosophie tout de mesme releue les autres, & les rétablit en leur entier. Qu'avez-vous à faire

de nous tenir de si magnifiques langages, pour les accompagner apres de si peu d'effect? Vous nous promettez de nous mettre l'ame en si bonne assiette que l'or & le fer nous esbloüyront aussi peu l'un que l'autre; & de nous fortifier tellement contre tout ce que les hommes craignent, & qu'ils desirent, que nous foulerions aux pieds; Et cependant vous nous remettez comme des enfans à cognoistre nos lettres. Que voulez-vous dire? Est-ce là le chemin d'aller au Ciel? car la promesse que m'a fait la Philosophie, c'est que j'iray du pair avec Dieu. C'est ce qu'elle m'a dit en me conuiant: C'est ce qui m'amaine: tenez moy parole. Croyez-moy donc, Lucilius, instriguez-vous le moins que vous pourrez en ces exceptions, & positions de Sophistes. Rien ne sied mieux à la preud'homme que la franchise & la simplicité. Quand vous aurez à vivre beaucoup d'années, mesnagez-les si bien que vous voudrez, vous n'avez du temps que ce qu'il vous en faut pour les choses necessaires: ie vous laisse à penser, en ayant si peu comme il vous en demeure quelle apparence il y auroit de l'employer aux superflus.

# EPISTRE XLIX.

## ARGUMENT.

1. *Les objets nous rappellent bien souvent la memoire de nos amis absens.*
2. *De la vitesse du Temps.*
3. *Pour bien mourir , il faut souvent penser à la mort.*
4. *La Nature nous a donné une raison imparfaite, mais elle nous a rendus capable d'instruction , pour la rendre parfaite.*

I. **I**L faut avouer , Lucilius ; qu'il y a de la nonchalance, quand nous ne nous souvenons point de nos ames, si quelque objet ne nous les represente. Mais si est-ce que quelquefois le regret de leur esloignement fera dans le fonds de nostre ame ; sans se produire. Quelque lieu qui nous environne fera sortir au iour , & ne resuscitera pas leur memoire comme morte, parce qu'elle ne l'est point, mais la rappellera lors diuertie à quelque autre imagination : ny plus ny moins que si apres la mort d'une personne qui nous estoit chere , vn vallet, vne robbe, vne maison nous ramentoiuent sa perte , &

refraîchissent vne amertume, qui desia par le temps auoit commencé de s'adoucir. Vous ne sçauriez croire comme la campagne, & Naples principalement, à la veüe de vostre maison, m'a renouvelé le déplaisir que i'ay de n'estre plus avec vous. Vous ne m'estes iamais plus present que quand ie vous esloigne. Il m'est auis que ie vous vois boire vos larmes, & resister naïfvement à ces agreables tesmoignages que la passion me produisoit de vostre amitié.

II. Il me semble qu'il n'y a rien que ie vous perdis: mais dequoy ne pouuons-nous dire, ce fut hier, si nous nous en voulons ressouuenir? Il n'y a rien que i'estois à l'escholle du Philosophe Sotion: il n'y a rien que i'ay commencé de plaider: il n'y a rien que i'ay quitré le Palais: il n'y a rien que i'ay cessé d'y pouuoir aller. La diligence du temps est infinie: le moyen de s'en apperceuoir, c'est de regarder derriere nous: car quant à ce qui est present, il passe avec vne fuitte si precipitée que nous n'auons pas loisir de le considerer. Voulez-vous que ie vous en die la raison? Tous les temps qui sont passez sont en vn lieu. Vous les voyez tout à la fois; ils sont tous en vn monceau, de là toutes choses descendent en abysme d'oubly: Et d'ailleurs il n'y peut auoir de long intervalles en vne chose qui est toute courte. Ce que nous viuons n'est autre chose qu'un point: mais la Nature, pour nous le faire

trouuer plus long, en a fait plusieurs parties : De l'enfance elle en a fait vne : de l'aage puerile vne autre : de l'adolescence vne autre : de l'âge d'homme, inclinant vers la vieillesse, vne autre : & de la vieillesse la fin. Voyez combien de degrez elle a mis en si peu d'espace. Il n'y a rien que ie vous alla conuier, quand vous vous mistes en chemin pour aller où vous estes ; & toutesfois ce rien est vne bonne partie de nostre âge, pensons que nous en serons bien-tost au bout. Il ne m'a pas tousiours esté aduis que le temps courust comme il fait à cette heure. Ie ne sçay si c'est que ie me sens près du bout, ou que ie commence de penser au mauuais ménage, que i'en ay fait : mais ie trouue qu'il va si viste, que presque ie ne me le puis imaginer. C'est pourquoy ie ne fus iamais si en cholere, que ie suis contre ceux qui dependent le temps en choses superflues, & ne considerent pas que quelque espargne qu'ils en fassent, il n'y en a pas à demy pour les necessaires. Ciceron dit, que quand il y auroit encore vne vie au bout de la sienne, il n'en auroit pas assez pour lire les Poëtes Lyriques. I'en dy de mesme des Dialecticiens. Encore ils ne baguenaudent pas de si bonne grace ; & qui pis est, il leur est bien aduis qu'ils font quelque chose de grande importance, au lieu que les autres font profession ouuerte de donner du plaisir. Ie ne dy pas qu'il ne les

faillie voir, mais il les faut voir seulement & leur donner le bon iour de la porte, de peur qu'on ne vous en fist accroire, & qu'il ne nous fust aduis que ce ne fust quelque chose de plus profitable qu'il n'est pas. Que vous sert-il de vous consumer avec vne question qu'il y a bien plus d'esprit à mesprier qu'à résoudre? C'est à faire à vn homme qui n'a doute de rien, & qui ne part qu'à la commodité, de rassembler iusques aux plus petites choses, & ne vouloir rien laisser derriere luy. Quand l'emy nous vient sur les bras, & que l'alarme est au camp, la necessité nous fait tomber des mains ce que la paix & le repos nous auoient fait amasser. Je n'ay pas le loisir à cette heure de rechercher les significations d'vne parole ambiguë, & de faire voir en cela mon bel esprit.

*Voyez courre le peuple, & border les remparts.*

*Voyez le feu aigu luire de toutes parts.*

La guerre me bruit aux oreilles: il me faut pouruoir d'vne ame genereuse, & qui ne s'estonne de rien ouyr. Si en nostre ville assiégée, où les femmes & les vieillards portent des pierres pour la defence de la muraille, & les capables de porter les armes, sont avec l'espée à la main derriere la porte, attendant ou demandant qu'on la leur ouvre, pour sortir sur l'endemy, qui de son costé par battesie, s'appec & mine, fait trembler la terre

sous les pieds, & n'oublie rien afin de pou-  
 uoir entrer, vous me voyez bien de loisir  
 dans vne chaire mettre en auant ces plai-  
 santes questions. Ce que vous n'avez point  
 perdu, vous l'avez, vous n'avez point perdu  
 de cornes, vous avez donc des cornes, &  
 toutes telles autres resueries faites au moule  
 de cette-cy, ne diriez-vous pas que i'aurois  
 perdu le sens? Vous en pouuez dire autant à  
 cette heure: Le suis assiegé encore en vn sie-  
 ge de ville: Le danger seroit au dehors & la  
 muraille me couvrirait de l'ennemy; mais à  
 cette heure ce qu'il me veut tuer est de-  
 dans moy. Le ne suis pas de loisir d'écouter  
 vos niaiseries, i'ay bien autre chose à de-  
 mesler: que dois-je faire?

III. La mort me suit, la vie me quitte  
 donnez-moy quelque bon aduis: faites que  
 ie ne faye point la mort, & que la vie ne me  
 fuye point; parlez-moy de la constance  
 qu'il faut auoir aux aduersitez, & de la re-  
 solution aux choses inéuitables. Faites que  
 ie me contente du peu de temps que i'ay à  
 viure, & apprenez-moy, que l'importance  
 de la vie n'est pas en l'espace, mais en l'usa-  
 ge; & qu'il peut arriuer, voire qu'il arriue  
 souuent, qu'un aura esté long-temps au  
 monde, & n'aura pas beaucoup rescu. Di-  
 tes-moy, quand ie me vay coucher: Il se  
 peut faire que vous ne vous leuez jamais.  
 Quand ie suis leué, il se peut faire que ja-  
 mais vous ne vous coucherez. Quand ie

fors de la maison : il se peut faire que vous n'y r'entrez plus : Quand i'y suis rentrez il se peut faire que vous n'en sortirez plus. Vous vous abusez, si vous pensez que ce soit seulement en vn batteau, que nous sommes à deux doigts de la mort : c'est par tout. Elle se peut bien quelquefois montrer prez de nous, mais toujours elle est aultre part en vn lieu qu'en l'autre. Dissipez-moy ces tenebres : vous aurez moins de peine à m'enseigner vne chose à laquelle ie suis preparé.

IV. La Nature nous a fait capables d'instruction, & si nous n'auons vne raison parfaite, nous en auons vne qu'il y a moyen de conduire à la perfection. Parlez-moy de la Justice, de la Pieté, de la Frugalité, de la Chasteté, tant de celle qui nous garde d'attenter sur le corps d'autruy, que de celle qui nous rend soigneux de conseruer le nostre: si vous ne me destournez point du chemin ie seray bien-tost où ie veux aller : Car comme dit le Tragique.

*La verité parle sans artifice.*

Et pource il ne la faut point impliquer. Le déguisement est la chose du monde la moins conuenable aux mouuements d'vne belle ame, & la plus indigne de ses desseins genereux & releuez.

## EPISTRE L.

## ARGUMENT.

1. *Nous sommes tous auengles en nos passions.*
2. *Les Vices sont plus corrigibles en ieunesse qu'en vieillesse.*
3. *La Vertu est comme naturelle en l'homme, & le Vice estrangier.*

I. **V**OS dernieres lettres sont de si vieille date, que i'ay pensé que ie ne gagnerois rien de demander de vos nouvelles à celuy qui me les a rendües. Il faudroit qu'il eust bonne memoire de se souuenir de si loin. Toutefois ie n'en suis point autrement en peine, parce que ie sçay bien que vous auez desia l'ame en si bon estat, qu'en quelque lieu que vous soyez, ie ne puis ignorer ce que vous faites. Car que pouuez vous faire autre chose que trauailler iournellement à repater vostre vie, despoüiller quelque vne de vos erreurs, & reconnoistre, que bien souuent le defaut que vous pensez estre aux choses, est en vous mesme? Il est des Fautes que nous imputõs aux lieux ou au temps, & ne prenons pas garde que rien n'en est cause que nos vices, qui nous accompagnent en quelque part que nous allons.

II. Vous sçavez bien qu'Harpaste, la folle de ma femme, m'est demeurée comme vne charge hereditaire, car autrement ie ne suis pas homme à qui ceste maniere de monstres soit bien agreable. Si ie veux passer mon temps de quelque fol, ie ne suis point en peine de le chercher bien loin, ie me donne du plaisir de moy-mesme. Cette pauvre femme a tout d'vn coup perdu la veuë : vous aurez peut-estre de la peine à croire ce que ie vous vay dire, mais cependant il n'est rien plus veritable, elle ne sçait pas qu'elle est aucugle, & ne cesse de dire à son Gouverneur, que la maison est obscure & qu'il la mene en vne autre. Il ne faut point douter que tout ce que nous sommes nous ne fassions ce que nous nous rions de luy voir faire. Personne ne pense estre auare: personne ne pense auoir des passions. Toutefois les aucugles se pouruoient d'vn guide: mais nous en quelque erreur que nous soyons, nous ne nous pouuons laisser mener: l'Ambitieux dit, Que ce n'est pas son humeur de l'estre, mais qu'au temps où nous sommes, il est impossible de vitre d'autre façon: Le Prodiges, Qu'il n'aime pas la depense: mais qu'il est necessaire d'en faire, ou se bannir de la Cour. Le Querelleux, Qu'il n'ayme rien tant que la paix: mais que c'est son malheur, & les suiets qu'on luy en donne, plustost que son inclination. Vn vagabond, qui ne donne point de force à sa

vie, s'excuse sur la jeunesse. Que sert de se flatter? nostre mal ne vient point de dehors il est dans nous: nous l'auons au sein: & de ceste ignorance d'estre malades, vient la difficulté principale de nous guerir.

I I. Si vne fois nous entreprenons ceste cure, que de douleurs, & indispositions il faudra remuer? A ceste heure que la maladie n'est pas encore enuicillie & qu'elle seroit plus remediabile, nous ne cherchons pas seulement le medecin; Et les ames tendres, & qui n'ont point encore eu de part à la corruption du siecle, seroient faciles à se remettre au chemin, s'il leur estoit monstré. Il faut qu'un homme soit bien reuolté contre la Nature, s'il ne se trouue quelque moyen de l'y ramener. Nous auons honte d'apprendre à estre gens de bien, & de chercher vn maistre qui nous l'enseigne: mais si est-ce qu'on se trompe d'esperer qu'un si grand bien nous arriue fortuitement. Il y faut de la peine, & toutesfois non pas beaucoup, si, comme j'ay dit, nous formons nostre ame de bonne heure, & la redressons tandis que le mauuais ply qu'elle a pris ne fait que commencer. Mais ie ne tiens pas que ce qui est dur, ne puisse auoir quelque remede: toutes difficultez sont expugnables à l'affiduité du soin, & la pertinacité du labour; Et vn cheueu mesme est redressable, quelque tortu qu'il soit. Ces pieces de bois, dont nous faisons nos chevrons, &

nos poutres, s'estendent au sentiment de la chaleur, & contre la force que Nature leur a donnée s'accomodent aux services où nous les voulons employer. Combien plus heureusement nous succedera ceste diligence au racoustrement de nostre ame, qui est la chose du monde la plus flexible & la plus souple. Car qu'est-ce l'ame qu'un esprit, qui de quelque façon est reduit en soy-mesme, & qui fait d'autant moins de resistance, qu'il est plus simple & plus deslié ?

IV. Croyez - moy, Lucilius, ne desespérons point de nous, parce que nous sommes de long-temps accoustumés au vice. Il n'est point de sage qui n'ayt esté fol. Nous auons esté tous préoccupés. Il faut apprendre les vertus, & desapprendre les vices. Mais ce qui nous doit donner plus de courage de nous reformer, c'est, que depuis qu'un bien est une fois entre nos mains, il ne nous eschappe jamais : La profession en est perpetuelle. La Vertu ne se desapprend point. Les Vices en nos ames sont plantés en un terroir estrange; & pource il est bien-aisé de les en chasser, & faire qu'ils n'y reviennent plus. Les choses qui sont en un fonds qui leur est propre, s'y conseruent facilement. La Vertu est selon nature : les vices sont ses ennemis déclarez. Mais comme les Vertus une fois logées en nostre ame, n'en sortent point, & n'est rien de si peu de peine que de les y retenir : ainsi la resolution de

les aller querir est difficile, pource que c'est l'ordinaire d'une ame folle & indisposée, de craindre ce qu'elle n'a point essayé : il la faut donc forcer, afin qu'elle commence. Ce n'est point vne medecine de mauuais goust : il y a du plaisir à la prendre, aussi bien que du profit. La Philosophie a cela, qu'en la guerison mesme, elle nous est agreable, au lieu que les autres remedes ne plaisent qu'apres la guerison.

## EPISTRE LI.

## ARGUMENT.

1. *Fuir les lieux qui cōnuient à la débauche.*
2. *Les voluptez nous gastent : le mespris de la mort nous rend maistres de nos passions, & de la fortune.*
3. *Les lieux austeres sont plus propres à mediter le bien de l'ame, que les delicieux.*

**C**Hacun fait comme il peut, Lucilius. Vous estes en Scille, où vous auez pres de vous Æthna, ceste montagne, de qui on parle tant. Valgus & Messala l'appellent vniue: mais ie ne sçay pourquoy, veu qu'il

se trouue assez de lieux qui iettent du feu, non seulement aux endroits esleués, ce qui se voit plus souuent, à cause de la nature de cét Element qui cherche tousiours le haut, mais aux campagnes mesmes. Pour moy ie me contente de Baies, & puis que ie ne puis mieux. I'en party le lendemain que i'y fus arriué. Ceste infinité de delices que la Nature y a produites, & de qui tant de louanges sont ordinairement en la bouche des voluptueux, me fait auoir peur d'y demeurer.

I. Et quoy donc ? est-il possible qu'il y ait des lieux qu'on doie haïr? le ne le dy pas: Mais comme vn homme d'honneur ne prend pas de toute sorte de robes, ny ne porte de toutes couleurs indifferemment? non qu'il ait de la passion aux robes, ny aux couleurs ny qu'il en aime, ou haïsse l'vne plus que l'autre; mais parce qu'il en trouue qui sont mal seantes à l'estat qu'il fait de la modestie ainsi est-il des contrées éuitables au Sage, & à celuy qui le veut estre, sinon pour sa corruption, à tout le moins pour le scandale des bonnes mœurs: Et pource s'il se veut retirer, ce ne sera point au Canope d'Egypte, encore que le Canope n'empesche personne d'estre homme de bien, ny à Baies non plus. C'est depuis quelque temps la retraite des vices: Et comme si le lieu auoit quelque priuilege, la desbauche s'y licencie & s'y relasche extraordinairement. En l'election

d'une demeure, il faut penser de l'esprit aussi bien que du corps. Comme ie ne voudrois pas me loger parmi des gesnes & des tortures aussi ne ferois-ie parmi des broches & des lichéfrites. Quel besoin est-il de voir des yurongnes chancelles, en vne greuc, fourmiller sur vn estang de basteaux pleins de colarions & de concerts : faire tout plein de telles follies que le luxe, qui ne reconnoist plus de loix, trouue d'autant plus agreables qu'elles sont faites en des lieux où personne ne les peut ignorer ? Nostre consideration principale est de fuir tout ce qui prouoque les vicès, endurcir nostre ame, & ne luy monstrier que le moins qu'il sera possible ce qui la peut conuier à la Volupté. Vn seul hyuer fut la ruine d'Annibal ; Ce grand Capitaine que les neiges des Alpes auoient laissé passer, fut arresté par les delices de la campagne. Il vainquit par les armes & fut vaincu par les vicès. Nous ne sommes pas moins en guerre qu'il estoit, & en vne sorte de guerre qui n'a iamais de paix ny de repos. Nous voyons en cest exemple ce que peuuent les voluptez mesmes aux ames les plus sauuages. La premiere chose qu'il nous faut faire, c'est de nous en rendre maistres : l'entreprise n'est point petite, il y faut aller d'autre façon que les gands en la main.

II. Qu'auons-nous à faire de résoudre ce que nous auons de vigueur en vn bain chaud, ou dans les vapeurs d'une estuue se-

che? Ne suons point autrement que par le travail : on se moquera de nous , de nous laisser , comme fit Hannibal à moitié du chemia , & quitter la guerre , pour nous amuser à faire bonne chere. Si la faineantise est dangereuse aux victorieux mesmes , que peut-elle estre à ceux qui sont encore au combat ? Nous auons aussi peu de suiet de nous reposer , qu'auoit l'armée d'Hannibal. Il y a du peril à reculer , & de la besogne à tenir bon. L'ay guerre contre la Fortune , & n'ay que faire d'elle , ie ne me veux point assujettir à sa domination , ou ( ce qui est plus difficile ) ie m'en veux dégager. Ce ne sont point choses où le courage se donne relâche . Si ie cede à la Volupté , il faudra que ie cede à la Douleur : il faudra que ie cede au Travail : il faudra que ie cedé à la Pauvreté. L'ambition & la Colere voudront que ie leur en fasse de mesme. Qu'est-ce que i'en puis attendre , sinon que toutes ces passions me démembrent , pour en auoir chacun sa piece ? La Liberté m'est proposée , c'est la recompence que ie me promets de mon travail. Demandez-vous quelle est ceste liberté? N'estre suiet à necessité quelconque : ne s'émouuoir de chose qui puisse attrier , & faire descendre la Fortune à la mesure de ma hauteur. Tant plus ie sentiray la puissance , tant moins ie la reconnoistray. Qu'ay-je affaire d'endurer d'elle , estant libre de mourir quand il me plaira.

III. Pour faire ces belles & saintes meditations, il faut prendre vn lieu qui ait ie ne sçay quoy de graue & de religieux Vn trop beau sejour oste quelque chose de la force de l'ame : Il ne faut point douter que la qualite des lieux ne puisse quelque chose à nous corrompre: les cheuaux qui viennent d'vn pais rude ont la corne dure, & ne se gastent iamais le pied: ceux qui sont nourris parmi des marais, & des herbages se foulent incontinent. Les meilleurs soldats viennent des montagnes: ceux des villes ne sont que poltrons. Les meilleures mains pour les armes, sont celles qui ont tenu le manche de la charruë Il n'y a point de travail qui les puisse lasser. ces beaux fils qui ont leur fraise si bien dressées, & qui sont si parfumez, sont sur les dents au bout de la premiere traite. L'austerite d'vn lieu donne ie ne sçay quelle vigueur à l'esprit, & le rend capable de faire de grands effets. Scipion en exil étoit plus honnestement à Litterne qu'à Baies. Il ne falloit pas qu'il tombast si mollement: & ces Messieurs mesme, qui les premiers osterent l'Empire à la Republique, & le mirent en leur maison. Marius, Pompée, & Cesar, bastirent bien au terroir de Baies, mais ce fut sur les coupeaux de montagnes, estimants que faisant la profession qu'ils faisoient, ils ne pouuoient mieux estre qu'en des lieux d'où ils peussent voir & descouurir tout à l'entour, Considerez l'afficte, la matiere & la façon

de leurs battiments; Vous direz plustost que ce sont des places pour la guerre, que des Palais pour le plaisir. Penſez-vous, que iamais Caton eust eu le courage de demeurer en la maison de Vatia, pour conter les courtisanes qui passent d'un bord à l'autre, voir sur vne eau toute couuerte de roses vne infinité de gondolles peintes de toutes sortes de couleurs, & oïr les villenies d'une canaille, qui du soir au matin ne fait autre exercice que chanter? N'eust-il pas mieux aimé coucher en vne tranchée, que luy-mesme auroit faite de sa propre main pour vne nuit? Aussi qui est l'homme, pourueu qu'il soit homme, qui n'aime mieux qu'on l'esueille avec vne trompette, qu'avecque la musique, de toutes les plus douces voix qu'il seroit possible d'assembler? Nous pouons bien auoir assez crié contre Baies; mais iamais assez contre les vices. Je vous prie, Lucilius, soyez-leur irreconciliable; & comme ils n'ont ny fin ny mesure à se produire, n'ayez ny fin ny mesure à les repousser. Iertez-moy dehors tout ce qui vous deschire le cœur; & si vous n'y pouuez faire autre chose, attachez-vous plustost le cœur, que de ne le vous arracher point, sur tout faites sortir les voluptez, & les tenez pour ennemies capitalles, comme les Egyptiens, ceux qu'ils appellent Phileres. Elles nous embrassent: mais c'est afin de nous étrangler.

## EPISTRE LII.

### ARGUMENT.

1. *L'Irresolution est une marque de folie.*
2. *Nous ne pouvons connoistre la vraye Sagesse, sans l'aide d'autruy.*
3. *Prendre les gens de bien pour guide de nos actions.*
4. *Le Sage méprise les loüanges.*

I. **Q**ue peut-ce estre, Lucilius, que vous allez d'un costé, nous sommes emportez de l'autre; & nous laissons ramper en un lieu, d'où nous avons envie de nous esloigner? D'où vient cette contradiction, qui lutte contre nostre ame; & ne nous laisse jamais vouloir une chose à bon escient? Nous sommes entre les resolutions, comme entre les vagues, poussez de l'une, & repoussez de l'autre: nous ne voulons rien franchement, rien absolument, rien stablement. La folie en est cause, ditez-vous, qui ne sçait ce qu'elle blasme, ou qu'elle approuve, & n'a jamais deux fois un mesme goust.

I I. Mais quand & comment sera-ce que nous nous démeslerons d'auec elle? Nous  
ne

ne le pouuons faire de nous-mesmes : nous auons trop peu de force : il faut que quelqu'un nous tende la main, & nous tire du borbier. Epicure dit, Qu'il y en a, qui sans que personne leur ayde, arriuent à la connoissance de la verité, & donnent le premier honneur à ceux qui ont cette gaillardise de se pouuoir produire d'eux-mesmes. Il fait vne seconde sorte de ceux qui ont besoin qu'on les assiste, & qui ne peuvent aller, si quelqu'un ne leur montre le chemin : mais quand on les meine, ils vont bien, entre lesquels il conte Metrodorus. Ceux-cy. semblent aussi d'un bon naturel : toutefois ils ne peuvent marcher qu'après les autres. Quant à nous, qui ne sommes point de ces premiers, si nous pouuons estre des seconds, nous serons bien. Qui se peut sauuer, lors qu'on luy ayde, n'est pas mal-habile homme, & mesme a desia quelque chose de vouloir estre sauué. Apres ces deux sortes, vous en trouuez encore vne troisieme, de ceux qui par induction sont capables de bien faire : mais il leur faut vne ayde, ou par maniere de dire, vn chasse-derriere. Epicure dit, que Hermachus est de ces derniers : aussi luy fait-il plus de caresses, mais il estime l'autre bien dauantage. Car encore qu'ils soyent arriuez tous deux à mesme fin, il ne laisse pas d'y auoir plus de louange pour celuy qui a fait vn mesme ouvrage d'une matiere plus difficile. Prenez le cas

qu'on eust fait deux bastimens aussi hauts, & aussi magnifiques l'un que l'autre : l'un sur vne roche, qui a esté bien-tost acheué, l'autre sur vne terre molle & pasteuse, où il a fallu fouiller bien auant, premier que de trouuer vn fonds assez ferme, pour porter les fondemens. En l'un tout ce qu'il y a d'ouvrage paroist : en l'autre, la meilleure partie & la plus difficile est cachée dans terre. Il en est ainsi des esprits. Les vns ont vne viuacité, qui tout aussi tost les porte où ils se proposent d'aller, les autres se veulent faire comme avec la main, & le principal de la besongne est à les fonder. S'il en falloit faire iugement, ie dirois que ceux où il y a si peu de peine, ont esté les mieux fortunez, & que les autres ont plus fait pour eux, qui par leur labeur ont acquis ce qu'ils n'auoient point eu de la Nature : & sans inclination à la Sagesse, par la diligence qu'ils y ont mise, n'ont pas laissé d'y paruenir. Nous sommes de ceux qui ont l'esprit dur & laborieux : pource résoluons-nous au travail, & appellons quelqu'un à nostre secours. Mais qui ? n'importe. Adressez-vous à ces premiers qui sont de loisir, auant des siècles passez que du present : ils ne sont pas moins capables de vous ayder.

III. Mais si vous en choisissiez quelques-uns de nostre temps, prenez garde que ce ne soit pas de ces Charlatans, qui n'ont autre

chose que des paroles , & ie ne sçay quels lieux communs , qui leur seruent en toutes occasions : mais de ceux de qui la vie presche , à qui vous voyez faire , & ce qu'ils vous enseignent de faire , & que vous ne surprenez iamais en ce qu'ils vous conseillent d'éviter : adressez-vous à ceux que vous trouuerez plus admirables à les considerer qu'à les ouyr. Vous pourrez bien aller voir ceux qui reçoient des compagnies chez eux , & discourent en leur presence, pourueu qu'ils le fassent plustost pour l'amendement d'eux & de leurs auditeurs, que par vne vanité de se faire estimer bien suffisans : Car qu'y a-t'il de plus vilain qu'un Philosophe qui recherche des applaudissemens ? Voyez-vous des malades louer un Chirurgien, cependant qu'il leur coupe un bras , ou vne jambe ? Ne dites mot ; laissez-vous penser : si ie vous voy crier , ie ne penseray autre chose , sinon que ce qui vous émeut : c'est que ie mets la main sur vostre mal. Voulez-vous faire connoistre que vous escoutez avec attention , & que vous oyez de belles choses qui vous rauissent ? Ie le veux bien. Pourquoi ne vous permettrois-ie de dire vostre aduis de ce qui vous semble de meilleur ?

IV. Pytagore commandoit à ses escoliers un silence de cinq ans : mais au bout du terme , ils n'auoient pas congé de louer , aussi tost que de parler : & de fait , pensez-vous

qu'un homme de iugement descende plus royeux de sa chaire, pour les acclamations de ie ne scay quels ignorans, qui luy disent qu'il a triomphé. Quelle occasion auons-nous de nous resiouyr, pour estre loüez de ceux qu'il nous est impossible de loüer? Fabianus parloit publiquement: mais il y auoit de la modestie en ceux qui l'escouroient: Et si par fois leur voix se haussoit, pour luy donner quelque loüange, c'estoit plustost pour la grandeur des choses, que pour l'ornement ou la douceur des paroles. Il n'est pas du tout deffendu de loüer, mais il faut qu'il y ait de la difference entre l'applaudissement du Theatre, & celuy d'une Escolle. Toute chose a ses marques, si vous y prenez garde; Et n'y a rien de si peu d'importance, où vous ne reconnoissiez les humeurs d'une personne. Une démarche, un geste de la main, une responce, un doigt porté à la teste, & un regard mesme vous feront connoistre un impudique. Vous connoistrez un méchant au rire, & un qui est hors de sens, au visage, & à la façon. Il n'est point d'imperfections qui n'ayent des marques exterieures qui les decouurent. Vous iugétez mesme de la suffisance d'un homme, à voir la mine qu'il fait quand on le loüe. Quand vous voyez des auditeurs s'oublier à des singeries des mains deuant un Philosophe, & faire les ravis & les transportez à le regarder, si vous pensez qu'ils le tiennent pour un habile homme,

vous vous abusez : ils le tiennent pour vn homme perdu. Ce sont plustost cris de pitié que d'approbation. Il faut laisser toutes ces acclamations pour les sciences, de qui la fin n'est que de donner du plaisir. Quant à la Philosophie, elle est adorable. Ce n'est pas qu'il ne soit permis aux ieunes gens de contenter quelquefois leur fantaisie ; mais ce sera quand ils ne se peuuent plus taire : & puis cette louange est vne exhortation à ceux qui escoutent, & vn aiguillon pour les inciter à la Vertu : mais il faut que la majesté des matieres soit ce qui les espreue, & non la disposition des paroles. Si l'Eloquence apprend à viure plustost qu'à parler, il y a plus de danger que de profit à l'escouter. Mais ie n'en diray pas dauantage pour cette heure, & me reserueray d'en faire vn discours à part, où tout au long ie montreray comme il faut discourir deuant vn peuple, & le deuoit reciproque de parler & d'escouter. Il n'y a point de doute que la Philosophie n'ait receu beaucoup d'alteration, & bien diminué de sa splendeur, depuis qu'on l'a fait si publique comme elle est auourd'huy. Ce n'est pas qu'il ne faille qu'on la voye : mais il faut que ce soit au cabinet, & par les mains d'vn homme d'honneur, & non pas d'vn frippier.

## EPISTRE LIII.

## ARGUMENT.

1. *Les maladies de l'Âme, plus elles sont grandes, & moins on les sent.*
2. *La Philosophie guerit les maladies de l'Âme.*
3. *L'estude de la Sageſſe veut tout un homme.*
4. *La Philosophie nous rend comme égaux à Dieu, & nous deſſend contre les traits de la Fortune.*

**Q**V'est-ce qu'il eſt impoſſible de me perſuader, puis qu'on m'a perſuadé de me mettre ſur l'eau ? Quand ie m'embarquay, la mer eſtoit calme. Il eſt vray que le temps eſtoit chargé de nuées, qui ne ſe pouvoient reſoudre que nous n'euffions du vent, ou de la pluye. Mais ie penſay qu'il y auoit ſi peu de Naples à Pouſſol, que deuant que cela fuſt, ie ſerois à couuert. Ainſi pour auoir pluſtoſt fait, & retranché toutes ces ſinuofitez qui ſont en la coſte, ie pris le large vers Neſidia. Cette bonace qui m'auoit desbauché, ne ſe perdit, que ie ne fuſſe iuſtement à la moitié du chemin. Tellement qu'autant me valoit paſſer outre que

reculer. Il ne faisoit pas encore de tourmente, mais la mer s'y dispoisoit: & desja les vagues commençoient de s'émouuoir. Je commençay de prier le Pilote de me descendre en quelque lieu de la coste. Il me respondoit à cela, qu'il n'y auoit point de port, & qu'en mauuais temps il ne craignoit rien tant que la terre. Mais j'estois si tourmenté d'un mal de cœur extreme, sans pouuoit rendre ma gorge, que ie ne pouuois penser au peril: Tellement que voulust ou non il fallut qu'il me contentast. Comme ie me vis près du bord, ie n'attends point toutes ces ceremonies qui sont en Virgile, qu'on tournast la proue du costé de la mer, ou qu'on jectast l'anchre par proue: Mais me ressouenant du mestier que j'auois appris estant ieune garçon, ie me mis, en l'eau tout chaussé & tout vestu. Combien pensez-vous que j'eus de peine à grimper contre ces rochers, & faire vn chemin en des lieux où iamais personne n'auoit passé? Je reconnus bien alors que ce n'estoit pas sans cause que les mariniers craignoient la terre. Je vous laisse à penser comme ie pouuois porter mes incommoditez, qui ne me pouuois porter moy-mesme. Bien vous diray-ie, que ie ne croy point qu'Ulyse, encore qu'il n'allast en part où il ne fist naufrage, ne fut iamais si mal traité de la mer que moy. Pour le moins il rendoit sa gorge, quand le cœur luy faisoit mal: mais pour moy,

ie ne pense pas que ie puisse entreprendre si petit voyage, que ie ne fusse vingt ans à le faire.

I. Apres que mon estomach se fut remis, ce qui ne se fait pas aussi tost qu'on est à terre, & que i'eus pris de l'huile pour me fortifier, ie commençay de penser en moy-mesme, comme nous pouuons oublier nos defauts, non seulement ceux de l'ame, qui se monstrent moins, tant plus ils sont grands, mais ceux mesmes du corps, qui de fois à autre se ramentoient, & nous font penser à eux. Si nous auons quelque legere émotion, nous ne nous en apperceuons pas: mais quand elle s'est augmentée, & que la fièvre y est toute apparente, il n'y a si dure complexion, où la maladie ne se fasse reconnoistre. Si nous auons quelque douleur aux pieds, ou sentons quelque pointe aux jointures, nous faisons bonne mine, & disons que c'est vne enrouse, ou bien quelque lassitude, pour auoir fait vn exercice trop violent, ou du tout disons, que nous ne sçauons que c'est: Mais quand les nodositez sont toutes fermées, & les nerfs si roides & si tendus qu'il n'y a plus moyen de marcher, à cette heure là, par force nous confessons que ce sont gouttes. Il n'est pas de mesme des maladies des esprits. Plus elles sont grandes, moins on les sent. Et ne s'en faut point esbahir, pource que celuy qui ne dort que legerement, reçoit des images en ce

repos, & quelquefois en dormant songe qu'il dort; Mais quand le sommeil est profond, il esteint mesmes les songes, & priue tellement l'esprit de toutes actions, qu'il n'est pas capable de pouuoir rien imaginer; d'où vient que personne ne confesse ses vices? Pource qu'il est encore parmy eux. On ne conte les songes qu'apres qu'on est éveillé.

I I. C'est vne marque d'estre sage, que de confesser qu'on a esté fol. Esueillons-nous donc, afin de connoistre nos imperfections: nous ne le pouuons faire que par le moyen de la Philosophie. C'est elle seule qui nous peut oster l'assoupissement que nous auons. Donnez vous tout à elle, Lucilius, vous estes digne d'elle, & elle digne de vous. Embraitez-la de tout vostre cœur, & franchement, renoncez à toute accointance, pour vous attacher à la sienne. Pour philosopher, vous n'avez que faire d'en demander congé à personne. Si vous estiez malade, il ne vous souuiendrait ny de mesnage, ny de procez, & ny auroit si bon amy qui vous pust faire aller au Palais plaider la cause. Vous laisseriez toutes choses pour penser à vostre guerison; Et quoy donc? pourquoy n'en ferez-vous de mesme à ceste heure?

I I I. Laissez tout ce qui vous empesche, & travaillez à vous faire homme de bien. Il ne faut point auoir d'occupation pour y arriuer. La Philosophie commande aen

Reyne ; elle donne le temps ; on ne le luy donne point. Ce n'est point vne besongne qu'il faille faire par acquit : Vous l'avez toujours sur les bras ; Elle est maistresse : elle a toujours les yeux sur vous pour vous commander. Comme vne certaine ville offroit par ses deputez à Alexandre, vne partie de son terroir , & la moitié de tous ses biens ; le ne suis pas venu en Asie , leur respondit-il , pour prendre ce que vous me donnerez , mais afin que vous ayez ce qu'il me plaira de vous laisser. La Philosophie tient le mesme langage. le ne veux pas prendre le temps que vous aurez de reste, ie veux que vous en ayez ce que ie vous en voudray donner.

IV. Dediez-vous tout à cette occupation ; ne bougez d'auprés d'elle : bandez vostre esprit à la servir , & ne vous tirez du nombre du commun. Tout ce qu'il y a d'hommes au monde fera moins que vous ; & les Dieux ne seront gueres dauantage. Voulez-vous scauoir ce qu'ils auront plus que vous : ils viuent plus long-temps ; mais il faut aduouër que c'est la gloire d'un bon maistre, d'auoir peu d'espace, & ne laisser pas d'y loger tout. La vie du Sage luy est aussi longue , comme à Dieu son eternité. Il se trouue quelque chose, où le Sage peut auoir de l'auantage sur les Dieux mesmes. Ils sont obligez de leur sagesse à leur nature, & non à leur diligence. C'est vne chose grande.

sans mentir, d'auoir la foiblesse d'un homme, & la securité d'un Dieu. Vous ne sauriez croire combien la Philosophie a de vertu contre toutes les violences de la Fortune. Elle a beau tirer contre elle: tous ses traits la trouuent couuerte & impenetrable. Ceux qui sont legers demeurent dans les plis de sa robe. Les autres qui ont plus de force retournent contre eux mesmes qui les ont descochez.

---

## EPISTRE LIV.

### ARGUMENT.

1. *Senèque se plaint de la courte haleine.*
2. *Meditation de la mort.*
3. *Le Sage ne doit apporter aucune resistance à la mort.*

I. **I**'Auois esté quelque temps assez bien disposé, mais tout d'un coup ma maladie m'a repris. Vous demanderez laquelle, & vous aurez raison, parce que i'en ay de toutes les sortes. Mais si est-ce que i'en ay vne entre les autres à qui il semble que ie sois particulièrement assigné: C'est la courte haleine: quand cela me prend il semble d'un coup de vague, mais il me tient pas plus

d'une heure: car aussi qui pourroit longuement expirer? le pense qu'il n'y a mal incommodé ny dangereux par où ie n'aye passé: mais ie n'en trouuay iamais de si facheux. C'est estre malade, que d'auoir quelque vn des autres: mais c'est rendre l'ame que d'auoir cestuy-cy: c'est pourquoy les Medecins l'ont appellé meditation de la mort. Cette respiration fait à la fin ce qu'elle a souuent essayé. Vous pensez qu'à cette heure que ie vous escriis, ie sois bien aise d'en estre eschappé. Si ie prens cette cessation de mal pour vne guerison parfaite, ie suis aussi ridicule comm'vn qui penseroit auoir gagné sa cause pour auoir obtenu vn delay. Tant s'en faut que cela soit, qu'en la suffocation mesme il ne m'est iamais venue pensée qui m'ait troublé l'ame, ou qui m'ait diminué la resolution.

II. Que veut faire la mort de me taster si souuent? Qu'elle se dépesche hardiment: ce n'est pas d'à cette heure que ie la cognois. Demandez-vous depuis quand? deuant que ie vinsse au monde. C'est estre mort que de n'estre point, ie feay desir ce que c'est. Ce que i'estois quand ie n'estois point, ie le seray quand ie ne seray plus. S'il y a de toutment apres estre hors du monde, il faudroit qu'il y en eust deuant que d'y venir: ce qui est faux. Ie vous prie, ne trouueriez-vous pas vn homme hors du sens, qui diroit que la condition d'un flambeau seroit pire apres

estre esteint que deuant que d'estre allumé. Nous en sommes de mesme: on nous allume, & puis on nous esteint. Entre l'allumer, & l'esteindre nous souffrons bien quelque chose: mais apres estre esteints, & deuant qu'estre allumez rien du tout. Le me trompe, Lucilius, ou nous nous trompons, de penser que la mort nous suive. Elle a esté deuant nous, & sera encores apres. C'est mort que tout ce qui a esté deuant nous. Car n'est-ce pas tout-vn de ne commencer point, ou de cesser: puis que l'effet de l'vn & de l'autre, c'est de n'estre point. Voila les remonstrances que ie me faisois moy-mesme avec le penser: car de parler il n'y auoit ordre. Cependant peu à peu mon haleine a commencé de faire les intervalles vn peu plus longs & à ne me presser plus si fort. Ce n'est pas qu'elle soit encore en son naturel: mais elle n'est plus si frequente, ny si pressée comme elle estoit. Qu'elle fasse comme-elle voudra; ce m'est tout vn d'expirer: tout ce que ie pense c'est de ne souspitez point.

III. Ne vous imaginez pas que d'approchement de ma fin me fasse peur: il y suis tout préparé: quand ie n'acheuerois pas le iour où ie suis, il ne m'en chault. Vn homme est louable & digne de seruir d'exemple qui ne se fasche point de mourir quand il a du plaisir à viure. Il n'y a point de gloire à sortir quand on est ierté dehors.

tesfois si a : on me iette dehors, mais ie fais si bonne mine, que la force qu'on me fait ne paroist point, pource iamaïs le Sage n'est mis dehors. Car estre ietté dehors, c'est estre chassé d'un lieu, d'où l'on sort en dépit de soy. Toutes les actions du Sage sont volontaires, & n'y a moyen de le forcer à chose quelconque, parce qu'il veut ce que la nécessité le contraindroit de faire, quand il ne le voudroit pas.

---

## EPISTRE LV.

### ARGUMENT.

1. *L'exercice profite à la santé.*
2. *Celuy qui se retire des villes & des compagnies ne vit point tant en repos & en assurance que le Sage.*
3. *Descriptain d'une maison de plaisance.*
4. *La tranquillité ne despend point de l'assiette d'un lieu, mais de l'esprit.*
5. *La communication des amis absens est plus douce que des presens.*

I. **C**omme ie descends du carrosse, ie me trouue aussi las que si i'auois autant cheminé comme ie suis demeuré assis. Il y

a de la peine à se faire porter, comme à vne chose contre nature, qui nous a donné des pieds pour marcher, & des yeux pour voir de nous-mesmes, sans mandier le secours d'autruy. Nous sommes foibles, pource que nous sommes delicieux; & par l'accoustumance de ne vouloir pas faire vne chose, nous auons cessé de la pouuoir. Touresfois, soit que les flegmes me boucheassent le gosier, soit que quelque autre cause m'empeschast de respirer à mon aise, j'auois besoin de cette agitation; comme de fait ie m'en suis fort bien trouué, & pource ie me suis fait promener plus long temps avec ce que d'ailleurs i'y estois conuie par le plaisir que ie prenois de voir cette rine qui se courbe entre Cumes & la maison de Seruius Vatia, & comme vn petit sentier est close d'vn lac d'vn costé, & de l'autre la mer. Car, pource que la mer y auoit couru nouvellement, il y faisoit plus ferme que de coustume. Or vous sçauiez que le battement du flot applanit vne greue, & que quand elle est quelque temps sans estre mouillée, elle se relaxe, à faute que le sable n'a point d'humeur qui le lie, & qui le fasse entretenir.

I. Il est vray que selon ma coustume, ayant regardé de tous costez pour voir s'il se presenteroit rien dequoy ie peusse faire mon profit; d'auenture ie ietray les yeux sur la maison, qu'autrefois a. esté à Vatia. Ce

fut là que cét homme, plus conneu par sa vie retirée que par autre qualité, passa si doucement la plus part de ses iours, que quoy qu'il füst extrêmement riche, & qu'il eust esté Preteur, on ne le tenoit heureux pour autre occasion que pour son repos. Car autant de fois que l'amitié d'Asinus Gallus, ou la perfidie de Sejanus (qu'il faisoit aussi dangereux servir comme offenser) auoient mis quelqu'un en danger, vous entendiez cette exclamation: O Vatia! il n'y a que vous au monde qui sçachiez viure? De moy, se trouue qu'il se sçauoit cacher: mais non pas viure. Le repos est vne chose & la poltronnerie est vne autre. Je ne passay iamais deuant sa porte, tandis qu'il viuoit, que je ne disse, *Ioy gisti Vatia*. Mais en cela vous pouuez connoistre, Lucilius, qu'il y a ie ne sçay quoy de saint & de venerable en la Philosophie, puis que pour estre agreable, c'est assez de recommandation de luy ressembler: car aussi-tost qu'un homme se retire des compagnies, & cherche le repos, le peuple croit qu'il ne se soucie de rien, qu'il est content de sa condition, & qu'il ne vit que pour soy. Neantmoins, c'est au Sage seul à qui ces qualitez se doivent attribuer. C'est luy seul qui n'a point de sollicitudes, & luy seul qui sçait viure pour soy: car il sçait viure, qui est le principal. Quant à celuy qui fuit les hommes & les affaires, que le mauvais suozz

de ses cupiditez bannit de la conuersation, qui ne peut voir les autres plus à leur aise que luy; qui de crainte, comme quelque beste lasche & timide, se cache au fonds dans vne tanniere: on se trompe de penser que ce soit pour viure à soy: son intention n'est que de gourmander, dormir & paillarder; Encore qu'un homme ne viue pour personne; il ne s'ensuit pas qu'il viue pour soy. Mais y a tant de gloire à n'estre point variable, & perseuerer en vne resolution, quand on l'a prise, que mesmes on porte quelque reuerence à ceux qui s'opiniastrerent à se reposer.

III. De la maison & de ce qui en dépend, ie ne vous en puis rien dire de certain. Ie ne sçay que ce qui en est exposé à la veüe des passants. Il y a deux grottes qui n'ont pas peu cousté à faire. Leurs concauitez ont chacune de l'espace autant qu'une basse-cour, & sont du tout faites l'une comme l'autre. Le Soleil n'entre iamais en l'une, & ne part point de l'autre qu'il ne soit couché. Tout du long des prez coule vn ruisseau, qui se va rendre partie en la mer, & partie au lac d'Acheruse, & semble que ce soit vn canal fait à la main. Au reste il y a du poisson en telle quantité, qu'il est impossible de l'en espuiser. Tant qu'il y a moyen de pescher sur la mer, on n'y touche point: mais quand il fait mauuais temps, on met la main à la prouision: toutesfois ce que i'y trouué

de plus à propos, c'est qu'ayant Baies de l'autre costé de la muraille, elle est par ce moyen hors de ses incommoditez: & cependant, s'il y a du plaisir, ne laisse pas d'en auoir sa part. Voilà les louanges que j'en cognois: pour les autres dont ie ne puis parler que par opinion, ie croy que ce soit vne demeure, bonne pour toutes les saisons de l'année. Elle est droit au Ponant, & le reçoit tellement, qu'il est cause que Baies ne l'a point.

I V. Ie ne trouue pas que Vatia fust trop mal-adiué, vieil & cassé comme il estoit d'auoir choisi cette retraite, pour y acheuer ses iours, & n'y penser faire autre chose que se bien traiter: Mais que la tranquillité de pende de l'assiette, & des commoditez d'un lieu, ce n'est pas mon opinion: c'est l'esprit qui fait tout. I'en ay veu de bien melancholiques en des maisons bien plaisantes, & de bien occupez en des solitudes bien escartées.

V. Vous-vous trompez, si vous pensez estre mal, pource que vous n'estes point à la campagne: Et puis, pourquoy n'y estes-vous point? Enuoyez-nous vos pensées; quelque absence qu'il y ait: vous serez avecq' vos amis, autant de fois, & si long-temps qu'il vous plaira. Nous iouïssons mieux absents que presents de ce qu'il y a de plus doux en la communication. La presence nous rend delicats: & pource que

quelquefois nous deuifons , & nous promenons ensemble : quand nous fommes fepez , nous ne penfons plus à ceux que nous venons de voir : & ce qui nous doit faire porter l'abfence plus patiemment , c'eft qu'en prefence mefmes nous fommes le plus fouuent abfents. ConteZ la feperation des nuits , les occupations diuerfes, les eftudes particulieres , les allées & venuës aux champs , vous trouuerez que vous n'eftes gueres plus fouuent avecque vofre amy, que s'il eftoit dehors. L'ame n'eft iamais abfente , elle void à toutes heures les plus efoignez. C'eft avec elle qu'il faut poffeder nos amis : & pource, foit que vous eſtudiez , foit que vous foyez à table , foit que vous vous promeniez , foyez continuellement avecque moy. Si les ames n'auoient la clef des champs , nous ferions logez bien eftroittement. Je vous voy , Lucilius : Je vous oy , & fuis tellement avecque vous, que quand ie commence de vous eſcrire , il ne m'eft pas aduis que ie doiue faire vne lettre , mais vn billet.



## EPISTRE LVI.

## ARGUMENT.

1. *Le silence n'est point entierement  
necessaire pour estudier.*
2. *La bonne conscience trouue le repos  
par tout.*
3. *L'occupation est le remede contre  
l'oisineté.*
4. *Nos passions ne trouuent point de re-  
pos, mesme dans la solitude.*
5. *Les menasses de la Fortune ne trou-  
blent point le Sage.*

I. **JE** meure, le Silence n'est pas neces-  
saire pour estudier, comme on nous  
fait accroire. Je suis icy en vn lieu où ie n'ay  
rien qu'une tempeste perpetuelle. Je suis  
logé au dessus des estuues. Imaginez-vous  
à cest'heure toutes sortes de bruits qui  
peuvent importuner les oreilles, quand les  
plus forts font leurs exercices, & iettent  
leurs mains chargées de plomb, quand ils  
ahannent, ou font semblant d'ahanner, ie  
les oy ieindre: quand apres auoir retenu  
leur haleine ils viennent à la laisser aller?  
J'entens leurs sifflemens & leurs respirations  
mal-plaisantes: quand il se trouue quelque

maraud de valet d'estuue, qui ne frotte pas  
 comme il faut, ie luy entends sonner les  
 espaules tantost d'une façon, tantost de  
 l'autre, selon que la main qui le frappe est  
 plus ou moins ouuerte. Et si là dessus ce-  
 luy qui a la charge des pelotes, vient à les  
 compter; & trouue qu'il luy en manque  
 quelqu'une, routes les autres rempestes ne  
 sont rien aupres de la sienne; adioustez-y à  
 ceste heure quelque miserable, qui sentira  
 les aux; vn qui sera surpris friponnant quel-  
 que chose, & quelque autre qui pensant  
 auoir bonne voix se plaira de la faire reson-  
 ner dans le bain. Mettez-y encore le bruit  
 que fait l'eau, quand quelqu'un se iette tout  
 d'un coup dans la cuue. Apres tout ce nom-  
 bre de personnes, qui ne sçauoient que  
 faire beaucoup de bruit, quand ils ne par-  
 leroient qu'à l'accoustumé. Figurez vous  
 vn barbier, qui pour se faire remarquer  
 parmy les autres, fait ouïr de fois à autre- ie  
 ne sçay quelle voix gresle & bruvante, &  
 ne ferme iamais la bouche, sinon quand il  
 arrache le poil des aisselles, & fait crier vn  
 autre pour luy. Parlons à ceste heure des  
 crieurs de pastez, saussisses, rattelletes &  
 toute telle maniere de gens, qui vendent  
 leurs marchandises, chacun avecque sa mu-  
 sique particuliere. Vous ditez que parmy  
 toute ceste multitude de bruits si dissem-  
 blables, il faut que ie n'aye point d'oreil-  
 les, ou que ie sois de fer, de ne perdre point

l'entretènement, veu que Cryſippus, l'un de nos Docteurs, s'importunoit tellement d'estre ſaiué, qu'il en estoit à la mort. Mais ie vous iure que ie m'en ſoucie auſſi peu de tout ce fremiſſement, que ſi i'oyois le ſlor ou la tombée d'une eau. Quoy que i'aye ouy dire qu'une autrefois une ville fuſt portée par ſes habitans, du lieu où elle estoit en un autre, pour ne pouuoir endurer les cataractes du Nil: le ne me trouue point ſi diuertiy d'un bruit que d'une parole. Le bruit n'emplit & ne frappe que les oreilles, & la parole attire l'eſprit, & l'emmeine avecque ſoy. Au nombre des bruits qui ne me deſtournent point, ie mets les charrettes, coches & carroſſes, un marſchal logé chez moy, un qui apprend à iouer de la trompette, & ne fait rien qui vaille. Un ſon interromis auſſi me faſche plus qu'un qui eſt continué: mais ie me ſuis tellement accouſtumé à tout cela, que quand i'oïrois un Comite criant apres ſa chourme, qui ne rogue pas comme il faut, ie m'en trouble-rois pas.

II. le ſçay contraindre mon eſprit de penſer à ſoy, ſans le laiſſer emporter à ce qui eſt exterieur. Que le tintamarre du monde ſoit au dehors, pourueu qu'au dedans tout ſoit en paix: que le Deſir & la Crainte ne diſputent point: qu'il n'y ait point de noiſe entre l'Auarice & la Luxure, que l'une ne tourmente point l'autre: ie ne meſoucie pas.

du reste. Que me seruiroit que là tout contre il y eust vn profond silence, & que les passions fissent du tumulte chez moy.

*Le repos de la nuit auoit tout assoupy.*

Cela n'est point : il n'y a point de repos que celuy qui vient de la Raison. La nuit n'oste point les ennuis : au contraire, elle les fait naître, & ne guerit point nos inquietudes, mais leur donne seulement vne autre forme. Les songes de ceux qui dorment ne sont point moins turbulents, que les occupations de ceux qui sont esueillez. C'est en la bonne conscience qu'est la vraye tranquillité. Voyez-moy ces delicats, de qui le sommeil impose silence à toute vne maison, pour qui tout ce qu'il est de seruiteurs se ferment la bouche & suspendent les pas, s'ils approchent d'eux, de peur qu'en entendant quelque chose qui les trouble, ils soient parmy les sollicitudes dans leur liest où ils se tournent tantost sur vn costé, tantost sur l'autre, & ne dormant que des yeux se font croire d'ouïr ce qu'ils n'ont point ouïy. Que pensez-vous qui en soit cause? Le bruit est dans leur ame. C'est-là qu'il faut mettre la paix, & faire cesser la sedition. Elle ne dort pas tousiours, quand le corps est assoupy; le repos est quelquefois ce qui la traueille.

III. C'est pourquoy quand nous sentons que la faineantise, impatiente de soy-mesme, nous donne de mauuais intentions: il

faut chercher de l'exercice, & s'occuper à quelque chose de louable. Les grands Capitaines n'ont point de meilleur remède à la desobeissance des soldats, que de les tenir continuellement employez. Ceux qui ont tafche, n'ont jamais loisir de faire les fols. L'occupation est vne medecin: indubitable aux maux de l'oïfueté.

IV. Ce n'est pas tousiours le desordre des affaires publiques qui nous conuit à la retraite. Quelque bonne mine que nous fassions, il y a bien souuent du dégoust, ou de la peur plus que d'autre chose. C'est pourquoy l'Ambition, qui n'est pas morte: mais seulement lassée, ou desesperée de quelque mauuais succez, nous vient trouuer en la solitude & nous tourmente en nostre maison comme à la court. I'en dis de mesme de la Luxure. Il semble quelquefois qu'elle se soit retirée, & cependant en ceste profession de frugalité mesmes, & au milieu de l'espargne, monstrant qu'elle n'auoit pas condamné les voluptez, mais seulement s'en estoit ennuyée, elle les redemande, & s'y replonge autant plus hardiment que iamais, parce qu'elle pense le faire plus secrettement. Les vices qui paroissent, sont moins dangereux que les autres, & aux maladies mesme, c'est signe de guerison, quand elles produisent leur malice en l'exterieur. Iamais l'Ambition, l'Auarice, & les autres maux de l'ame ne sont plus à craindre, que quand

quand le desguisement y est si grand, & la simulation si artificieuse, qu'on ne les aperçoit point: Nous semblons estre en repos, nous n'y sommes pas. Car si c'est à bon-escient que nous y sommes, si c'est sans regret que nous' auons sonné la retraite, & priés congé des vanitez du monde, les diuertissemens n'auront plus de lieu. Que les hommes & les oiseaux chantent tant qu'ils voudront: ils n'interrompent point nos cogitations louables, solides, & desia bien assurees.

V. Ce n'est pas signe que nous auons encores l'esprit ny bien ferme ny bien reduit à foy, quand nous dressons l'oreille au premier cry que nous entendons parmy la rue. Cette curiosité n'est point, qu'il n'y ayt de la sollicitude, & de l'apprehension en l'interieur.

*Et me quem dudum, &c.*

Le premiere est sage, qui parmy les fleches, qui siffent de toutes parts; parmy les efforts de deux peuples, qui sont aux mains l'un contre l'autre, & dans les ruines mesmes de sa ville, qui bruit de tous les costez, ou du fer ou de la flamme, demeure sans s'effrayer. L'autre est vn mal-habile-homme: Il seroit vaillant peut-estre, s'il n'auoit rieu: mais de la peur qu'il a de perdre ses biens, au moindre bruit qu'il oyt il est en alarme: si quelqu'un parle, il pense que c'est l'ennemy, qui luy vient sur les bras. Si quelque

chose branle , il est plus mort que vif. Ses coffres le font poltron. Prenez - moy le premier venude tous ceux que vous iugez estre bien à leur aise , qui font mener tant de mulets, & de charrettes de bagage ; vous trouuerez qu'il craint pour ce qu'il porte, & pour ce qui le suit. Voulez - vous connoistre quand vous aurez la paix dans l'ame ? Ce sera quand , quoy , que vous entendiez, vous demeurerez ferme , & que les flateries , les menasses , & toutes confusions de voix , vous bruiront aux oreilles, sans que pour cela vous soyez distrait d'avec vous. Et quoy donc ? ne vaut-il pas mieux estre hors de la feste , & de la tempeste ? Si fait : aussi ie m'en veux aller d'autre costé. Mais i'ay voulu sçauoir ce que c'estoit , & donner de l'exercice à ma patience. Quel besoin est - il de me tourmenter dauantage , puis qu'Vlysse , qui auoit mesme affaire des Syreñes , eut si peu de peine à se garantir, soy & les siens ?



# EPISTRE LVII.

## ARGUMENT.

1. *Il y a des passions naturelles, qui peuvent bien alterer le Sage, mais non luy faire pour.*
2. *C'est folie de craindre plus ou moins les choses qui ont pareille fin.*
3. *L'Ame, comme immortelle, ne peut estre offencée des incommoditez du corps.*

1. **C**OMME ie m'en voulu reuenir de Baies à Naples, il ne me fallut point beaucoup prescher pour me persuader que la mer estoit mauuaise, tant i'auois peu d'enuie de m'y remettre. Mais ie trouuay tant de fanges par le chemin, que presque ie puis dire que ie vins par eau. Je courus ce iour-là toute la fortune des Athletes. J'eus l'huile en la campagne, & la poudre sous la grotte de Naples. Il n'y a rien de si bong que cette prison, ny de si obscur que cestrou, qui au lieu de nous donner du jour dans les tenebres, nous font voir les tenebres mesmes. Au demeurant, on ne gagneroit rien qu'il y fist clair, parce que la pouffiere y crene les yeux: vous sçauex

comme c'est chose importune & fascheuse en lieu descouuert. Iugez ce que se peut estre dessous cette cauerne, où la poudre se tourbillonne eu soy-mesme; Et n'ayant par où sortir, retourne contre ceux qui la font esmouuoir. Je souffry tout ensemble deux incommoditez contraires: En mesme iour, & en mesme chemin, ie fus traouillé de la fange & de la poussiere; Et cependant cette obscurité mesme me donna du sujet de m'entretenir. Il me fut aduis que ie receus quelque coups dans l'ame; Et quoy que ie n'eusse point de peur, si ne peux-ie faire que l'ordure & la nouveauté d'une chose inaccoustumée ne m'apportassent de l'alteration. Je ne veux pas à cette heure parler de moy, qui suis bien loin d'une suffisance passable, tant s'en faut que i'en aye vne parfaicte: Mais ie vous diray que l'homme le plus asseuré du monde, & sur qui la Fortune aura le moins de iurisdiction, n'y scauroit passer que son esprit n'ayt quelque atteinte, & que le visage ne luy change de couleur. Il y a des choses, Lucilius, où toute la Vertu perdra sa force, & cederá, quelque resistance qu'il fasse, à l'aduersissement que Nature luy donne de sa mortalité: pource vous le verrez incontinent se refrongner, & fremir aux choses subites. Si de quelque haute falaise il regarde la mer en bas, il s'esblouira. Cela ne se doit pas appeller crainte: c'est vne affection naturelle, inexpugnable

à tout discours de raison. De là vient qu'il se trouue assez de vaillans hommes estre prests à toutes occasions d'espancher leur sang, qui cependant n'ont point le courage de regarder celuy d'un autre. Les vns s'éuanouissent s'ils voyent vne playe qui viene d'estre faite, les autres auront mai au cœur d'une qui sera desia vieille & puante. Il s'en trouueroit mesme qui seroient plus hardis à receuoir vne espée qu'à la regarder. C'est pourquoy ie vous ay dit que ie n'eus point de peur, mais seulement quelque alteration.

I I. Ie ne reuis pas si tost la lumiere, que ie me sentis ie ne scay comment resioüy, sans y penser, ny sans en auoir intention: & alors ie me mis à discourir en moy mesme quelle folie c'estoit de craindre vne chose plus ou moins que l'autre, puis que toutes ont vne pareille fin. Car, quelle difference faites-vous d'estre assommé de la cheute d'une montagne, ou bien d'une tour? Il n'y en a point: & toutesfois il s'en trouuera qui craindront cette ruine dauantage que l'autre, combien que toutes les deux nous fassent mourir également: mais c'est que l'apprehension considere plustost les causes que les effects. Vous pensez à cette heure, que selon l'opinion des Stoïques, ie veuille dire que l'ame d'un homme accablé sous vne si grande pesanteur, demeure esparse dans ses membres, pour ne trouuer par où sortir

Ce n'est pas ce que ie veux faire : ie trouue de l'abus en cette opinion. Car comme la flamme ne peut estre accablé, pource que elle eschappe autour de ce qui la presse, & que l'air, quelques coups qu'on luy donne de pointe ou de taille, n'est ny blessé ny coupé, mais se respand à l'entour de ce qui le fait retirer : ainsi l'Ame, qui est d'une substance plus simple & plus déliée que nulle autre, ne peut estre ny surprise ny écrasée dans le corps, mais par le benefice de la nature subtile est poussée dehors par les choses mesmes qui la semblent accabler.

III. Comme la foudre, apres auoir fait vn grand esclair, & quelque ruine notable, s'en retourne par vn petit trou : l'ame tout de mesme, plus subtile que le feu passe par la plus petite partie du corps, & trouue de l'ouuerture assez pour eschapper. Toute la question est, si elle est immortelle. Cette doute vuidée, tenez pour asseuré qu'il n'est point de genre de mort qui la puisse faire mourir : l'immortalité n'a point d'exception, & le priuilege des choses eternelles, c'est qu'il n'y a rien qui les puisse offencer.

# EPISTRE LVIII.

## ARGUMENT.

1. *Diuers raisonnemens de l'Authneur, tirés de la Philosophie d'Aristote & de Platon.*
2. *Les choses que nous voyons, & que nous touchons, ne sont pas au nombre de celles qui ont estre, parce que elles finissent à chaque moment.*
3. *Que nostre Ame doit contiñuellement vacquer à la meditation de Dieu, & non pas du monde.*
4. *Pour viure longuement il faut quitter les voluptés.*
5. *Si la Vieillesse apporte vn si grand dégoust qu'on doine desirer la mort en cét âge là.*

**I**E. n'auois iamais tant recogneu la faute que nous auons de mots, comme i'ay fait auourd'huy. Nous sommes tombez en propos de Platon : & là dessus il s'est offert vne infinité de choses qui auoient besoin de noms, & cependant n'en auoient point; & d'autres qui aux autres siecles en auoient

eu, & par le dégouſt du noſtre les auoient perdus. Je vous laiſſe à penſer comme c'eſt vne choſe ſupportable en vn beliſtre d'eſtre friand. Combien eſtimez-vous que dans Ennius & Arrius il y a de mots changez & gaſtez, puis qu'en Virgile meſme, que nous auons tous les iours entre les mains, il s'en trouue qu'on fait difficulté de receuoir? Si vous me demandez à quelle fin ie fais ce preambule, ie le vous diray. C'eſt que ie vous veux faire trouuer bon que i'vſe du mot d'eſſence: auſſi bien vueillez-vous, ou non, ie ſuis reſolu d'en vſer. Ciceron eſt celuy qui l'a mis au monde. Je penſe que vous ne voudrez pas meilleur teſmoignage que le ſien. Si vous en voulez vn plus recent, ie vous allegueray Fabianus, homme diſcret, elegant, & ſi curieux en l'eſlection des paroles, que peut-eſtre il en eſt moins agreable. Car autrement, Lucilius, comme voudriez-vous que ie nommaſſe *Voia*, vne choſe neceſſaire, qui comprend la Nature, & eſt le fondement de toutes choſes. Donnez donc voſtre ſauf-conduit à mon mot d'eſſence: & cependant, quelque congé que vous me donniez ie n'en vſeray que le moins qu'il me ſera poſſible: & peut-eſtre me contenteray-ie d'auoir eu congé d'en vſer. Le fruit de voſtre bonté ſera, que ie ſortiray d'un boubier, qui m'a fait dire des iniures à noſtre langue, de laquelle vous cognoiſtrez encore mieux la miſere, ſi ie

vous dis vne syllabe qu'il est impossible de traduire. Demandez-vous qui elle est? C'est τὸ ὄν. Vous m'estimerez bien grossier, & qu'il n'est rien si aysé que de l'interpreter, par ce qui est. Mais ie trouue bien à dire de l'vn à l'autre. Premièrement ie suis contraint de mettre vn Verbe pour vn Nom. Toutesfois, s'il me fait besoin, ie m'en seruiray. Vn de mes amis, & fort sçauant homme, disoit aujourd'huy, que Platon le prenoit en six diuerses significations. Je les vous diray toutes, apres que ie vous auray monstré qu'il y a vn Genre. Car pour cette heure nous cherchons le premier Genre, où toutes les Espèces sont comme suspenduës, d'où naist toute Diuision, & sous lequel toutes choses sont comprises. Le moyen de le trouuer, c'est de prendre toutes choses en remontant, & de cette façon nous arriuerons à ce qui est le premier. L'homme est vne Espece, comme dit Aristote: Le Cheual & le Chien sont Espèces; Il faut donc trouuer quelque lieu qui leur soit commun à tous, & qui les comprenne sous soy. Que sera-ce? Animal. Animal est donc le Genre de tout ce que ie viens de dire, d'vn Homme, d'vn Cheual, & d'vn Chien. Mais il y a des choses qui ont ame, & ne se peuuent nommer animaux. Car on tient que les semences & les arbres ont ame; aussi disons-nous qu'ils viuent, & qu'ils meurent. Les choses animées seront donc par dessus, &

comprendront sous soy les Animaux, & les Plantes. Mais il est des choses qui n'ont point d'ames, comme les pierres. Il faut donc trouver quelque chose plus generale que les animées, qui sera le corps, & dire qu'il est des corps animés, & d'autres inanimés. Mais encore il y a quelque chose au dessus: car nous disons qu'il est des choses corporelles, & d'autres incorporelles. D'où sera-ce donc que nous les tirerons? De ce qu'assez improprement ie viens de nommer *ce qui est*? Et voicy la diuision que nous en ferons. Ce qui est, est corporel, ou incorporel. C'est donc le premier, & le plus ancien Genre de tous les autres; & s'il le faut ainsi dire, le Genre general. Les autres sont bien Genres; mais ce sont Genres speciaux, comme l'homme se peut dire Genre. Car il y a sous soy les especes des Nations; les Grecs, les Romains, les Parthes: Les couleurs, blancs, noirs, blonds. Il y a puis apres chaque particulier, Caton, Ciceron, Lucrece. Ainsi donc entant qu'il en contient d'autres sous soy, nous l'appelons Genre, entant qu'il est contenu sous vn autre, nous disons qu'il est Espece. Ce Genre, qui est general, n'a rien au dessus de soy. C'est le principe des choses: tout est sous luy. Les Stoÿques le veulent faire preceder par vn autre, duquel ie m'en vay parler, quand i'auray monstré qu'à bonne raison i'ay donné le premier rang à ce

Genre dont j'ay fait mention, comme ayant les bras assez larges pour tout comprendre. Voicy la diuision que ie fais. Ce qui est, est corporel, ou incorporel : il n'y a point de troisieme. Des choses corporelles, les vnes sont animées, & les autres inanimées. Des animées les vnes ont esprit & ame, & s'appellent animaux, & les autres n'ont que l'ame seulement. Ou bien, les vnes ont mouuement, marchent & passent, les autres sont fichées en terre, qui prennent nourriture & accroissement par des racines. De rechef, des animaux les vns sont mortels & les autres immortels. Il y a quelques Stoyques qui font cettuy-cy le premier Genre, & ie m'en vay vous dire sur quoy ils se fondent. Ils disent qu'en Nature il y a des choses qui sont, & d'autres qui ne sont point. Du nombre de celles qui ne sont point, sont les Centaures, les Geans, & telles autres choses, qui bien qu'elles n'ayent point de Substance, sont toutefois discernées par vne Forme que nostre imagination leur a fait voir.

I. Je reuiens à cette heure à la promesse que ie vous ay fait, de vous dire la diuision que fait Platon de tout ce qui est au monde en six sortes de choses. Premièrement, il y a ce qui n'est ny visible ny touchable, ny perceptible par aucun sentiment, mais pource qu'il est Genre, il est seulement object de l'esprit, comme l'homme en general ne se

voit point, si fait bien en particulier, comme Cicéron & Caton. Vn animal est chose qui ne se voit point, mais vn chien & vn cheual, qui sont Especies, se voÿent. Platon met au second lieu les choses qui sont eminentes & releuées par dessus les autres, & appelle cela *estre par excellence*: comme Poète est nom commun à tous ceux qui se meslent de faire des vers; Et cependant entre les Grecs il ne s'entend auourd'huy que d'vn. Quand vous oÿez dire le Poète, pensez que c'est d'Homere qu'on parle. Qu'est-ce donc que nous pouuons dire estre vrayement par excellence? C'est Dieu, si grand & si puissant que tout est petit & foible auprès de luy. La troisieme sorte, est des choses de qui proprement on peut dire qu'elles sont. Elles sont innombrables & hors de nostre veüe; & celles-là sont proprement le meuble de Platon. Il les appelle Idées, desquelles se fait, se prend, se forme tout ce que nous voyons au monde. Elles sont immortelles, immuables & inuiolables. Je m'en vay vous dire que c'est qu'Idée, ou pour le moins ce que Platon dit que c'est. Idée est l'exemplaire eternal des choses qui se font naturellement. J'interpréteray ceste definition pour vous la faire mieux entendre. Je veux faire vostre pourtrait. Vous estes l'exemplaire de ma peinture, où mon esprit prend la Forme qu'il donne à son ouvrage. Ainsi ce visage qui m'enseigne & qui m'instruit.

& d'où ie prens mon imitation, est vne Idée. Nature a de ces exemplaires de choses, d'hommes, de poissons & d'arbres un nombre infiny, sur lesquels elle prend tout ce qu'elle veut produire. La quatriesme sorte de choses, c'est ce qu'il appelle la Figure. Je vous diray que c'est : mais soyez attentif; & si vous trouuez la chose difficile, ne vous en prenez pas à moy, mais à Platon. Il n'y a point de subtilité qui ne donne de la peine. Je me suis tantost seruy de la similitude du peintre. Voulant pourtraire Virgile, il le regardoit. Le visage de Virgile estoit l'Idée, & le patron de la besongne qu'il alloit faire. Ce que le peintre tire de ceste Idée pour l'employer en son ouurage, c'est la Figure. Demandez-vous quelle différence il y a? L'vn est le patron, & l'autre la chose tirée sur le patron, & mise en la besongne. Le peintre en imite l'vne, & fait l'autre. La face d'vne statuë, c'est la Figure. La face du patron sur lequel le sculpteur fait la statuë, c'est Idée. En voulez-vous vne autre distinction: La Figure en est l'ouurage & l'Idée hors de l'ouurage, & non seulement hors de l'ouurage, mais aussi deuant l'ouurage. La cinquieme sorte est des choses qui sont communement. Celles-cy commencent de nous appartenir, comme les hommes, les bestes, toutes choses. La sixiesme est de celles qui sont presque, mais non du tout, comme le vaide, & le Temps,

II. Quant aux choses que nous voyons, & que nous touchons, Platon ne les met pas au nombre de ce qui est proprement. Car elles ont vn flux perpetuel, & ne font que croistre & diminuer. Personne n'est en vieillesse, celuy mesme qu'il estoit en iu- nesse, ny au soir celuy qu'il estoit au matin. Nos corps sont emportez comme l'eau d'une riuere : tout court avecque le temps. Il n'y a rien de permanent en ce que nous voyons : & tandis que ie scay que tout change, ie suis changé moy mesme. C'est ce que dit Heraclyte, Que iamais nous n'entrons deux fois en vne mesme riuere. Elle a bien tousiours le mesme nom, mais ce n'est plus l'eau qui y estoit. On ne s'aperçoit pas si bien de ce changement en vn homme qu'en vne riuere. Mais pourtant nous ne laissons pas de couler aussi viste, & pourcé ie m'estonne de nostre folie, de faire tant de cas d'une chose si fugitiue comme le corps, & craindre de mourir vn iour, veu que tous les moments de nostre vie sont autant de morts de l'estat où nous estions auparauant. Auez-vous peur que ce qui se fait tous les iours se fasse vne fois ; Je vous ay parlé de l'homme, qui est vne matiere auide, caduque & sujette à toute sorte d'inconueniens : mais parlons du monde. C'est vne chose eternelle, & inexpugnable à tout accident : Et cependant il est suiet à mutation, & ne demeure pas en vn estat. Car

encore qu'il continuë d'auoir toutes les choses qu'il a eües, il les a d'autre façon qu'il ne les auoit: ou bien elles vont d'vn autre ordre. Me demandez - vous de quoy vous seruira ceste subtilité? De rien. Mais comme vn graueur, qui a les yeux lassez de les auoir si longuement tenus sur sa besongne, les iette sur quelque autre chose, pour les soulager: ainsi deuous - nous quelquesfois nous relascher l'esprit, & le resiouyr par quelque diuertissement. Toutesfois en ce diuertissement mesme, il ne faut pas estre du tout oisif. Vous y trouuez de quoy faire vostre profit, pourueu que vous y preniez garde. C'est chose que ie pratique ordinairement, & ne lis rien de si esloigné de la Philosophie, d'où ie ne tasche de tirer quelque chose & le conuertir à mon utilité. Que prendray - ie en ces discours que ie viens de faire, qui ne touchent en façon du monde à la reformation des mœurs: Quelle correction de mes vices trouueray - ie dans les Idées de Platon? Quelle discipline à mes passions? Si ie n'y treuve mieux, au moins y auray - ie appris, Que tous ces objets de nos sentimens, qui nous allument & nous irritent n'ont point vne essence veritable, mais sont fantosmes, qui n'ont pris vn visage que pour vn temps. Il n'y a rien de stable ny de solide; Et cependant nous ne laissons pas de les desirer comme perpetuelles, & comme les deuant posseder perpetuellement.

III. Nous auons vne foiblesse qui nous fait arrester à châque pas: c'est à la consideration de l'éternité qu'il faut enuoyer nos ames. Ce sont ces formes vniuerselles, estuées au dessus de nous, qu'il leur faut faire admirer, & Dieu au milieu d'elles, donnant ordre à faire viure les choses, que pour le vice de la Matière il n'a peu faire immortelles, & remediant par sa preuoyance aux imperfections de ce qu'il a créé. L'ouuïrage du monde ne se maintient pas pour estre eternal (car il ne l'est pas) mais pour la resistance que le soin de son conducteur fait à la corruption. Les choses immortelles subsistent, mesmes sans qu'on les defende: les mortelles sont en la protection de celuy qui les a faites, qui par sa vertu leur donne ce que la fragilité de leur Matière leur a desnié.

IV. Ne faisons point de cas des choses qui sont de si peu de prix, que mesme on reuoque en doute si elles sont, & accompagnons ceste consideration d'une autre: C'est, que si Dieu, par sa prouidence fait viure le monde, qui n'est non plus immortel que l'homme, & le soustient parmy tant de choses qui l'ébranlent, nous auons de nostre costé quelque moyen de donner du respir à nostre vie, si nous nous rendons maistres de nos voluptéz, & les bannissons de nostre commerce, comme cause principale des incommoditez ordinaires que

nous souffrons en nostre santé. Platon n'a  
 vescu long-temps, que par le soin qu'il eut  
 de se conseruer. Car encore que naturelle-  
 ment il eust la complexion bonne, & que  
 sa taille luy eust donné le nom qu'il auoit,  
 ses voyages sur mer, & les fortunes qu'il  
 auoit courües auoient beaucoup diminué de  
 sa vigueur. Mais il se rangea sous vne absti-  
 nence si estroite, & se donna des loix si seue-  
 res en l'usage de tout ce qui sollicite nos de-  
 sirs qu'aücc toute son indisposition il ne lais-  
 sa pas de bien enuieillir. Car ie ctoy que vous  
 sçauiez bien qu'il vesquit quatre vingts &  
 vn an iustement, & qu'il deceda le iour  
 mesme qu'il estoit né. Pour ceste obser-  
 uation, & pour ce qu'il auoit raccomply le  
 nombre le plus parfait de tous, qui est neuf-  
 fois neuf, les Mages qui fortuitement se  
 trouuerent alors en Athenes, luy sacrifierent,  
 comme l'estimans auoir eu quelque chose  
 au dessus de la condition ordinaire de l'hu-  
 manité. Mais ie pense que quand il eust  
 vescu quelques iours moins, & qu'ils ne  
 luy eussent point fait de Sacrifice, il n'e s'en  
 fust pas beaucoup soucié. Le bon regne  
 & la sobriété ne sont pas de peu d'impor-  
 tance à nous faire viure beaucoup. Ce n'est  
 pas que la longue vie me semble chose qui  
 doie estre beaucoup désirée: mais aussi ne  
 suis-je pas d'aduis de la refuser. Quand  
 nous sommes gens de bien, nous auons du  
 plaisir d'estre aüccque nous.

V. Il faut donc vider ceste question, si on se doit degouster des extremités de la vieillesse, & laisser venir la mort au pas ordinaire, ou bien aller au deuant, & de sa main propre se la procurer. Je ne fay point beaucoup de difference entre craindre la mort, & l'attendre laschement. C'est vne yuognerie extreme apres que le vin est beu, de boire-encore la lie: comme si on se faschoit qu'il demeurast quelque chose dans le tonneau. Toutefois, c'est encore vne dispute, si la vieillesse est la lie de l'âge de l'homme. Car on peut dire que c'est ce qu'il y a de plus clair & de plus net, au moins quand l'entendement est encore sain, que les sens font bien leur office, & que le corps n'est ny si perclus, ny si cassé, qu'il ne se puisse remuer: Aussi est-il vray qu'il y a bien difference de viure long-temps, ou de mourir lentement. Mais si le corps est inutile à toutes fonctions, Pourquoi ne tireray-je l'esprit d'une demeure, qui ne luy peut plus donner que de l'ennuy? Et peut-estre qu'il sera bon de le faire, vn peu deuant que l'occasion vous y conuie, de peur que quand il le vous faudra faire, vous n'en ayez pas le moyen. Car puis qu'il y a plus de danger à viure mal qu'à mourir tost, vn homme a bien peu de iugement, qui par le racourcissement de quelques iours n'évite le hazard d'un si grand inconuenient qui luy peut arriuer. Vous n'en voyez gueres à qui

deuant que mourir la viellesse n'ait fait sentir quelque incommodité? Et pour le meilleur marché que nous en ayons, la vie nous est inutile, & ne nous sert non plus que si nous ne l'auions point: Mais d'ailleurs, quelle cruauté fait vn homme de retrancher quelque portion de sa vie, encore qu'il sçache bien qu'elle ne doit pas durer eternellement. Ne m'escontez point a regret; comme si desia ma parole s'adressoit à vous: mais comprenez bien ce que ie vous vay dire. Si la viellesse me laisse l'usage de moy mesme, c'est à dire, de la partie que j'ay meilleure en moy, ie ne luy rompray point compagnie: mais si mon entendement se trouble, si le iugement, & la memoire me diminuent & en fin si elle m'ôte la vie, & ne me laisse rien que l'ame, ie me dépescheray de sortir d'vn bastiment qui s'en va cheoir. Pour vne maladie dont la guerison n'est point desesperée, & qui ne m'incomode point l'Esprit, ie ne me tuëray point, aussi ne feray-ie pour vne douleur. Mourir de ceste façon, c'est estre vaincu. Toutefois, si la douleur est incurable, & qu'il la faille souffrir toute ma vie, ie deslogeray, non pour l'amour d'elle; mais pource que par elle ie suis inutile aux actions pour lesquelles ie suis au monde. Il ne faut ny mourir ny viure pour la douleur. Il y a faute de courage en l'vn, & de iugement en l'autre. Mais ne laissez emporter à ce discours, qui me ser-

uira de payement pour vne autrefois. Et puis, comme pourroit mettre si à sa vie ce-luy qui ne la peut mettre à sa lettre ? Adieu donc : ie m'affeure que ie vous fais plus aise avecque cete parole, qu'avecque tout ce que ie vous scaurois dire de la mort.

## EPISTRE LIX.

### ARGUMENT.

1. *Difference de la Ioye & de la Volupté, suivant les Stoïques.*
2. *Le Sage n'est iamais surpris.*
3. *D'où vient que la Folie est presque inseparable de l'homme, & le moyen d'y remedier.*
4. *Qui doit estre appellé Sage.*
5. *La vraye ioye ne se treuve point parmi les honneurs, & les plaisirs du monde.*
6. *Le Sage est toujours content.*

VOSTRE lettre m'a bien donné de la volupté : Trouvez bon que i'vse des termes du peuple, & ne le preuez pas comme les Stoïques. La Volupté, selon leur doctrine, est vice, ie l'accorde. Mais si est-ce vne parolle que nous em-

ployons ordinairement quand nous voulons dire que l'ame est en quelque agreable disposition. Je sçay bien aussi que prenant les choses comme nous les prenons, la Volupté est vne chose deshonneste, & que la ioye à parler proprement, n'appartient qu'au Sage seul, parce que c'est le rehaussement d'une ame assentée en sa vertu propre, & en son propre bien. Toutefois nous disons ordinairement, que nous auons eu bien peu de la ioye que nostre ami soit pouruen de quelque Estar, qu'il soit marié, que sa femme soit accouchée. Et toutefois ce sont si peu de ioyes, que souuent ce sont au contraire commencemens d'ennuis qui luy doiuent auenir. La ioye a ces qualitez iointes si inseparablement avec elle, que iamais elle ne cesse, & iamais ne se change en son contraire. Quand donc Virgile dit *les mauuaises ioyes del'ame*, il s'accommode à la beauté des parolles, plus qu'il n'en cherche la propriété. Car il n'est point de mauuaise ioye. Il a donné ce nom aux voluptez, & s'est fort bien exprimé: car il a voulu signifier des hommes ioyeux de leur mal. Quoy qu'il en soit, ce n'est point sans cause que j'ay dit que vostre lettre m'a donné bien de la volupté. Car encore qu'un mal-habil-homme se puisse bien restouir pour un iuste suiet: toutesfois pource que son affection est desreglée, & qui en un moment est capable de mutation ie l'ap-

petite vne volupté sans compas, ny mesure, que l'opinion d'un faux bien luy fait auoir. Mais pour venir à mon propos, il faut que ie vous die ce qui m'a contenté en vostre lettre; c'est que vous estes maistre de vostre discours. Il ne vous esleue, ny vous emporte que iusques où vous auez resolu d'aller. Il en est assez, qui pour mettre un mot qui les chatouille, écriront des choses à quoy ils n'auront point pensé. Vous n'en estes pas de mesme. Vous n'écriuez rien qui ne soit bien joint, & qui ne se rapporte à vostre suiet. Vous dites autant qu'il vous plaît: & toutefois vostre discours a encore plus de substance que de parolles. C'est un tesmoignage de quelque suffisance plus grande, & qu'en vostre ame il n'y a rien de superflu, ny de bouffi. I'y trouue des translations, ny trop hardies, ny de mauuaise grace, comme celles à qui l'usage a desia baillé leur passe-port. I'y trouue aussi des Figures, desquelles ceux qui nous deffendent l'usage, & ne les permettent qu'en vers, ne sont pas sçauans en la lecture des Anciens. Car encore qu'ils ne cherchassent pas tant de recommandation par vne elegance plausible, comme par un simple recit des choses, & par vne demonstration esloignée de tout artifice, si est-ce que vous ne voyez que des paraboles en leurs escrits. Il est vray qu'elles ne nous sont pas nécessaires, pour le suiet que les Poëtes en vsent:

mais pour fortifier la foiblesse de ceux que nous voulons instruire, & leur représenter les choses si naïvement, qu'ils pensent plustost les voir que les ouïr. Je me plais fort à lire Sextius: c'est vn esprit, vif qui en sa Philosophie a les parolles Grecques, & les fait Romaines. I'y trouue vne Figure qui me contente fort. Il dit qu'en vne armée, quand de toutes parts on se doute des ennemis, on la fait marcher en forme quarrée, & que tout de mesmes le Sage doit tenir de tous costez les Vertus en bataille, afin qu'il ne luy puisse venir aucun effort sur les bras, qu'elles ne se trouuent prestes à la deffence, & sans tumulte, respondent au commandement qui leur sera fait. Il adioute que cét ordre que donnent les grands Capitaines en leur troupes, de les disposer en sorte, qu'en mesme temps vne parole soit portée par tout; nous est d'autant plus necessaire, que bien souuent ils apprehendent sans occasion, & sont plus asseurez au chemin qui leur est le plus suspect. Mais où est la Folie la peur y est perpetuelle, l'espouuante y est deuant comme derriere, à main droïte comme à main gauche. Les perils la suivent, & la precedent. Elle s'estonne de tout, parce qu'elle ne pouruoit à rien, & prend l'alarme de ceux mesmes qu'on vient à sa deffence, pour ne les scauoir distinguer de ses ennemis.

II. Vn homme sage est tousiours en ceruelle.

De quelque costé qu'on l'attaque, on ne le trouue iamais que l'espée à la main. Que la Fortune vienne quand il luy plaira, qu'elle luy oste ses biens: qu'elle enuoye sa femme & ses enfans au tombeau: qu'elle luy fasse receuoir des affronts, & l'afflige en sa personne de routes les douleurs qu'il est possible de sentir, il n'en fera pas vn pas en arriere. Au contraire, avec vne assurance au visage, qui tesmoignera celle du cœur, il marchera vers elle, & sera plustost aux mains qu'elle n'aura fait semblant de s'approcher. Nous auons beaucoup de choses qui nous retiennent, beaucoup qui nous affoiblissent. Il y a long-temps que nous sommes sales: il est mal-aisé de nous nettoyer: Ce ne sont point taches ordinaires que les nostres: elles sont à l'huile.

III. Je m'en vay proposer vne question que ie dispute ordinairement en moy mesme; D'où vient que la folie est si opiniastrement attachée avec nous, que presque elle est inseparable. Premièrement, c'est que nous n'apportons pas le courage qu'il faut à la repousser, & recherchons nostre salut d'une façon, qu'il semble que nous ayons peur de le trouver. Secondement, nous ne croyons pas à bon-escent aux preceptes que nous ont donné les hommes sages, & ne leur ouurons pas l'estomach: mais comme en choses qui ne nous touchent gueres; pensons auoir assés fait quand

nous

nous les auons regardez par dessus. Mais  
 aussi comme pourroit vn homme apprendre  
 à faire la guerre aux vices, veu qu'il ne peut  
 vacquer aux choses louables, qu'autant  
 que les vices ne le tiennent point occupé :  
 Nous ne mettons iamais la main au fonds :  
 il nous suffit d'escumer le dessus ; Et pen-  
 sons faire tort à nos autres affaires, si nous  
 prenons quelque heure, pour apprendre à  
 nous faire gens de bien. Le principal em-  
 peschement que nous ayons, c'est que lege-  
 rement, & avec peu de sujet nous entrons en  
 bonne opinion de nostre merite. Si quel-  
 qu'un nous dit que nous sommes honnestes  
 gens, que nous auons bon iugement, &  
 bonne conscience, nous nous y accordons  
 tout aussi tost, & ne nous contentons pas  
 d'une louange où il y ait de l'apparence :  
 mais quoy que flatterie nous amasse im-  
 pudement à nos oreilles, nous le receuons  
 comme chose qui nous appartient. Nous  
 sçauons bien que nous ne sommes ny si bons  
 & si sages comme on nous veut faire ac-  
 croire ; mais cependant nous ne donnons  
 iamais de dementi là dessus ; & qui pis est,  
 nous sommes tellement auuglez de l'amour  
 de nous mesmes, qu'il n'y a rien de quoy  
 plus volontiers nous nous oyons louer, que  
 de ce qui est directement contraire à tout  
 ce que nous faisons. Sommes-nous des  
 cruels ? nous voulons qu'on propose nostre  
 humanité. Viuons-nous de rapines ? nous

voulons qu'on die que nous donnons tout. Sommes-nous tousiours, ou dans vn cabaret, ou dans vn bordeau? nous voulons qu'on fasse cas de nostre Contenance; Et de là vient que parce que nous croyons estre les plus gens de bien du monde, nous ne pensons nullement à nous amender. Alexandre, comme il faisoit la guerre aux Indes, & sacca-geoit des peuples qui n'estoient pas seulement cogneus de leurs voisins, faisant le tout d'une ville qu'il assiegeoit, afin de recognoistre l'endroit le plus foible de la muraille, il fut blessé d'un coup de fleche: trois fois il ne laissa pas de continuer. Mais à quelque temps de là comme la playe se refroidissoit, pource que le sang ne couloit plus, elle commença à luy douloir à bon escient. Estant donc contraint de se retirer. Tout le monde, dit il, me iure que ie suis fils de Iupiter, mais cette blessure me fait bien cognoistre que ie suis homme. Faisons-en de mesme; & quand on nous flattera, selon la mesure de nos qualités, disons: Vous me voulez faire accroire que ie suis vn suffisant homme; mais ie voy bien combien ie recherche de choses inutiles, & combien i'en desire, qui seroient ma ruine, si ie les auois. Les bestes mesmes ont plus de iugement que ie n'en ay. La faim & la soif sont la mesure de leur manger; & de leur boire, & ie ne sçay point encore combien il faut que ie mange & boiue pour me remplir.

IV. Voulez-vous à cette heure que ie vous monstre que ie ne suis pas sage ? Le Sage est celuy qui plein de ioye au cœur & au visage, vuide de toute apprehension & de tumulte, est aussi content de sa condition, comme les Dieux sont de la leur. Examinez vous à cette heure vous-mesme, si vous n'avez ennuy quelconque qui vous trouble, si vous n'avez point d'esperance qui vous donne des inquietudes : si iour & nuict vostre ame est en pareille assiette, tousiours releuée, & tousiours agreable à soy-mesme. Vous pouuez dire que vous estes arrivé iusques où la felicité de l'homme peut aller.

V. Mais si de toutes parts vous recherchez toutes sortes de voluptés, faites compte que vous avez aussi peu de sagesse que de ioye. Quelque bonne volonté que vous ayez, vous vous abusez si parmy les richesses vous vous promettez d'y parvenir. Vous cherchez le contentement parmy les sollicitudes, quand vous le cherchez parmy les honneurs. Vous demandez des fleurs en vne plante qui ne produit que des espines. La ioye est le souhait general de tout le monde : mais le moyen d'en auoir vne grande & permanente, personne ne le sçait. L'vn la cherche en la dissolution des festins, & en la superfluité des despences ; l'autre en la vanité des estats, & d'auoir toute la populace d'vne Ville à sa queue.

L'autre aux bonnes graces de la maistresse, & l'autre en l'ostentation des sciences, qui ne guerissent de rien. Toute cette maniere de gens se laissent tromper à l'apparence de leurs passe-temps fugitifs & perissables, comme les yvrongnes au vin, qui pour vne plaisante humeurs qui ne dure qu'une heure, leur donne des douleurs qui les accompagnent toute leur vie; Ou comme les Ambitieux aux acclamations fauorables d'une multitude, qui leur ont cousté beaucoup iusques à cette heure, & leur doiuent encore plus couster à l'aduenir. Souuenez-vous donc que l'effect de la Sageſſe, c'est vn contentement tousiours égal à soy-mesme, & que nul accident n'est capable de diminuer. L'esprit du Sage est comme l'estat du monde: dessus la Lune le beau temps y est perpetuel.

VI. Vous scauez donc à cette heure quelle occasion vous auez de vouloir estre sage, pource que le Sage n'est jamais sans contentement. Ce contentement ne luy vient que de ce qu'il scait bien qu'il est homme de bien. Il faut estre iuste: il faut estre magnanime: il faut estre temperant: autrement il n'y a moyen d'estre ioyeux. Et quoy donc, les fols & les meschans ne se resiouissent-ils point? non plus que des lions quand ils ont trouué quelque proye. Apres que ces miserables toute la nuict se sont lassez de vin & de femmes, & se sont rendus aux

voluptez par impuissance d'y fournir, ils s'écrient alors.

*Namque ut supremam falsa inter gaudia  
noctem*

*Egerimus nostri.*

Tous gens desbauchez passent la nuit en de fausses ioyes, & comme s'ils n'en deuoient iamais passer d'autre. Cette ioye que goustent les Dieux, & ceux qui les imitent, n'a iamais d'intermission ny de fin. Elle en auroit si elle estoit mendiee d'ailleurs. Mais pource qu'elle n'aist en eux-mesmes, elle ne dépend point d'une puissance estrangere. La Fortune n'oste point ce qu'elle n'a point donné.

## EPISTRE LX.

### ARGUMENT.

1. *Il blasme les vœux que les parens font pour leurs enfans.*
2. *Contre la Gourmandise & la somptuosité des festins.*

1. **I**E me plains, ie dispute, ie me mets en colere. Encore vous desirez ce que vostre nourrice vostre precepteur, ou vostre mere vous ont desiré. Vous ne iugez pas encore combien ils vous ont desiré de mal.

O que les vœux de ceux qui nous aiment nous sont contraires, & principalement quand le succez en est comme ils le souhaitent! Je ne m'estonne pas si d'un bout à l'autre nostre vie est pleine de miseres. Nous croissons entre les maledictions de nos peres & de nos meres.

II. Vne fois en nostre vie parlons aux Dieux, sans leur rien demander. Jusques à quand sommes-nous resolu de les importuner, comme si nous n'auions dequoy nous nourrir? Ne ferons-nous iamais autre mestier que semer les champs de toute vne contrée? Quand serons-nous lassez de tant de moissons? Jusques à quand sera-ce qu'une infinité de barques iront aux Prouinces estrangeres, chercher la prouision d'une seule table? Peu d'arpens de terre fournissent de la pasture pour vn bœuf. Vne forest donne à viure à plusieurs elephans; Et l'homme pour sa nourriture bien à peine se contente de la terre & de la mer? Et quoy donc? dirons-nous que la Nature, qui nous a fait le corps si petit, nous ait donné des ventres insatiables, afin que les animaux les plus vastes, & les plus vocaces qui soient au monde, nous cedent la gloire de gourmander? Nullement. Que pensez vous qu'il faille pour contenter Nature? Elle est saoule de peu de chose. C'est l'Ambition qui nous fait despendre, & non point la faim. Mettons donc, comme Saluste, ces hommes qui

se font esclaves de leur bouche , au nombre des bestes , & quelques-vns encore , non au nombre des bestes , mais au nombre des morts. Vser de soy , c'est ce qui se doit appeller viure. Ceux qui se cachent , sont en leur maison en vn cercueil. Vous pouuez faire cette inscription en vn marbre au dessus de leur porte. Ils sont morts avant que mourir.

## EPISTRE LXI.

## ARGUMENT.

1. *Nous devons penser à bien viure en ieunesse, & à bien mourir en vieillesse.*
2. *Le Sage n'apporte aucune resistance à la mort, puis qu'elle doit necessairement arriuer.*

1. **I**L est temps d'auoir de meilleures volontez à l'aduenir que nous n'auons eu par le passé. Quant à moy , à cette heute que ie suis vieil: tout le soin que i'ay , c'est de faire cognoistre que ie ne veux plus ce que ie voulois quand i'estois ieune. Je donne les iours & les nuicts à cette meditation. Toute l'estude que ie fais , & toute la besongne où ie m'occupe , c'est à mettre

vne fin aux affections vicieuses, ausquelles ie me suis laissé conduire par cy-deuant. Je tasche de faire en sorte que le iour où ie suis, me tienne lieu de toute ma vie. Je ne le prens pas pourtant comme le dernier, mais comme le pouuant estre. A cette heute mesme que ie vous escriis, ie me tiens en estar, comme si la mort me deuoit appeller. Je suis tousiours prest de partir; & le peu de soin que i'ay combien ie dois viure est occasion que ie vy content. Autrefois i'ay pensé à bien viure: à cette heure ie pense à bien mourir. Or bien mourir, c'est mourir sans regret.

II Donnez ordre que s'il est possible, vous ne fassiez iamais rien contre vostre gré. Tout ce qui doit estre, sera. La necessité n'est que pour celuy qui repugne. Il n'y en a point pour celuy qui consent. Je veux dire que quiconque obeit volontairement à tout ce qu'on luy commande, évite ce qu'il y a de plus insupportable en la seruitude, qui est de faire ce qu'on ne veut pas. Il n'y a point de misere à faire vne chose par commandement: ouy bien à la faire par contrainte. Reglons donc nostre ame d'une façon, que s'il faut que quelque chose aduienne, nous nous y accordions aussi tost: & sur tout, que le souuenir de sortir du monde ne nous afflige point. Il se faut preparer à mourir premier qu'à viure. Si nous n'estions insatiables, nous auons des prouisions assez

pour la vie. Mais toujours il nous semble & toujours nous semblera qu'il nous manque quelque chose. Les ans ny les iours ne sont point la longue vie, mais la bonne disposition de l'esprit. Pour moy, Lucilius, ie me contente, quand la mort voudra que ie parte, ie ne respondray point que ie n'aye pas assez vescu.

## EPISTRE LXII.

## ARGUMENT.

1. *Le Sage n'est iamais occupé, parce qu'il ne s'attache point aux choses; Il s'y preste.*
2. *Celuy a tout, qui mesprise tout.*

1. C'Est vne mocquerie de dire que les occupations nous empeschent d'estudier. Nous faisons la pluspart semblant d'auoir des affaires. Ceux qui en ont les augmentent, & ceux qui n'en ont point sont en peine d'en trouuer. Pour moy, Lucilius, ie suis de loisir, & en quelque part que ie sois ie suis à moy. Ie me preste aux choses, mais ie ne m'y attache pas, ny ne cherche point les occasions de perdre le temps. Ie me donne pat tout de l'entretien, & toujours occupe mon esprit à quelque meditation qui me

puisse apporter quelque profit. Pour estre avec mes amis, ie ne suis pas moins avec moy. Bien souuent, ou pour faire vn office, ou pour quelque autre occasion, ie me trouue en des compagnies où ie ne suis pas. I'enuoie mon esprit à la communication de quelque homme de bien, en quelque lieu qu'il soit, & de quelque siecle qu'il ayt esté. Ie ne vay en part, où ie ne mene Demetrius avec moy. C'est le meilleur homme qui soit au monde. Aussi quelque nud qu'il soit, ie quitte ceux qui sont couuerts de clinquants, pour m'entretenir avec luy. Ie ne le regarde iamais qu'avec admiration. Mais comme seroit-il possible autrement ? Ie vois qu'il ne luy manque rien.

I I. Quelque autre que luy pourroit bien tout mespriser. Mais d'auoir tout, c'est vne richesse qui ne se trouue qu'en luy seul. Le plus court chemin d'auoir des biens, c'est de les mespriser. Quand à Demetrius, il ne vit pas comme les mesprisant : mais comme les ayant baillé aux autres pour en vser.

# EPISTRE LXIII.

## ARGUMENT.

1. *Qu'il ne faut pas s'affliger démesurément en la mort d'un amy.*
2. *Le pleurer excessif est plustost marque de gravité, & de vouloir estre estimé affligé, que d'une vraye amitié.*
3. *Le temps est un remede aux ennuyes que la raison n'a pû guerir.*
4. *Senèque se blasme de soy-mesme de s'estre laissé vaincre à la douleur, en la mort d'Annens Serenus.*

I. **V**OUS vous affligez de la mort de vostre amy Flaccus. Mais si faut-il que vostre douleur ayt des bornes. Je sçay bien que vous ferez mieux de ne vous en fascher du tout point. Toutesfois, c'est chose que ie ne m'ose promettre de vous, parce que cette resolution est d'un homme plus ferme, & plus releué sur la Fortune que vous n'estes. Je ne dis pas que cet accident n'eust touché le plus sage qui soit au monde: mais il n'eust fait que le toucher. Pour nous, nous faisons beaucoup, quand n'ayant

pas de la force assez, pour ne pleurer point, nous en auons assez pour ne pleurer que de mesure. Puis qu'il est impossible qu'on n'ayt de l'eau dans les yeux en la perte d'un amy, pour le moins il n'y faut pas auoir desriuieres; il faut qu'il sorte des larmes, mais non pas la bonde. Ne pensez point que ma lettre soit trop rigoureuse, veu que le plus grand des Poëtes Grecs, veut que tout dueil s'acheue en vn iour; & remarque mesme, que Niobe, vne des plus desolées femmes qui fust iamais, n'oublia point de manger en son affliction.

II. Voulez-vous sçauoir d'où viennent tant de lamentations, & de gemissemens desmesurez? Nous voulons prouuer que nous sommes extrêmement ennuyez de la perte que nous auons faite, & ne nous lachons pas tant à la douleur pour la douleur mesme, comme pour donner opinion que nous en auons beaucoup. Nous ne sommes point tristes pour nous, mais pour autruy. Nos douleurs ont leur vanité, comme nos autres actions. Et quoy donc? ne me souuiendray-ie point de mon amy? La memoire que vous en aurez, ne sera gueres longue, si vous la bornez à vostre douleur. Vous estes bien triste & bien rechiné. Mais vous ne laisserez pas de rire au premier sujet que s'en presentera. Je ne vous remets point à cette longueur du temps, qui cicatrise toutes playes, & rend les plus desolez ca-

pables de consolation. Je vous dy, que vous ne ferez pas si tost diuertý que vous ne perdiez ce que vous auez de triste en l'imagination. Vous gardez à ceste heure vostre douleur : Soyés-y si vigilant que vous voudrés, il faut qu'elle eschape, & sa violence mesmes fera ce qui la fera moins durer. Trouuons moyen que la souuenance de ceux que nous auons perdus nous soit agreable. Il n'y a personne qui se represente volontiers vne chose qui le fasche. Toutesfois, s'il ne se peut faire que nous voyans priuez à iamais des personnes qui nous estoient cheres, nous nous en ramenteuons la perte sans quelque amertume. Faisons, s'il est possible, qu'en ceste amertume mesme il y ayt quelque douceur. Car, comme souloit dire Attalus, la memoire des amis nous est agreable, comme l'austerité du vin vieil, ou comme vne douce aigreur en vne pomme. Mais en fin le temps en oste ce qu'il y a de rude, & ne nous en laisse que le plaisir tout pur. Si nous le croyons, nous mangeons du sucre & des confitures, quand nous nous ramenteuons nos amis qui se portent bien. Mais en la memoire de ceux qui sont morts, on ne peut, à son aduis, se resioüir sans s'affliger. Or qui est-ce qui ne sçait point que les choses acres & mordicantes excitent l'appetit ? Quant à moy ie ne suis pas de son opinion. La souuenance de mes amis decedez m'est toute douce ; le n'y trouue rien

d'aigre, ny rien d'amer. Quandie les ay, ie pense les pouuoir perdre. Quand ie les perds, ie pense les auoir encote. Vous estes homme raisonnable, Lucilius, Iugez de ce faict comme vous deuez. Ne soyez point ingrat d'un bien que la Fortune vous a fait. Elle vous a osté vn amy, mais elle vous l'auoit doané. Ceste incertriude de ne sçauoir combien nous deuons iouir de nos amis, nous en doit faire iouir plus auidement. Representons-nous combien de fois nous les laissons pour aller en quelque long voyage; combien demeurant en mesme lieu, nous auons passé de iours sans les voir, & nous trouuerons que quand ils vitoient ils n'estoient pas si souuent en nostre compagnie comme a ceste heure qu'ils sont morts. Mais comme est-il possible de ne se moquer point de ceux qui pleurent desesperément leurs amis, apres les auoir possedez nonchalamment, & ne les ayment qu'apres les auoir perdus? La peur qu'ils ont qu'on reuoque en doute, s'ils ont aymé, parce qu'ils n'en ont iamais fait preuue, les fait pleurer de ceste façon. Ils attendent bien tard à faire paroistre leur affection. Si nous auons d'autres amis, nous leur faisons tort de penser qu'il n'y ait pas en eux dequoy se consoier de celuy que nous auons perdu. Si nous n'en auons point, nous auons plus à nous plaindre de nous que de la Fortune. Elle nous a osté vn amy, & nous n'en auons point fait

du tout. Et puis qui n'a eu qu'un amy, n'en a piont eu. Si quelqu'un, à qui on auroit dérobé son mâteau, s'amusoit à le pleurer, au lieu de chercher dequoy se couvrir les espauls, & se parer du froid; ne direz-vous pas qu'il n'auroit point d'entendement? Vous avez mis en terre un homme que vous aymiez: le remede est d'en aimer un autre: vous aurez moins de peine à faire un ami, qu'à le pleurer.

III. Je sçay que ce que ie vous vay dire, est en la bouche de tout le monde: mais pour cela ie ne laisseray pas de l'alleguer: Le Temps est le remede indubitable des ennuis que la Raison ne peut guerir. La plus vilaine fin qu'un homme de iugement sçauroit mettre à ses larmes, c'est la lassitude de pleurer. Laissez la douleur, plustost que la douleur vous laisse; & de bonne-heure cessez de faire vne chose que vous ne pouuez continuer long-temps, quelque volonté que vous en ayez. Nos peres qui bailloient un an aux femmes, pour pleurer, ne vouloient pas qu'elles pleurassent tout du long de l'année: mais leur deffendoient de pleurer plus d'un an. Quant aux hommes, les loix ne leur en donnent point de terme, pource qu'ils ne le peuuent si peu faire, que toujours il n'y aille de leur honneur; & encore avecque cette fragilité des femmes, laquelle est-ce de toutes celles qui s'attachent à leurs maris morts, & qui se vueillent jeter dans la fosse, de qui les larmes.

ayent continué iusqu'au bout du premier mois? Il n'y a rien qui nous attriste si tost que la douleur. Quand elle est recente, il se trouue quelques gents qui la consolent; mais quand elle est vieille, le monde s'en mocque, & iustement. Car il y a de la simulation, ou de la folie.

VI. Je sçay bien, quoy que ie vous écrive, que iamais homme ne fut inconsolable, comme ie fus en la mort d'Anneus Serenus, & qu'à mon grand regret on me met entre les exemples de ceux que la douleur a vaincus. Toutefois aujourd'huy ie condamne ma faute, & reconnois bien que ceste affliction si démesurée venoit de ce que iamais ie ne m'estois représenté qu'il pouuoit mourir deuant moy. Tout ce que ie m'imaginerois, c'estoit qu'il estoit bien plus ieune que ie n'estois. Et comme si les destins eussent conté les âges, ie ne dourois point que ie n'allasse au tombeau premier que luy. Le remede à cet inconuenient, c'est d'auoir tousiours ceste consideration deuant les yeux, Que nous sommes mortels, & que nous n'auons rien qui ne le soit. Je deuois dire alors, Serenus est plus ieune que moy? qu'importe, il doit mourir apres moy, mais il peut mourir deuant. A faute de m'estre préparé de ceste façon, la Fortune m'a surpris & m'a donné ceste secousse qui m'a pensé faire cheoir. A ceste heure ie n'ay iamais autre meditation en l'ame que

la necessité de quitter le monde, & l'incertitude à quelle heure, & par quelle porte il en faudra sortir. Tout ce qui peut arriver quelquefois peut arriver aujourdhuy. Pensons donc, Lucilius, que nous irons bien tost nous-mesmes là où nous auons regret qu'il soit allé, & peut-estre, si selon l'opinion des Sages, il y a quelque vie qui nous reçoie au partir de celle-cy: celuy que nous pensons estre mort n'a fait que nous preceder.

## EPISTRE LXIV.

## ARGUMENT.

1. *Les preceptes de la Philosophie bien entendus sont des remedes aux maladies de l'Ame.*
2. *Il faut honorer ceux qui nous ont frayé le chemin à bien viure.*

**V**ous fustes hier avecque nous. Si vous n'y auiez esté ny plustost ny plus souuent vous auriez suiet de vous plaindre. C'est pourquoy i'ay dit avecque nous: car avecque moy, vous y estes perpetuellement. Il m'estoit suruenu quelques amis, pour lesquels il falloit faire vn peu plus de fumée que de coustume, non toutesfois tant comme

celle des grandes cuisines, qui met les sentinelles d'une ville en alarme ; mais assez pour faire connoistre que i'auois des hostes. Nous parlâmes de beaucoup de choses, comme font des amis qui mangent ensemble : mais d'un propos nous passions à l'autre, sans en continuer vn iusqu'à la fin. Apres cela nous nous mismes à lire dans Q. Sextius le Pere. Sans mentir, ie trouue que c'est vn grand homme, & Stoyque, quoy qu'il y en ait qui ne le veulent pas auoier, Bon Dieu, que ie le trouue nerueux ! que ie le trouue releué ; les escrits des autres Philosophes ne sont pas de mesme. Toute leur recommandation vient du nom de leur maître ; au demeurant ouutez les, vous n'y trouuerez pas vne goutte de sens. Ils proposent, ils disputent, ils cherchent des subtilitez ; mais au partir de là, vous en sortez avec si peu de resolution que vous en auez apporté. Mais de Sextius, vous n'en scauriez si peu lire, que tout aussi tost vous ne disiez, Il a de la vie ; il a de la vigueur : il est libre : il est au dessus de l'homme : c'est à ceste heure que ie me sens du courage & de la force. Quant à moy, ie vous confesseray librement, qu'en quelque posture que soit mon ame, ie n'ay pas si tost commencé de le lire, qu'il ne me prenne enuie de prouocquer tout ce qu'il y a de malheur au monde, & de faire vn appel à la Fortune mesme. Je pense estre en la place de cestuy-

cy, qui dans Virgile demande vn suiet de faire paroistre sa valeur.

*Spumantēque dari pecora inter in tertiarvotis  
Optat aprum, aut fuluum descendere monte  
leonem.*

Il faut que j'aye ou de l'occupation à ma valeur, ou de l'exercice à ma patience. Car entre autres choses, Sextius a cela de particulier que vous montrant combien est grande la felicité qu'il vous propose, par mesme moyen il vous fait connoistre qu'il n'est point impossible d'y paruenir. Il la vous fait voir en vn lieu haut, mais accessible à qui se voudra mettre en chemin. La Vertu mesme fera que les contentemens vous sembleront des miracles, & cependant vous ne desespererez point de les auoir. Il faut auoüer qu'il n'y a point d'occupation à qui ie donne plus d'heures qu'à l'estude de la Philosophie. Mais j'en suis comme du monde, que ie regarde tous les iours avec autant d'esbahissement que si iamais ie ne l'auois veu. Aussi toutes les inuentions & les inuenteurs me sont venerables; il s'en faut saisir comme d'une succession commune cela m'est acquis: cela est fait pour moy. Mais aussi deuous nous imiter le bon pere de famille, & faire que par nostre industrie cét heritage aille à la posterité, meilleur & plus riche que nous ne l'auons receu. On nous a bien laissé de la besongne: nous en laisserons bien à ceux qui vien-

dront après nous. Et quiconque n'aïstra d'icy à mille siècles, s'il y prend peine il aura toujours moyen d'y adiouster quelque chose du sien. Mais quand les premiers auroient si exactement travaillé, qu'il n'y auroit moyen de rien inventer après eux, il ne faut point craindre qu'en la nouveauté seule d'vsér des inventions & en la dextérité de les disposer, il n'y ait toujours assez de matiere pour les esprits que produiront les siècles futurs.

I. Faites compte qu'on nous a laissé des medicamens pour guerir les yeux: tout ce que vous auez à faire, sans en chercher d'autres, c'est de sçauoir bien appliquer ceux cy, selon que le mal, ou le Temps le requerra. L'vn est bon pour la desmangeaison des yeux, l'autre pour la crassitude des paupieres, l'autre pour le diuertissement d'vne defluxion subite, l'autre esclaircir la veüe. C'est à vous de les broyer, de choisir le temps d'en vsér, & de sçauoir la quantité qu'il en faut mettré de chacun. Les Anciens nous ont laissé des remedes pour la guerison de l'ame. C'est à nous maintenant de sçauoir quand & de quelle façon il les faut appliquer. Ceux qui nous ont precedé sont allez bien auant, mais non pas iusqu'au bout.

II. Quoy qu'il en soit nous leur deuons de l'admiration, & sommes tenus de les reuerer comme Dieux: Et quand nous aurions leurs pourtraits, & que nous celebrerions

leurs natiuitez, ie ne pente pas que ce ne nous fust vn grand aiguillon pour nous inciter à la vertu : Pour le moins en deuous- nous toujours parler avec honneur, & rendre à ces precepteurs vniuersels du genre humain, qui nous ont fait l'ouuerture à des choses si profitables, le respect & la reuerence que nous rendons à nos precepteurs particuliers. Si nous voyons venir vn Consul, ou vn Preteur, nous luy ferons toutes les demonstrations qu'on fait aux personnes de leur merite. Nous mettrons iustement pied à terre : nous nous descourirons, & leur quitterons le chemin; Et quand M. Caton, Lælius, Scipion, Socrate, Platon, Zenon & Cleantes se presenteront à nous, nous les regarderons comme personnes vulgaires, & ne ferons pas semblant de nous en esmouuoir. Quant à moy, ie proteste qu'ils me sont venerables, & qu'on ne les nomme jamais en ma presence que ie ne me leue pour leur fair honneur.



# EPISTRE LXV.

## ARGUMENT.

1. *Combien il y a de principes des choses, suivant l'opinion de Platon, d'Aristote, & des Stoyques.*
2. *Comment, & pourquoy Dieu a créé le monde.*
3. *Que la meditation des premiers principes nous porte à la cognoissance de Dieu, & au desir d'estre réunis à luy.*
4. *Nous devons plustost penser au bien de l'ame qu'à celuy du corps.*

**H**ier au matin i'estois vn peu mal faite toutefois après midy cela s'estant passé, ie me mis à lire; & par cét essay me trouuant assez en estat de trauailler, ie voulus passer plus outre. I'auois en main vn sujet assez difficile, & dequoy i'estois resolu de venir à bout. Je commençay d'en escrire quelque chose, & de m'y bander plus que ie ne fais ordinairement. Lì dessus il me survint quelques amis, qui m'osterent de dessus la besongne, & me tancerent comme vn malade, qui ne se garde pas, & qui ne fait point de cas de sa santé. Les discours

furent mis en la place de l'écriture; & sur ce que nous ne peusmes pas demeurer d'accord de tout ce qui fut mis en auant, vous fustes nommé pour arbitre. Tellement que c'est à cest' - heure à vous de nous appoin-ter: Vous aux plus de besongne que vous ne pensez: il y a trois parties.

I. Nos Stoyques, comme vous sçauetz, font deux principes de toutes choses, la Cause, & la Matière. La Matière demeure oisue, & ne fait qu'attendre qu'on la mette en œuvre: mais au reste elle ne bougera, si personne ne la bouge. Or la Cause, c'est à dire la Raison, donne forme à la Matière & la tourne comme bon luy semble: d'où vient toute ceste diuersité d'ouurages que nous voyons. Il faut donc qu'en vne chose il y ait ce dequoy elle est faite: & ce qui la fait: l'un, la Cause; & l'autre, la Matière. Toute science est vne imitation de la Nature, & pour ce rapportons ce que j'ay dit de l'ouurage de l'univers à ce qui est de l'opération particuliere d'homme. En vne statuë il a fallu qu'il y ait eu de la Matière qui receut l'artifice, & vn Artisan qui donnât vn visage à la Matière, en la statuë dont le bronze a esté la Matière, la Cause, l'Ouurier. Toutes autres choses en sont de mesme. Elles sont composées de ce qui est fait & de ce qui fait: les Stoyques ne reconnoissent point d'autre cause que ce qui fait. Aristote en met de trois sortes. La premiere, la Matie-

re, sans laquelle rien ne se fai. La seconde, l'Ouurier : & la troisieme la Forme, qui est donnée aux ouurages comme à vne Statuë, & l'appelle *είδ'* ⊙. Il y adiouste encore vne quatrieme, qui est l'intention de l'ouurage. Je m'en vay vous dire ce que c'est. Le bronze est la premiere Cause de la statuë : car pour la faire, il estoit necessaire d'auoir ce de quoy elle deuoit estre faite. La seconde Cause, c'est l'Ouurier. Car ce bronze n'eust iamais esté statuë, sans la dexterité de quelque main, capable de le façonner. La troisieme cause, c'est la Forme: car on ne diroit point vne Statuë à lance, vne statuë à diademe, si l'vne n'auoit vne lance, & l'autte vn diademe. La quatrieme Cause, c'est le dessein de l'Ouurier, sans lequel il n'auoit point trauaillé. Qu'appellez-vous le dessein? Ce qui a conuüé l'Ouurier, & l'a mis en besogne, comme l'argët, s'il l'a faite pour la vendre la Gloire, s'il a cherché d'auoir de la reputation, ou la deuotion, si son but a esté d'en faire vne offrande à quelque temple, & pource ce qui a esté occasion de la faire se peut appeller Cause. Ne pensez-vous point qu'entre les Causes de l'Ouurage, il faille compter vne chose, sans laquelle l'Ouurage n'auoit point esté fait? A ces quatre Causes; Platon en adiouste vne cinquiesme, qu'il appelle Idée. C'est le patron sur qui l'Ouurier iette la veüe, pour faire ce qu'il s'est proposé. Or il n'importe pas que le

patron

patron soit vn objet exterieur, que l'ouurier  
tienne deuant ses yeux, ou vne conception  
interieure, qu'il se figure en l'esprit. Ces  
exemplaires de toutes choses, les nombres  
de tous les ouvrages qui sont faits, & leurs  
mesures, sont compris en l'intelligence de  
Dieu. Il est tout plein de ces figures, que  
Platon appelle Idées, immortelles, immua-  
bles, infatigables; c'est pourquoy l'homme est  
perissable: mais l'humanité sur laquelle est  
prise la forme de l'homme est permanente:  
Et quoy qui aduienne à l'homme, elle ne re-  
çoit point d'alteration. Il y a donc cinq cau-  
ses, selon Platon, de quoy, parquoy, comme  
quoy, suiuant quoy, & pourquoy. Et enfin ce  
qui precede de toutes ces causes par leur  
assemblemens, comme en la statuë, puis que  
nous auons pris cét exemple. Le dequoy,  
c'est le bronze. Le parquoy, c'est l'ouurier.  
Le comme quoy, c'est la forme qui luy est  
appropriée: le suiuant quoy, c'est le patron  
sur quoy l'ouurier a trauaillé: le pourquoy,  
c'est l'intention de l'ouurier: ce qui en pro-  
cede, c'est la statuë.

II. Tout cela, comme dit Platon, se trou-  
ue en l'edifice du monde. Dieu est l'ouurier.  
Ce dequoy il est fait, est la matiere, la for-  
me, l'ageancement, & l'ordre que nous y  
voyons: le patron, cette imagination sur  
laquelle Dieu a conceu la merueille de son  
ouvrage. L'intention, ce pourquoy il la fait.  
Vous me demanderez quelle peut auoir

## 326 LES EPISTRES

esté son intention ? Sa bonté, pour le moins Platon le dit ainsi. Quelle cause a eu Dieu de faire le monde ? Il est bon , il a voulu faire des choses qui fussent bonnes. Celuy qui est bon ne porte envie à rien qui soit bon. Voilà pourquoy il l'a fait le meilleur qu'il luy a esté possible. Donnez donc à cette heure vostre iugement , & declarez laquelle de ces opinions vous trouvez la plus vray-semblable : Je ne dy pas la plus vraye, parce que le vray est autant par dessus nous que la verité mesme. Cette multitude de causes , mises par Platon & par Aristote, comprend ou trop, ou trop peu. Que s'ils mettent au nombre des causes toutes choses generalement , sans lesquelles l'ouvrage ne peut estre fait , ils en ont nommé trop peu ; Car il faut qu'ils y mettent le temps, puis que sans temps rien ne peut estre fait. Il faut aussi qu'ils y mettent le lieu , parce qu'on ne peut faire vne chose qu'il n'y ait vn lieu pour la faire. Et faut en fin qu'ils y mettent le mouuement, parce que sans mouuement il ne se fait rien , sans mouuement rien ne se corrompt. Il y a des mouuemens en tous arts ; & n'est possible qu'il se fasse mutation quelconque, qu'il ne se fasse du mouuement. Mais l'importance est de sçauoir qui est la cause premiere & generale. Il faut qu'elle soit simple ; car la matiere l'est : voulons-nous sçauoir que c'est ? c'est la raison operante , c'est Dieu : Et pource tout ce

que ie viens de nommer ne sont pas causes chacune à part soy : mais elles dependent routes de la cause efficiente. Vous dites que la forme est vne cause : & ie vous responz que l'ouurier la met en son ouvrage, & que par consequent elle en est partie, & non pas cause. Il n'y a non plus de raison de dire que le patron soit cause: c'est vn instrument necessaire à la cause. Le patron est necessaire à l'ouurier, comme vne lime, ou vn cizeau : Sans lime & sans cizeau l'art ne peut trauailler, & toutesfois ce sont parties & non causes de l'art. Quant à l'intention de l'Ouurier, que vous dites estre vne cause : encore que c'en fust vne, ce n'est pas vne cause efficiente, mais suruenante, comme font vne infinité d'autres. Mais ce n'est pas dequoy nous auons affaire : Nous cherchons la cause generale. Car de dire avec eux, que c'est tout le monde parfait, & acheué comme il est, ie n'y voy point d'apparence : Et ne les trouue pas en cela si deliez comme ils ont accoustumé d'estre : car il y a difference entre l'ouirage, & la cause de l'ouirage. Ou prononcez vostre sentence, ou, ce qui est le plus court en choses si difficiles, demandez temps de vous y resoudre, & nous dites que nous reuenions vne autre fois.

III. Vous me demanderez quel plaisir ie prens à me tourmenter apres des choses qui ne peuuent remedier à mes affections

vicieuses, ny me faire perdre vne seule de ces cupiditez qui me teauillent. La premiere meditation que ie fais, c'est du moyen de me mettre l'esprit en repos. Ie ne regarde le monde qu'apres que ie me suis regardé. Mais pensez vous que cette recherche mesme soit du tout infructueuse, & que le temps y soit entierement perdu? Il n'y a point de doute que l'esprit ne se lasse de la charge qu'il porte, & qu'il ne demande de retourner à ce Tout duquel il est partie. Ces considerations luy en donnent le moyen : mais l'importance est de n'en faire pas les pieces si petites, & d'y chercher autre chose que ces vaines subtilitez. La pesanteur du corps est le supplice de l'ame. Il la presse, & la tient en vne prison où elle est en vne misere perpetuelle, si par la consideration des ouvrages de Nature, la Philosophie ne luy donne quelque relasche, & de la terre ne la fait aucunement approcher du Ciel : c'est là qu'il est en sa liberté : c'est là qu'il se plaist de se pourmener; & que quelquefois se déro-  
bant de sa garde, il repare en la contemplation des choses diuines ce qu'il a cueilly de vicieux & de sale au commerce de l'humanité. Comme vn artisan, qui a les yeux lassez de quelque besongne delicate, s'il est logé en vne maison sombre, & qui n'a que des veües empruntées : il sort en la rue, & se va pourmener par la ville en quelqu'un de ces lieux qui sont destinez à l'oyfueté du peuple,

où il prend de l'air & du iour à son aise : Ainsi l'esprit enfermé dans ce logis obscur & melancholique , autant de fois qu'il peut eschapper , se retire en quelque lieu descouuert & agreable , & se resioüist en la consideration des merueilles qui sont dans l'Vniuers.

IV. Le Sage , & celuy qui est apres à l'estre, tiennent bien avec leurs corps ; mais ce qu'ils ont de meilleur s'en esloigne, pour vacquer à la meditation des choses celestes ; & faisant compte qu'il est au roolle d'une compagnie, il pense que ce qu'il vit , est la solde : Et sans vouloir ny bien ny mal à la vie , se reduit à souffrir les inconueniens des choses mortelles , iusques à ce qu'il arriue en cette condition plus heureuse , à laquelle il sçait bien qu'il est reserué. Me voulez-vous destourner de la consideration des œures de Nature, & ne me laisser qu'une partie de ce que ie puis auoir entier ? Ne m'informeray-ie point qui sont les principes des choses ? qui est celuy qui leur a donné leurs formes ; & d'une masse lourde & confuse , où elles estoient embrouillées au fonds d'une abisme, les a mises en la disposition agreable où ie les voy ? Ne m'informeray-ie point qui est l'ouurier du monde ? comme il s'est peu faire que cette grandeur enorme ait pris vn ordre & vn reglement ? qui peut auoir ramassé tant de choses esparées ? distingué tant de meslanges , &

donné de l'embellissement à tant de difformités ? d'où peut venir vne lumiere si grande ? si c'est feu, ou quelque chose plus claire que le feu ? Ne m'informeray-ic point de toutes ces choses ? Ne sçauray-ic d'où ie suis descendu ? Si ie ne reuiendray plus au monde, quand i'en seray hors ? ou si ie renaiſtray beaucoup de fois ? où i'iray quand ie partiray du monde, & quelle place est preparée à mon ame, apres que la mort l'aura tiré de la captiuité du corps ? Me deffendez-vous le commerce du Ciel ? Voulez-vous que i'aye tousiours le nez en terre ? le suis de trop bon lieu, pour estre vallet de mon corps. le ne suis pas né pour si peu de chose que luy. C'est vne chaîne qui me garde d'estre libre, & non autre chose. Quand la Fortune m'attaque, ie la mets au deuant, pour receuoir les coups, & les empescher de venir iusques à moy. Tout ce que i'ay qui peut souffrir des iniures est dans ce meschant logis. S'il a des seruitudes, elles ne m'assujettissent point. Iamais la chair ne me donnera d'apprehensions. le ne seray iamais Hypocrite pour elle, & ne mentiray iamais pour luy faire honneur. Nostre association n'est point si ferme, que ie ne la rompe quand bon me semblera ; & à cette heure mesme que nous sommes ensemble, si nous sommes compagnons, nous ne sommes pas égaux pour cela. C'est à l'esprit qu'appartient le commandement. Mesprisez

son corps, c'est le vray moyen d'asseurer sa liberté. Cette consideration, dont nous parlerons tantost, nous y seruira beaucoup; c'est que tout est composé de matiere, & de Dieu; Que Dieu tempere le monde, & que toutes choses le suiuent comme leur guide & comme leur Gouverneur. Or Dieu, qui a donné la forme, est plus puissant que la matiere qui l'a receuë. Ce Dieu qui est au monde, l'ame l'est en l'homme. Le corps est en luy, ce que la matiere est en l'autre. Il est donc raisonnable que le pire serue au meilleur. Soyez resolu contre toutes les choses fortuites: ne craignez ny les iniures, ny les coups, ny la prison, ny la pauvreté. Qu'est-ce que la mort? Ou c'est vne fin, ou c'est le passage: ie ne me soucie point de n'estre plus: c'est la mesme chose que n'auoir point esté; ny de passer patce que ie ne sçauois aller en part ou ie ne sois plus au large que ie ne suis.

---

## EPISTRE LXVI.

### ARGUMENT.

1. *Le corps, quelque laid qu'il soit n'est iamais sans grace, quand il est accompagné d'un bel esprit.*

2. *Les Biens, quoy que de trois sortes, sont égaux.*
3. *L'amour de la verité, est le premier bien de l'homme.*
4. *Toutes les actions vertueuses sont égales en vertu, mais différentes au sujet qu'elles exerce.*
5. *La vertu fait mespriser les tourmens & les incommoditez.*
6. *La moderation dans la ioye est aussi loüable que dans l'affliction. La vertu rend égaux tous les hommes vertueux.*
7. *La raison est le iuge du bien & du mal : qu'il y a des biens selon Nature, & d'autres qui semblent contre Nature.*
8. *Il borne la felicité de l'homme par le repos de l'esprit, par la santé du corps, & par la patience dans les douleurs.*

1. **I**'Ay veu ces iours passez Clarus, mon compagnon d'eschole, que ie n'auois veu il y auoit fort long-temps. Je n'ay que faire de vous dire qu'il est bien vieil. Vous le croyez bien ainsi : mais ie vous iure qu'il

a l'esprit verd & vigoureux, & qui donne encore de l'exercice à son corps attenué. Il y a eu de l'iniustice en la Nature, d'auoir donné vn si mauuais logis à vn si bel hôte. Sinon que peut-estre elle nous ayt voulu faire voir en cét exemple, qu'il n'y a peu si foible ny si miserable, qui ne puisse loger vn esprit bien courageux & bien content. Il est venu à bout de tout ce qui le pouuoit empescher; & pour apprendre à mépriser toutes choses, il s'est méprisé le premier. C'est chose qui ne me semble pas bien dite.

*En vn beau corps, la Vertu nous plaît mieux.*

Car elle n'a point besoin d'estre embellie d'ailleurs. Elle est son ornement elle-mesme; & le corps où elle loge, est consacré pour son habitation. Sans mentir quand i'ay bien regardé Claranus, ie le trouue beau, & son corps aussi droit que son esprit. Il peut sortir d'vne cabane vn grand personnage, vn bel esprit & grand; d'vn corps bien difforme, & bien petit. Aussi ie pense que tout exprez la Nature a produit des hommes ainsi contre-faits, pour montrer que la vertu peut naistre par tout. Il ne faut point douter qu'elle n'eust volontiers fait venir les esprits tout nuds au monde, si c'est chose qu'elle eust peu faire. Mais ce qu'elle fait à cette heure est bien dauantage: car elle en loge quelques-vns dans des corps si mal

disposez , qu'il semble qu'il leur soit impossible de se produire. Et cependant ils ont l'action si viue, & si gaillarde, que malgré tout ce qui les empesche, ils ne laissent pas de se faire admirer par leurs effects. Quant à moy, ie ne pense pas qu'elle ait donné cette mauuaise taille à Claranus, que pour estre vn exemple, que par la laideur du corps vn esprit ne s'enlaidit point, & qu'vn corps, quelque laid qu'il soit, n'est iamais sans grace, quand il est accompagné d'vn bel esprit. Or combien que nous n'ayons esté gueres de iours ensemble, nous n'auons pas laissé de faire beaucoup de discours, que ie vous feray tenir, à mesure que i'auray la commodité de les rediger par escrit.

II. Nostre dispute fut le premier iour, comme les biens peuuent estre égaux, veu qu'il en est de trois conditions. Il y en a que nos Stoiquez appellent premiers biens, comme la loye, la Paix, le Repos du pays. D'autres seconds, qui sont tirez d'vne maniere miserable, comme la Patience parmy les tourmens, & l'Abstinence en vne facheuse maladie. Quant à ces premiers biens, nous les souhaitrons directement, les seconds en cas de necessité. Il y a encore des troisiemes, comme, vne alleure modeste & reglée, vn visage rassis & vne contenance telle qu'vn homme de iugement la doit auoir.

III. Comme peuuent ces biens estre pareils, veu que nous en desirons les vns, & auons en horreur les autres? Pour les distinguer il faut remonter iusques à ce qui est le premier bien, & considerer quel il est. C'est vne ame bandée à la contemplation de la verité; qui sçait ce qu'il faut desirer, ou fuir: qui n'estime point les choses selon l'opinion, mais selon leur nature: qui s'implique dans toutes les parties du monde, & remarque attentiuement comme tout s'y passe, qui tousiours fait ou medite quelque chose, qui proportionne sa vehemence à sa grandeur, immuable aux menasses, comene aux caresses, maistresse de la mauuaise Fortune comme de la bonne; releuée par dessus tout ce qui arriue; qui par sa bonne grace montre sa beauté, & par sa force, sa disposition & sa conuience; vuide d'apprehension, & de tumulte, inexpugnable à toute violence; que nulle aduerfité n'abaisse, & que nulle prosperité n'enorgueillit. Telle est la vertu de l'ame: tel est son visage, s'il estoit possible de le voir tout, & tout à la fois. Au demeurant, elle a beaucoup d'especes, qui se font paroistre fuiuant la diuersité des sujers, sans qu'elle en demeure ny plus petite, ny plus grande.

IV. Ce qui est parfaictement bon ne peut descroistre: Aussi la vertu ne recule iamais, mais elle se conuertist tantost en vne

qualité, tantost en l'autre; donne la forme  
 des objets où elle se veut traualier. Quoy  
 qu'elle touche, elle luy donne sa ressem-  
 blance, & sa teinture: elle est l'ornement  
 des actions, des amitez, & quelquefois  
 des maisons entieres, qui la reçoient,  
 & qui prennent son reglement. En fin  
 elle ne met la main à chose quelconque,  
 à laquelle elle ne donne tant d'esclat &  
 de grace, qu'on ne la peut regarder sans  
 estre rauy. C'est pourquoy la force ne  
 peut estre plus forte, ny la grandeur plus  
 grande, n'estant pas possible d'accroi-  
 stre ce qui est en la perfection. Il n'est  
 rien plus droict que ce qui est droict,  
 rien plus veritable que ce qui est verita-  
 ble, ny rien plus temperé que ce qui est  
 temperé. Toute vertu a sa mesure, & toute  
 mesure ses bornes. La Constance ne sçau-  
 roit aller au delà des siennes, non plus que  
 la Foy, l'Assurance & la Verité au delà des  
 leurs. Que peut-on adiouster à ce qui est  
 parfait? Aussi ne peut-on non plus adiouster  
 à la vertu, laquelle il faut dire auoir esté  
 defectueuse, s'il y a eu moyen d'y adiouster.  
 Il en est de mesmes de ce qui est Honneste,  
 de ce qui est Bien-seant, de ce qui est Iuste  
 & de ce qui est Legitime. Ils sont tous limi-  
 tez de certains termes. C'est vne marque  
 d'imperfection que de pouuoir croistre. Les  
 loix de toutes choses bonnes sont sembla-  
 bles. Ce qui est louable, & ce qui est desi-

rable ne sont pas mieux joints ensemble, que le bien public, & le bien particulier. Toutes les vertus, les actions vertueuses, & les hommes vertueux, n'ont l'un rien plus que l'autre. Les vertus des plantes & des animaux, pource qu'elles s'aduancent & s'arrestent, valent ou plus ou moins: mais les humaines, parce qu'il n'y a qu'une raison droicte, & simple, elles sont toutes sous vne mesme regle. Il n'y a rien plus diuin que ce qui est diuin, ny plus celeste que ce qui est celeste. Ce qui est mortel monte, descend, croist, décroist, vuidé, & se remplit. Et ceste incertitude, il ne peut y auoir que l'inegalité. Les choses diuines n'ont toutes qu'une nature. Or la Raison n'est autre chose qu'une partie de l'esprit diuin, plongée dans le corps humain. S'il est vray que la Raison soit diuine, & qu'il n'y ait rien de bon s'il n'y a de la Raison, il s'ensuit que tout ce qui est bon soit diuin. Or il n'y a point de difference entre les choses diuines; il n'y en peut donc auoir entre les bonnes; & par ce moyen la Loye & la Patience aux tourmens, sont choses pareilles: Car en toutes deux il y a du courage: mais en l'un il est plus remis & plus lasche, en l'autre plus ardent & plus tendu. Et quoy; ne trouuez-vous pas autant de valeur en celuy qui resoluement attaque vne ville, & la force, qu'en celuy qui la deffend avec vne extreme

obstination ? Scipion est braue , qui serre les Numantins de si près, que ne les pouuant vaincre , il les fait ruïner par leurs mains propres ; Et les Numantins braues , qui sçauent qu'ils ne sont point enfermez , puis qu'ils ont la porte de la mort ouuerte ; & en ceste resolution rendent l'ame entre les bras de leur liberté. Toutes autres choses bonnes comme la Tranquilité , Simplicité Liberté, Constance, Equanimité, Perseuerance , sont égales entre elles : Car elles procedent toutes d'une vertu qui tient l'ame droite , & l'empesche de se fouruoyer. Et quoy donc, la Ioye & la Patience, inflexible aux douleurs ne different point ? Du tout point en ce qui est des vertus : mais beaucoup en ce qui touche le suiet, où l'une & l'autre s'exerce. Car en l'un l'esprit se dilate & se relasche naturellement ; & en l'autre, il sent de la douleur, qui est chose contre Nature. Ce ne sont point choses qui se touchent, puis qu'il y a tant d'espace qui les separe. Il n'y a pas moins de vertu d'un costé que d'autre, la diuersité des sujets n'apporte point de changement à la vertu. Que la Matière soit molle ou dure , facile, ou difficile, plaisante ou fascheuse, la Vertu n'en est ny pire ny meilleure. C'est donc force que les biens de l'un & de l'autre soient égaux, par ce que celuy qui est ioyeux , se comporte si bien en sa ioye , & celuy qui souffre fait vne si louable résistance à la douleur ; qu'il est

impossible de se comporter mieux. Or deux choses, qui sont telles qu'il n'en peut estre de meilleures, ne peuvent estre que pareilles. Car si ce qui est hors la vertu, la peut faire ou plus grande, ou plus petite; vne mesme chose ne peut estre bonne & honneste tout ensemble? Et cela estant il ne faut plus parler qu'il y ait rien d'honneste au monde. La raison est, qu'une chose ne peut estre honneste, quand on la fait par force & contre son gré. Toute chose honneste est volontaire: qui fait vne chose lentement, qui se plaint: qui recule, qui apprehende, il oste à l'action tout ce quelle a de grace, qui est de prendre grand plaisir en ce qu'on fait. Ce qui n'est point libre ne peut estre honneste: toute crainte est hors de trouble & de crainte. On ne peut refuser vne chose, la iuger mauuaise, & s'en tourmenter, qu'il n'y ait du tumulte, & de la discorde en l'ame. Car d'un costé l'apparence du bien nous pousse, & de l'autre la doute du mal nous retient? Et pour ce, quand il est question de faire quelque chose de louable; s'il y a des obstacles, il ne faut point dire qu'il y ait du mal; mais seulement qu'il y a de l'incommodité. Vne chose honneste ne connoist ny commandement ny contrainte; Elle est pure & separée de tout mal. Je voy bien que c'est, direz-vous, vous nous voulez persuader qu'aurant fait celuy qui est bien à son aise, que celuy

qui n'ouure point la bouche en la torture, & qui par sa patience fait rendre ceux qui ont charge de le tourmenter. Je pouuois vous respondre ce que dit Epicure, Qu'un homme sage, quand on l'auroit mis à tostir dans le Taureau de Phalaris s'écrieroit, Je me trouue bien; ie me mocque de tout ce qu'on me fait. Vous estonnez-vous que ie vous die, qu'on n'est pas mieux de faire bonne chere en vn festin, que d'estre parmy les gesnes quand on a le courage & la force de les endurer? Que ferez-vous quand vous oïrez Epicure vous dire, Que c'est plaisir d'estre tourmenté. Quant à moy ie trouue qu'en cest exemple il y a de la difference entre la Ioye & la Douleur. Si i'en auois choix, i'en desirerois l'un, & tascherois de me parer de l'autre, s'il m'estoit possible. L'un est naturel, l'autre contre Nature. Tant qu'on les considerera de cette façon il y aura bien loin de l'un à l'autre.

V. Mais si vous en venez à la Vertu, vous trouuerez qu'aux matieres tristes, comme aux plaisantes, la procedure est tousiours semblable. La peine, la douleur, & tout ce qu'il y a d'incommoditez, ne seruent de rien, la vertu les gardera de paroistre. Les douleurs, les ennuis, les iniures se resserreront aussi-tost: & de quelque part qu'elle esclaire, tout ce qui brilloit en son absence s'obscurcira, comme les estoilles en la presence du Soleil. Les incommoditez, quelques

grandes qu'elles soient, quand elles se rencontrent avec elle, ne paroissent non plus que l'eau d'une nuée en la mer: Et pour monstrier qu'il est comme ie le vous dis, qu'un homme de bien voye une chose loüable, il s'y en ira sans marchander. Les bourreaux, les feux, les fers ne l'en diuertiront point. Il ne regardera pas ce qu'il est necessaire qu'il souffre, mais ce qu'il est honneste qu'il fasse. Une belle action ne luy sera non plus suspecte qu'un homme de bien. Il se fiera d'elle, comme il feroit de luy, & n'en attendra que de l'aïse, du repos, & de la prosperité. Il fera d'une chose loüable, mais triste & penible, comme d'un homme de bien pauvre ou banny, & qui aura mauuais visage. Or à cest'-heure mette un homme de bien & plein de richesses d'une part, & de l'autre de qui tout le bien soit en l'esprit, quoy qu'ils soient inégaux en Fortune, ils sont égaux en preud-d'homme. Il faut faire le mesme iugement des choses que des personnes. La vertu n'est pas moins loüable au corps d'un homme malade, ou prisonnier, qu'en celui d'un homme libre, bien robuste, & bien composé. Si vous estes vertueux, ayez tous vos membres où soyez estropié, vous estes d'autant de mérite d'une façon que de l'autre: Autrement ce seroit iuger du maistre par l'habillement du valet. Car toutes choses qui sont suiettes aux accidens comme l'argent, le corps, &

les honneurs sont serviles, imbecilles, fluides, caduques, & perissables d'un moment à l'autre. Comme au contraire, les œuvres de la vertu sont hors de toute jurisdiction: rien ne les peut ny forcer ny vaincre. Que la Fortune les manie doucement, ou rudement, comme il luy plait: c'est tout un. Elle ne leur peut donner un masque si laid, qu'elles ne soient agreables. Le desir est aux choses ce qu'est aux hommes l'amitié: Je ne pense pas que vous aimassiez mieux un homme de bien, riche que pauvre, ny fort & nerueux, que gresse & flouet. Aussi quand vne chose est honneste, vous ne la deuez pas moins desirer labourieuse & difficile, que pleine de repos & de plaisir. Autrement vous me ferez croire, que de deux aussi vertueux l'un que l'autre, vous aimerez mieux le beau-fils bien parfumé, que l'autre qui seroit si crasseux, & en si mauuais equipage, qu'il seroit horreur à regarder: Et puis apres vous en viendrez-là, que vous aymeriez mieux celuy qui seroit bien sain, & entier de tous ses membres, que celuy qui seroit borgne ou boiteux: Et en fin de degré en degré, vostre dégoust passeroit si auant, que de deux aussi iustes & aussi sages l'un que l'autre, vous prefereriez sans doute celuy qui auroit les cheueux plus longs, & plus frisez que son compagnon. Où il y a de l'inégalité de vertu, toute autre inégalité ne paroist point. Elle est le principal:

le reste n'est qu'accessoire. Car qui seroit si mauvais Censeur contre ses enfans, qu'il aimast mieux le sain que le malade, le grand & de belle taille, que le court & le petit ? Les bestes ne sont point partiales en leur affection enuers leur portée. Elles se laissent tetter aux vns comme aux autres. Les oiseaux partagent également la bêche à leurs petits. Ulysse est aussi bien r'appellé par les rochers d'Itaque, qu'Agamemnon par les delices de Mycenes. Personne n'ayme son país, pource qu'il est grand: mais pource que c'est son país. A quelle fin tend ce discours ? Pour vous faire entendre que la vertu fait de ses ouurages comme vn pere de ses enfans. Elle les regarde tous de mesmes yeux, leur est indulgente aux vns comme aux autres, fait encore quelque chose de plus pour ceux qu'elle voit les plus trauaillez ; comme vous voyez que les peres mesmes distribuant leurs richesses entre leurs enfans, en feront quelque grace particuliere à celuy de qui le mauuais estat meritera qu'on en ait compassion. Ainsi la vertu qui voit quelques-vns de ses ouurages maltraitez de la Fortune, ne les aime pas mieux que les autres ; mais comme bonne mere, elle les prend entre ses bras, & leur aide en quelque chose à supporter leur affliction. Pourquoi ne se peut-il faire qu'un bien soit plus grand que l'autre ? Pource que rien ne peut être plus propre que ce qui est propre,

ny plus plein que ce qui est plein. Vous ne pouuez pas dire de deux choses qui sont égales à vne troisieme, que l'une luy soit plus égale que l'autre. Aussi ne pouuez-vous dire qu'il n'y ait rien plus honneste que ce qui est honneste. Que si toutes vertus ont pareille nature, il en faut autant croire des trois sortes de biens; & de-là ie conclus que la moderation est aussi loüable à se fascher qu'à se réjouir.

V I. Ceste ioye n'a point dauantage sur vne constance qui ne s'ébranle point aux tortures, & qui sous les coups que les bourreaux luy donnent, sçait deuorer les gemissements. Ces premiers biens sont desirables, & les seconds merueilleux; Et neantmoins ils ne laissent pas d'estre égaux; pource que tout ce qu'il y a d'incommode demeure couuert sous vn plus grand bien. Quiconque les iuge inégaux, il regarde les choses exterieures, & non pas la Vertu. Les vrais biens sont de mesme port, & ont mesme estenduë les vns que les autres. Les faux ont plus de vuide que de plain. La monstre en est belle; Mais comme vous les venez à peser, vous trouuerez que ce n'est pas ce qu'il sembloit. Il est comme ie le vous dis, Lucilius, tout ce qui a passe-port de la Raison, est solide, ne perit jamais, fortifie l'esprit, & le releue en vne hauteur d'où jamais il ne descend. Les choses que le vulgaire louë, & qu'il appelle bonnes, enuent ceux qui se

paissent de vanitez. Celles qu'il estime mau-  
 uaises, donnent aux ames ceste mesme fra-  
 yeur, qu'aux bestes ombrageuses, les lieux  
 qui leur font imaginer quelque peril. Mais  
 comme il n'y a point de sujet de se réjouit  
 aux vns, il n'y en a point de craindre aux  
 autres. La Raison seule, pource qu'elle ne  
 s'assuettist point aux sens, mais leur com-  
 mande, est immuable, & ne se reuocque  
 iamais, quand vne fois elle a fait vn iuge-  
 ment. La Raison est égale à la Raison, com-  
 me vne chose droite à l'autre; & par con-  
 sequent la vertu, qui n'est autre chose qu'v-  
 ne droite Raison, est égale à la vertu. Tou-  
 tes les vertus sont raisons. Sont-elles rai-  
 sons: elles sont donc droites. Si elles sont  
 droites, elles sont égales. Car estant sem-  
 blables à la Raison, elles sont semblables  
 entre elle. Or ie dy que les actions sont  
 semblables entre elles entant que l'Hou-  
 neur & la Iustice les accompagnent, autre-  
 ment il y a de la difference, selon que la ma-  
 riere est plus large, ou plus estroite, precieu-  
 se, ou vile, & generale, ou particuliere.  
 Quoy qu'il en soit, ce qu'elles ont de meil-  
 leur est tousiours égal: comme les gens de  
 bien sont tous égaux en ce qu'ils sont gens  
 de bien: mais quelquefois l'âge les fait diffe-  
 rer. L'vn est vieil, & l'autre ieune: Quel-  
 quefois la fortune du corps: l'vn est beau,  
 l'autre laid. Et quelquefois la Fortune, l'vn  
 est riche, l'autre pauvre, l'vn plein de credit

& d'honneur a du renom par tout le monde, & l'autre bas & contemptible, bien à peine est conneu de ses voisins: mais en ce qu'ils sont gents de bien, ils sont égaux. Le sens n'est pas iuge de ce qui est bon ou mauuais. Il ne sçait, ny ce qui est vtile, ou inutile. S'il ne voit, ou s'il ne touche l'objet, il n'en sçauoit que dire. Il ne peut ny preuoir les choses futures, ny se ramener aux passées; Et partant il n'en peut sçauoir les consequences: Or c'est de cela que s'enfile l'ordre & l'entresuite des choses, & ceste vniuersité de vie qui s'achemine à la perfection.

VII. C'est donc à la Raison de décider ce qui proprement se doit appeller Bien, ou Mal. Elle ne fait point de cas d'une chose mendrée d'ailleurs, & qui ne naist point en l'homme: ce qui n'est ny bon ny mauuais, luy semble de peu d'importance, tout ce qu'elle estime Bien est en l'Esprit. Au reste il y a des biens qu'elle met au premier rang, comme la victoire des enfans qui soient gents de bien; le salut du pais, & à ceux-là, elle s'achemine de propos deliberé. D'autres seconds, qui ne se moustrent qu'aux mauuais fortunes, comme la patience aux incommoditez d'une grande maladie, ou en l'affliction d'un bannissement, & d'autres encore, qui sont autant selon que contre Nature, comme, de marcher discret-

ment, auoir bonne grace en vne chere: car le seoir est aussi naturel que l'estre debout, ou le marcher. Entre ces deux precedents il y de la difference. Car les premiers sont selon Nature; comme, se resiouir d'auoir des enfans qui soient gens de bien, & de voir les affaires publiques en bon estat. Les seconds contre Nature: comme estre dans les tourments, & ne gemir point, auoir vne fièvre chaude, & se passer de boire. Et quoy donc est-il possible qu'il y ait quelque bien qui soit contre Nature? non; mais quelquefois le sujet où il est, contre Nature. Mais contre tous ces maux auoir vne ame inexpugnable, c'est chose qui est selon Nature; Et pour le faire plus court, la matiere du Bien est quelquefois contre Nature; mais le Bien iamais, pource qu'il n'y a point de Bien sans Raison: or la Raison se range à la Nature. Qu'est ce donc que Raison; Imitation de Nature. Qu'est-ce que le souuerain Bien de l'homme? S'accommoder à ce que Nature veut. Vous direz sans doute, qu'une paix qui ne vid iamais d'espee hors du fourreau, est bien plus heureuse, qu'une qui a cousté beaucoup de sang; Et vne santé qui ne fut iamais ébranlée, plus douce qu'une qui par l'observation d'une diette rigoureuse, & par la continuation de prendre des medecines, on a finalement recouuerte, apres auoir esté long temps hors d'esperance de guerir: Et que

par mesme moyen il ne faut point doubter qu'une pure ioye ne soit meilleure, qu'une resolution opiniastre à souffrir les fers & les feux. Vous vous abusez : les choses fortuites ont bien de la difference. Car on les estime plus ou moins, selon qu'elles apportent plus ou moins d'utilité : Tous biens ont un mesme but, qui est de consentir à nature. Ce consentement est aussi grand aux uns qu'aux autres. Quand en une assemblée nous suivons tous l'opinion de quelqu'un qui a parlé le premier, on ne peut pas dire ; Cestui-cy s'y accorde plus que cestui-là. Tous d'une voix se rangent à la mesme opinion. L'en dis de mesme des Vertus : Elles s'accordent toutes à Nature. L'en dis de mesme des biens ; Ils s'accordent tous à Nature. L'un est mort ieune, l'autre vieil. & l'autre au berceau. Tous ces trois n'estoient ny plus ny moins mortels l'un que l'autre, encore que la mort ait laissé faire plus de chemin à l'un, quell'ait tranché l'autre en sa fleur, & fait sortir l'autre du monde, aussi-tost qu'il y fut entré : un autre est mort en mangeant, un autre en dormant, un autre en passant son temps avec une femme. Opposez leur à cest-heure ceux que l'espée a tuez, que la morsure d'un serpent a fait mourir, qui ont esté brisez sous quelque ruine ; ou qui par une longue contraction de nerf, avecque des douleurs extremes, ont perdu l'usage du corps un

membre apres l'autre : on peut dire qu'en-  
tre ces sortes de mort, il y en a de pires & de  
meilleures : mais c'est toujours vne mort.  
Les chemins par où elle vient sont diuers :  
mais ils se viennent tous rendre en vn car-  
refour. Il n'y a point de mort plus grande  
ny plus petite : car en tous hommes gene-  
ralement, elle se termine en la fin de la vie.  
Te vous en dy de mesme des biens : l'vn est  
parmy du sucre, l'autre parmy de l'absyn-  
the : l'vn a conduit l'indulgence de la fortune,  
l'autre a dompté sa violence. Quoy que  
la matiere où ils travaillent soit differente,  
& que l'vn marche à son aise en vne cam-  
paigne raze, l'autre avec peine grimpe con-  
tre vn rocher ; ils sont aussi bons l'vn que  
l'autre, & tous ont vne mesme fin. Ils sont  
bons, ils sont louables, & ne marchent qu'a-  
uec la raison & la vertu. La vertu ne veut  
rien auoir d'inégal, entre les choses qu'elle  
a adoué à soy ; & ne prenez pas ce que ie  
vous dy pour vne doctrine des Stoïques  
seulement. Epicure mesme fait deux sortes  
de biens, desquels il compose cette souue-  
raine & parfaite felicité. Qu'il n'y ait ny  
douleur au corps, ny trouble en l'esprit.

VIII. Quand ces biens-là sont pleins,  
il n'y a moyen d'y rien adiouster. Car com-  
me mettrez-vous quelque chose en vn vais-  
seau plein ? le corps n'a point de douleurs  
Que se peut-il adiouster à cette insolence  
l'esprit n'a point de trouble ; que se peut-il

adiouster à ceste tranquillité ? Comme le Ciel esclairé d'un beau Soleil, & de tous costez purgé de nuées, n'est point susceptible de plus grande lumiere; Ainsi l'homme qui a soin du corps & de l'esprit, & qui bastit la felicité du repos de l'un & de l'autre quand il a le corps sans douleur, & l'esprit sans trouble, se peut dire au cõble de ces desirs, & en un estat qui ne scauroit estre meilleur. S'il y suruient quelques delices exterieures, elles ne font point pour cela croistre son bien; parce qu'il estoit desiré parfait, mais elles le confissent par maniere de dire & luy donnent de l'entretien. Quand un homme a la paix du corps & de l'esprit, il n'est pas possible que la felicité puisse aller plus auant. Nous ne sommes pas les seuls qui parlons des biens de ceste façõ. Epicure en fait vne diuision pareille à la nostre. Il dit qu'il est de certaines choses qu'il estime desirables, comme un repos de corps avec exemption de toutes incommoditez, & un relaschement d'esprit, qui prend plaisir en la consideration de son propre bien. Apres ces premiers, il en met d'autres qu'il cõfesse auoir du merite. Mais il aymeroit mieux n'en auoir que faire. En ce rang il met la patience en quelque fascheuse maladie, & la constance aux extremittez d'une douleur. Il estoit sujet à la pierre, & à la colique, & en estoit si tourmenté, qu'il est impossible de l'estre dauantage. Et neantmoins, il

dit que le iour mesme qu'il auoit quelque accetz de l'vne de ces maladies ne se passoit pas sans contentement. Or il n'y a point de contentement hors la iouissance du souuerain bien. Il s'ensuit donc que ces choses que vous aymeriez mieux n'esprouuer point, & que toutesfois quand l'occasion s'offre de s'en seruir, vous aduoüez estre cherissables, loüables & dignes d'aller du pair avecque les plus grands biens, sont estimées biens par Epicure. Aussi ne peut-on nier que les biens qui ont fait la closture d'vne vie bien-heureuse, qu'Epicure mesme en mourant a remerciez, ne puissent faire comparaison avecque les biens qu'on met au premier degré. Tout ce que ie vous ay dit, Lucilius, n'est encore rien. Il faut que vous me donniez congé de passer plus auant. S'il estoit possible qu'il y eust des biens plus grands les vns que les autres, ie prendrois ceux qui vous sembleroient desagreceables, & laisserois les doux & les delicats. Les prosperitez sont plus aisées à conduire que les aduersités à passer. Je sçay bien que le mesme iugement qui nous rend moderez en la bonne fortune, nous garde en la mauuaise de perdre-le cœur, & qu'un soldat qui sans peur aura esté en garde hors de la tranchée enue nuiet que l'ennemy n'aura point donné d'alarme, peut bien estre aussi braue que celuy qui apres auoir eu les iarets

coupez aura combattu sur les genoux, & ne se fera jamais voulu rendre. Mais quoy que ce soit, ceux qu'on voit renenir sanglants, ou d'un assaut ou d'une charge, ont des acclamations de loüange, & des benedictions du peuple, plus particulieres & plus affectionnées, que ceux, qui bien qu'ils ayent aussi bien fait, toutes fois ne rapportent point de marques d'y auoir esté. C'est pourquoy, sans mentir, ie ferois plus de cas de ces biens à qui la Fortune a donné de l'exercice; qui ont veu les tempestes, & y ont fait preuve de leur suffisance, que de ceux qu'une bonne ste. conuulsiue a laissé languir en oisiveté. A quelle main entiere du plus vaillant homme du monde ne prefererois-je celle de Mutius, toute tronçonnée & rostie comme elle fut; Du mesme courage qu'il auoit mesprisé les ennemis, il voulut mespriser les flammes, & ne se laissa de regarder fondre sa main dans le feu, que Porcenna, par envie d'un si bel acte, luy fist offer en despit qu'il en eust; Et pour faire cesser sa gloire, fit cesser le plaisir qu'il prenoit en sa punition. Qui me gardera que ie ne mette ce bien entre les premiers, & que ie ne l'estime d'autant par dessus ces biens paisibles, & qui n'ont iamaïs seney secouffe aucune de la Fortune? Que c'est chose plus nouvelle de vaincre avec une main perduë, qu'avec une main armée. Et quoy donc, ne desireray-je ce bien? pour-

quoy non? comme aurois-je le courage de faire vne chose, si ie n'auois le courage de la desirer; sinon que ie pensasse estre mieux à mon aise de bailler mes iambes à frotter à quelque Bardash: desia vieil ou me faire chatoüiller les doigts par ie ne sçay quelle femme, ou par quelque homme qui ne vaudroit gueres mieux? Pourquoy n'estimeray-je Mutius bien plus heureux qui tendit sa main au feu, comme s'il eust présentée à quelque Operateur pour la manier? Il r'accoustra tout ce qu'il auoit gasté, sans armes; & tout estropié qu'il estoit, il mit fin à la guerre, & avec vn morceau de main emporta la victoire de deux Roys.

## EPISTRE LXVII.

### ARGUMENT.

1. *Les hommes ont de grandes obligations à la Vieillesse.*
2. *Que tous biens sont desirables, & que ceux qui ne semblent pas tels ne laissent pas de l'estre.*

Pour commencer par les discours ordinaires, le Printemps approche desja de l'Esté: Mais au lieu de s'échauffer il se refroidit, & n'y a point encore d'assentance,

pource que bien souuent nous retombons en Hyuer quand nous en pensons estre eschappez. Voulez - vous sçauoir comme il est encore incertain? le ne puis encore ny sortir de la chambre, ny demeurer sans feu; Vous direz que c'est n'auoir ny chaud ny froid, ie l'aduouie, Lucilius, mon âge a de la froideur assez sans en chercher ailleurs. A grand peine puis- ie degeler au mois de Iuillet. Aussi ie demeure la pluspart du temps sur les matelas. l'ay ceste obligation à ma vieillesse, qu'elle me fait garder le liét. Pourquoy ne luy en aurois- ie de l'obligation? Elle m'empesche de faire ce que la Raison me deffend de vouloir: mon plus grand entretien est avec mes liures. Si quelquesfois ie reçois de vos lettres, ie me fay croire que ie suis avecque vous: ie me transporte tellement que ie pense plustost parler à vous que vous escrire; Et pource ie respondray sur la question que vous me faites, comme si vous estiez present, nous l'examinerons vous & moy.

I. Vous me demandez si tout ce qui est bon est desirable; & dites, que si c'est vne bonne chose que de ne s'émouuoir ny de torture, ny de feu, ny de maladie, & les endurer patiemment, il s'ensuit que la torture, le feu, & la maladie sont choses desirables: à quoy toutesfois il n'y a point d'apparence; & ne voit - on point que iamais homme ayt fait d'offrandes aux Dieux, pour

les remercier d'auoir bien eue les estriueres, ny pour auoir esté bien traouillé de la goutte, ou bien allongé à la torture. Distinguez ces choses, Lucilius, & vous cognoistrez qu'en ce que vous trouuez si rude, il y a quelque chose à desirer. Je voudrois bien n'auoir point la torture: mais s'il faut que ie l'aye, ie souhaitteroie la pouuoir souffrir en homme d'honneur & de courage. L'aymeroie mieux la paix que la guerre, & neantmoins s'il faut que la guerre vienne, ie desireray de ne me desesperer point aux calamitez qu'elle apportera. Je ne suis pas si hors du sens, que ie demande d'estre malade; toutefois s'il m'arriue de l'estre, ie desireray de pouuoir (mais avec resolution) souffrir ce qu'il faudra que ie souffre, & forcer mon intemperance d'obeir au regime qui luy sera prescrit. Ainsi les incommoditez ne sont point desirables, mais bien la vertu, qui fait supporter les incommoditez. Il y en a des nostres qui tiennent que ceste patience aux aduersitez, c'est chose qu'il ne faut ny trop fuir, ny trop desirer; & qu'il n'y a point de raison de desirer vne chose qui ne soit purement bonne, tranquille & hors de tout ce qui nous peut brouiller l'esprit. De moy, ie ne suis pas de leur aduis. Pourquoy? premierement, pource qu'il n'est pas possible qu'une chose soit bonne & ne soit point desirable. Si la vertu est desirable, il faut que tout bien le soit, puis

qu'il n'y a point de bien où il n'y ait de la vertu. Au partir de là, si vne patience magnanime aux adueritez n'est point desirable, ie demande si la Magnanimité l'est point? Or est-il que c'est pour elle que nous méprisons les dangers, & les appelons au combat. Sa plus belle partie & la plus admissible o'est, que tant s'en faut qu'elle craigne les feux & les fers, que tout au contraire elle cherche l'occasion de s'éprouuer avec eux; & quelquefois mesme au lieu de parer les coups, s'ouvre l'estomach, & le dispose à les recevoir. S'il est vray que la Magnanimité soit desirable, il en faut aduoir autant de la resolution à supporter ce qui nous fait mal, car c'est vne partie de la Magnanimité: Mais faites-en la distinction que ie vous ay ditte, & vous n'aurez plus rien qui vous abuse. Souffrir des tourmens n'est point chose desirable; mais c'est chose desirable de les souffrir courageusement. C'est le courage que ie desire, pource qu'en cela consiste la vertu. Mais quoy qu'il en soit, où s'est-il iamais trouué personne qui ait fait de semblables souhaits? Il est des vœux qui se font ouuertement, quand la chose qu'on demande est spécifiée: il en est d'autres qui sont cachez parmy vne multitude de vœux particuliers, compris sous vn vœu general. Comme io me desire vne vie honneste, c'est chose qui consiste en plusieurs actions.

Là dessous est le tonneau de Regulus, le poignard de Caton, le bannissement de Rutilius, & ce breuvage empoisonné de Socrate, & de qui la prison le fist monter au Ciel. Tellement que quand j'ay désiré vne vie honneste, j'ay par mesme moyen désiré le tonneau, le poignard, le bannissement, & le poison, parce que ce sont choses sans lesquelles il est quelquefois impossible de vivre honnestement.

*O t'érque: qu'atérque boni.*

N'est-ce pas vne mesme chose de désirer cette mort à quelqu'un, & de confesser qu'il y a suiet de la désirer? Decius se dévoua pour la Republique; & donnant des espors à son cheual, alla chercher la mort dans les espées des ennemis. Son fils par vne émulation genereuse de la vertu paternelle, avec paroles solemnellement conceües, & destia comme hereditaires en sa maison, ca fit de mesme, ne se souciant d'aütre chose que d'appaier les Dieux par la victime qu'il leur sacrifioit. Surquoy pensez-vous que furent fondées ces résolutions glorieuses de l'une & de l'autre, que sur l'opinion qu'ils auoient, que c'estoit chose désirable qu'vne bonne mort? Il n'y a donc peine de doute que la plus belle, & la meilleure chose du monde ne soit que de mourir en quelque entreprise vertueuse, & par vn acte memorable consacrer son nom aux siècles à venir. Vous pensez, quand va

homme résiste courageusement à la douleur, qu'il ne se serve que d'une Vertu, pource que la Patience est celle qui paroist le plus en cette action : vous vous trompez elles y sont toutes. Quant à la magnanimité, c'est chose certaine qu'elle y est, parce que la Patience, la Souffrance & la Tolerance ne sont que ses branches. La Prudence y est, qui comme intendante sur tout ce qui se delibere, conseille de se comporter generalement en ce qu'il est impossible d'éviter. La Constance y est, qui ferme contre toute violence, ne quitte jamais la place qu'elle a prise, & jamais ne demord ce qu'une fois elle a resolu. Toutes les autres Vertus y sont tout de mesme : c'est une société qui ne se devise point que la leur. Quand il se fait quelque chose de louable, il y en a bien une qui principalement en prend la conduite : mais c'est par l'advis de ses compagnes ; or depuis que toutes les vertus approuvent une chose, encore qu'il semble que ce ne soit l'ouvrage que d'une seule, indubitablement elle est desirable. Et quoy ? Penseriez-vous que rien ne fut desirable que ce qui vient par le ministère des voluptez & du repos, & qui nous fait mettre les festons sur nostre porte ? Il y a des voluptez melancoliques, & des vœux plus celebrales par adoration que par applaudissement. Ne pensez-vous pas que Rugulus ne desirast d'estre bien-

tost de retour au supplice, qui luy estoit re-  
 serué par les ennemis ? Prenez l'ame de  
 quelque grand personnage, & pour quel-  
 que temps laissez les opinions popula-  
 ires : representez-vous la vertu telle que  
 vous deuez penser qu'elle est belle, magni-  
 fique, & qui ne demande point que nous  
 luy portions des œillets & des roses ; mais  
 que nous la seruions avec le sang & la  
 sueur. Regardez M. Caton approchant ses  
 mains pures de ceste venerable poitrine.  
 & courageusement agrandissant la playe,  
 que le coup n'auoit pas fait assez profon-  
 de. Que luy direz-vous ? Que vous plaignez  
 son inconuenient, ou que vous loliez sa re-  
 solution. Il me souuient à ce propos de no-  
 stre Demetrius, qui dit qu'une vie hors de  
 toute apprehension, & qui n'a jamais conte-  
 sté contre la Fortune, est vne mer morte.  
 Quand vn homme n'a rien qui l'excite, qui  
 lui fasse noise, ny qui par menace ou atraque  
 luy donne suiet d'esprouer comme il a le  
 courage en bonne affiette, mais croupit en  
 l'oisiueté d'un repos continuel ; ce n'est pas  
 tranquillité *Malitia est*. Attalus le Stoïque  
 disoit ordinairement, qu'il aymoient mieux  
 que la Fortune l'employast au camp qu'à  
 la chambre. Je suis tourmenté : mais ie  
 ne dis mot : car cela va bien. On me fait  
 mourir : mais ie ne gemis point : cela va  
 bien. Mais ie parlerois indignement d'une  
 chose si honneste & si graue de luy donner

un nom si délicat. Je suis dans le feu, mais je ne me rends point. Pourquoi ne sera-ce chose desirable, non que le feu me brûle; mais que le feu ne m'estonne point? La plus belle & la plus excellente chose du monde, c'est la Vertu: & jamais les choses ne peuvent estre que bonnes & desirables, quand elles se font par son commandement.

## ÉPISTRE LXVIII

## ARGUMENT.

1. Il blasme la vie trop solitaire.
2. Qu'elles doivent estre les occupations de ceux qui se retirent du monde.
3. La Vieillesse est plus propre pour l'aquer au bien de l'ame, que tous autres âges.

JE me rage de vostre opinion, & suis d'aduis que vous vous cachiez en quelque retraite; mais que vous cachiez vostre retraite mesme. Si les Stoïques ne vous en donnent le precepte, ils vous en montrent l'exemple: mais vous y trouverez l'un & l'autre. Je le vous feray voir, quand il vous

plaira. Nous ne voulons pas que ceux qui nous suivent se meslent de toutes Republiques, ny continuellement, ny sans fin: & puis quand nous avons mis le sage aux affaires d'une Republique digne de luy, qui est le monde, en quelque part qu'il fasse sa retraite, il est toujours en sa Republique; & peut-estre il sort d'un petit coin, pour entrer en un Palais? & porré dans le Ciel, reconnoit combien il estoit bas, quand il montoit en ces chaires eminentes, que les grands du monde ont esleués pour l'ostention de leur vanité. Retenez bien ce que ie vous vay dire. Le Sage n'est point sans affaires, puis que le Ciel & la Terre sont devant luy. Je reviens à c'est-heure à ce que j'avois commencé de vous conseiller, que la retraite que vous voulez faire soit secrette. Ne publiez point que c'est pour Philosopher: trouvez luy quelque autre pretexte, dites que vous vous trouvez mal, & que vous vous affoiblissez, ou que vous estes lassé de travailler.

I. C'est une lasche ambition que de chercher de la gloire à se reposer. Il est des bestes qui de peur qu'on ne les trouve, broüillent leurs voyes à l'entour de leurs gistes. Il vous en faut faire de mesme: autrement vous ne faudrez pas d'estre suivi. La pruspart des hommes ne se soucient pas d'entrer où ils voyent la porte ouverte, & elle est close, ils eschettent les serrures pour y entrer. Il n'y a

rien qui sollicite plus vn larron, que ce qui a esté sous la clef. On ne fait iamais cas de ce qu'on n'enferme point. Ce qui est en prise n'arreste iamais les curieux. Le monde est ainsi fait, il n'y a si lourdaud à qui ce qui est tenu secret ne fasse ouuir les yeux. Vous ferez tres-bien, si vous vous retirez, de ne publier point vostre retraite. C'est vne maniere de la publier, que ne se cacher trop, & ne se laisser voir à personne: l'vn s'est retiré à Tarante, l'autre s'est enfermé à Naples: vn autre depuis long-temps n'a mis le pied hors de sa maison. C'est appeller le monde, que de faire vne farce de la solitude.

II. Quand vous ferez vostre retraite, pensez à parler avec vous, & non à faire parler de vous. Mais moy que diray-je? Ce que les hommes se disent les vns des autres si volontiers. Vous vous direz du mal de vous mesme. ConteZ-vous vos veritez, & vous accoustumez à les ouïr. Si vous sentez quelque chose en vous, ou plus qu'en nulle autre part vous reconnoissiez vostre infirmité, c'est dequoy vous ferez vostre principal entretien. Chacun sçait les indispositions de son corps, & pource l'vn se fait vomir, pour se delcharger l'estomach: l'autre mange souuent, pour le fortifier: l'autre se desseche par abstinence: l'autre se purge: l'autre qui est gouteux, se garde du vin & du bien: Et quoy qu'il en arriue, nous ne nous soucions pas du demeurant,

pourueu que nous remedions à ce qui nous  
 presse le plus. Ainsi nous auons dans l'ame  
 des parties interessées, qu'il est question de  
 guerir. Que fais-je quand ie me repose, ie  
 pèse mon vlcere. Si ie vous môstrois vn pied  
 enflé, vne main liuide, ou les nerfs desechez  
 de quelque iambe r'acourcie, vous ne trou-  
 ueriez point mauuais que ie ne bougeasse  
 d'vne place, & que ie donnasse ordre à ma  
 guerison. I'ay vn mal plus grand que tout  
 cela, mais ie ne le vous puis monstrer. L'ac-  
 cez est interieur, ie ne veux point que vous  
 me donniez de louanges, & que vous me  
 preschiez que ie suis vn grand homme, que  
 i'ay tout mesprisé, que pource que les folies  
 de ceste vie m'ont dépleu, ie m'en suis  
 voulu separer. Rien ne m'a dépleu que  
 moy-mesme. Vous n'avez que faire de ve-  
 nir à moy pour y profiter quelque chose.  
 Vous vous trompez de penser que ie vous  
 doie donner du secours. Ce n'est pas vn  
 Medecin qui se tient ceans, c'est vn mala-  
 de. I'ayme bien mieux, quand vous parti-  
 rez d'avecque moy, que vous disiez, i'esti-  
 mois cét homme là bien-heureux, ie le  
 tenois pour homme bien suffisant : i'auois  
 porté les oreilles ouuertes, mais il m'a trôpé:  
 ie n'ay rien veu, ny rien ouy qui m'ait, con-  
 tenté, ny qui m'ait fait enuie d'y retourner.  
 Si vous vous en allez avecque cette opinion  
 de nous; si vous en partez de ceste façon.  
 ie suis bien; i'ayme mieux que mon repos

soit excusé qu'enuié. Vous me direz à c'est-  
 heure ? Et comment, Seneque, me recom-  
 mandez vous le repos ? Vous tenez le lan-  
 gage d'un Epicurien. Je vous recommande  
 le repos ; il est vray : mais c'est vn repos où  
 j'entends que vous ayez des occupations  
 plus belles & plus laborieuses, que celles  
 que vous avez laissées. Estre toujours à la  
 porte de quelque grande, tenir vne liste des  
 vieillards qui n'ont point d'enfans, auoir du  
 credit en cour, ce sont choses suiettes à l'en-  
 uie, de peu de durée, & à quoy, sans mentir,  
 vn homme d'honneur se fait tort de s'ar-  
 rester. Cestuy-cy a plus de reputation au Pa-  
 lais que ie n'ay, cét autre est mieux suiuy :  
 ie ne puis auoir tant de train que l'un, ny  
 tant de faueur que l'autre. Il ne m'en chaut  
 que tout le monde me vainque, pourueu que  
 ie vainque la Fortune. Pleust à Dieu que  
 vous eussiez prins il y a long-temps le che-  
 min que vous prenez à cette-heure ! Mais  
 c'est la coustume d'attendre à deuiser de la  
 facilité de la vie, qu'on soit en la presence  
 de la mort. Quoy que ç'en soit, conten-  
 tons-nous d'auoir esté si longs, & ne diffé-  
 rons plus à l'aduenir : puis que nous n'auons  
 voulu croire la raison de beaucoup de cho-  
 ses qu'elle nous disoit estre superflus, & ri-  
 dicules, croyons-en l'experience que le  
 Temps nous en a donnée.

III. Faisons comme ceux qui sont partis  
 tard, & veulent regagner le temps. Pi-

quons : nous auons vn âge le plus propre du monde à cét estude. Il a jetté son écume, & laissé les vices qu'en la chaleur de nos premiers ans il estoit impossible de dompter. Il ne faut plus gueres de choses pour les esteindre du tout. Ouy ; mais quand feray-je mon profit d'vne chose que ie commence d'apprendre , quand ie suis prest de mourir ? Si vous n'en tirez autre commodité , vous en mourrez plus homme de bien : Mais cependant ne pensez pas qu'il y ait âge si propre à faire vne bonne conscience, que celuy qui par la cognoissance des affaires du monde , & par vne longue & frequente patience de beaucoup de choses , a perdu la fougue de ses passions, & s'est disposé du tout à la recherche de son salut. C'est le peu de temps que nous auons , pour l'employer à l'acquisition d'vn si grand bien. Quiconque se fait sage en vieillesse, il en a l'obligation à ses années.



## EPISTRE LXIX.

## ARGUMENT.

1. *Les voyages font perdre le fruit de la vie contemplative, & replongent l'Âme dans le vice.*
2. *Le Sage medite continuellement la mort.*

I. **I**E n'approuve pas que vous changiez souuent de lieu, & qui tantost vous soyez en l'un, tantost en l'autre sans faire autre chose que d'estre tousiours par le chemin Premièrement, pource que tous ces voyages resmoignent vn esprit mal arresté. Vous ne pouuez bien establir vostre repos, si vous regardez tousiours après les nouveautez, & ne faites autre mestier que de courir. Ayez le corps ferme, si vous voulez que l'esprit le soit. Après coste raison, il y en a vne autre. C'est que les remedes, s'ils ne sont continuez, ne peuuent profiter. Le repos & l'oubly de la vie passée ne veulent point d'interruption. Dónez loisir à vos yeux d'apprendre à se passer des choses qu'autrefois ilsont tant pris de plaisir à regarder. Accoustumez vos oreilles à de meilleures parolles que celles qu'elles ont ouyes par le passé. Vous ne sçauriez sortir, que vous ne

rencontriez quelque chose qui rallumera vos cupiditez. Comme pour oublier vne maistresse à bon escient, il se faut garder de rien voir qui nous la ramettoie, parce qu'il n'est point de playes qui se cicatrissent si tard, ny qui plustost se remettant à saigner que celles de l'amour. Ainsi pour ne retomber jamais au desir des choses qui vous ont passionné, ne rendez plus à vos yeux ny à vos oreilles les obiers que vous leur avez ostez. L'affection est prompte à se rebeller. De quelque costé qu'elle se tourne, si elle se veut occuper, elle trouuera qui luy donnera de la besogne, & des gages: Il n'est rien de si mauuais, qui n'ait sa recompense. L'Auarice promet de l'argent: la Luxure, beaucoup de plaisirs, & de beaucoup de sortes: L'Ambition, des estats, du credit, de la grandeur, & tout ce qui en dépend: les vices ne se font point seruir sans payer: mais aupres de la Vertu chacun vit à ses despens & sur sa bourse. Quand nous donnerions tout vn siecle à dompter les vices, la licence qu'ils ont prise de longue main les a tellement enflex, que ie ne scay si nous en pourrions venir à bout. Je vous laisse à penser ce que nous pourrions faire en vn temps si court comme celuy de nostre vie, & encore le coupant en tant de morceaux comme nous faisons. Veillons continuellement en vne chose, & y tenons tousiours l'esprit bandé: tout ce que nous pourrions faire ce sera

## 368 LES EPISTRES

de la mettre à quelque chose près de sa perfection.

14. Si vous me croyez, n'ayez autre meditation, ny autre exercice que de vous preparer non seulement à recevoir la mort, mais à l'envoyer querir, si l'occasion se presente que vous en ayez besoin. Autant vaut-il aller vers elle, comme attendre qu'elle vienne vers nous. Tout reuiet à vn: c'est vne parolle tres-mal dite, & vrayement digne de la bouche des ignorants, où elle est ordinairement. Qu'un homme est bien-heureux de mourir de la belle mort: Et puis vous pouuez penser encore vne autre chose, que vous ne pouuez mourir que vostre iour ne soit venu. Quand vous mourrez, vous auez eu le tēps que vous deuez auoir. Vous ne laissez rien du vostre: ce qui demeure est pour les autres.

---

## EPISTRE LXX.

### ARGUMENT.

1. *La vie passē sans qu'on s'en aperçoine.*
2. *Qu'on doit quelquefois desirer la mort, & ne la fuir iamis: il n'importe pas de mourir tost ou tard, mais de bien ou mal mourir.*

3. *Qu'il ne faut point conseruer la vie par une action lasche.*
4. *Si on doit attendre ou preuenir la mort.*
5. *D'où vient l'apprehension de la mort.*
6. *Que les meditations de tous les accidens humains horsmis de la mort, peuuent estre superflues.*
7. *Que les gens de basse condition ont mesprisé la mort aussi bien que Caton, & que les autres grands personnages.*

1. **J**E suis allé visiter vos Pompées, qu'il y auoit long-temps que ie n'auois veus. Ils m'ont tellement representé mes ieunes ans, qu'il m'estoit aduis que i'en venois de parait, & que i'y deuois encores faire ce qu'autrefois i'y auois fait. Nous laissons la vie tierciere nous, & comme à ceux qui sont en la mer.

*Les villes & les champs loin des yeux se roculent.*

Ainsi en la rapide vitesse des années, nous perdons premicrement nostre Enfance, puis l'adolescence, puis ce qui est entre le ieune homme & le vieil aux confins des deux ages, puis ce qu'il y a de meilleures années.

en la vieillesse mesme ; Et finalement commence à paroistre ceste fin generale de tout ce qu'il y a d'hommes au monde.

II. Pensons-nous que ce soit vn escueils Sots & mal-aïsez que nous sommes ? C'est vn port que nous deuons quelquefois desirer, & iamais fuir. Celuy qui dès ses premiers ans y est arriué, n'a non plus de suiet de se plaindre, que celuy qui auroit bien-tost fait vn voyage, qu'il pensoit deuoit estre bien long. Car aux nauigations (comme vous sçauéz,) quelquefois faute de vent nous sommes si long-temps à branler sur l'eau, que la bonnasse nous importune : & quelquefois aussi nous en auons vn si bon que nous sommes tous esbahis que nous voyons la terre, & qu'il faut descendre du vaisseau. Pensez qu'il en est de mesme en la vie. Quelquefois ceux mesme qui n'ont point de haste, se trouuent en vn moment portez, où ils doiuent aller : & quelquefois ils sont menez si bellement, que le chagrin les desseiche, & que bien souuent en ceste longueur, il arriue des occasions pour lesquelles ils seroient bien-aïsez de ne viure point. Car le viure de soy n'est pas desirable, mais le bien viure. C'est pourquoy le Sage ne vit iamais qu'autant qu'il doit, & non aurant qu'il peut. Il regarde le lieu où il doit viure, & en quelle compagnie, comment & ce qu'il doit faire. Il pense tousiours quelle sera sa vie, non combien

longue. S'il se voit pressé d'incommoditez & de trauerfes qui luy empeschent le repos, il s'ouure la porte luy-mesme, & n'attend pas tousiours à le faire, qu'il se voye à l'extremité: mais aussi-tost qu'il commence à se deffier de la Fortune, il prend garde à ses affaires, & considere si c'est point là qu'il faut ietter l'ancre. Celuy est tout-vn qu'il se donne luy-mesme la mort, ou qu'il la reçoie, qu'elle vienne tard, ou de bonne-heure. Il sçait bien qu'il ne sçauroit beaucoup perdre d'vne chose qui ne vient que goutte à goutte. L'importance n'est pas de mourir tost, ou mourir tard, mais de mourir bien ou mourir mal. Qui meurt bien, se met hors du danger de viure mal. Et pource ie trouue que ce Rhodiot parla plus en femme qu'en homme qui ayant esté mis en vne cage par vn Tyran, qui le faisoit nourrir là dedans en beste sauage, comme quelqu'vn de ses amis luy conseilloit de se laisser mourir de faim, luy respondit, que tant qu'vn homme viuoit, il ne se deuoit iamais desesperer de rien.

III. Quand cela seroit vray, si est-ce qu'on me pourroit bien mettre la vie à si haut prix, que ie n'en voudrois point. Il est des choses bien precieuses, que quand ie serois assure de les auoir en faisant vne si vilaine confession de ma lascheré, i'aime-rois mieux ne les auoir pas. Pourquoy considereray-ie plütoist, que sur celuy qui vit la

Fortune peut toutes choses, que ie ne considereray que sur celuy qui sçait mourir la Fortune ne peut rien? Si est-ce pourtant que quelquefois, encore que ieme voye la mort toute assurée, & que ie sois sur le poinct de recevoir le supplice qui m'est destiné, ie ne presterauy point la main à ma punition: C'est vne folie de mourir, de peur de la mort. Voicy venir celuy qui nous doit tuer, ayez patience: pourquoy le prevenez-vous, & pourquoy vous faites-vous procurer de la cruauté d'autrui? Est-ce que vous portez enuie à vostre bourreau, ou que vous luy voulez épargner la peine? Socrate pouuoit bien prevenir la ciguë par l'abstinence: & cependant il fut trente iours prisonnier, attendant la mort d'une heure à l'autre, non pas en cette intention, que tout estoit possible, & qu'en si long espace de temps, il y auroit place pour beaucoup d'esperances, mais pour se conformer aux loix, & ne retrancher rien à ses amis du peu de temps qu'ils auoient à le posseder.

IV. Qu'elle contrariété d'opinions est-ce de mépriser la mort, & auoir peur de la prison? Scribonia, femme d'honneur, fut tante de Drusus Libo, ieune homme d'aussi petit iugement, que de grande maison; Qui se promettoit plus, qu'en son siecle il n'estoit permis à personne d'esperer, & plus qu'en quelque siecle qu'il fust, vn si malhabile

habile homme que luy ne pouuoit iamais auoit. Comme il eust esté rapporté du Senat dans vne litiere, tout mal fait, & mal-accompagné, (parce que tous ses plus proches le tenans, n'õ plus criminel, mais desia mort, l'auoient malheureusement abandonné: il commença de prendre aduis s'il deuoit attendre la mort ou se la donner. Surquoy Scribonia luy ayant demandé quel plaisir il auroit à faire la besongne d'vn autre, il la creut il se fit mouir & fit bien; Car ayãt à mourir au bout de 3. au quatre iours à l'appetit de son ennemy, c'estoit bien faire la besongne que de viure pour attendre la commodité: Ce n'est donc pas chose qui se puisse vniuersellement decider, si me voyant menacer de la mort par quelque violence exterieure, ie la dois attendre ou preuenir. Il y a beaucoup de raisons d'vne part & d'autre. Si de deux morts qui s'offrent l'vne est douce & l'autre cruelle, pourquoy ne ietterey-ie la main sur celle qui aura moins d'incommodité: Comme pour m'embarquer ie choisiray le nauire où ie me dois mettre, & pour me loger; ie prendray plustost vne maison que l'autre; i'en feray de mesme de la mort. Ayant à quitter le monde, ie prendray le chemin qui me semblera le plus beau pour en sortir. Et puis, comme la plus longue vie n'est pas tousiours la meilleure, ainsi la mort la plus longue est tousiours la pire. Il n'y a chose où l'esprit doide plustost suiure la

faulxie qu'en la mort. Qu'il sorte du costé que son humeur le pousse ; soit que le fer soit plus selon son goust, soit qu'une corde luy plaise dauantage, ou qu'il ayme mieux quelque breuage qui luy bouche les veines ; laissons-le faire. Qu'il rompe les liens de la seruitude de la façon que bon luy semblera. En la vie il faut tascher de contenter tout le monde, mais en la mort, nous n'auons à contenter que nous. La meilleure mort est celle qui nous est plus agreable. Ne vous imaginez point que quelqu'un dira que vous auez eu faute de cœur ; un autre, qu'il y a eu de la temerité en vostre fait ; & un autre encore qu'il y auoit bien quelque maniere de mort plus genereuse, & plus braue que celle que vous auez choisie. Mais pensez plustost que vous estes sur vne deliberation que quand vous l'aurez executée, vous n'aurez plus que faire de ce qu'on dira de vous ? Et ne vous souciez d'autre chose que de vous ôster à la Fortune le plustost que vous pourrez : autrement vous trouuerez tousiours quelqu'un qui n'approuuera pas vostre resolution. Il y en aura mesme entre ceux qui font profession d'estre Philosophes, qui vous diront, qu'il ne faut iamais faire de violence contre la vie, que c'est impieté d'estre meurtrier de soy-mesme, & qu'il faut attendre le terme que la Nature nous a limité : Ceux qui tiennent ce langage,

rendent la liberté prisonniere, & ne s'en apperçoivent pas. La Prudence eternelle n'a rien fait plus à nostre aduantage, que ce que n'ayant qu'une porte pour venir au monde, nous en auons vne infinité pour en sortir. A quel propos me reserueray-je aux rigueurs d'une maladie, qui n'a point d'esperance à toutes les vergongnes que me voudra faire vn insolent & cruel ennemy? Si parmy les tourments mesmes, i'ay moyen de m'ouurir le passage & me faire faire place, s'il se presente quelque chose deuant moy pour m'empescher. Le poinct seul où nous ne pouons proposer le grief contre la vie, c'est qu'elle ne tient personne. La condition des hommes est bonne en vne chose, que iamais personne n'est miserable que par sa faute. Prenez-vous plaisir de viure? viuez. Vous en faschez-vous? Vous estes libre de vous en retourner d'où vous estes venu; Vous vous estes si souuent fait ouurir la veine, pour vous allegier d'une douleur de teste, ou pour vous descharger de quelque abondance d'humeurs. Ne pensez pas qu'il vous faille faire quelque grande playe qui vous deschire tout ce que vous auez dans le corps. La pointe d'vn caniuet vous fera l'ouuerture d'une liberté perpetuelle, & par vne picqueure vous vous mettez hors d'apprehension à tout iamais.

V. A quoy tient-il donc que nous y allons si lentement ? C'est que jamais nous ne nous ramentonnons que nous ne sommes icy que pour vn temps , & que quelque iour il nous sera force d'en desloger. Nous sommes comme ces vieux locataires , que la longueur du temps a tellement accoquinez en vne maison , que quelques incommoditez qu'ils y reçoivent il leur est impossible d'en vouloir partir. Voulez vous estre maistre de vostre corps ? Demeurez-y comme tousiours prest à le quitter. Proposez-vous que c'est vne compagnie où vous ne deuez pas tousiours estre ; Et vous la laisserez avecque moins de regret, quand il vous en faudra separer. Mais comme nous resoudrons-nous à finir nostre vie , nous qui ne faisons tous les iours autre chose qu'étendre nos concupiscences.

VI. Certainement il n'y a point de meditation qui nous soit si necessaire: car toutes les autres peuvent estre superflues. Parce que ie me seray preparé contre la pauueté, peut estre ie seray riche tant que ie viuray: ie me seray pourueu d'armes cõtre les douleurs , & vne santé continuelle m'ostera les occasions de m'en sentir: ie me seray fortifié de resolution , encote que la fortune m'eust perdre ma femme, mes enfãs, ou mes amis; & ils viuront tous plus que moy. La mort est le seul ennemy contre lequel ie ne puis faillir de me preparer , parce qu'indubita-

blement il me faudra venir aux mains avec elle.

VII. Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait que les grands personnages qui ayent de la force assez pour rompre les fers qui nous tiennent en ceste captiuité du corps. Caton fut braue certainement, de prendre son ame avecque la main, & la mettre dehors, quand il vit qu'elle ne sortoit pas assez tost par l'ouuerture que l'espée auoit faite. Mais ce ne sont pas coups qui appartiennent à luy seul, en la lie mesme des hommes, il s'en est trouué qui d'une secouffe magnanime & vigoureuse, se sont attachez aux outrages de la fortune, & n'ayant peu ny mourir à leur fantasie, ny faire election des instrumens pour se tuer, ont pris ce qui leur est venu le premier à la main, & rendu mortelles des choses qui n'estoient pas seulement nuisibles de leur naturel. Dernierement au jeu de Bestiare, vn Allemand qu'on preparoit pour le spectacle du matin, faignit de vouloir aller faire ses necessitez, parce que par autre moyen il ne se pouuoit defaire de ses gardes. Il y a ordinairement vne esponge aux priuez, pour le seruice de ceux qui en ont affaire; il la prit avec le morceau de bois où elle est attachée, & se la fourea tout dans la gorge; si bien que par l'empeschement de la respiration il se fit sur l'heure mesme rendre l'esprit. Ce fut sans mentir faire vne vergongne à la mort. Le

ſçay bien que vous me direz, que le parfum  
 n'en eſtoit gueres bon. Mais comme ſçaura  
 mieux monſtrer vn homme la faute de ſon  
 iugement, que de faire le degouſté, quand  
 il eſt queſtion de mourir? Il faut auoüer  
 que cét homme, qui auoit le courage grand,  
 meritoit bien qu'on luy remiſt l'elec-  
 tion de la mort en ſa liberté. Comme penſez-  
 vous qu'il ſe fuſt brauement ſeruy d'vne  
 eſpée, & comme courageuſement il ſe fuſt  
 ietté dans la mer, ou precipité d'vn rocher  
 en bas, s'il en euſt eu le moyen? Quoy que  
 deſpourueu de toutes choſes il trouua de-  
 quoy le bien faire, & nous apprit que pour  
 mourir il ne faut autre choſe que le vou-  
 loir. Que chacun iuge de ceſte action ce  
 que bon luy ſemblera: mais pour moy, ie  
 tiendray touſiours ceſte maxime, Que la  
 mort n'a point de vilenie ſi puante qui ne  
 me ſente mieux que tout le muſc & tout  
 l'ambre gris que la ſeruitude ſçauroit  
 auoir. Puis que j'ay commencé par les  
 exemples de gens de baſſe qualité, i'y conti-  
 nueray, pour obliger ceux de qui la con-  
 dition eſt meilleure à ſe demander quelque  
 choſe dauantage quand ils verront qu'vne  
 choſe qu'on eſtime ſi terrible eſt meſpri-  
 ſée par les hommes du monde qui ſont les  
 plus meſpriſez. C'eſt vne opinion dont  
 nous ſommes abbreueez de longue main,  
 que ces Catons, Scipions, & autres leurs  
 ſemblables que nous admirons ſont au de-

là de nostre imitation : Mais ie vous veulx  
monstrer que parmy ces maraux destinez  
au combat des bestes, il ne se trouuera pas  
moins d'exemples de ceste vertu, que parmy  
ces Capitaines qui ont eü les premieres  
charges aux guerres ciuiles. Il n'y a pas  
long temps qu'un belistre qu'on enuoyoit  
dans vne charrette avecque des gardes,  
pour le spectacle du matin, feignant d'auoir  
sommeil & de chercher vn lieu pour se re-  
poser la teste, trouua moyen de se la passer  
entre deux rais, & s'y tint ferme, iusques  
à ce que la rouë qui tournoit luy eust tords  
& rompu le col. Il-eschapa du supplice par  
la charrette mesme qui l'y portoit. Quand  
vn homme a volonte de sortir, il n'est rien  
d'assez fort pour l'en empescher. La Nature  
ne nous garde point sous la clef. Ceux que  
la necessité, de sortir du monde laisse en li-  
berté de choisir la porte, peuuent prendre  
celle qui leur plaira. L'election ne peut estre  
qu'en la multitude : quand les occasions  
sont difficiles, il faut prendre la premiere  
venue pour la meilleure. Quand ce se-  
roit chose dequoy iamais on n'auroit  
ouy parler : l'esprit ne manquera pas à qui  
aura du courage assez : vous voyez que ces  
chetifs esclaves mesmes s'euertuent quand  
la douleur les a piquez, & que ceux qui les  
gardent ne scauroient estre si fins qu'ils ne  
trouuent moyen de les tromper. On ne peut  
dire que ce ne soit le train d'un galant

homme, d'auoir fait la resolution de mourir, & tout ensemble trouué le moyen de l'executer. Puis que ie vous ay promis de vous amener beaucoup de semblables exemples, ie vous en vay dire encore vn. La seconde iourée du combat naual, vn Barbare à qui on auoit baillé vne demy pique, pour se battre contre vn autre, se la mit au trauers de la gorge. Et de fait, n'eust-il pas esté bien lasche de se reseruer à des tourmens suivis de la risée de tout vn peuple, puis qu'il auoit moyen de s'en garentir? & bien mal aduisé d'attendre la mort, puis qu'il auoit des armes en la main? Ce spectacle fut d'autant plus grand, que l'exemple de mourir fut trouué plus honneste que celui de tuer. Et quoy donc? pourquoy ne feront les gens d'honneur, fortifiez par la meditation, & par le discours de la raison contre les choses casuelles, ce que font des hommes perdus & criminels? C'est par la raison que nous sçauons que par quelque chemin different que la mort vienne, elle ne vient iamais que par vn effort, & qu'il ne peut chaloir où commence vne chose qui doit venir infailliblement. La mesme raison nous exhorte, que s'il se peut faire nous mourions sans douleur. Sinon que nous faisons comme nous pourrons, & prenions la premiere chose que nous trouuerons pour nous dégager. La violence pour viue, est chose mal honneste; mais quand il

est question de mourir, on ne scauroit faire chose plus braue, ny plus glorieuse que d'en user.

---

## EPISTRE LXXI.

### ARGUMENT.

1. Pour prendre vn bon conseil il faut auoir vn but, qui doit estre le souuerain bien.
2. Il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnesté.
3. La Sagesse nous apprend à distinguer le bien d'avec le mal.
4. Que le Sage doit tenir pour indifferentes les bonnes & les mauuaisés fortunes.
5. Qu'on ne doit point resister à la mort.
6. La Philosophie nous monstre le chemin de l'Honneur & de la Vertu.
7. Qu'on trouue la Felicité aussi bien dans les aduersitez que dans les prosperitez.

8. *Description d'un homme sage.*9. *Definition de la Vertu.*

**V**ous ne cessez de me faire des consultations, & ne prenez pas garde qu'il y a bien du chemin entre vous & moy. Ce qui est le meilleur en vn Conseil, c'est qu'il soit donné quand il est temps. C'est pourquoy ie ne doute point que bien souuent quand vous receuez mes aduis, vous ne fassiez mieux de vous conduire tout au contraire de ce que ie vous escriis, car on accommode le Conseil à la disposition des affaires. Or elles changent d'une heure à l'autre, & courent plustost qu'elles ne vont. Il en faut donc prendre conseil d'une chose plustost que le iour qu'on la veut faire; Encore ay-ie opinion qu'il seroit trop tard & qu'il seroit meilleur d'estre pris sur le point mesme, de l'execution.

I. Or ie m'en vay vous apprendre le moyen de le trouuer. Quand vous voudrez scauoir ce que vous deuez ou fuir, ou desirer, iettez aussi tost les yeux sur le souuerain Bien, & vous souuenez quelle profession de vie vous vous proposez de faire: car à ceste regle se doiuent cōformer toutes vos actiōs. Il n'est pas possible de bien ranger les parties, si nous ne sommes assurez de la forme du tout. Quoy que vous ayez les couleurs broyées, vous ne scauriez rien peindre, que premierement vous ne sçachiez ce que

vous voulez représenter. La principale faute que nous faisons, c'est que nous délibérons de la vie par les pièces, & jamais en gros. La première chose que doit faire un homme qui veut tirer une flèche; c'est de sçavoir ce qu'il veut frapper. Nos Conseils n'ont point de certitude, parce qu'ils n'ont point de but. Un marinier qui ne sçait où il veut prendre terre, ne sçaura quel vent il doit désirer. Parce que nos actions sont toutes fortuites c'est force que la fortune y ait beaucoup de pouuoir. Il en est qui sçauent des choses qu'ils ne pensent pas sçavoir comme quelquefois il nous aduient de demander ceux qui sont auprès de nous; ainsi le plus souuent faisons-nous de ce qui est le souverain bien. Il est tout auprès de nous & nous l'allons chercher bien loin. Je ne vous amuseray point de beaucoup de paroles, pour vous faire entendre que c'est; ny ne vous bröuilleray point l'esprit d'une diuersité d'objets. Je vous mettray tout droit le doigt dessus.

I I. Que me seruiroit de vous aller chercher tant de diuisions & de subdivisions, puis que tout d'un coup ie vous puis dire le souverain. Bien est-ce qui est honneste, & ce que vous admirez dauantage, il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste: tous les autres ne sont ny vrais ny legitimes. Si une fois vous imprimez ceste opinion & deuez amoureux de la vertu (car

de l'aymer simplement ce n'est pas assez) elle ne s'approchera de rien, si triste & si miserable, quelque opinion que les autres en ayent; qu'elle ne vous fasse trouuer du repos & du plaisir. Les tourmens meismes, si vous vous y troublez moins que celuy qui les vous fait souffrir, & les maladies, si vous ne murmurez point, & ne perdez point courage, vous seront des exercices qui vous donneront du contentement. Toutes ces choses qui sont ameres au goût des autres, vous seront douces, si vous les rehaussez au dessus d'elles. Vous tenez pour vne proposition indubitable, que ce qui n'est point bien ne peut estre honeste, & que lors toutes incommoditez se peuuent iustement dire bonnes, quand elles sont deuenues honestes par la presence de la vertu. Je sçay bien qu'il est aduis à beaucoup que ce sont Chimeres, & choses qui passent la condition des hommes, que ce que nous promettons, dequoy ie ne m'esbahy point, parce qu'ils ne jettent les yeux que sur le corps. Mais qu'ils se retournent vers l'ame; & ils parleront d'un homme comme d'un Dieu. Retirez-vous donc, Lucilius, & me laissez toute cette race de Philosophie pedants, qui d'une chose si haute & si magnifique, nous ramènent aux syllabes, & repassent les esprits de certaines subtilitez qui ne font que les affoiblir. Taschez de ressembler à ceux qui les premiers ont inuenté la Parle-

sophie, & non à ceux qui l'enseignent de si mauuaise grace, qu'ils font penser que c'est vne chose qui donne bien de la peine auant qu'on la sçache, & peu de fruct quand on la sçait. Si vous auez enuie de faire quelque chose pour moy, rangez-vous à ces premiers maistres.

III. Socrates, de qui toute la Philosophie est d'apprendre à bien viure, dit: Que la plus grande Sagesse que puisse auoir vn homme, c'est de sçauoir faire distinction du bien & du mal. Voulez-vous estre heureux, dit-il, ne vous fâchez donc point qu'on vous estime fol. Si quelqu'un vous veut dire des iniures, qu'il vous en die: s'il vous veut faire des outrages, qu'il vous en fasse; quoy qu'il vous arriue, vous ne souffrirez rien, pourueu que la vertu soit avec vous. Voulez-vous estre heureux? Voulez-vous à bon escient deuenir homme de bien? Endurez qu'on vous mesprise. C'est vne patience dont personne n'est capable, s'il n'a cette opinion, que tous biens sont égaux, pource que rien ne peut estre bon qui ne soit honneste, & que ce qui est honneste, en quelque sujet qu'il soit, n'est iamais susceptible d'inégalité.

IV. Et quoy donc? il ne peut estre haloir si Caïron est Preteur, ou s'il ne l'est pas: s'il gagne la bataille de Farsalle, ou s'il la perd? Ce bien de demeurer inuincible est vn parti vaincu, est aussi grand comme est le bien de

reuenir victorieux à Rome, pacifier les choses, & les remettre en leur premier estat. Pourquoy ne seroit-il aussi grand? la vertu qui dompte la mauuaise Fortune est celle mesme qui regle la bonne; Or la Vertu ne se peut faire ny plus grande ny plus petite: elle est tousiours d'une taille. Mais Pompée sera mis en route. Tous ces Grands, de l'assistance desquels il se seruoit, pour vn argument que sa cause estoit la cause de la Republique; Ce Senat mesme, portant les armes duquel il faisoit son auant-garde, seront tous defaits en ce combat; & la ruine d'un si grand Empire enuoyera ses esclats en tous les quartiers du monde, vne partie en Egypte, l'autre en Afrique, & l'autre en Espagne; Et la pauvre Republique, de peur de n'estre pas assez long-temps miserable, ne pourra pas tomber vne seule fois? Le veux que tout cela soit: ie veux que Iuba se perde en son propre Royaume, & que ny la connoissance du pais, ny la valeur de ses suiets, opiniastrez à mourir pour le seruice de leur Roy, ne l'en puissent garentir; Le veux que la foy mesme de ceux d'Utique cede à la continuation des mauuais succez & qu'en Afrique Scipion soit abandonné de la bonne Fortune que ceux de la maison y auoient tousiours eue auparauant; Il y a long-temps que Caton a donné ordre à sa seureté: Mais quoy qu'il en soit, il a esté vaincu? Que voulez-vous faire? c'est vn rebut qu'il faut cōter.

parmi les autres. Il ne se desespera non plus pour n'auoir pas eu la Victoire, que pour n'auoir pas esté Preteur. Le iour qu'on luy refusa la Preture, il ne fit que iouer : la nuit qu'il deuoit mourir, il ne fit que lire. Il mit la vie & la Preture tout en vn rang. Il estoit par vne meditatiō cōtinuelle graué. ceste maxime en l'ame. Qu'il falloit souffrir tout ce qui pourroit arriuer. Pourquoi se fût il troublé de lamératiō de la Republique, luy qui scauoit qu'il n'y arien au mode, non pas la terre; non pas le Ciel, non pas cette contexture vniuerselle, quoy que Dieu mesme la conduise, qui ne soit suiet à reuolution. Les choses ne sont pas eternellement en l'ordre où elles sont à ceste heure. Quelque iour viendra, qui leur fera prendre vn autre chemin. Comme elles ont leur commencement & leur progresz, elles ont aussi leur fin. Tout ce que nous voyons se promener sur nos testes, & ce que nous foulons sous nos pieds, se diminuë chaque iour de quelque chose, & à la fin doit cesser entierement. Il n'y a riē qui n'ait sa vieillesse. Nature enuoye tout en même lieu, quoy que ce soit par interualles inégaux. Ce qui est ne sera plus & ne perira pas pourtāt, mais se resoudra. Ceste resolution nous semble vne mort, par ce que nous ne regardōs qu'aux choses qui sont pres de nous, & que l'esprit offusqué des nuages du corps, & engagé en la seruitude, ne peut pas donner iusques à cel;

les qui sont plus esloignées. S'il le pouuoit faire, & se promettre que comme la mort a la vicissitude apres la vie, la vie aura la vicissitude apres la mort, & qu'alternatiuement les choses ne cesseront iamais d'estre faites, deffaites, & refaites par l'eternelle bonté de Dieu, qui veut donner cette occupation à sa prouidence, il porteroit la fin & celles des siens avec plus de patience qu'il ne fait. C'est pourquoy, quand Caron aura couru de l'esprit les Siecles passez & les futurs, il dira, que toute la race des hommes, nais & à naistre, est condamnée à la mort; Que toutes ces grandes villes, à qui la Fortune a donné quelque part de la seigneurie du monde, ou qui dans les autres Monarchies ont la principale reputation, seront vn iour en si pitoyable estat, qu'on en demandera des nouuelles, & n'auront plus de nom que dans les Histoires. Les vnes prendront fin par la guerre, les autres par vne longue paix, qui se changera tout bellement en faincantise, & les autres par la superfluité des dépenses, qui est la ruine la plus certaine que les grands Estats puissent auoir. Toutes ces campagnes fertiles seront couuertes de quelque inondation, subite de la mer, & seront mer, elles-mesmes, ou bien quelque spacieuse cauerne, qui est peut-estre sous elles, se venant à lascher, les engloutira. Quelle raison ay-ic donc de me plaindre, & faire le

mal content, & de quelque espace de iours ie precede vn Destin où sera compris tout l'Vniuers.

V. Vn bel esprit ne doit ny contester contre Dieu, ny se vouloir excepter d'une Loy generale, mais se resoudre, ou qu'il s'en va recevoir vne meilleure vie; & en quelque lieu plus clair & plus tranquille, jouyr de la compagnie des choses diuines; ou pour le moins, que sans sentiment de rien qui l'incommode, il retournera se rassembler à sa Nature, & à ce tout duquel autrefois il estoit venu. Caton ne inge donc point que l'honneste vie soit vn plus grand bien que l'honneste mort, parce que la vertu n'est point vne matiere qui s'allonge, ou qui s'elargisse. Socrates disoit, que la vertu & la verité sont vne mesme chose. Comme la verité ne croist point; aussi ne fait la vertu. Elle est en sa plénitude: il n'y a rien de vuide. Vous n'avez donc dequoy vous esbahir, quand ie vous dy que tous biens sont égaux, & qu'aussi grands sont ceux qu'avec election on peut recevoir, que ceux qu'un accident inopiné fait suruenir. Car si vne fois vous vous laschez à cette opinion d'inégalité, apres que vous aurez mis la souffrance courageuse & magnanime entre les moindres biens, vous la mettrez à la fin entre les maux. Socrate en prison vous semblera miserable, & miserable Caton, qui remet ses mains à la playe plus courageuse-

ment la seconde fois que la premiere ; Et plus miserable que tous les autres Regulus, si cruellement traité, pour auoir estimé sa parole plus que sa vie, & ne s'estre pas voulu permettre de mentir, mesme à ses ennemis. Et toutefois c'est vn langage que le plus hardy de tous ces delicats n'a iamais osé tenir. Car comme ils n'auoient pas qu'il soit heureux, aussi disent-ils qu'il n'est pas malheureux. Les Academiques tiennent, que certainement vn homme resolu parmi les douleurs est heureux : toutefois non parfaitement, ny pleinement : Mais c'est vne opinion qu'il leur est impossible de soustenir. Qui est heureux est au comble du bien, qui est au comble du bien n'a point d'autre bien au dessus de luy. La vertu ne souffre point de diminution ; là où elle est, le vertueux aura le corps en pieces, qu'il ne laissera pas d'estre bien sain & bien entier. Quand ie parle de la Vertu, i'entends vne Vertu pleine de vigueur & de courage, à qui les mains démaignent de se battre, & qui prend le moindre ennemy qu'on luy fasse ; pour vn appel. Ne voyez-vous pas les ieunes gens, de qui l'inclination est genereuse, quand le desir de paroistre les a conuiez à quelque entreprise, s'exposer librement aux perils, & ne trouuer point de mauuais chemin, quand il faut aller chercher de la reputation.

VI. La Philosophie vous inspirera la même assurance, & vous baillera le même

mespris de tout ce qui vous içaura attrier. Ce sera d'elle que vous receurez ceste impression veritable, Qu'il n'y a point d'autre bien au monde, que l'Honneur. Que ce n'est pas vne corde qui se puisse lascher & roidir comme l'on veut, mais vne regle qui ne scauroit estre si peu courbée, que tout n'aille de trauers. C'est à la Vertu de iuger, & non d'estre iugée, & s'il n'y a moyen de la faire plus droite qu'elle est, il s'ensuit aussi qu'en tout ce qui sera dressé sur elle, il ne peut y auoir rien qui soit plus ou moins droit l'vn que l'autre: Car estant force qu'ils se rapportent à leur regle, la raison veut aussi qu'ils se trouuent conformes entre eux.

VII. Et quoy donc? Estre en vn festin parmi les delices, ou à la torture parmi les douleurs, c'est vne mesme chose? Pourquoy non. Je vous feray bien plus esbahy, quand ie vous diray qu'il fait bon estre à la torture, & mauvais estre en vn festin. Mais c'est, quand à la torture on fait ce qui n'y doit faire, & qu'au festin on ne s'y comporte pas comme on doit. Ce n'est pas la matiere qui fait les choses bonnes ou mauuaises, c'est la Vertu, en quelque part qu'elle paroisse. Toutes choses n'ont qu'une mesure & qu'un prix. Je sçay bien que quelqu'un de ceux cy qui mesurent les autres à leur aulne, me sauteroient volontiers au visage, pource que ie dis qu'aussi heureux est celuy

qui a des aduersitez, & les supporte, que celuy qui parmy les prosperitez, se conduit avecque discretion; Et aussi heureux celuy qui triomphe, & celuy qui vaincu de Fortune: mais immuable de courage, est porté deuant le chariot du Victorieux, parce qu'ils tiennent que tout ce qu'ils ne peuvent faire est impossible, & iugent de la force des autres par leur imbecillité. Pourquoy trouuez-vous estrange ce que ie dis: qu'estre lié, blessé, tué, bruslé, soient choses bonnes? Elles sont quelquefois plaisantes. La modestie est vne gesne aux voluptueux, & le travail vn supplice au faincant. Le delicat a pitié d'un homme actif, & l'ignorant de celuy qui estude. Il en est de mesme des autres choses. Quand faute d'inclination, de force, & de suffisance, nous ne nous en sentons pas capables, nous les estimons dures & difficiles, & ne nous souuenons pas combien nous en connoissons à qui ne boire point de vin, & estre esueillé au point du iour sont les plus cruels supplices qu'il leur est possible d'endurer. Ces choses-là de qui nous auons si mauuaise opinion, ne sont ny dures ny difficiles: mais nous sommes foibles. Il faut vn grand courage; pour faire iugement des choses qui sont grandes; autrement nous l'imputerons à vne faute qui vient de nous. Les rames nous semblent tortuës, ou rompuës, par le bout qui plonge dans l'eau. Et cependant

elles ne laissent pas d'estre bien droittes. Les choses se font diuerses, selon la façon dont on les regarde. Nostre esprit ne voit pas bien clair en la connoissance de la verité. Faites-moy voir vn ieune homme, qui n'ait point encore eu de part à la corruption du siecle, & qui ait l'esprit viu. Je m'assure qu'il m'auoüera qu'un homme qui magnanimement supporte le faiz des aduersitez luy semble plus heureux, que celuy que la fortune assouuit de toutes les prosperitez qu'il peut desirer.

VIII. Ce n'est point chose nouvelle que ce qui n'est point au vent ne branle point. Mais quand on voit vn homme se hausser là où les autres s'abbaisent, se tenir debout là où les autres sont par terre, c'est en ceste merueille que ie trouue vn iuste fuiet de s'esbahir. Je ne croy pas que ny aux tourmens, ny en tout ce qu'ordinairement on appelle aduersitez il y ait autre mal, sinon que l'esprit se plie, qu'il se courbe, que les genoux luy faillent qui sont toutes choses à quoy le Sage n'est point fuiet. Quelque charge qu'il ait sur le dos, il ne marche iamais que droit: sa taille paroist toujours. S'il tombe sur luy quelque chose de ce qui peut tomber sur vn homme, il n'en murmure point: il cōnoist sa force, & sçait bien qu'il a les espaulles bonnes. Je ne le separe pas pourtant du nombre des hommes, ny ne me figure pas aussi peu de sentiment en luy

qu'en quelque souche. Je sçay bien qu'il est composé de deux pieces, l'une irraisonnable, sensible aux morsures, ou brusleures, & aux douleurs: l'autre raisonnable, ferme, intrepide, & inexpugnable en ses résolutions. C'est en celle là que consiste le souverain Bien de l'homme. Tant qu'il y a du deffaut l'amen'a que des anxietez, & des anxietez, & inquietudes, quand il est plein. Un rocher n'est pas immobile comme elle est. C'est pourquoy quelque zele qu'ait un homme à se faire vertueux, & quelque près qu'il soit de la perfection, s'il n'est point encor au dernier point, il se voudra faire accroire qu'il a besoin de reprendre son haleine; & au lieu que tout d'une venue, il peut acheuer le peu qui luy reste, il relaschera quelque chose de sa diligence, d'autant qu'il n'a pas encore passé tout le mauuais chemin, & que iusques à ce qu'il soit au haut: il est toujours en danger de glisser. Mais celuy de qui la Sagesse est accomplie, n'est iamais bien à son aise, que quand il fait quelque preuue genereuse de sa Vertu. S'il se presente vne occasion de faire quelque acte loüable, il va droict où l'Honneur & la Raison luy font signe. S'il y a des difficultez & des risques, il passe par dessus, & ne se soucie pas qu'on die qu'il a esté malheureux, pourueu qu'on auoüe qu'il est homme de bien. Le viens à cet heure à l'endroit où vous m'attendez, afin que vous ne pensiez pas que la Vertu que preschez

les Stoïques soit vne Chimere. Le Sage de qui ie parle, tremblera, sentira douleur, & blesmira. En quoy consiste donc la misere, & ce qui veritablement s'appelle mal? A trembler, à sentir douleur, & blesmir? Rien moins: Ce qui la cause c'est quand l'esprit troublé par ces incommoditez, est reduit à se confesser esclave du corps, & à murmurer contre sa condition. C'est bien chose indubitable, que le Sage demeure maistre de la Fortune par sa vertu: mais il en est assez, qui font profession de l'estre, à qui bien souuent des menaces bien legeres donnent de bien profondes apprehensions. Mais c'est nostre faute d'exiger des escoliers, ce qui n'appartient qu'aux maistres. Je louë bien ce qui est bon, & me conseille de le faire: mais ie n'en puis encore prendre la resolution; & quand ie l'aurois, il me faudroit d'autres experiences que ie n'ay deuant que de m'en pouuoir seruir, où l'occasion s'en presenteroit. Comme il est des couleurs que la laine prend, pour vne seule fois qu'on l'aura trempée, & d'autres qu'elle ne scauroit prendre, qu'elle n'ait esté dégraisée, & remise en la chaudiere beaucoup de fois; Aussi est-il de certaines sciences, qui ne sont pas si tost enseignées, que ceux qui les ont apprises n'en scachent assez, pour en faire eux mesmes des liures. Mais si ceste-cy ne descend iusques au fonds, & sojourne, pour auoir loisir d'agir

dans l'esprit ; ce qu'elle y opere n'est pas teinture, c'est vne tache, & ne se voit point d'effect de ce qu'elle auoit promis. Il ne faut ny beaucoup de temps, ny beaucoup de parolles pour enseigner qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu ; ou pour le moins que sans vertu rien ne se peut appeller bien ; & que la meilleure partie de nous qui est la raisonnable, est le siege de la vertu.

. IX. Que sera-ce que cette vertu ? vn iugement ferme & veritable, qui nous produira la promptitude de l'esprit & depouillera les choses de ces vaines apparences, qui nous les font bien souuent sans occasion, ou fuyr, ou desirer. Quiconque aura ce iugement ne fera point de difficulte de declarer que toutes choses sont bonnes, & pareilles quand elles ont passe par les mains de la vertu. I'auoue que les biens du corps sont bons au corps ; mais ils ne le sont pas generally. Et bien qu'on leur puisse donner quelque prix comme à choses sujettes au commerce, si est-ce qu'on ne les peut pas mettre au rang de ce qui veritablement est bien : Aussi ne seront-ils pas egaux les vns aux autres ; Les vns seront plus grands, & les autres plus petits. En ceux mesme qui font profession de Sagesse, il y a bien de la difference. Les vns sont desistans auant, qu'ils osent bien hausser les yeux pour regarder la Fortune, mais ce n'est pas  
sans

sans ciller, parce que l'esclat de sa pompe les  
 éblouit. Les autres qui sont paruenus au  
 dernier degré, ont de la confiance, & en-  
 trent en contestation avec elle. Les choses  
 qui ne sont pas acheuées ne sont iamais fer-  
 mes: tantost elles s'entrouurent, tantost elles  
 panchent, tantost elles se courbent, & tan-  
 tost elles tombent tout à plat. Le remede  
 c'est de marcher tousiours & s'éuertuer. Car  
 il ne scauroit y auoir si peu d'interruption  
 à nostre diligence, que ce ne soit force de  
 reculer. Quand vous auez quitté cette be-  
 sogne, & que vous y voulez retourner pas à  
 pas, il ne faut pas penser de la reprendre à  
 l'endroit où vous l'auiez laissée. C'est à re-  
 commencer tout de nouveau. Pressons donc,  
 & perseuerons: il y a plus à faire qu'il n'y a  
 de fait: il est vray que c'est desia quelque  
 profit, que d'auoir bonne volonté de profi-  
 ter. Pour moy ie puis dire, sans mentir, qu'il  
 n'y a chose en ce monde que ie ne desire  
 avec plus de passion: Ie croy bien aussi  
 que de vostre costé vous y auez du zele &  
 que vous y marchez de bon pas. Dépê-  
 chons-nous, afin d'auoir du contentement  
 à viure: car autrement, avec assez peu  
 d'honneur, que pouuons-nous dire, sinon  
 que nous sommes retenus en vne demeure  
 où nous ne voyôs que des ordures & des  
 salerez; Sur tout, faisons que ce que nous  
 auons de temps, soit tout à nous: ce qui ne  
 peut estre, que nous mesmes ne soyons pre-

mierement à nous. Quand sera-ce que j'auray du courage assez pour mespriser l'yne & l'autre Fortune ? Quand sera-ce, qu'après auoir mis toutes mes passions sous le pied, je pourray dire cette parole glorieuse, l'ay vaincu. Demandez-vous qui ? Non les Perses, non les extremités des Medes, ny ce qu'il peut y auoir de Nations belliqueuses au delà des Daces : Mais l'Ambition, l'Auarice, & la crainte de la mort, qui a vaincu ceux qui ont vaincu le monde.

## EPISTRE LXXII.

### ARGUMENT.

1. *Que l'estude de la Philosophie doit commencer de bonne heure & estre continuée.*
2. *La Fortune n'a point d'Empire sur le Sage.*
3. *Difference d'entre celuy qui est Sage, & celuy qui est en voye de l'estre.*

**J**E sçay bien la responce de la question que vous me faites, s'il m'en pouuoit ressouvenir. Mais il y a si long-temps que ie

n'ay donné de l'exercice à ma memoire, que ie n'en fais pas bien ce que ie veux. Elle a les feuillerts collez, comme ces liures qui n'ont esté maniez depuis long-temps: Nostre esprit a besoin d'estre souuent deplié. pour remuër ce qui est dedans, & le reconnoistre, afin de s'en pouuoir seruir quand il en sera besoin. Laissons donc cela pour vne autre fois, car c'est chose qui merite bien qu'on y pèse. Au premier seiour que ie pourray faire en quelque lieu, ie ne faudray pas d'y mettre la peine. Il est des choses qui se peuuent escrire en coche, d'autres qui veulent le liët, le repos, & le cabinet. Cependant parmy ces occupations mesme, ie ne laisseray pas d'y faire quelque chose. Car si i'en voulois attendre la fin, ce ne feroit iamais fait. Nous les semons: pour vne il en vient vne douzaine: & puis nous donnons des remises nous mesmes. Aussi-tost que ie seray hors de ceste affaire, ie m'en vay y trauailler à bon escient: si ie me suis tiré vne fois d'un bourbier où ie suis, ie m'en vay deuenir vn grand escolier.

I. Il ne faut pas Philosopher, quand vous n'aurez autre chose à faire: mais il faut quitter toute besogne pour philosopher. Quand nous commencerions d'estudier, aussi-tost que nous sommes hors du beguin; & que nous ne ferions autre chose iusques au dernier iour de la plus longue vie qu'un homme scauroit auoir, c'est vne estude où nous

ne ſçaurions employer trop de temps. Aũtant vaut ny trauailler point du tout, que d'y trauailler par intervalles. Car nous ne la retrouvons pas à l'endroit où nous l'auons interrompue; Elle fait comme vne corde, qui ſe rompt pour auoir eſté trop tendue. Elle reuient à ſon commencement. Il faut reſiſter aux occupations & les remettre aux armoires, pluſtoſt que les eſtaller. Quand vne eſtude eſt ſolitaire, il n'y a point de temps qui ne luy ſoit propre: Mais la pluspart n'eſtudient pas aux choſes pour leſquelles il faut eſtudier.

I I. Quelque empeschement qui ſeruienne, il ne troublera point vn eſprit qui ſe ſera mis en bon eſtat: Ceux qui n'y ſont pas, ont encore des trauerſes: le contentement du Sage eſt d'vne contexture ſi bien entrelaſſée, & d'vn aſſemblage ſi fort, que la Fortune n'a point aſſez de pouuoir pour le rompre: en quelque temps, & en quelque part qu'il ſoit il eſt touſiours à l'abry, parce qu'il ne dépend que de luy même, & ne met point ſes eſperances en la faueur. La felicité luy eſt domeſtique: Elle ſortiroit ſi elle entroit; mais elle n'eſt chez luy. Il ne ſe peut faire quelquefois qu'il n'entreuiene quelque choſe: mais ce n'eſt qu'vne égraitigneure, qui luy prend vn peu de deſſus la peau: il peut bien auoir des incommoditez, mais ſon bien principal eſt touſiours en ſa place. Il n'eſt point d'homme ſi bien compoſé, ny ſe ſain

a qui quelquefois il ne sorte quelque pustule, ou quelque bube : mais cependant, l'interieur n'a point de mal. Il y a la mesme difference entre vn qui est parfaitement sage, & vn qui est apres de l'estre, que d'vn homme sain, & d'vn autre qui releué d'vne longue & dangereuse maladie pense estre guerri, pource qu'il luy est bien amandé. Cestui-cy s'il ne se gouerne bien sent des pesanteurs, & de fois à autre est contraint de prendre le liest. Le Sage ne retombe iamais, ny en la maladie d'où il est sorty, ny en vne autre. Car la bonne disposition du corps n'est que pour vn temps ; & celuy qui vous l'a renduë ne la vous peut pas entretenir. Il le faut renuoyer querir vne autre fois ; vn esprit guerri n'a iamais plus besoin du medecin.

III. Voulez-vous sçauoir à quoy vous connoistrez qu'il est guerri ? S'il a son contentement en soy-mesme : s'il y a son assurance, & reconnoit que tous ces biens pour qui les hommes font des vœux, & qu'ils se donnent & demandent les vns aux autres, ne sont nullement considerables en l'establisement d'vne vraye felicité. Car il n'y a point de doute, que ce qui peut croistre n'est point parfait, ny ce qui peut décroistre n'est point perpetuel, qui veut auoir vne ioye durable, & que nul accident ne mette en desordre, qu'il la prenne chez soy. Toutes ces vanitez, qui semblent des merucilles au

peuple, ne font que passer d'une main à l'autre. Fortune ne nous baille rien à iouir en propriété. Ce n'est pas qu'en ce qu'elle donne, il n'y ait de quoy prendre plaisir, mais il y faut apporter le temperament de la Raison, & par son reglement, donner grace à des choses, qui n'en ont point quand on les prend avec indiscretion. Attalus vfoit ordinairement de ceste similitude. Auez-vous iamais veu ces chiens qui receuant à gueule ouverte ce qu'on leur iette, n'ont pas loisir d'auoir auallé le premier morceau, pour ouvrir la gorge à recevoir l'autre; Nous en sommes de mesme. Si la Fortune, apres nous auoir fait long-temps attendre, nous iette quelque chose; nous l'enuoyons aussi-tost en bas, sans la goulter, pour nous en reuenir rendre la main comme auparauant. Le Sage n'en fait point de mesme, parce qu'il est plein; & s'il luy vient quelque chose, il la reçoit froidement, & la serre avec vne contenance qui ne monstre aucune agitation. Sa ioye est parfaite, & continuelle, parce qu'elle est sienne. Ceux qui ne sont point encore au dernier point de Sagesse, quelque bonne que soit leur intention & quelque chemin qu'ils ayent desia fait, ils ne sont iamais long-temps en vn estat. Ils vont, viennent, montent, descendent, tantost au Ciel, & tantost en la terre: L'inexperience les fait broncher à chaque pas, & tombent en cet abisme sans fonds, imaginé par les

Epicuriens. Il y en a encor vne troisieme sorte, de ceux qui ne tiennent pas la Sagesse à pleine main: mais ils y vont toucher du bout du doigt. Ceux-là ne branlent, ny ne glissent: Ils ne sont pas encore en terre, mais ils sont desjà dans le port. Puis donc qu'il y a si grande difference entre les premiers, & les derniers, & que ceux du milieu mesmes ne sont pashors des vagues, mais se peuvent voir en pire estat, qu'ils ne furent jamais: n'embrassons rien qui nous embarrasse, fermons la porte aux affaires: si elles entrent vne fois, elles en mettront d'autres en leur place deuant que de sortir. Remedions-y de bonne heure, la fin n'en fera pas meilleure que le commencement.

## EPISTRE LXXIII.

## ARGUMENT.

1. *Les Sages honnorent dauantage les Rois & les Magistrats, que ne font les Courtisans, & l'Ambition desquels n'a point de mesures.*
2. *Les Sages sont plus obligez aux Rois du bien de la Paix, que le reste des hommes.*

3. *L'homme de bien est semblable à Dieu.*

4. *Par quel moyen 'on peu deuenir homme de bien.*

1. **C**'Est vne opinion mal fondée à mon aduis, de penser, que la Philosophie rende ceux qui la suiuent refractaire, & contempneurs des Roys & des Princes, & generalement de tous ceux qui sont au gouvernement de l'Estat. Au contraire ie n'en trouue point qui les respecte dauantage, comme certainement ils en ont beaucoup d'occasion. Car à qui est-ce que les Magistrats font plus de bien, qu'à ceux qui par leur Sage administration ils donnent moyen de viure en repos; & sous la tranquillité publique, continuer la resolution qu'ils auoient prise de s'employer à la Vertu? Ne doit-on pas croire qu'ils honorent, comme leurs propres peres, ceux qui leur, sont cause d'un si grand bien; & pour le moins plus que ne font ces esprits broüillez, à qui leurs maistres ne scauroient tant faire du bien, qu'ils ne croyent leur en estre deub de reste, & qu'en leurs comptes la mise ne soit toujours plus grande, que la recepte? Vne liberalité n'est pas si tost en leurs mains, qu'ils n'en attendent vne autre, comme si le manger leur faisoit venir la faim. Or il est impossible que celuy se souuienne de ce qu'il

a receu, qui se prepare encore à receuoir. Le plus grand mal qui soit en la cupidité, c'est l'ingratitude. Adioustez à cela, pour vne regle qui n'a point d'exception, Que ceux qui sont du monde & de la Cour, regardent tousiours ceux qui sont plus, & iamaïs ceux qui sont moins. Vn qui les precede les gese plus qu'vn nombre infiny qu'ils precedent ne les resiouyt. C'est le vice ordinaire de toute Ambition, de ne regarder iamaïs derriere soy, & non seulement de l'Ambition, mais de toutes cupiditez, parce qu'elles commencent tousiours par la fin. Mais quand vn esprit pur & net, a laissé le Monde, la Cour, & les affaires, pour s'addonner à de plus dignes occupations; il ne faut point douter que de bon cœur il n'ayme ceux par qui ses meditations sont hors de trouble & de tumulte. Et qu'en cette affection il n'ait plus de gloire que nulle autre, parce qu'il est seul qui reconnoist des personnes qui ne le pensent point auoir obligé. Ceux qui par leur instruction l'ont rendu capable de la Vertu, & ceux qui sous leur sauue-garde luy donnent moyen d'en faire les exercices luy sont en vn mesme rang. Il les reuere également, ouy: mais il y en a d'autres qui l'ont en leur protection; qui vous dit le contraire?

II. Mais entre plusieurs qui par vne mesme faueur de temps & de vent sont arriuez au port, les plus obligez à Neptune sont

ceux qui ont chargé des choses les plus précieuses ; Vn marchand plus qu'un passager, & entre les marchands, ceux qui ont de l'or, & de l'ambre, ou de la coussenille, plus que les autres, qui n'ont que ie ne sçay quelles fripperies dans le vaisseau, plus propres pour la bourre, que pour autre chose; Ainsi, bien que ce benefice de Paix soit vniuersel, si est-ce qu'il semble toucher aucunement de plus près ceux qui s'en seruent à des choses de plus de profit. Ceux qui suivent les Grands ont bien souuent plus d'affaires, & les esprits plus trauezés en la paix qu'en la guerre. Pensez-vous que ceux qui ne se seruent du repos de la Paix que pour estre en des festins avecque des femmes, & pratiquer vne infinité de ces vices, d'où il est impossible de les tirer autrement, qu'en faisant recommencer la guerre, luy soient aussi obligez, comme ceux qui l'employent en la seule escole de viure bien? Sinon qui peut-estre vous estimez le Sage si destraisonnable, que pource que la Paix est vne chose commune, il ne veuille pas qu'il luy en couste rien en particulier. Je sçay bien que le Soleil & la Lune n'esclairent pas pour moy seul: Et cependant ie ne laisse pas de leur auoir de l'obligation. L'en ay aussi de mesme aux saisons de l'année; & Dieu qui les tempere: Et neantmoins ie ne suis pas si presomptueux, de croire que ce soit en ma faueur que leur reglement ait esté fait. L'Auarice

mal aduifée des hommes a fait ceste difference de posseder & d'estre propriétaire, parce qu'elle ne pense rien auoir que ce qui est à elle en particulier. Le Sage au contraire, n'estime rien si bien à soy que les choses où le reste des hommes participe avecque luy. Comme de fait ce qui les rend communes, c'est le droit que chacū a de s'en seruir. Vous ne sçatriez auoir si petite part d'vne chose que cela ne la vous rende commune: mais ces biens qui sont grands, & qui veritablement se peuuent appeller biens, ne se partagent pas de ceste façon. Chacun n'en emporte pas sa piece: ils sont possedez tout entiers. En vn don qui se fait, on prend ce qui est ordonné par teste; en vne distribution de viande, & en telles autres choses qui se prennent avecque la main, tout en va par morceaux. Mais ces biens indiuisibles, la Paix, & la Liberté tous entiers, appartiennent à vn particulier, aussi bien qu'au general. C'est pourquoy le Sage considere, qui est celuy par qui il en a la iouissance, par qui il n'oit point d'alarmes, par qui il n'est point appellé ny aux guers, ny aux gardes, ny cotisé pour les impositions que les necessitez de la guerre font mettre sus, & reconnoist que ces commoditez luy viennent de ceux qui ont le gouvernement entre leurs mains. Vne des premieres & principales leçons de la Philosophie, c'est de connoistre bien ce qu'on doit, & bien payer. Or quelques

fois pour estre quitte, il suffit de l'auoir. Le Sage donc aduoüera qu'il a beaucoup d'obligation à ceux, qui par leur administration, & sage conduite luy font auoir ce profond repos, & dequoy pouuoir sans diuertissement, aux occupations publiques employer son temps à sa discretion.

O Malibée, &c.

III. Si Titire a vne si grande obligation à celuy qui l'a mis en vn repos, où tout ce qu'il a de commodité, c'est que ces bœufs ont de l'herbe, & qu'il peut sonner du chalumau quand il luy plaist, quelle deüons-nous auoir à ceux qui nous en donnent vn, où nous ne sommes pas tant compagnons des Dieux, comme Dieux mesmes? Je le vous dis, à bon escient, Lucilius, il n'y a point de plus court chemin, pour aller au Ciel, que celuy que ie vous monstre. Sextius disoit ordinairement, que Iuppiter n'estoit pas dauantage qu'un homme de bien. Iupiter a bien plus dequoy bailler aux hommes: Mais de deux hommes de bien, le plus riche n'est pas le meilleur; non plus que de deux pilotes, qui sont aussi bons l'un que l'autre. Vous ne direz pas que celuy soit le plus suffisant, qui a le plus grand & le plus beau vaisseau. Qu'est-ce qu'a Iuppiter plus que l'homme de bien? Si vous me dites, que sa bonté dure plus long-temps; Je vous respons que le Sage ne s'estime pas moins, pource que sa vertu ne fait pas

de chemin. Comme de deux sages, celui qui meurt en vne vieillesse decrepite n'est point plus heureux que celui de qui la vie se termine en peu de temps. Dieu tout de mesme, passe bien le Sage en nombre d'années, mais il ne le passe pas en felicité. La vertu ne se mesure pas à l'aune; la plus longue n'est pas la meilleure. Le vous adoué que tout est à Iupiter, mais il en baille la jouissance aux autres. Toute la commodité qu'il en tire, c'est, qu'il est cause que d'autres en tirent de la commodité. Le Sage est aussi content de voir les richesses possédées par les autres, & en fait aussi peu de cas que Iupiter. Encore il a cét avantage, que ce que Iupiter ne les desire point, c'est parce qu'il n'en peut vser, & luy au contraire en peut vser, & cependant ne les desire point. Pource rangeons-nous à l'opinion de Sextius: suivons le chemin qu'il nous montre: oyons-le crier.

*C'est par icy qu'on monte dans les Cieux.*

**I V.** C'est par Frugalité: c'est par Temperance: c'est par Magnanimité. Les Dieux ne sont ny superbes, ny enuieux. Comme quelqu'un se presente pour monter, ils sont aussi-tost disposez à le recevoir, & luy rendre la main. Vous estonnez-vous d'ouir dire qu'un homme de bien aille trouver les Dieux? Dieu vient bien trouver les hommes: & qui plus est, se loger dans les hommes. Vous ne voyez point un homme avoir l'ame bonne,

que Dieu ne soit chez luy. Il y a dans les corps humains des semences de Diuinité, lesquelles cultiuées par vne bonne main, forrent semblables à leur origine; & par vne mauuaise, meurent incontinent, comme semées en terre sterile, & marescageuses tellement que pour le bled qu'on pensoit auoir, la recolte ne sera que d'aubifoin & de pauot.

## EPISTRE LXXIV.

## ARGUMENT.

1. *L'honesteté est le seul bien de l'homme.*
2. *La crainte des aduersitez & de la mort nous fait viure en alarme perpetuelle.*
3. *Le mespris des choses fortuites, & aussi de la mort, nous rend heureux.*
4. *La vertu n'a faute de rien.*
5. *Les biens de l'ame, & non ceux du corps, sont les vrais biens.*
6. *Comme il faut vser des biens extérieurs.*

7. *La felicité ne dure pas long-temps.*
8. *Comme il se faut fortifier contre les iniures de fortune.*
9. *Loüange de la vertu.*
10. *Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.*

**V**Ostre lettre m'a fait plaisir, parce qu'elle m'a réueillé d'un endormissement où j'estois & m'a donné suiet de faire traouiller ma memoire, que certainement deuiet paresseuse, & commence desia de s'appesantir.

I. Mais pourquoy, Lucilius, ne voudriez-vous croire que le principal instrument de la felicité de l'homme, c'est de tenir pour indubitable, qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste? Certainement celui qui a cette opinion bien graüée dans le cœur, est heureux en soy-mesme: Qui ne l'a point, est sous la tyrannie de la fortune, & dépend de la volonté d'autruy. Tantost il pleurera de ses enfans qui seront morts: tantost il s'affligera de ce qu'ils seront malades, & tantost il aura de l'ennuy de les voir mal-viuans & desbauchez. Vn autre aymera passionnément la femme de son voisin: vn autre sera jaloux de la sienne jusqu'à la fureur. Il s'en trouuera quelqu'un

qui sera desespéré de n'auoir pû entrer en vn estat ; & quelqu'autre si empesché du sien , qu'il aymeroit mieux n'en auoir point.

I I. Mais de toutes les causes de nostre misere , la plus generale est la crainte de la mort ; parce que de toutes parts elle nous menasse , & que de tous lieux elle soit pour nous assaillir. C'est pourquoy, si nous ne deslogeons ceste peur de nostre ame , il se faut resoudre de viure en alarme perpetuelle ; & comme ceux qui sont en terre d'ennemy , ne faire autre chose que regarder à l'entour de nous , & tourner la teste aussi - tost que nous entendrons quelque bruit. Nous nous représenterons tantost ceux qui ont esté enuoyez en exil , ou qui ont esté mis hors de leurs biens : tantost ceux qui ont faute en leur abondance , qui est la pauureté la plus fascheuse de toutes : tantost ceux qui ont fait naufrage , ou souffert quelque chose de semblable, quand par la haine du peuple , ou par l'enuie , qui est le plus dangereux traict que la Fortune tire contre les gens de bien , lors qu'ils s'en doutoient le moins, ils se sont trouuez frappez, comme grain en temps calme, ou comme d'un foudre inopiné ; de qui la cheute a fait trembler tous les lieux d'alentour. Car ainsi qu'en cet accident celuy qui se trouue auprès du blessé , n'est pas moins estonné que luy : tout de mesme aux incommodiens,

qui arriuent par vne violence extraordinaire, comme est que qu'vn accablé de malheur, les autres sont tellement abbatuz de crainte, que la calamité de celuy qui souffre, n'est pas plus grande que de ceux qui considerent, qu'ils sont capables de souffrir. Il n'y a point d'homme qui ne s'osmeue, quand quelque orage surprend vn autre au despourueu. Nous sommes comme ces oyseaux qui s'enfuyent pour ouïr siffier vne fronde: il ne suffit pas de craindre le coup; le bruit mesme nous épouuante.

III. Il n'est donc pas possible d'estre heureux, sans depouiller cette opinion. Car il n'y a rien d'heureux que ce qui est asseuré. On ne vit iamais bien entre les deffiances. Quiconque se passionne pour les choses fortuites, il se taille plus de besongne qu'il n'en scauroit coudre. Il n'y a qu'vne voye pour se mettre en seureté. C'est, de mépriser ce qui est exterieur, & ne chercher son contentement qu'en la vertu. Car quiconque pense qu'il y ait quelque chose de meilleur, ou qu'il y ait quelque autre bien au monde c'est à luy de tendre le coin de son manteau, pour receuoir ce que la Fortune voudra ietter dedans. Imaginez vous que la Fortune fait des ieux, & que sur cete compagnie vniuerselle du gêre humain, elle épand des biens, des faueurs, & des Estats; Que de ces présents, les vns sont mis en pieces entre

mains de ceux qui tirent les vns contre les autres : Les autres partagés de mauuaise foy, les autres couffent plus qu'ils ne valent à ceux qui les ont : les autres escheoient à ceux qui pensent ailleurs : Les autres se perdent de trop d'enuie de les auoir, ou nous coulent des mains, pour auoir esté pris trop auidement ; Et que de tous ceux qui remportent quelque chose, il n'y en a pas va à qui le plaisir dure longuement. C'est pourquoy les plus aduisez, comme ils voyent apporter toutes ces bagatelles, ils sortent du theatre, & ne veulent pas attendre le hazard d'une chose qui ne vaut gueres, & qui leur pourroit couster beaucoup. On ne fait jamais à coups de poing avec ceux qui retirent : on ne frappe point sur vn qui s'en va. C'est au butin que se fait la noise : c'est là que nous boüillons, que nous nous tourmentons. Nous pensions auoir trop peu de mains : tantost nous en regardons vn, tantost nous nous tournons vers l'autre. Nous ne trouuons pas qu'on jette assez viste. En cette multitude infinie d'attendans, il n'y en a pas vn qui ne pense estre de ce petit nombre sur qui le sort doit rencontrer. Nous n'auons pas la patience que les choses tombent ; nous voudrions bien voler pour les aller prendre en chemin. Si nous en auons attrappé quelqu'une, & que quelqu'un l'ait faillie, nous pensons auoir fait vn grand coup. Bref, ou nous n'auons rien, ou si nous

avons, c'est quelque chose de neant, qui nous a bien fait recevoir de l'incommodité. Ne nous trouuons donc point en telles assemblées; quittons la place aux frippons: Laissons leur leuer le nez en haut, plus suspendus eux-mesmes, que ce' qu'ils regardent n'est suspendu deuant eux. Quiconque se propose d'estre heureux, il ne faut point qu'il estime qu'il y ait autre bien au monde que ce qui est honneste: autrement, c'est force qu'il ait mauuaise opinion de la Prouidence diuine, pource qu'il arrive beausoup d'inconueniens aux gens de bien; & que tout ce qu'elle nous donne est peu de chose, & de peu de durée au prix de tant de siècles passez & à venir. De là vient que nous parlons ingratement des biens que Dieu nous fait: Nous nous plaignons tantost que nous n'auons pas à poinct nommé ce qui nous est necessaire: tantost que nous n'en auons pas assez, & tantost que nous n'auons rien, que nous ne soyons à toute heure en danger de perdre, & que nous ne perdions à la fin. Cela fait, que nous ne voulons ny viure ny mourir; nous hayssons l'un, & craignons l'autre. Toutes nos deliberations sont irresoluës: & quoy que nous ayons, nous auons tousiours moins que nous ne desirons. Ce qui n'arriueroit pas, si nous allions iusques à ce bien immense au dessus duquel il ne se trouue rien, ou ce seroit force

que nostre volonté s'arrestast , ne pouuant passer plus auant.

I V. Voulez-vous que ie vous die pourquoy la vertu n'a faute de rien ? pource qu'elle s'éjouïst de ce qu'elle a , sans desirer ce qu'elle n'a point. Tout luy est grand parce que tout luy suffit. Si vous ne iugez des choses de cette façon , il ne faut plus parler de Foy , ny de Pieté ; parce qu'il ne se peut faire que pour elles on n'endure quelque chose de ce qui s'appelle Mal , & qu'on ne depende beaucoup de ce qui s'appelle Bien. Il ne faut plus parler aussi de la Valeur , parce qu'il la faut faire connoistre par des effets, ny de Magnanimité , parce qu'elle ne se peut rehausser qu'en desdaignant comme fanges tout ce que le vulgaire desire comme thresors. C'est fait aussi du commerce de la courtoisie. Il nous faschera de faire plaisir , & de le reconnoistre , comme de faire quelque besongne bien penible, & bien difficile, parce que nous estimerons quelque chose plus que le deuoir , & penserons plus à l'vtilité qu'à l'honneur.

V. Mais laissons toutes ces raisons à part. Ou ce que l'homme appelle bien ne l'est point , ou la condition de Dieu n'est point si heureuse que celle de l'homme ; parce qu'il est assez de choses , comme le plaisir des femmes , la bonne chere des festins , & vne infinité de voluptez où nous

passons le temps, qui ne sont point à l'usage  
 de Dieu. Il faut donc croire ce qui n'est pas  
 bien aisé ; que Dieu n'a pas tout ce qui est  
 bien, ou conclurre, que ces choses-là ne  
 sont point biens, puis que Dieu ne les a  
 point. Adjoûtez à cela, que la pluspart de ces  
 choses qu'on appelle biens, ne sont pas si  
 parfaits en nous, cōme ils sont en beaucoup  
 d'animaux. Ils mangent avec plus de  
 volupté, parce qu'ils mangent plus ai-  
 dement. Ils continuent plus le plaisir de  
 la chair, que nous ne faisons, ils ont plus de  
 force que nous n'en auons, & ne sont point  
 si sujets aux maladies cōme nous som-  
 mes, & par consequent ils sont plus heu-  
 reux en leur condition que nous en la no-  
 stre. Ils ne sçauent que c'est de malice, ny  
 de fraude. Les voluptez leur sont aussi-tost  
 possédées que souhaitées, sans que la honte  
 ny la crainte les empeschent de les prendre  
 quand il leur plaist. Aduisez donc, si vous  
 appellerez bien, vne chose que les hommes  
 ont, & que Dieu n'a point. C'est en l'ame  
 qu'il faut loger le souuerain Bien. Il se chā-  
 ge & se gaste, si de la meilleure partie qui  
 soit en nous, nous le transportons aux sens  
 que les bēstes brutes ont meilleurs, & plus  
 aigus que nous n'auons. Ce n'est pas en la  
 chair qu'il faut mettre nostre principale fe-  
 licité. Les vrais biens solides, & non peris-  
 sables, sont ceux que la raison nous donne.  
 Les autres ne sont biens que par opinion

& ne sont ainsi nommez qu'improprement.

VI. Il les faut donc appeller commoditez, & les tenir, non comme partie de nous, mais comme nos esclaves, & quoy qu'ils soyent logez chez nous, nous souvenoir toujours qu'ils sont estrangers. Mettons les au nombre des choses basses & abiectes, pour lesquelles nous n'avons point sujet de nous enorgueillir. Quelle simplesse & quelle folie est-ce à vn homme, de se glorifier de la beauté d'un ouvrage qu'il n'a point fait? Ce sont choses qu'il faut avoir aupres de nous, mais non pas les y coller, afin que quand la fortune les voudra prendre, pour les porter en quelque autre part, elles s'en aillent sans emporter la piece. Servons-nous en; ne nous en parons point, & nous en servons le moins que nous pourrons, comme d'une chose que nous n'avons qu'en sequestre, & qui ne nous doit pas demeurer.

VII. Pour les posseder long-temps, il les faut posseder discrettement. Vne felicité qu'on ne soustient point, s'accable d'elle-mesme. Et puis quelle raison avons-nous de nous fier à ces biens qui d'un iour à l'autre ne font que changer de maistre? S'ils nous abandonnent, ne demeurerons-nous pas sans appuy? S'ils se tiennent avec nous, ne sommes-nous pas en vn trouble d'esprit perpetuel? Vous en voyez peu de qui la fe-

licité cesse doucement, les autres tombent au milieu de leur grandeur: ce qui les auoit fait monter le, fait descendre. Il y faut donc apporter de la mesure & de l'espargne. Le desordre precipite les richesses, & n'en pense jamais voir le bout: il n'est point d'abondance qui n'espuise, quand les choses ne sont conduites par la raison. Vous en auez l'experience en la ruine d'une infinité de villes, qui renuersées en la fleur de leurs prosperitez ont perdu par intemperance tout ce que jamais la Vertu leur auoit acquis.

VIII. Il se faut fortifier contre ces accidens: or il n'y a muraille inexpugnable à la Fortune. Il faut donc que la fortification soit interieure. Si tout est bien de ce costé-là, la place peut bien estre battüe, mais non pas prise. Voulez-vous sçauoir quelle est ceste fortification? Ne nous ofençons de rien qui nous arriue mais pensons que ce dequoy nous semblons estre incommodez, est vne piece necessaire à la conseruation de l'Vniuers, & du nombre des choses, sans lesquelles le cours & l'office du monde auroient quelque defectuosité. Voulons tout ce que Dieu voudra; Et s'il nous est permis d'auoir quelque bonne opinion de nous, ayons-la pour estre inuincibles à la Fortune, tenir les aduersitez sous nos pieds, & par le moyen de la Raison, plus forte que nulle autre chose, vain-

cre tout ce qu'on estime qu'il est impossible d'endurer. Aymons la Raison, nous ne sçaurions auoir de meilleure deffence que son amour, contre tout ce qui nous sçauroit assaillir. Si les bestes sauuages, de qui le courage n'est autre chose qu'une impetuosit  brutale, & inconsiderée, pour l'amour de leurs petits, se iettent   corps perdu dans les ferremens qu'on leur presente; si les ieunes, ames, quand il est question d'aller où la gloire les appelle, n'y trouuent ny feu ny glaue qui les arreste: s'il s'en trouue mesmes quelques vns qui se perdent volontairement pour des choses qui n'ont rien de la Vertu que l'ombre, & l'apparence; pourquoy n'espererons-nous que la Raison, d'autant qu'elle est plus magnanime, & plus resoluë que toute autre chose, d'autant plus courageusement se fera passage parmy les estonnemens & les dangers? Vous me direz que toutes ces opinions de n'estimer point qu'il y ait autre bien que ce qui est Honneste, ne me seruiroit de rien contre la Fortune, & que pour cela ie ne laisseray pas d'en receuoir des incommoditez, parce qu'auoiant (comme ie fais) que ce sont bien d'auoir des enfans sages, d'estre d'une ville où la Vertu fleurisse, d'auoir un pere & une mere qui soient gens de bien, ie ne puis voir ny ma ville assieg e, ny mes enfans morts, ny mon pere & ma mere prisonniers, que ie ne me trouble; & que comme

me bon fils, bon pere, & bon citoyen, ie ne participe à la misere de leur condition. Je vous diray premierement la responce ordinaire qu'on y fait, & puis ce que i'y voudrois adiouster du mien. Il est de certaines choses que nous ne perdons point, qu'il ne nous vienne des incommoditez en leur place, comme quand la bonne disposition nous laisse, la mauuaise nous demeure. Quand nous cessons de voir, nous demeurons auengles; Quand nous auons vn Iarret couppe, nous deuenons boiteux. Le mesme danger n'est pas aux choses qui ont esté alleguées. Si ie perds vn fidelle amy ie ne deuiens point infidelle: si ie perds de bons enfans, ma Pieté ne s'en altere point: Et puis ie ne perds point ny mes enfans, ny mes amis, mais seulement leurs corps; Or vn bien ne se perd point, s'il ne deuiet mal, qui est chose contre nature, pource que ny la Vertu ny rien qui soit fait de sa main, n'est sujet à corruption. Au partir de là, si vos amis sont morts ou vos enfans, qui estoient tels que vous les auiez desirez, c'est vne perte que vous auez moyen de refournir: la Vertu qui les auoit fait gens de bien tiendra leur place.

IX. C'est vne piece qui repare toutes les brèches que la Fortune fait: elle n'y laisse rien vacquant. Quand vous l'auiez en l'esprit, vous n'y auez rien de vuide: Elle vous oste le regret de toutes choses: Elle seule

vous tient lieu de tout ce que vous sçauriez souhaiter. C'est d'elle que tous biens prennent origine, & par elle qu'ils font leur operation. Que vous souciez vous qu'on vous ait pris vne cruche d'eau, puis que la source vous en est demeurée ? Comme vous ne diriez pas qu'un homme soit plus iuste, plus temperant, plus prudent ny plus honnesté, pour auoir ses enfans encore en vie, que pour les auoir perdus ; Aussi ne direz-vous pas, qu'il soit plus homme de bien. Vn homme, pour auoir des amis, ou n'en auoir point, n'en est ny plus sage, ny plus fol : il n'en est donc, ny plus heureux, ny plus malheureux. Tant que la Vertu nous demeure entiere, nous ne nous pouuons appercevoir d'auoir rien perdu. Comment donc vn homme qui a des amis & des enfans n'est-il point plus heureux, que celuy qui n'en a point ? Pourquoi le seroit-il ? Le souuerain bien n'est susceptible ny d'accroissement, ny de diminution, il demeure en vn estat. De quelque façon que la Fortune viue avecque luy : qu'elle luy continuë ses iours, ou les luy retranche, comme bon luy semblera ; l'aage pourra bien estre diuers, mais la Vertu ne sera tousiours qu'une. Faites deux cercles, vn grand, & l'autre petit : l'un ne sera ny plus ny moins cercle que l'autre. Laissez en l'un, effacez l'autre : ils ont en tous deux vne pareille fortune. Vne chose droite ne s'estime ny par la grandeur, ny par

le nombre, ny par le temps. Pour estre plus courte, ou plus longue, cela n'importe. Reduisez vne vie de cent ans à l'espace d'un iour; Elle n'en est pas moins louable. La Vertu quelquefois a beaucoup d'estenduë. Elle a la police d'une ville, le gouvernement d'une Prouince, le maniement d'un Royaume. Elle donne des loix, entretient des amitez, dispense les offices reciproques entre les peres & les enfans. Quelquefois la pauureté, l'exil, & la solitude la reduisent au petit pied: mais quoy que des honneurs les plus apparens elle reuienne à la vie priuée, quoy que du Sceptre elle descende à la Houlette, quoy que d'une domination grande & spacieuse elle r'entre au mesnage d'une maison, ou plustost d'une cabane; & qu'enfin chassée & de maison & de cabane, elle n'ait autre retraite que chez soy-mesme, parce qu'en ces mutations elle est immuable, que sa constance est aussi droite, & aussi ferme que de coustume, sa prudence aussi iudicieuse & aussi exacte, sa iustice aussi forte contre la corruption; Elle se peut dire aussi grande, & par consequent aussi heureuse que iamais Ceste felicité stable, grande & tranquille, qui ne se forme point que par la science des choses Diuines & humaines, n'est en autre lieu qu'en l'entendement. Outre ces responcez, ie m'en vay vous dire celles que ie voudrois faire de moy-mesme. Le Sage ne s'afflige point de

la perte, ny de ses enfans, ny de ses amis. Il supporte leur mort de la mesme resolution qu'il attend la sienne. L'une le fait douloir, aussi peu que l'autre le fait craindre. La Vertu ne dement iamais vne action par l'autre. Tous ses ouurages ont vne correspondance avec elle. Ce qui ne seroit pas, si l'ame, qui doit estre haute & releuée, se laissoit abbaïsser à la douleur. L'estonnement & l'anxiété sont tousiours deshonestes: vne action lente & molle n'est iamais belle: La Vertu ne sçait que c'est de peur. Elle est tousiours preste, tousiours resoluë, & iamais ne marchandé, quand il est question de s'employer. Et quoy donc? ne luy verrez vous iamais aucun de ces signes que les hommes ont quand ils se troublent? La couleur changée, le visage esmeu, les membres tremblans, ou quelque autre telle agitation inconsiderée que fait la Nature outre le commandement de la Raison? Je vous aduouë qu'ouïy: mais quoy qu'il en soit, tousiours cette impression luy demeurera, que la perte des enfans & des amis n'est chose ny mauuaise, ny digne de troubler vn esprit bien fait. Quoy qu'il faille faire, elle n'y est ny citiue, ny timide.

X. C'est à ceux qui n'ont point de iugement, de faire les choses à regret, d'auoir le corps en vne part, & l'esprit en l'autre, & se faire tirer entre deux contraires mouuements. De là vient que là où ils cherchent

de la gloire, ils trouuent de la honte, & font mesmes sans affection ce qu'ils pensent faire avec honneur. Que s'ils se doutent de quelque mal, la peur de l'auoir ne les tourmente pas moins que s'ils l'auoient, & desia par apprehensions ils souffrent ce qu'ils apprehendent de souffrir. Comme les maladies du corps ont toujours quelque pesanteur de nerfs, quelque lassitude sans travail, quelque bâillement, ou quelque frisson de membres qui les precede; l'esprit en est tout de mesme: il n'est point abbatu, qu'il n'ait des secousses auparauant. Il les preuient par imagination; & se laisse cheoir deuant qu'il en soit temps. Mais comme pourroit mieux monstrer vn homme qu'il n'a point de sens, que de ne se reseruer pas à la venue du tourment. Mais aller querir des miseres, que pour le moins il doit differer, s'il n'a moyen de s'en garentir du tout? Voulez-vous que ie vous montre qu'on ne se doit point tourmenter de l'auenir? Qu'on vous menasse d'vn supplice d'ici à cinquante ans; vous n'avez dequoy vous mettre en peine, siou que vous vueillez eniamber par dessus tout cét espace d'entre deux, & vous rendre present dez à ceste heure des ennuis qui ne vous sont promis qu'en vn siecle fut. Tout de mesme font ces esprits qui prennent plaisir d'estre malades, & faure d'autre suiet, recourent à de miseres desia vieilles.

pour y trouver de nouvelles matieres de s'affliger. Le futur est absent comme le passé: nous ne sentons ny l'un ny l'autre. Or où il n'y a point de sentiment, il n'y peut avoir de douleur.

---

## ÉPISTRE LXXV.

## ARGUMENT.

1. *Proferer le bien faire au bien dire.*
2. *Trois sortes de Sages.*
3. *Quel est le contentement de celuy qui a renoncé aux bonheurs du Monde.*

**V**OUS vous plaignez que mes lettres n'ont point beaucoup d'artifice. Mais qui voyez-vous qui parle artificieusement, que quelqu'un qui veut donner du suiet qu'on se moque de luy? Quant à moy, ie vous escry tout de mesme que si ie deuisois avecque vous. Je n'y fais ny plus de recherche, ny plus de déguisement: s'il estoit possible j'aymerois mieux vous monstrer mon opinion que la vous dire. Quand ie disputerois mesme, ie me garderois de battre du pied, ny de jeter les mains, ny de hausser ma voix. Je laisserois cela pour les

Orateurs, & me contenterois de vous faire voir mes conceptions ny trop bien en point ny trop deschirées. Toute la peine que ie voudrois prendre, ce seroit de vous faire croire, que ie ne dy rien que ce que ie pense & de quoy ie ne prenne vn contentement singulier à m'entretenir. Vn homme ne baise pas ses enfans comme sa maistresse: mais encor il ne les baise pas si froidement, qu'en sa modestie on ne reconnoisse qu'il y a de l'affection. Je sçay bien qu'il n'est pas raisonnable, que des choses de si grande importance soient traitées avec vn langage qui n'ait du tout point de grace. La Philolophie & la gentillesse de l'esprit ne sont pas incompatible: mais les paroles ne sont pas chose qui merite d'y employer trop de temps. Toute l'observation en ce fait, c'est de dire ce que nous pensons, & de penser ce que nous disons. Quand à voir vn homme & à l'ouyr, vous trouuez que c'est luy mesme, il a fait ce qu'il doit faire: on ne luy peut rien imputer. Il n'est point question quel il est, ny combien il est grand personnage: l'importance est qu'il soit toujours vn.

I. Cherchons du fruit aux paroles, & ne nous arrestons pas à la beauté. Ce n'est pas que s'il s'en trouue quelqu'vn qui d'acquisition ou de nature ait vn flux de bouche si grand, que le bien dire ne luy couste rien, ie ne trouue bon qu'en vn beau suiet

il employe de belles parolles, pourueu qu'il se propose plustost l'vtilité de ceux qui l'écoustent, que la vanité de sa reputation, les autres sciences appartiennent du tout à l'esprit: ceste cy consiste purement aux affaires de l'ame. Vn malade ne cherche point vn medecin bien parlant: mais bien guerissant. Que s'il se rencontre que celuy qui sçait bien guerir sçache aussi bien parler & en beaux termes discourir de l'estat & des remedes de sa maladie, il le prendra, mais sans se resioiir autrement d'auoir vn medecin qui discours bien: Car c'est ny plus ny moins, que si vn pilote bien suffisant, & bien habile de son mestier estoit loüé pour estre beau fils. A quelle fin me charoüillez-vous les oreilles? Que voulez-vous dire avecque vos plaisanteries? Il est question d'autre chose que de chansons. Parlons du cauthere que vous me voulez appliquer, de la iambe qu'il faut que l'on me coupe, de la diette que vous estes d'auis que ie fasse; C'est pour cela que ie vous ay enuoyé querir. Mon mal est fascheux: il est enraciné de longue main: donnez y ordre vous avez de la besongne autant qu'un Medecin en temps de peste; Et cependant, vous vous amusez à des parolles. Vous avez bien loisir de vous reposer, si vous en sçavez assez. Voulez-vous sçauoir quand vous aurez congé de parler tout à vostre

aïse ? Ce sera quand ce que vous aurez appris vous sera tellement graué dans l'ame, qu'il ne s'en pourra iamais effacer ; & que vous serez capable d'en faire voir les experiences ; Car en la Philosophie ce n'est pas comme aux autres sciences ; Il est question d'autre chose que de sçauoir par cœur, il faut que la suffisance soit tesmoignée par des effets. La Beatitude n'est pas au sçauoir : elle est au faire. Et quoy donc ? faut-il estre, ou tout, ou rien ? N'y a-il point quelques degrez au dessous où l'on se puisse arrester ? Est-ce vn precipice que le chemin de la Sagesse ? Non pas à mon aduis. Car encore que celuy qui a quelque commencement, soit tenu au nombre des fols. Si est-ce qu'il est desia bien esloigné.

II. Entre ceux mesmes qui sçauent quelque chose, il y en a bien de plus auancez les vns que les autres. Quelques-vns en font de trois sortes : Les premiers, sont ceux qui ne sont pas encore arriuez à la Sagesse, mais sont logez aux fauxbourgs : ce qui est près n'est point dedans. Demandez-vous qui ils sont ? Ceux qui n'ont desia plus de passions, ny de vices, qui ont appris ce qu'il faut sçauoir, mais faute d'experience ne sont pas bien assurez, & ne se seruent pas de ce qu'ils ont. Cependant ils sont en lieu de sauueté : ils ne peuuent plus ny cheoit ny reculer. Mais il ne leur est pas aduis qu'ils soient en si bon estat, &

comme ie pense vous auoir escrit en quel-  
 qu'une de mes lettres, ils ne sçauent pas ce  
 qu'ils sçauent. Ils possèdent deua leur bien,  
 mais ils ne s'en fient pas. Il y en a qui  
 les tiennent bien gueries des maladies de  
 l'esprit, mais non des affections, & qu'ils  
 peuvent encore glisser, pource que nul ne  
 se peut dire hors du vice, que celuy qui est  
 du tout sage. I'ay desia dit bien souuent la  
 difference des maladies & des affections  
 de l'esprit: mais ie les vous veux encore  
 ramenteuoir. Les maladies sont vices in-  
 ueterez & endurcis, comme sont l'Auari-  
 ce & l'Ambition trop grande, quand auec-  
 que le temps elles ont pris tant de pouuoir  
 sur vn homme qu'elles semblent insepara-  
 bles d'auecque luy. Pour dire en vn mot, la  
 maladie est vn iugement qui s'opiniastre  
 aux intentions vicieuses; & leur fait desi-  
 rer sans mesure des choses qu'il ne faut desi-  
 rer que moyennement. Ou bien, disons, si  
 vous l'aymiez mieux, que c'est vne trop ar-  
 dente conuoitise des choses qui ne sont que  
 moyennement desirables, ou qui ne le sont  
 du tout point: ou bien, estimer beaucoup  
 des choses qui ne sont pas beaucoup esti-  
 mables, ou qui ne sont du tout contem-  
 ptables. Les affections sont agitations  
 de l'ame, vicieuses, subites & violentes, qui  
 negligees forment par leur continuation la  
 maladie. Comme vne defluxion, qui n'est  
 pas encore ordinaire, fait la toux au com-

mencement, & à la fin par assiduité faite incurable, vlcere le poumon; ainsi ceux de qui nous parlons sont hors des maladies, & presque parfaits; mais il leur demeure encore quelque ressentiment des affections. Les autres qui viennent apres, sont ceux qui ont despoüillé les plus grands maux de l'esprit, & les affections, mais en sorte qu'ils sont encore mal assurez de ce qu'ils possèdent; parce qu'ils peuvent retomber. Les troisièmes sont bien hors de beaucoup de vices, & de bien grands, mais il leur en est encore demeuré. L'un n'est plus gésné d'Auarice: mais il se met encore en Colere: l'autre ne court plus apres les femmes; mais il est encor ambitieux: l'autre ne desire plus, mais il apprehende encore, & en l'apprehension mesme il resiste courageusement à quelque chose, mais les autres le font reculer. Il mesprise la mort, mais il craint la douleur. Arrestons-nous vn peu sur ces derniers: nous ne serons pas mal, s'ils nous reçoient en leur compagnie: pour estre des seconds; il faut auoir vne bonne inclination naturelle, & se bander l'esprit avec vn effort qui ne se discontinuë point. Mais, quoy qu'il en soit, ce troisième rang a quelque merite. Pensez combien tous les iours vous voyez de meschancetez: considerez qu'il n'y a crime si detestable, qui n'ait son exemple, quel auancement prend le vice, d'vn iour à l'autre, quelles meschancetez se

commettent en public comme, en priué. Vous trouuerez que nos affaires n'iront point mal, si nous ne sommes point des plus meschans: vous me direz que vous ne voulez pas faire si peu de chemin, & que vous voulez gagner iusqu'au premier; rang ie le voudrois bien comme vous: mais c'est chose qu'il y a plus de suiet de desirer, que d'apparence de se promettre. Nous auons esté preoccupez: nous voulons aller à la Vertu, & sommes engagez parmy les vices: le suis honteux de l'auouer.

III. La vertu nous occupe, quand nous n'auons autre chose à faire: mais si nous pouuons quelque iour nous deueloper de ces maux, où nous sommes attachez, quelle recompense estimez-vous qui nous attende? il n'y aura plus de Cupidité qui nous pousse, plus de crainte qui nous arreste, plus de frayeur qui nous agite, plus de volupté qui nous corrompe. Nous sçaurons que la mort n'est point mauuaise, que les Dieux ne le sont point; & par consequent leur crainte ne nous donnera plus d'alarmes. Celuy qui fait mal est aussi foible que celuy qui le reçoit. Si nous pouuons vne fois nous tirer de cette ordure, nous sommes assurez de la possession des choses du monde, les meilleures & les plus vtilles; de la tranquillité d'esprit, & d'une liberté degagée de toutes ces fausses opinions qui ont

accoustumé de la broüiller : Me demandez-vous que c'est ? Ne craindre ny les hommes, ny les Dieux ; n'auoir point de volontez sales ; borner ses desirs aux choses mediocres ; & ne se ranger à la puissance d'autre que de soy-mesme. Quiconque est à soy, peut dire qu'il possède le plus precieux & le plus inestimable bien qui soit au monde.

---

## EPISTRE LXXVI.

### ARGUMENT.

1. *Vieillir en l'Escolle de la Sagesse.*
2. *Il blâme ceux qui vont à la Comedie.*
3. *Les biens de Fortune nous arriuent sans y penser ; mais la Sagesse ne vient point sans travail.*
4. *La Raison qui n'est autre chose que la Vertu, ou l'Honnesteté, est le propre bien de l'homme.*

**V**ous me declarez que ie n'ay plus d'amy, si ie ne vous rends conte de ce que ie fais iournellement. Voyez de quelle priuauté ie veux proceder avec vous, ie vous

veux informer de mes affaires iusques à ceste particularité, qu'il y a cinq iours que ie vay à l'escole, & que depuis huit iours i'escoute disputer vn Philosophe. Vous me direz que i'en suis d'âge: mais pourquoy non. Quelle folie plus grande scaurions-nous faire, que de ne vouloir point apprendre, pource que nous auons esté long-temps sans auoir appris; A quoy voulez-vous donc que ie m'occupe; Que ie monte à cheual, & que ie fasse le ieune homme? S'il n'y a rien qui fasse plus de honte à ma vieillesse que cela, ie ne suis point mal. C'est vne Escole où les hommes font bien d'aller, en quelque âge qu'ils soient.

I. Il y faut enuieillir, & y courir aussi viste que si nous auons encore nos iambes de ieunesse. Quelque vieil que ie sois, ie ne laisseray point d'aller au Theatre: ie me feray porter au Cirque, il ne s'y fera combat de Gladiateur que ie ne voye; Et ie penseray me faire tort d'aller ouyr vn Philosophe? Tant que nous ignorons il faut apprendre, ou pour dire encore mieux, tandis que nous viuons. Et n'y a Science où cela se doine plustost pratiquer qu'en ceste cy. Tant que vous vivez, il faut apprendre comme il faut viure; Et tousiours en l'Escole mesme où ie vay pour apprendre, il y a moyen d'y apprendre quelque chose de moy. Si ie n'enseigne autre chose, pour le moins j'enseigne qu'un

homme pour estre vieil ne doit point laisser d'estudier. Au demeurant, ie ne voy iamais en ceste Escole, que la folie des hommes ne me fasse honte.

I I. Vous scauez que pour aller chez Metronate, il faut passer par dessus le Theatre des Napolitains: il est si plein de monde, qu'il n'y a moyen de s'y tourner; Et si vous me demandez ce qu'ils y font ils escoutent des ioueurs de cornemuse, & disent leur aduis de celuy qui leur semble le meilleur. Il y a là aussi vn ioueur de flutes Grec, & vn Trompette qui ont vne presse infinie. Et en vn lieu où l'on monstre à se faire homme de bien, c'est vne solitude plustost qu'autre chose. Si quelques-vns y vont, il semble que ce soit faute d'occupation; on les appelle des niais & des gens qui ne sont bons à rien. Or ie prens bien en gré d'estre moqué de ceste façon. Il faut laissez parler les ignorans, & mespriser leur mespris; quand il est question de se faire vertueux. Continuez, Lucilius, & vous depeschez, afin que comme moy, vous ne soyez contraint d'aller à l'Escole, quand vous serez vieil. Toutesfois vous auez encor, vne occasion de vous haster; qui vous y oblige dauantage; c'est que vous entreprenez vne chose, qu'à grand peine pourrez vous scauoir parfaitement, quelque longue vieillesse que vous ayez; vous n'y pouuez profiter qu'autant que vous y travaillez.

III. Nul ne se fait sage par accident. Les biens, les honneurs, les estats, sont choses que la Fortune donne quand il luy plaist, sans qu'on s'en couche plus tard, ny leue plus matin : mais pour estre vertueux, il faut traouiller à bon escient. Il est vray qu'il n'y a pas occasion de plaindre sa peine en vne chose, où tout ce qu'il y a de bien au monde ne vaut pas la recompence. Car il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste : les choses que nous aymons pour la vanité, ne sont point biens veritables : la possession n'en est iamais assurée. Mais puis que sur ce point ie ne vous ay pas contenté par ma precedente, & qu'il vous semble que i'ay plustost loué qu'éprouué ceste proposition : ie me remettray sur le mesme discours, & en peu de parolles comprendray ce que i'en ay dit.

IV. Toutes choses ont ea elles quelque bien particulier, pour lequel elles sont estimées. On loue vne vigne, pour estre de bon rapport ; vn vin pour auoir le goust bon ; vn cerf, pour estre viste ; vne beste de chemin, pour auoir l'eschine ferme. On fait cas d'vn chien, s'il a bon nez pour quester, bonnes iambes pour suiure la beste, & bon cuer pour l'attaquer. Pour iuger qui est le bien d'vne chose, il faut regarder à quoy elle est née, & pourquoy on en fait cas. Qu'est-ce qui est le meilleur en l'homme.

La raison. Car par elle il s'esloigne des autres animaux, & s'approche des Dieux. Il s'ensuit donc que la Raison est le propre bien de l'homme : les autres qualitez luy sont communes avecque les bestes. Est-il fort, aussi sont les Lyons : est-il beau, aussi sont les paons : est-il viste, aussi sont les chevaux. Je pourray bien dire qu'ils se passent, mais il me suffit d'auoir dit, qu'ils l'égaler. Je ne cherche point ce qu'il a de plus grand, mais ce qu'il a qui se puisse dire sien. Il a vn corps, aussi ont les arbres : il a mouuement de luy mesme, aussi ont les vers : il a vne voix, les chiens l'ont bien plus claire : les aigles, vne bien plus aigüe, les taureaux vne bien plus forte, & les rossignols vne bien plus douce & bien plus souple à toute sorte de tons. Qu'est-ce que l'homme a qui luy soit propre? La Raison, en la consommation de laquelle consiste aussi la consommation de sa felicité. Si donc comme vne chose est arriuée à la perfection de ce qui est proprement son bien, elle se peut dire louable, & paruenüe au but que Nature s'est proposée en la faisant; parce que la Raison est le bien de l'homme, il est louable quand il l'a conduite à sa perfection. Ceste Raison parfaite est ce que i'appelle quelquefois Vertu, & quelquefois ce qui est honneste. Il n'y a donc autre bien en l'homme, que le bien qui est pro-

pre à l'homme seul : Car à ceste heure, il n'est pas question de ce qui est bien, mais de ce qui est le bien de l'homme. Si l'homme n'a point d'autre Bien que la Raison, & si c'est la gloire de l'avoir, & la honte de ne l'avoir point, il s'ensuit que la Raison est son seul & propre Bien. Vous ne doutez pas que ce ne soit son Bien : mais vous n'estes pas bien assuré qu'il n'en ait point d'autre : si vous voyez vn homme vicieux, qui soit bien sain, bien riche, bien suiuy, bien noble, & quelques autres qualitez qu'il ait, vous direz que c'est vn homme qui ne vaut rien. Au contraire, qu'il soit le premier de sa race, & n'ait pas le liard en sa bourse, ny pas vn valet apres luy, mais que despourueu de toutes choses il soit pourueu de preud'homme, ie pense que vous ne laisserez pas de l'avoir en bonne opinion. L'homme n'a donc autre bien qu'un seul : l'ayant, quelque autre chose qu'il n'ait point, il est estimable. Ne l'ayant point, quoy qu'il ait, il ne merite point qu'on en fasse cas. Il faut iuger des hommes comme des choses. On ne dit point qu'un vaisseau soit bon pour estre peint de riches couleurs, pour avoir l'esperon d'or ou d'argent, & la poupe marquetée d'ivoire, ny pour avoir vne charge qui se compare du prix aux richesses d'un Roy, mais pour estre fort, ferme, bien joint, bon à la voile, &

bien-aisé à gouverner. Vous ne dites point qu'une espée soit bonne, qui a des gardes dorées, & un fourreau couvert de pierreries: mais qui tranche & perce si bien, qu'il n'y a iaque de maille assez forte pour l'arrester. On ne s'informe point comme vne regle est belle, mais comme elle est droicte. Toutes choses ont du merite, selon qu'elles font bien à l'usage, par lequel nous les auons. Il n'importe donc point à vn homme, combien il laboure d'arpens de terre, combien il a de rente constituées, comme la basse cour est fournie de peuple, combien le liét où il couche est magnifique, & combien est fin le cristal où il boit, mais comme il est homme de bien. Or il est homme de bien, si sa raison droite & non cospuse se conforme à la volonté de Nature. C'est ce qui s'appelle Vertu c'est ce qui est honneste, & le Bien vnique de l'homme. Car puis que c'est la Raison seule qui rend l'homme parfait, c'est elle seule aussi qui par sa perfection le rend heureux: Or cela seul est le bien de l'homme, qui seul est cause de la felicité. Ce que nous disons de la Vertu, nous le disons aussi de ses ouvrages. Mais pource qu'il n'est point de Bien sans elle, c'est pourquoy nous faisons ceste maxime si generale, qu'il n'est point d'autre bien que la Vertu. Si tout le bien de l'homme est en l'esprit, il ne faut point douter que ce qui le

fortifie, qui le rehausse, & qui le dilate ne se puisse appeller bien. Or il n'y a rien qui fortifie, qui rehausse, & qui dilate l'esprit, que la Vertu. Car toutes ces choses pour qui nous sommes si passionnez, ne font que le raualler & l'affoiblir. Et si quelquefois il semble qu'elles le releuent, elles le bouffissent, & l'amusent apres des vanitez. L'esprit n'a donc point d'autre Bien que ce qui le fait meilleur. La consideration de ce qui est honneste, ou deshonneste, est la regle de toutes les actions de nostre vie: c'est là dessus que nous nous resoluons à faire vne chose, ou ne la faire pas. Quand vn homme de bien iugera qu'vne chose se doit faire, quelque travail, quelque dommage, & quelque peril qu'il y voye, il ne s'en diuertira point. Comme au contraire, quelque vtilité, quelques delices, & quelques grandeurs qu'on luy propose, il ne s'accordera iamais à rien faire qui soit mal à propos. Il n'y aura point de menasses qui luy rompent vne bonne entreptise, ny point de promesses qui luy en persuadent vne meschante. Si donc en toutes les actions il a toujours les yeux sur ce qui est honneste & deshonneste, pour suiure l'vn, & fuir l'autre, il faut qu'il n'y ait point de bien que la Vertu, ny point de mal que le vice. Si la Vertu n'est point alterable par la corruption, si toujours elle demeure en vn estat, il

n'y a point d'autre Bien qu'elle, & ne se peut plus faire qu'elle soit autre chose que Bien. La Sagesse est exempte de tout changement. La Sagesse ne se perd iamais, & iamais de la Sagesse on ne reuient à la folie. Je vous ay dit, s'il vous en fouuient qu'il s'est trouué des hommes qui seulement par vn transport inconsideré ont foulé aux pieds tout ce qui se fait communément craindre & desirer. L'vn a rosti sa main dans les flames. L'autre pour les douleurs de la torture n'a point cessé de rire. Vn autre a veu mourir ses enfans, & n'en a pas mouillé ses yeux; vn autre sans apprehension s'en est allé precipiter à la mort. Il se voit assez d'exemples d'Amour, de colere, & d'auarice, où les hommes, pour se contenter, ne trouuent rien qui les puisse arrester. Que si vne opiniastrété seulement, piquée de ie ne scay quel esguillon, a ceste puissance; que sera-ce de la Vertu, qui non forte par interualles, ny hardie par caprices, mais tousiours égale à soy mesme, n'a point d'autre gloire que de s'employer aux occasions, où son assistâce nous fait besoin? Concluons donc que les choses quelquesfois mesprisées par les indiscrets, & tousiours par les Sages, sont indifferentes, & qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu; qui braue & desdaigneuse au dessus de la Fortune, se trouble aussi peu de sa haine, comme elle se resiouyt de sa faueur. Si vous vous laissez

vne fois persuader qu'il y ait quelque autre bien que ce qui est honneste, il ne faut plus parler de Vertu. Ce sont choses incompatibles, d'estre vertueux, & de ietter les yeux sur quelque chose d'exterieur. Cela repugne à la Raison, d'où les Vertus procedent, & à la Verité, qui s'accompagne tousiours de la Raison. Or toute opinion est fausse, qui repugne à la verité. Vous ne pouuez nier qu'un homme de bien ne reuerse les Dieux, & ne les serue. Il faut donc que quoy qui luy arriue, il le supporte patiemment, & considerer que les loix, sous lesquelles tout l'Vniuers marche, l'ont ordonné de ceste façon. Par ce moyen il ne peut auoir autre bien que ce qui est honneste : car en cela consiste la resolution d'obeir aux Dieux, de ne s'esmouuoir point aux choses inopinées, de se contenter en sa condition, de vouloir ce que le Destinaueur, & de faire ce qu'il commande, sans murmurer. S'il y a quelque autre bien que ce qui est honneste, nous ne serons iamais saouls ny de la vie, ny des prouisions qu'il faut pour la vie, & par consequent nous nous chargerons d'un faix insupportable, & de trauaux qui en vne besongne infinie ne pourront iamais trouuer de fin. Il n'y a donc point de Bien que ce qui est honneste, car il est mesuré. Je vous ay dit que si ce sont biens que l'argent, les Estats, & autres telles denrees nous qui en auons, sômes plus heureux

que les Dieux qui n'en ont point. A ceste heure ie vous dy de plus, que s'il est vray que les ames ne meurent point quand & le corps, il faut penser que leur condition, en cette seconde vie, sera meilleure qu'en ceste-cy. Or si c'estoient biens que choses qui nous seruent par le ministere du corps, il faudroit croire qu'il seroit pire, & s'ensuiuroit qu'elles seroient plus contentes d'estre captiuées & reserrées, que libres & eslargies au delà de toutes bornes, qui seroit vne manifeste absurdité. I'auois dit aussi, que si c'estoient bien que ces choses qui nous sont communes avecque les bestes, les bestes auroient vne beatitude comme nous; ce qui ne peut faire en façon du monde. Il n'y a rien qu'il ne faille souffrir pource qui est honneste: ce qu'il ne faudroit pas faire; s'il y auoit quelque autre bien que la Vertu. Bien que i'eusse desia fait ces discours plus au long en ma precedente; ie n'ay pas voulu laisser de repasser par dessus, & en dire quelque chose en ceste-cy; Mais le vray moyen de vous faire trouuer cette opinion veritable, c'est de vous sonder vous-mesme, & vous demander, si en cas que vostre pays, & tout ce que vous auez de parents & d'amis fussent destinez à quelque ruine, & n'en peussent eschapper autrement que par vostre mort; vous auriez du courage assez pour leur donner vostre vie, & non seulement avecque patience,

mais volontairement vous perdre pour les  
sauver. Si vous pensez que vous le pouuez  
faire, vous auoiez qu'il n'y a point d'autre  
bien que la Vertu, puis que vous laissez  
toutes choses pour en iouyr. Voyez com-  
bien elle a de pouuoir. Vous mourrez pour  
la Republique si ce n'est presentement, ce  
sera quand il en sera besoin. Il ne faut gue-  
res de temps à vne belle action, pour donner  
beaucoup de ioye; Et combien qu'apres que  
la mort nous a priuez du sentiment des cho-  
ses mondaines, il semble que nous n'auons  
plus de part en la gloire que nous auons  
meritée en nostre vie, si est-ce que nous ne  
pouons sans quelque plaisir, nous repre-  
senter l'estat où nous auons mis les choses  
par nostre vertu. Quand vn homme d'hon-  
neur, & qui a du courage, se remet deuant  
les yeux, que s'il meurt, il ressuscitera à sa  
patrie, qu'vne infinité de vies seront sauues  
par la perte de la sienne, & que par vn coup  
seul il rompra les fers de tout vn peuple; il  
ne faut point douter que de ceste imagina-  
tion seule il ne tire du fruit assez, pour se re-  
soudre au peril où l'occasion le sollicite de se  
ieter, quand mesme l'entreprise seroit telle,  
qu'il se faudroit assurer de mourir en l'exe-  
cution, & n'auoir point le plaisir d'en voir  
le succez. Il a dequoy se contéter, puis qu'il  
a fait ce que le deuoir & la pieté luy com-  
mandoient. Alleguez luy tout ce que vous  
penserez qui l'en puisse diuertir: dites luy  
qu'on

qu'on ne se souviendra pas de ce qu'il aura fait à deux iours de là ; Qu'il obligera des personnes qui ne luy en sçauront point de gré. Il vous fera responce que ce sont considerations qui ne le touchent point, qu'il ne regarde qu'à son action, & que pource qu'il sçait qu'elle est honneste, en quelque fascheux lieu qu'elle l'appelle, & par quelques espines qu'elle le conduise, il est resolu de la suiure, iusques à ce qu'il ait fait ce qu'il a deliberé. C'est donc à dire qu'il n'y a point d'autre Bien que ce qui est honneste, puis que non seulement vn esprit desia parfait en Sageffe, mais tout autre, qui aura quelque chose de genereux, est capable d'auoir ce ressentiment. Tous autres biens sont choses de peu de merite, & ne font que passer d'vne main à l'autre, ce qui fait qu'en quelque quantité que la Fortune les donne, ils ne sont iamais possédez qu'avec inquietude, sont insupportables à leurs maistres, & les accablent à la fin. La felicité de ceux cy, que vous voyez couuerts de clinquant, est comme celles de ceux qui trauestis en vne Comedie representent le personnage de quelque Roy. Tant que le ieu dure, ils ne paroissent que le Sceptre à la main, & en vn equipage que le peuple regarde avec admiration, & puis comme c'est fait ils reprennent leurs chiffes, & redeviennent saquins & belistres comme auparauant. Les richesses & les Estats peuent bien hausser vn

homme, mais non pas le faire grand. Pourquoy donc auons-nous cette opinion? Pource que nous mesurons la base avecque la statuë. Qu'un nain monte sur la plus haute montagne des Alpes, il sera tousiours petit, & un Colosse tousiours grand, quand il seroit au fonds d'un puits. Ce qui nous abuse, c'est que nous ne pesons pas l'homme seul: nous mettons son bagage en la balance avecque luy. Voulez-vous bien iuger le prix d'un homme, Regardez-le tout nud: faites-luy quitter son reuenu, ses estats & toutes ces bagatelles que la Fortune luy a baillées pour le déguiser: faites luy mesme despoüiller le corps, & luy regardez l'esprit: voyez comme il est fait, comme il est grand, & si ceste grandeur est sienne, ou mendiee, si vous trouuez que les espèces nuës ne l'esblouissent point, & qu'il soit aussi prest de rendre l'ame par la gorge que par la bouche, dittes qu'il est heureux. Si quand la rigueur de la Fortune, ou la tyrannie de quelque grand le menaceroit, ou de prison, ou de bannissement, ou de quelqu'une de ces autres vanitez que l'esprit n' imagine qu'avecque frayeur, il demeure ferme en son assiette, & dit,

*Vierge cela n'est rien: tu ne m'as annoncé,*

*Ny travaux ny combats, où ie n'eusse pensé.*

Vous m'en menacez à c'est-heure, & moy ie m'en suis tousiours menacé. Je sçay bien que ie suis homme, & qu'en ceste qualité ie me doy preparer à tout ce qu'un homme peut souffrir. Un coup preueu ne sçauroit faire gueres de mal, les mal-aduisez, & ceux qui se fient à la Portune, trouuent toutes choses inopinées. La plus grande partie de leur mal est la nouveauté: ce qui se voit, en ce que de tout ce qu'ils trouuent si difficile, il n'y a rien qui ne leur deuienne aisé par la continuation de l'endurer. Le Sage n'attend point la presence des maux: il s'y accoustume deuant qu'ils viennent, & par mediter, arriue à ceste patience que les autres n'acquierent que par souffrir. Nous oyons quelquefois dire à des ignorans, sçauois-je bien que cela me d'eust aduenir? Le Sage estime tout possible, & quoy qui se fasse, il peut tousiours dire qu'il le sçauoit bien.

## EPISTRE LXXVII.

### ARGUMENT.

- i. *La vie de l'homme de bien est accomplie, en quelque temps qu'il meure.*

2. *La necessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.*
3. *Il n'y a point de plaisir au monde, que l'homme doive regretter en mourant.*

**A** Viourd'huy tout d'un coup nous auons veu paroistre les barques d'Alexandrie, qu'on enuoye ordinairement deuant, pour auertir que la flotte vient. Ils les appellent *les Messageres*. La compagnie est tousiours bien-aise de leur venue: il ne demeure pas vn homme de Pouzzol en la maison: tout le monde se rend sur le port; & quelque troupe de vaisseaux qu'il y ait, celles d'Alexandrie, à la façon de leurs voiles sont tousiours recognües parmy les autres. Car il n'y a qu'elles qui entrent avecque le bourslet: les autres ne le mettent qu'en pleine mer, parce qu'il n'y a rien qui fasse aller vn vaisseau si roide que le haut de la voile: il est plus pressé par là, que par nulle autre part. C'est pourquoy quand il y a trop de vent on baisse l'antenne; parce qu'il ne donne pas si fort quand il donne par bas, aussi tost qu'elles ont inuesty les Isles de Capris, & double ce Cap où

*Pallas du haut d'un roc voit escumer  
les ondes.*

On ne laisse qu'une voile à toutes les autres;  
Le bourslet demeure à celles d'Alexandrie

pour les faire reconnoistre. En ceste foule de peuple qui couroit à la riuë, ie fus bien-aise d'auoir de mauuaises iambes, parce que sans cela i'eusse monstré mon impatience comme les autres, & fusse couru, pour sçauoir en quel estat estoient mes affaires, & quelles nouvelles ces vaisseaux m'en apportoiẽt. Il y a long-temps que ie ne puis plus ny perdre ny gagner. C'est vne opinion que ie deurois auoir; quand bien ie ne serois pas vieil. Mais à cette heure avecque bien plus de sùiet, pource que ie ne sçauois auoir si peu, que ie n'en aye plus qu'il ne m'en faut pour gagner iusqu'au legis: Et principalement estant en vn chemin, que ie me passerois bien aisément d'acheuer.

I. Vn voyage est imparfait, iusqu'à ce que vous foyez où vous vous estes proposé d'aller: mais en quelque lieu que la vie s'arreste elle est parfaite, si elle est vertueuse. Finissez-la quand vous voudrez. Si vous la finissez bien, vous pouuez dire que vous n'en auez rien perdu. Quelquefois des occasions qui ne sont pas bien grandes, nous conuient à partir courageusement: car aussi bien ce qui nous retient n'est pas grand chose. Tullius Marcellius, que vous connoissiez bien ieune homme, fort discret, & qui fut vieil de bonne heure, se trouuant saisi d'une maladie, non incurable, mais longue & facheuse, pour vne infinité de choses qu'elle

luy commandoit ou deffendoit, prit opinion de se faire mourir, & appella plusieurs de ses amis pour les oïr là dessus. L'un qui estoit vn peu poltron, luy donnoit le conseil qu'il auroit pris pour soy: l'autre qui le voulut flatter luy proposoit ce qu'il pensoit luy deuoir estre plus agreable. Vn Stoïque de nos amis, homme d'honneur, & pour le loüer en termes qui soient dignes de luy, plain de valeur & de courage, luy donna, ce me semble le meilleur aduis de tous. Voicy ce qu'il luy dit, Marcellinus mon amy, ne vous tourmentez pas, comme s'il estoit question de quelque chose de consequence. La vie est vn peu de chose: vos esclauces l'ont, & les moindres animaux qui soient sur la terre. L'importance est de mourir honnestement, iudicieusement, & courageusement: Representez-vous cōbien il y a que vous ne faites qu'vne mesme chose, manger, dormir, & passer le temps avecque des femmes; car c'est tout ce que nous faisons en ce mode. La volōté de mourir ne vient pas tousiours de preuoyance, de resolution, ou de misere: quelquefois vn simple degoust nous la donne. Marcellinus n'auoit point besoin d'estre presché: mais il luy falloit de l'aide, ses seruiteurs ne luy vouloient pas obeïr. Cēt honneste homme premierement les assura, qu'ils n'auoient point de sūiet de craindre, & que tout le danger des domestiques estoit quand il n'estoit pas bien certain que le

maistre eût eu la volôté, de mourir, & qu'au-  
 tremét c'estoit aussi mal fait de l'empescher  
 que de le tuer. Cela fait, il aduertit Mar-  
 cellinus. Comme quand nous auons souppé  
 nous baillons nos restes à ceux qui nous  
 ont seruis à table, la raison & l'humanité  
 veulent qu'au partir de la vie nous don-  
 nions quelque chose à ceux qui en ont esté  
 les ministres, aussi tost Marcellinus, qui  
 estoit facile, & ne donnoit rien de si bon  
 cœur que le sien, distribuoit quelque peu  
 d'argent à ses seruiteurs, & les consoloit de  
 l'ennuy qu'ils auoient de sa resolution. Il ne  
 luy faut espée, ny dague; seulement il de-  
 meura trois iours sans manger; Et avec ce-  
 ste abstinence, de fois à autre s'estauant dans  
 vne cuue qu'il auoit fait porter expres en  
 sa chambre, vint tout bellement à défaillir,  
 non à ce qu'il disoit, sans quelque sentiment  
 de plaisir, cōme il auient quand il se fait vne  
 douce dissolution, telles que peuuent auoir  
 esproué ceux qui se sont quelquefois es-  
 nauouis: ie n'ay point esté marry quel l'oc-  
 casion se soit offerte de vous faire ce conte,  
 pour le plaisir que ie sçay que vous aurez  
 d'entendre qu'un de vos amis soit mort si  
 doucemét. Car encore qu'il se soit fait mou-  
 rir, ç'a esté si à son aise, qu'il semble qu'il se  
 soit trompé luy-mesme, & qu'il se soit des-  
 robé de vie là sans y penser: Et puis ce cōte  
 mesme n'est pas si hors de propos; qu'il n'y  
 ait moyé d'en faire quelque profit. Il se pre-

sente bien souvent des necessitez , où nous sommes conuiez de suivre cét exemple. Nous auons bien suict de vouloir mourir , que nous ne le voulons pas faire. Et quand nous mourons mesme , ce n'est qu'à regret.

II. L'homme du monde qui sçait le moins sçait bien qu'il luy faudra mourir quelque iour: mais quand il en est sur le point, il recule, il tremble, il pleure. Ne diriez-vous pas qu'un homme n'auroit ny sens , ny iugement , qui se tourmenteroit de ce qu'il n'estoit point au monde il y a mille ans ; Aussi peu en a celuy qui se tourmente, pource qu'à mille ans d'icy, il n'y sera point. Vous ne serez point: vous n'avez point esté , c'est vne mesme chose. Ce sont deux temps où nous n'auons point de part. Le poinct où vous estes , est vostre siecle : Faites ce que vous pourrez pour l'estendre, de combien le pensez-vous allonger ? que pleurez-vous ? que demandez-vous ? tout ce que vous faites n'est que temps perdu.

*Les Destins pour prier ne se flechissent point.*

Ils sont fermes & fixes. Vne eternelle necessité les conduit. Vous irez où toutes choses vont, le trouuez-vous estrange ? Vous estes né sous ceste condition ; vos pere mere, grands peres, grands meres , & generallyment tous ceux qui sont venus au monde premier que vous y sont passez : tous ceux qui vien-

dront au monde apres vous, y passeront. Vne entre-suite inuariable attache & tire toutes choses. Combien pensez-vous qu'il mourra de peuple apres vous? Combien avecque vous? Si vous en voyez mourir beaucoup d'autres quand & vous, ie pense que vostre apprehension en seroit moindre. Vous auez donc occasion de vous asseurer: car vne infinité d'hommes & d'animaux, qui d'une façon, qui de l'autre, meurent en ceste mesme heure que vous mourrez. Et au demeurant estes-vous si mal-avisé de ne penser iamais arriuer en vn lieu, pour lequel vous ne cessez de cheminer? Il n'y a si long chemin qui n'aye vn bout: vous vous abusez, si vous pensez que ie vous aille chercher de grands personages, pour vous en proposer les exemples; ie vous veux alleguer des enfans. On conte d'un ieune garçon de Lacedemone, âgé seulement de douze ou treize ans, qu'ayant esté fait prisonnier à la guerre, il estoit en son langage Dorique; ie ne seruiray point, & par effect il monstra qu'il auoit dit vray. Car au premier commandement seruire & des-honneste qu'on luy fit, qui fut d'apporter vn pot de chambre, il se donna si grand coup de la teste contre vn mur qu'il se tua. Nous auons la liberte si prés de nous, & est-il possible qu'il soit des Esclaves? N'aymeriez-vous pas mieux voir mourir vostre fils ieune, avec la gloire d'un si bel acte, que viure

tout vn siecle en faineant & en poltron; De-  
quoy donc auez-vous si grãd peur de mou-  
rir, puis qu'un enfant mesmes a du coura-  
ge assez pour s'y resoudre? Ne scauez-vous  
pas que si vous ne marchez, on vous traine-  
ra; faites que ce qui viendroit d'un autre  
vienne de vous; ayez du courage autant  
qu'un enfant, & dites que vous ne serui-  
rez point.

III. Pautre homme que vous estes: vous  
seruez aux hommes, aux affaires, & à la  
vie; car qu'est-ce que la vie, autre chose  
qu'une seruitude, quand la resolution de  
pouoir mourir ne l'accompagne point?  
Qu'attendez-vous plus au monde? si les  
voluptez vous retiennent, vous les auez  
toutes essayées: il n'en est point qui vous  
soit nouvelle. Vous estes si saoul de la  
plus friande que vous en auez mal au cœur.  
Vous scauez bien quel goust ont le vin &  
la maluoisie. Quelle difference faites-  
vous, qu'il vous en passe cent ou mille  
brocs par la vessie; C'est vn sac. Vous  
auez mangé des huistres, & des mulers,  
vous n'ignorez point ce que c'est, vostre  
luxe ne vous a riẽ reservé de nouveau pour  
les années aduenir; Et cependant ce sont  
les choses de qui vous vous separez avec  
tant de regret. Auez-vous quelque au-  
tre chose qu'il vous fasche de perdre? Sont-  
ce vos amis que vous auez peur de quitter?  
Est-ce vostre patrie? Tant s'en faut que ce-

la soit, que ie ne crois pas que pour elle vous voulussiez soupper vn quart d'heure plus tard. Si vous pouuiez esteindre le Soleil, vous le feriez. Car aussi, qu'avez-vous iamais fait qui soit digne de lumiere? Dites la verité: ce n'est ny la Cour ny le Palais, ny le monde mesme qui vous fait desirer de viure: Il vous fasche de laisser la rotisserie, où vous n'avez rien laissé; Vous avez peur de la mort. Et cependant au milieu de vos plaisirs vous faites merueille de la despiter. Vous voulez viure? vous avez raison: car vous n'y cognoissez rien. Mais par vostre foy, pensez-vous que la vie que vous faites soit autre chose qu'une mort? Vn iour que l'Empereur passoit par la rue, comme vn certain prisonnier, à qui la barbe venoit iusques sur l'estomach, le prioit de le faire mourir, il luy répondit: Et quoy? mon amy, pensez-vous estre en vie; Il en faut dire de même à ceux-cy, qui seroient bien-heureux de mourir. Vous craignez la mort? Et quoy? estes-vous en vie? Ouy, mais ie veux viure, parce que ie sers encore bien au monde. Ma vie est vtile à beaucoup de choses, c'est pourquoy ie la voudrois bien cōtinuer. Ne sçavez-vous pas que la mort est vne des choses qu'il faut que la vie fasse? Allez-vous-en hardiment: ce que vous deuez faire est fait: nos actions n'ont point de certain nombre que nous soyons tenus de fournir: toute vie est assez

longue. Si vous voulez regarder à la durée du monde, celle mesme de Nestor seroit courte, & celle de Stalia, qui fit escrire sur sa tombe, qu'elle auoit vescu quatre vingts & dix neuf ans. Voyez la vanité d'une pauvre vieille, qui cherche de la gloire au nombre de ses années. Qui pensez-vous qui l'eust peu supporter, si elle fut allée iusques à cent? Il est de la vie comme d'une farce: il n'importe point de iouer long-temps, mais de bien iouer. Il ne peut chaloir où vous finissez: finissez où bon vous semblera, pourueu que vous y fassiez vne bonne fin.

## EPISTRE LXXVIII.

### ARGUMENT.

1. *Les visites des amis resiouyssent les malades.*
2. *Mespriser la mort par le mespris des incommoditez de la vie.*
3. *Grande force de l'opinion.*
4. *La resistance au mal est vne victoire.*  
*Il faut presorer les voluptez de l'esprit à celles du corps.*

5. *La vie des meschans est tousiours  
contre.*

**I**E suis témoin de vos defluxions, & de ces  
fièvres lentes que vous m'efforcez qui  
vous tourmentent. Ce sont choses qui ne  
vont jamais gueries l'une sans l'autre. Je  
vous en plains davantage, parce que ie sçay  
que c'est. Tandis que i'estois ieune, ie n'en  
faisois point de cas au commencement, parce  
que l'âge en supportoit plus aisément les  
incommoditez, & se rebelloit contre les ma-  
ladies. Mais en fin il me fallut rendre, & estre  
distillé moy-mesme, me voyant comme en  
chartre. I'ay eu beaucoup de fois l'espée à  
la main pour me tuer: mais i'auois vn si bon  
pere, que la peur de luy donner de l'ennuy  
me retenoit. Je pensois qu'il me seroit plus  
aisé de me passer de la vie, qu'à luy de se  
passer de moy: Cela me fit resoudre de vi-  
ure. Il faut quelquefois autant de courage,  
pour se vouloir conseruer la vie, comme  
pour se la vouloir oster. Les consolations  
que i'eus me seruent de medecines. Ce qui  
redresse l'ame porte quelquefois du profit  
au corps.

I. Je vous diray ce que ce fut. Mes études  
me guerirent; La Philosophie me remit: ie  
luy doy la vie, & rien moins. Mes amis y  
contribuerent aussi beaucoup par leurs vi-  
sires, & par la peine qu'ils prenoient de me  
sçavoir & veilloient avecque moy pour me

faire passer le temps. Il n'y a chose, Lucilius, qui tant restaure vn malade que ceste assistance, ny qui luy rompet tant les imaginations & la crainte de la mort. Il ne m'estoit pas aduis que ie m'en allasse du monde, les y laissant apres moy. Si ie ne viuois plus en leur compagnie, ie pensois que ie viurois en leur memoire: ie ne pensois pas perdre l'ame, mais la leur remettre. Ces impressions me donnerent volonte de m'aider, & de me resoudre à la patience de toutes douleurs. Autrement, i'eusse esté bien miserable de perdre le courage de mourir, & ne l'auoir pas de viure. Prenez donc mes remedes pour vous. Le medecin vous limitera combien vous deuez marcher, quel doit estre vostre exercice. Il vous deffendra d'estre sans rien faire, parce qu'ordinairement l'indisposition nous y conuie. Il vous ordonnera, que vous lisez haut, pour exercer vostre respiration, de laquelle le passage est empesché; Que vous vous promeniez en batteau, pour donner vne molle agitation à vos parties interieures; Que vous mangiez de certaines viandes, & vous absteniez des autres. Il vous dira quād vous pourrez boire du vin, pour ne vous laisser tomber trop bas: & quand il le vous faudra quitter, de peur qu'il ne vous promouque la toux.

II. Quant à moy, ie vous bailleray des remedes qui vous seruiront pour ceste maladie

& pour toutes celles que vous aurez iamais: Méprisez la mort. Quand nous nous sommes mis hors de ceste apprehension, tout le reste ne sont que fleurs. Nous auons trois choses qui nous faschent principalement en nos maladies: Nous craignons de mourir; nous auons de la douleur, & sommes priuez de plaisir pour quelque temps. De la mort nous en auons assez parlé; ie ne vous en diray qu'un mot. C'est, que nous auons peur de la Nature, & non de la maladie: Les maladies ont allongé la vie à beaucoup qui ne sont point morts, pource qu'on pensoit qu'ils se mouroient. Vous mourez, non pource que vous estes malade, mais pource que vous vivez. Guerissez-vous tant qu'il vous plaira: Vous n'en mourrez pas moins. Vous pouuez bien eschapper à l'indisposition, mais non pas à la mort. Venons à la seconde incommodité. La maladie a de grande douleurs: Cela peut estre: mais les interualles donnent moyen de les supporter. L'extremité de la douleur en est la fin. Elle ne scauroit estre bien grande & bien longue. Nature, pleine d'amour & d'affection en nostre endroit; a fait cette regle que toute douleur est courte ou supportable: Les plus sensibles douleurs sont aux parties du corps les plus maigres. Quand le mal est aux nerfs, aux jointures, ou en quelqu'autre lieu, si pressé qu'il n'ait moyen de s'estendre: c'est là qu'il nous

traicte cruellement. Mais en recompense, ce sont parties qui s'estourdissent bien-tost, & par la douleur mesme se font insensibles à la douleur, soit que les esprits par l'empeschement de leur course, reçoivent de l'alteration, & perdent ceste force qui nous donne le sentiment, soit que l'humeur corrompue ne trouuant plus où se rendre, elle mesme se destruisse, & oste la faculté de sentir à ce quelle a rempli de la trop grande quantité. C'est de ceste façon que se passent les gouttes, & les douleurs de vertebres & de nerfs, quand elles ont hebeté la partie malade, à force de la tourmenter. Ce commencement que fait le mal, en se formant, est ce qui donne de la peine: comme on l'a senty quelque temps, sa vehemenec se diminue, & à la fin il se termine par un engourdissement. De là vient que les douleurs des dents, des yeux, & des oreilles, & mesmes celles de la teste sont plus aiguës que nulle autres, parce qu'elles sont en des parties où elles n'ont pas beaucoup d'espace: mais tant plus elles sont violentes, elles s'amortissent aussi plustost. C'est donc la consolation d'une douleur extreme, que si vous la sentez trop, vous cesserez bien-tost de la sentir. Ce qui chagrine le plus les ignorans en leurs indispositions, c'est qu'ils n'ont pas accoustumé de ne se seruir que de l'esprit, & que si leurs corps leur est inutile, ils sont priuez de toute action. C'est pour

quoy ceux qui ont du iugement, s'accoustument de bonne heure à conuerser le plus souvent avecque l'esprit, comme avecque la partie qu'ils ont la meilleure, & ne se mesler au commerce du corps, que quand il leur est impossible de s'en passer. Ouy: mais c'est vn grand desplaisir de ne gouster plus les voluptez accoustumées, & faire des abstinenances si austeres, qu'il vous faille mourir de faim, ou de soif. Je vous aduoüe que du commencement ce changement de vie a de la difficulté, mais nous n'auons pas esté long-temps malades, que nos cupiditez ne s'émoussent, & que nos sens qui les irritent, ne se trouuent eux-mesmes affoiblis & abbatrus. De là vient que nous perdons l'appetit, & que des viandes que nous auons autrefois auidentement recherchée, nous sont à cette heure mal au cœur à regarder. Dauantage il n'y a point de douleur qui n'ait ou des intervalles, ou quelque relâche pour le moins, & qu'avecque des remedes nous n'ayons moyen de preuenir: Car elles ont toutes, & principalement celles qui nous sont ordinaires, quelques progres, comme couruers, qui nous aduertissent que nous allons auoir le gros sur les bras. Le vray moyen de ne vous troubler point pour les maladies: c'est de ne vous soucier point de la mort. C'est le pis qu'elles nous scauroient faire. Ne faites point vostre mal plus grand qu'il n'est à force de vous affliger; la douleur n'en fera

pas grande pourveu que vous n'y adiouſtez rien par opinion.

III. Representez vous pluſtoſt que ce n'eſt rien, ou peu de choſe, qu'il faut auoir patience, que vous en ſerez bien-toſt hors. Eſtimez la petite, vous ferez qu'elle le fera, L'Opinion tient toutes choſes ſuspenduës: l'Ambition, la Luxure & l'Auarice ne ſont pas ſeules qui la regardent. Nos douleurs meſmes ſe forment à l'opinion. Nous ne ſommes miſerables, qu'autant que nous le penſons eſtre. La premiere choſe qu'il faut oſter, eſt vne couſtume que nous auons de nous plaindre du mal que nous auons eu. A quoy eſt bon tout ce langage? Iamais homme ne fut ſi bas que i'ay eſté. Que de peine, que de martyre i'ay ſouffert. On ne penſoit iamais que i'en releuaſſe. Combien de fois ay-ie eſté pleuré de mes amis? Combien abandonné des Medecins; les Crimi-nels qu'on met à la queſtion n'endurent point ce que i'ay enduré. Le veux que tout ce que vous dittes ſoit vray, n'en eſtes vous pas dehors? Que vous ſert de remanier vos douleurs, & d'eſtre miſerable, non pour autre choſe, que parce que vous l'avez eſté? Ne ſçavez vous pas que nous pre-nons plaiſir de mentir à nous meſmes; & que nous faisons toujours nos maux plus grands qu'ils ne ſont? Il n'y a rien de ſi doux que le recit d'vne miſere paſſée. C'eſt choſe naturelle que de nous

refouïr, quand nous sommes tortis de quelque bourbier.

IV. Nous auons donc à retrancher deux choses; la crainte du mal à venir, & la resfouenance du passé. Quand nous sommes en quelque peine, difons, peut-estre la memoire vn iour en fera douce: faisons lutter à bon efcienc nostre esprit contre la douleur; si nous reculons, elle vaincra, si nous demeurons fermes, nous la vaincrons. La plus part de ce que nous sommes, nous attirons nostre rüyne; au lieu de l'empescher, quand nous sommes fainis, le moyen de nous garantir, c'est de faire ferme. Ceux qui prennent la chasse, ne faillent iamais d'estre abbatus. Ne voyons-nous pas combien de coups recoiuent les Athletes par le visage & par tout le corps? Et cependant la Gloire leur est si douce qu'en la consideration ils ne treuent rien de si rude qu'ils ne soient contents de supporter: Forçons, comme ils font, routes difficultez, qui nous résistent, nostre recompence ne sera ny vne couronne, ny vne palme, ny vn trompette qui fasse faire silence au peuple, pour ouïr la proclamation de nostre victoire, mais vne securité d'esprit immuable, & vne paix eternelle avec la Fortune, qui differe vne fois, iamais plus n'aura l'assurance de nous attaquer. Le sens vne grande douleur comme ne la sentirez-vous; ayant le courage effeminé comme vous l'auiez? Il est de

la douleur comme d'un ennemi. Quand nous auons peur, nous luy donnons du courage. Ouy, mais ce que ie porte est pesant: Et quoy? Si vous n'eussiez peu porter que des choses legeres, pensez-vous que la Nature vous eust fait si fort comme vous estes? Aduisez lequel vous aymez le mieux, d'une longue & lente maladie, ou d'une violente & courte. Une longue & lente avec des intermissions, vous donnera loisir de vous refaire, & par consequent apres auoir bien trainé, il sera force qu'elle vous laisse guerir. Une courte & precipitée verra bien tost vostre fin ou la sienne: Or soit que vous cessiez ou qu'elle cesse, que vous importe, puis que d'une façon ou de l'autre, vous serez hors de douleur? Vous auez aussi moyen de vous soulager en vous diuertissant l'esprit, & l'occupant à quelqu'autre chose qu'à vostre mal. Si vous auez fait quelque bel acte, representez le vous: faites ramasser à vostre memoire tous ces exemples de patience que vous auez autrefois admirez, ressouenez-vous de tous ceux que vous scauez qui parmi les tourments les plus insupportables sont demeurez maistres de la douleur, ou de celuy qui tandis que le barbier luy couppoit des varices, ne leua iamais les yeux de dessus vn liure: ou de l'autre, qui en la torture ne cessa iamais de rire, & en ceste contenance lassa toutes les sortes de gesnes que

la cruauté des Bourreaux prouoquée par sa patience, inutilement essaya pour le faire soupirer. Ce qu'un autre a fait en riant, pourquoy ne le ferez-vous par le discours de la raison? Parlez tant qu'il vous plaira de fluxions, de toux qui fassent cracher les poulmons, de fievres qui mettent le feu dans le corps, d'alterations vehementes, de gouttes & de sciariques: Je vous dy que les tourmens de la question sont tout autre chose, & que cependant il s'est trouué homme qui les a soufferts, & ne s'est pas seulement plain, n'a pas demandé misericorde, n'a pas daigné répondre aux interrogations, mais au contraire: en a ry tout à son aise & de bon cœur. Et quoy donc, apres vn exemple si magnanime, n'avez-vous point l'assurance de vous moquer de la douleur? Ouy, mais vous dittes que la maladie ne vous laisse rien faire, & que toutes vos actions en sont incommodées. Il n'y a que le corps indisposé la maladie ne touche point à vostre esprit. Vn laquay, vn cordonnier, vn mareschal, pourront faire la plainte que vous faites. Mais si vous avez accoustumé de vous seruir de l'esprit, pourquoy ne pourrez-vous conseiller, enseigner, ouïr, apprendre, demander, & vous ressouvenir comme vous faisiez auparauant? Au reste ne pensez-vous rien faire, si vous vous sçavez bien commander en vostre mal? Si vous ne

pouuez mieux, vous monstrerez qu'une maladie peut bié estre inexpugnable, mais non pas insupportable. Croyez-moy, que dans un liét mesme, on a moyen de donner tesmoignage de sa vertu. Les armées & batailles sont les suiets ordinaires où les belles ames font paroistre vne assurance: mais quelquefois on ne la reconnoist pas moins sur l'oreiller. Vous n'estes point sans besogne. Luttez bien avecque la maladie. Si vous ne faites rié pour elle, si vous ne luy accordez rien, ny par obeissance, ny par gratification, vous aurez fait vne preuve signalée de vostre suffisance. O que si on venoit voit combattre les malades, comme les Gladiateurs, qu'il y auroit vne belle & bien ample matiere d'acquerir de la reputation! Soyez vous mesme vostre spectateur, & vous mesme vous donnez de la gloire quand vous la meritez. Il faut considerer dauantage, qu'il y a des voluptez de deux sortes: Pour celles du corps la maladie les deffend, & neámoins ne les oste pas, mais au cõtraire, si vous voulez dire que vous en pensez, elle les excite. Quand on a soif, le boire semble meilleur, & la viande, quand on a faim. Quand on s'est absteuu quelque temps de l'un ou de l'autre, on y reuiét avec plus d'auidité. Quans aux voluptez de l'esprit, qui sont plus grandes, & les plus certains, les medecins ne les deffendent iamais. Ceux qui les ayment & qui sçauent bien costame

il les faut prendre n'estiment point les autres, Ils se mocquent de toutes ces ordures qui chatouillent nos sentimens. O pauvre malade ! Pourquoi ? pource qu'il n'aura point de nege à mettre dans son vin , ny point de morceaux de glace à rompre dedans, pource qu'on ne seruira point d'haistre de Lucrin sur sa table : pource que quand il voudra soupper, on n'oïra point vne tempeste de garçons de cuisine, qui apportent sur sa table autant de rechauds que de plats. Car à ceste heure afin que la viande soit toute brulante, & que le gosier paué de ses gourmands ne trouue quelque morceau qui ne soit pas assez chaud, le luxe a trouué ceste Invention, que la cuisine marche quand & le soupper. O pauvre malade, on ne luy baillera de la viande qu'autant qu'il en pourra digerer. Il n'aura point son assiette couuerte de morceaux de gibbier de toutes sortes ; Qu'importe, vous soupperez en malade ou plustost en homme sain vne fois en vostre vie, mais de la tisanne ; ou de l'eau bouillie, & de ces autres choses que ces delicats, plus malades d'esprit que de corps ne peuuent seulement ouyr nommer, nous vous en laisserons prendre tant que vous voudrez. Pensons seulement à n'auoir plus la mort en horreur. Le moyen d'y paruenir c'est de conuoistre la fin des gens de bien & des meschaans. De ceste façon, & non autre-

ment nous ne nous lasserons point de viure, ny n'aurons point de peine à mourir. Il est impossible de s'ennuyer d'une vie occupée en ceste infinie diuersité de si grandes & diuines contemplations. Il n'y a que l'oisiueté qui nous dégouste du monde: mettons-nous à la recherche des choses naturelles. La verité que nous y apprendrons nous tiendra toujours en appetit. Pour les choses fausses, nous n'en sçaurions prendre si peu, que nous en ayons assez. Au party de là, si le mort vient, & nous appelle, quand nous n'aurons pas vescu la moitié d'une ordinaire, nous en aurons en ce peu de réps autant de fruit, que si nous l'auions continuée iusques à l'extreme decrepitude. Nous aurons connu la plus grande partie des merueilles de la Nature, & nous en itons resolu, que pour auoir eu plus d'âge nous n'eussions pas acquis plus de Vertu.

V. Ceux qui mesurent leur vie au compas des voluptez vaines, & par consequent infinies ne sçauroient qu'ils ne la treuuent courte, quand ils viuroient vne douzaine de siecles. Voyez de vous resiouir en ces meditatiōs; & cependāt que vous vous entretendrez de mes lettres, il se pourra presenter quelque occasion, qui nous donnera moyen de nous voir, & d'estre quelques iours ensemble. Ce ne sera peut-estre pas pour beaucoup de temps: mais il ne sçauroit estre si peu court, que nous ne le fassions long, à  
force

forcée de le bien employer. Car comme dit Possidonius, vne journée est bien plus à vn homme docte, qu'à vn ignorant la plus longue vie qu'il sçauroit auoir. Cependant, souuenez - vous de ne craindre jamais les menaces de la Fortune, & de vous deffier tousiours de ses caresses. Ayez continuellement deuant les yeux l'autorité qu'elle prend sur les choses du monde : pensez que tout ce qui peut auenir, auendra, quoy qu'il vous arriue, il vous troublera moins, quand vous l'aurez attendu.

## EPISTRE LXXIX.

### ARGUMENT

1. *Du mont Æthna & de Carybde.*
2. *La Vertu est tousiours victorieuse, haute, esleuée. L'homme de bien est dans le monde comme dans le Ciel.*
3. *La gloire de la Vertu ne peut estre cachée.*

1. **A** Ceste heure que vous auez fait le tour de la Sicile, i'artens que vous me mandiez ce que vous auez appris de toute ceste Isle; mais particulièrement comme

va de Carybde, & ce qu'il en faut croire: car pour Scilla, ie sçay fort bien que c'est vn rocher, aussi craint des mariniens d'aujourd'hui, qu'il fut iamais de ceux du passé. Quant à Carybde, j'aurois bien enuie de sçauoir ce qu'il y a de véritable parmi les contes qui s'en font, & sur tout, si d'auanture vous y auez pris garde, comme la chose le merite bien, si c'est de tous vents, ou de quelqu'un seulement que la mer fait ces tournoyements si dangereux. Et s'il est vray que ce qui s'y perd soit porté sous les flots vne infinité de chemin, & enuiron la riuere de Tournementie, reuient au dessus de l'eau, si ie voy que vous preniez la peine de m'en escrire bien au long, vous me donneriez la hardiesse de vous importuner que pour l'amour de moy vous montiez sur *Æthna*, parce que quelques-vns tiennent que ceste montagne décroist tout bellement. La raison qu'ils en baillent, c'est que les mariniens ne la descouurent plus de si loing comme ils auoient accoustumé. Toutesfois il se peut faire que ce n'est pas tant son abaissement, comme l'aneantissement du feu, qui ne soit plus ny si vehement, ny si large. Tellement que de iour la fumée ny paroist que fort peu. Quoy qu'il en soit, l'un & l'autre est croyable, & l'abaissement d'une montagne qui brulle depuis si long-téps, & l'aneantissement d'un feu qui ne procede pas de soy-

meſme: mais conceu dans quelque cauerne profonde iette les flammes par dedans cette montagne, qui ne le nourrit pas, mais ſeulement luy ſert de ſoupirail. En Lyce il y a vne contrée fort conuë, que ceux du pais appellent *Ephēſion*. où la terre en pluſieurs endroits a des trous, par où il ſort des flammes, qui ne font du tout point de mal. Elles n'ont qu'vn peu de lueur, encore bien languide, & bien foible: tellement que les campagnes y ſont fort belles, & les herbes auſſi vertes comme ailleurs. Mais remettons la recherche de ces merueilles, à quand vous m'aurez mandé combien ces neiges qui ne fondent point en Eſté, (tant s'en faut que le voiſinage du feu leur faſſe peur) ſont éloignées de l'emboucheure de la montagne. Mais quelque peine que vous y preniez, ne me penſez pas la mettre ſur mon compte. Car ie ſçay bien que quand vous n'en ſeriez prie, ny de moy ny d'autre, vous ſeriez malade, ſi vous ne faiſiez la deſcription d'*Æthna*, comme les autres. C'eſt vn ſujet où il faut que tous les Poëtes paſſent leur caprice. Virgile qui ſembloit auoir dit ce qui s'en pouuoit dire, n'a pas fait taire Ouide; Et apres l'vn & l'autre Cornelius Seuerus, n'a pas laiſſé d'en dire ſon aduis. Ils y ont, ſans mentir, heureuſement traouillé tout ce qu'ils font; Et pour en dire ce qu'il m'en ſemble, les premiers ont bien monſtré la ſource; ſans

toutesfois l'auoir espuisée , mais il y a bien difference d'une chose faite , ou seulement ébauchée. La matiere & les intentions croissent d'un jour à l'autre ; & puis la condition des derniers est tousiours la meilleure , parce qu'ils trouuent les paroles toutes prestes , & n'ont peine que de les déguiser. On ne peut dire pourtant qu'ils les desrobent , parce qu'elles sont publiques. Les Iuriconsultes tiennent , qu'en vne chose publique il n'y a point d'vsurpation. Or ie ne connois point vostre humeur , du *Achad* vous faire venir l'eau à la bouche. Vous avez enuie d'en escrire quelque chose de grand ; & qui ne vaudra pas moins que ce que les premiers y ont fait. Je dirois plus , mais i'offencerois vostre modestie , qui est si grande , que si vous pensiez mieux faire qu'eux , vous retrancheriez quelque chose du vostre , pour le respect & la reuerence que vous leur portez. La Philosophie a beaucoup de bonnes choses : mais certe-cy entre autres , que ceux qui la vont trouuer , tandis qu'ils sont en chemin , ne peuuent auoir auantage l'un sur l'autre : comme ils sont arriuez , tout est esgal ; il n'y a plus moyen de passer outre : il se faut arrester. Le Soleil n'adlouste rien à sa grandeur : la Lune demeure tousiours en vn estat : les mers ne croissent point : le monde va tousiours d'une sorte. Les choses qui ont la

grandeur qu'elles doiuent auoir, ne se haussent point dauantage.

II. Qu'il soit des hommes Sages plus que du sable s'il est possible, ils seront tous esgaulx : chacun aura bien quelque grace particuliere : l'un sera plus gracieux, l'autre plus vif, l'autre parlera plus promptement, l'autre dira mieux : Mais en ce dequoy principalement il est question, qui est la felicité de l'homme, ils sont tous aussi grands l'un que l'autre. Je ne sçay pas si vostre montagne de Sicile peut choir, ny si le feu par sa continuation luy mangera cette pointe qui la fait voir de si loing à ceux qui sont sur la mer. Mais ie sçay bien qu'il n'y a ny feu ny cheute qui puissent abaisser la vertu. Sa Majesté ne court point fortune comme les autres, rien ne l'auance ny recule : sa grandeur est fixe & ferme, comme celle des choses celestes. Faisons ce que nous pourrons pour y monter : nous en sommes desia bien auant : toutefois point trop, si nous voulons dire la verité. Car ce n'est pas estre bon, qu'estant meilleur que les plus meschans hommes du monde. Un homme qui ne iuge du iour que par soupçon, & à qui le Soleil n'esclaire qu'entre des nuages, n'a pas grand suiet de dire bien de ses yeux. Il est eschappé d'estre auugle : mais il ne voit pas encore bien. Quand nostre esprit tiré des tenebres, où il est enuëloppé, verra le iour non au trauers

d'un chassis, ou d'une vitre, mais à la campagne, & en lieu tout découuert, & que remis en eēt air, qui luy est naturel, s'il aura repris la place qu'il auoit, deuant que de venir au monde, il aura alors de quoy se reſjoir à bon eſcien. Son origine l'appelle en haut: il n'a que faire d'estre deliē de se corps pour y aller. Il y sera, pouruē qu'il se dēpouille des vices, & de que pur & leger il se dēroche aux choses de la terre, & s'eleue à la contemplation de celles du Ciel. C'est à quoy nous deuous traualler, & c'est à quoy nous auons besoin de bander tous nos ſens forte.

III. Je veux que peu de gens le ſachent, & que personne n'en voye rien: il ne m'en chaut. La Gloire est l'ombre de la Vertu: malgré que nous en ayons elle nous acompagnera. Mais comme l'ombre tantost marche deuant nous, & tantost derriere; la Gloire en fait de meſme, & plus elle demeure à nous venir trouuer, il est certain qu'elle en est plus grande & plus claire, parce que l'enuie ne la traueſſe plus. Combien de temps pensez vous qu'on a tenu que Democrite fut hors du ſens? Combien a fait des merueilles Socrates deuant qu'on ait parlē de luy? Et quant à Caton, on l'ignora tel eēt dans Rome, qu'il y receut vne infinitē d'affronts, & iamaïs il n'y fut connu pour iuste, ſi non qu'apres qu'il fut

perdu. L'injustice qu'on fit à Rutilius donna reputation à sa preud'homme : en la pressant ou la fir luite. Mais aussi, comme en remercia-t'il son mal-heur, & comme fit-il cas de son bannissement, (ie parle de ceux que la Fortune a fait venir au monde en les en chassant.) Combien ont eu les siècles passez de grands & suffisans personnages, qui n'ont esté reconnus qu'après qu'ils n'ont plus esté ? Combien auons-nous auourd'huy de noms illustres, que la Fortune n'a point mis entre les mains du peuple, mais qu'elle mesme est allé querir sous terre, pour les mettre au jour & les publier. Vous voyez comme on fait cas d'Epicure, & comme non-seulement les Doctes, mais jusques aux plus ignorans l'ont en admiration. Il estoit d'aupres d'Athenes, & cependant on ne l'y cognoissoit point; de là vient qu'ayant surueu en long-temps Metrodorus, en vne sienne lettre, où il parle fort honorablement de l'amitié qu'ils s'estoient portée, il adjouste vers la fin, que parmi tant de contentemens qu'ils auoient eus ensemble, vn des principaux auoit esté le peu de bruit qu'ils auoient en la Grece, qui non-seulement ne les auoit point connus, mais qui presque ne les auoit pas ouï nommer. Ne faut-il donc pas auoier qu'on l'a trouué quand il n'étoit plus, & que sa doctrine pour le montrer aux siècles suivans, l'attire des tenebres où le sien l'auoit enseveli,

Metrodorus meſme, en l'une de ſes lettres,
 confeſſe qu'Epicure & luy ne furent pas
 bien connus; mais qu'indubitablement il
 ſe promet, qu'ils auroit de la gloire,
 eux & tous ceux qui ſe rangeroient à
 leur opinion. La vertu n'eſt jamais cachée;
 & ſi elle l'eſt, c'eſt pluſtoſt noſtre dom-
 mage que le ſien. Quand la malice la met
 au tombeau, ce n'eſt que pour vn temps:
 il vient à la fin vn iour qui l'en fait ſortir.
 Vn homme qui ne penſe point au delà
 de ſon ſiecle, n'eſt pas né pour beaucoup
 de gens: il y a encore tant de peuples
 à venir apres nous. C'eſt là deſſus qu'il
 faut ietter les yeux, quand L'Enuie feroit
 taire tous ceux qui ſont au monde avec-
 que nous, il viendra d'autres qui ſans faueur
 & ſans haine rendront teſmoignage à
 la Veérité. La Gloire qui vient de la Vertu
 ne perit point. Je ſçay bien que ce qu'on
 dira de nous ne nous ſeruirà de rien: mais
 ſi eſt-ce plaisir de penſer que tous inſen-
 ſibles comme nous ſerons, la poſterité fera
 cas de nous, & tiendra nos ouurages entre
 ſes mains, au monde, & hors du monde.
 La Vertu reconnoiſt ceux qui la ſuivent,
 pourueu qu'ils le faſſent de bonne foy; qu'ils
 ne ſe parent, ny fardent, mais que ſurpris
 à l'improuiſte ils ſoient trouuez tout de meſ-
 me que quand ils ſont aduertis qu'on les
 va voir. La ſimulation ne ſert de rien: il n'y
 a gueres de gens qui ne cognoiſſent vn vi-

sage où l'on a mis le blanc & le rouge. Prenez la Verité de quelque costé que vous voudrez : c'est toujours vne mesme chose. Les déguisemens n'ont rien de solide : la mensonge n'est iamais bien espaisse. Vous n'en scauriez approcher si peu, que vous n'y voyez le iour à trauers.

## EPISTRE LXXX.

### ARGUMENT.

1. *Que l'esprit à l'exemple du corps se peut fortifier par l'exercice des Vertus.*
2. *Chacun est maistre de sa liberté sans estre contraint de l'achepter.*
3. *Le Pauvre est plus heureux que le Riche.*

**I**E suis à moy pour tout auourd'huy : mais ie ne m'en scay pas tant de gré, que ie n'en reconnoisse auoir la principale obligation à vne patrie qui s'est faite à la balaisine, où sont tous coutez ceux de qui ie pouois estre importuné. Personne ne me vient troubler : ie medite à mon aise, & d'autant plus seurement, que ie n'ay point peur d'être rompu. Je n'oy point craquet

la porte de ma chambre : ie ne voy point leuer le coing de la tapissierie. Cette solitude m'est bien propre, pour me donner plus de moyen de penser à moy. Comme de fait i'en ay besoin, n'ayant point de guide, & me trouuant bien souuent en des lieux, où ie ne voy point de pas que ceux que ie fais. Ce n'est pas que ie ne suiue ceux qui sont passez deuant moy: mais ce n'est pas si religieusement, que ie ne me donne congé d'aiouster, changer, & retrancher où ie pense qu'il ne soit besoin. Je m'accorde à leurs opinions: mais ie ne m'y attache pas. Toutesfois, ie crois que ie m'estois trop aduancé, de me promettre que ie puisse demeurer tout i'aujourd'huy sans bruit, & sans personne qui me troublast; Car voicy que i'oy vne grande huée vers la place, où ils iouent, qui ne me met pas hors de moy, mais attire ma meditation à eux, & me fait penser à l'imprudence des hommes, de prendre tant de peine pour les exercices du corps, & se soucier si peu de l'instruction de l'esprit. Je me represente combien il y a d'hommes à voir vn ieu qui n'est qu'vne folie, & d'où mesme ils ne sont pas assurez de reuenir sans quelque coup: Et cependant il n'y a point de deserts si solitaires que les lieux où l'on tient l'école de la veru. Je considere dauantage, quelle foiblesse d'esprit il y a le plus souuent en ces grands corps de qui

nous regardons les bras & les espauls avec admiration.

I. Mais ce que ie medite le plus, c'est, que si par exercice, le corps se reduit à cette patience de souffrir des coups de poing & de pied : non d'un homme seul, mais de tous ceux qui le peuvent frapper; & saignant de tous costez, passer tout le iour à l'ardeur du Soleil, & sur des sablons qui bruslent quand on marche dessus; pourquoy prenant la mesme peine à nous fortifier l'esprit, ne le pourrions nous rendre si vigoureux & si ferme, que sans desordre ny au visage, ny en l'ame, il receuroit tous les coups de la fortune, & s'il tomboit d'avanture, en feroit si peu de compte, qu'il sembleroit que ces cheutes ne fussent qu'autant de leçons, pour luy apprendre à se relever. Il faut beaucoup de choses au corps, pour le faire bien porter. Quant à l'esprit, il croist de soy-mesme : il se fournit sa nourriture, & pour s'exercer n'a besoin d'estre avec autre qu'avecque soy. Il faut que le corps mange, qu'il boive, qu'il se frotte d'huile; & au partir de là qu'il travaille continuellement. Mais sans train, & sans equipage extraordinaire, vous estes incontinent rendu capable de la Vertu. Vous avez avecque vous tout ce qu'il vous faut, pour vous faire homme de bien. Que vous y faut-il le vouloit estre.

II. Or que sçauriez-vous mieux vouloir pour vous ; que de vous dépester de ceste seruitude odieuse à tout le monde & que les esclaves plus chetifs , & ceux mesme qui sont nez parmi ceste misere, taschent par tous les moyens de secourir. Pour amasser le prix de leur affranchement , ils se laissent mourir de faim : vous qui pensez estre nez libres , qu'est-ce que vous ne devez point faire pour la Liberté ? A quoy regardez - vous vostre buffet ? Il ne vous faut point d'argent : ce n'est qu'une Chimere que ce nom de Liberté , qu'on met dans les contracts, ceux qui l'achetent ne l'ont point ; & ceux qui la vendent, encore moins. Demandez - la vous à vous-mesme ; Il n'y a que vous qui le vous puisse donner. La premiere chose qu'il faut faire , est de perdre la crainte de la mort : c'est elle qui nous met le premier ioug. La pauvrete vient apres : il faut quitter les mauvaises impressions qu'on vous en a donnée.

III. Apres, voulez-vous connoistre le peu de suiet qu'il y a de la craindre , faites comparaison du visage d'un Riche & d'un Pauvre , vous trouverez que le Pauvre rie plus souuent & plus fidellemens. Il n'a point de sollicitudes au fonds de l'estomach, & quelque chose le trouble quelquefois, c'est un nuage qui n'est pas si tost conceu que dissipé. Les ioyes de ceux-cy que vous est-

mez heureux, ne sont que déguisements: ce sont tristesses de qui l'apostume est creuë, Vous les voyez rire bien souuent, qu'ils voudroient bien pleurer s'ils osoient. Mais quelque ver qui les rongé par dedans, il faut qu'ils fassent bonne mine: ie ne leur trouue point de comparaison plus propre que de ceux-cy qui iouent sur les eschafauts. Cestuy-là que vous voyez qui porte ainsi le nez au vent, & dit,

*En impero, &c.*

C'est vn valet, qui a vn quart d'écu par mois, & sa vie, celuy qui fait le fendant, & dit,

*Demeure Menelas, ou tu perdras la vie.*

C'est vn autre Belistre, qui gagne sa vie à la iournée, & couche sur de la paille en quelque galetas. Dirtes-en de meisme de tous ceux-cy, que vous voyez se promener en houlle, ou en carrosse. Leurs felicitez sont masquées: ostez-leur ce qui les couure; vous trouuerez que ce n'est pas ce que vous pensez. Si vous achetez vn cheual, vous le faites deceller, si vous marchandez vn esclau, vous luy faites mettre bas jusqu'à la chemise: Et s'il est question de iuger du mérite d'un homme, vous ne le considerez point hors du fourreau. Ceux qui vendent font ce qu'ils peuvent, pour cacher le defaut de leurs marchandises. De là vient que les choses trop parées sont ordinairement suspectes. Si l'Esclau que vous

achetez auoit vn bras en escharpe , ou vne jambe bandée, ne voudriez - vous pas voir ce que ce seroit? Voyez vous ce Roy de Scythie ou de Sarmatie, de qui vous admirez la teste si bien parée, si vous le voulez bien connoistre , dittes - luy qu'il oste son Diademe: c'est là dessous qu'est le mal. Mais qu'ay-ie affaire de parler des autres? Si vous voulez vous examiner , mettez vostre argent à part, vostre maison, vos Estats. Regardez vous en l'interieur: mais vous ne prenez pas tant de peine: vous en croyez à ce que les autres vous en disent.

## ÉPISTRE LXXXI.

## ARGUMENT.

1. *Qu'il ne faut pas cesser de bien faire à cause des ingrats.*
2. *Comme il faut compenser vne iniure avec vn plaisir.*
3. *Le Sage est seul capable de reconnoistre un bien fait.*

**V**ous vous plaignez d'auoir rencontré vn ingrat; Si c'est le premier, vous estes, ou bien diligent, ou bien fortuné. Il

est vray qu'en cet endroit, tout ce que la diligence vous peut faire, c'est de vous rendre malicieux. Car c'est vn inconuenient que vous ne pouuez éuitter, qu'en renonçant de faire jamais plaisir à personne. Ainsi de peur que les biens faits ne se perdent chez vn autre, vous les laisserez perdre chez vous. Le danger de n'estre point remercié, ne vaut pas la vilenie de ne donner point. Pour vne fois que vous n'auuez point bien recueilly, vous ne laissez pas de semer. Il vient à la fin vne bonne année, qui recompense les mauuaises. Le contentement de la reconnoissance en vn homme, vaut bien le hazard d'y trouuer de l'ingratitude. En matiere de biens-faits, il n'y a si non Archer qui ne faille quelquefois le blanc. Mais il n'importe combien mettre de coups dehors, pourueu qu'on en mette vn dedans. On se rembarque apres vn naufrage: pour vn qui fait cession, vn vsurier ne laisse pas de prester. Il ne faudroit plus parler de rien faire, s'il falloit quitter les choses, aussi-tost qu'elles ne succedent pas. Je trouue au contraire, que cette mauuaise rencontre vous doit faire opiniastres à donner. Les choses qui ont de l'incertitude en leur euenement pour reüssir à la fin, doiuent estre tentées beaucoup de fois. Mais ce sont choses dont i'ay fait des traitez particuliers, où ie pense en auoir assez discouru.

II. Ce sera bien le plus expedient, d'esclaircir vne question que ie ne trouue point auoir esté. iamais bien decidée, si receuant quelque offence d'vn qui autrefois nous auoit fait plaisir, ie suis quitte de l'obligation que luy auois; Adioustez-y, si vous voulez, qu'il m'ait plus fait de mal qu'il ne m'auoit fait du bien auparauant. Si vous prenez vn iuge rigoureux, il vous dira, Qu'il faut compenser, Et que si l'offence est de quelque chose plus grande que le plaisir, pour l'amour de la courtoisie, vous deuez oublier ce qu'il y a de mal plus que de bien. L'offence est la plus grande, il est vray; mais le plaisir a esté le premier. Cette consideration vaut bien quelque chose. Or à cette heure, de dire qu'il faut prendre garde comme il vous a fait plaisir volontairement, ou combien il a eu de regret de vous offencer, ce sont choses trop claires, pour vous en aduertir, parce que chacun sçait bien qu'autant aux bien-fais comme aux offences, il faut prendre garde à l'affection: car il en est qui voudront bien ne faire point de plaisir, mais ils ont honte, ou bien ils sont las d'estre importunz, ou ils ont quelque dessein de receuoir plus qu'ils ne donnent. Les choses sont deuës, comme elles sont baillées. La volonté se considere plus que le present. Mais posons le cas qu'il n'y ait moyen de iuger de l'intention, ce qu'il a fait pour vous est plaisir, ce qu'il

a fait contre vous est iniure. Vn homme de bien, pour se tromper soy-mesme fait vn compte faux : il met au bien-fait plus qu'il n'y a, & moins à l'iniure. Vn autre Iuge plus gracieux, comme ie serois, dira que vous devez oublier l'iniure, & vous souuenir tousiours du bien-fait. Certainement la Justice veut qu'on rende à chacun ce qui est sien. Le gré au bien-fait est la reuanche à l'iniure, ou la mauuaise grace pour le moins. Mais cela s'entent quand vous auez receu le bien-fait de l'vn, & l'iniure de l'autre. Car puis que receuant iniure d'vne personne qui ne vous auoit iamais fait plaisir, vous ferez bien de luy pardonner, si celuy qui vous offence, vous auoit autrefois fait plaisir, il est certain qu'il merite quelque chose plus que le pardon. Je ne mets point l'obliger & l'offencer tout en vn rang : i'estime vn bien fait plus qu'vne iniure. Tout le monde ne sçait pas reconnoistre vn bien-fait. Vn estourdi se pourra bien reuancher, & sur tout à la nouveauté qu'on luy aura fait plaisir. Mais pource qu'il ne sçait pas le prix des choses, il ne peut pas aussi iuger la grandeur de son obligation. C'est pourquoy, quelque bonne volonté qu'il ait, ou il ne rendra pas autant qu'il doit, ou bien il ne le rendra, ny au temps, ny au lieu qu'il le doit, & peut-estre le iettera desdaigneusement, au lieu de le rapporter.

III. Le Sage qui sçait taxer les choses ce qu'elles valent, y procedera d'autre façon. Il considerera combien le plaisir est grand, qui est celuy qui le luy a fait, qu'à, ou, & content. Et pource nous disons qu'il n'y a personne que le Sage; capable de la reconnoissance d'un plaisir, ny aussi capable de le faire que luy. Ce luy est vn contentement de donner, comme aux autres de prendre. Je sçay que quelqu'un mettra ceste opinion au nombre de celles que les Grecs appellent Paradoxes, & dira que puis que personne ne sçait reconnoistre vn plaisir que le Sage par la mesme raison, personne ne pourra ny rendre vne somme prestée, ny payer vne chose achetée que luy. Ne pensez pas que cecy soit vne doctrine particuliere aux Stoïques: Epicure en dit de mesme: au moins est il bien certain, que Metrodore dit, qu'il n'y a que le Sage qui puisse reconnoistre vn bien-fait: Et puis il fait luy-mesme de l'estonné, quand il nous oit dire, Qu'il n'y a que le Sage capable d'amour & d'amitié. Or comme si la reconnoissance d'un bien-fait, n'estoit pas en acte d'amour & d'amitié, & commun encore à plus de gens que n'est la vraye amitié, il s'esmerveille tout de mesme, quand nous disons, Que la Foy ne se trouue qu'en l'homme sage; comme si luy-mesme ne le disoit pas aussi bien que nous. Trouuez-vous que la foy puisse loger vn Ingrat?

Ils feront donc bien de ne publier point  
 comme ils font, que nous nous vantrons de  
 choses qui sont au delà de toute créance, &  
 d'apprendre que le vulgaire peut bien  
 auoir les ombres & les simulacres de la ver-  
 tu, mais que la vertu mesme ne se trou-  
 ue en autre part que chez le Sage. Autre que  
 le Sage ne sçait se reuancher d'un bien fait.  
 Les autres le sçauent aucunement: mais i's  
 font assez, quand ils se reuanchent comme  
 ils peuent, & qu'ils montrent qu'ils ont  
 plustost fait de science que de volonté.  
 C'est chose de quoy on ne sçauoit faire  
 legon, ni que de vouloir: cela ne s'apprend  
 point. Le Sage en soy mesme fera compa-  
 raison de toutes choses: car le lieu, le temps,  
 & les occasions sont bien souuent differer  
 ce qui semble estre semblable. Vous pour-  
 rez prester cinquante escus à vn homme, &  
 à propos, que vous d'obligerez plus que si  
 vous autrefois vous luy donniez tout vostre  
 bien. Secourir c'est autre chose que don-  
 ner. Vne liberalité qui accommode vn  
 homme, ne l'oblige pas, comme vne qui  
 luy faue la vie. Vn present sera quelque-  
 fois petit, que la consequence en sera gran-  
 de. Or quelle difference pealez vous qu'il  
 y a, si vn homme a pris ce qu'il vous a pre-  
 sté dans son buffet; ou s'il l'est allé querir  
 dans la boutique d'un amy? Mais sans retour-  
 ner à des choses que nous auons assez es-  
 pluchées, concluons, Qu'un homme de

bien, quand il sera question de faire comparaison d'un bien-fait & d'une iniure, iugera ce qu'il estimera plus equitable ; mais s'il y a de la doute il panchera du costé du bien-fait. Or en telles choses la consideration de la personne est quelquesfois de grande importance. Vous m'avez fait plaisir en la personne de mon valet, & m'avez fait iniure en celle de mon pere. Vous avez sauué la vie à mon fils: mais vous m'auz fait perdre mon pere. Il balance de cette façon toutes les autres choses; & où l'interest sera petit, il le dissimulera; où il sera grand il le quittera, s'il le peut faire en bonne conscience; c'est à dire si l'iniure ne toucho à autre qu'à luy. Somme toute, il ne sera point difficile en change: s'il y a perte, il la prendra sur luy. Il s'efforcera de rendre le bien pour le mal: & quoy que la passion luy persuade, il prendra ce party plustost que nul autre. C'est vn abus d'estre plus ioyeux en receuant vn bien-fait, qu'en le rendant. Comme le payer est plus agreable que l'emprunter, par la mesme raison nous deuous estre plus aises de rendre vne courtoisie, que de la receuoir. Les ingrats entre beaucoup de faulces opinions, ont encore cette-cy, que quand ils payent vn creancier, ils luy baillent tousiours quelque chose outre la somme principale; Et cependant ils seroient marris qu'un plaisir qu'ils ont receu portast profit à celuy qui le leur a fait.

Il y eschet aulli-bien de l'interest, comme en vne somme d'argent presté. Plus on est long-temps deuant que s'en reuancher, & plus il faut que la reuanche soit grande. C'est ingratitude que rendre vn bien-fait sans vsure. Tellement que quand nous faisons nos comptes de recepte & de mise, nous y deuous auoir esgard. On ne scauroit trop monstrez de ressentiment, quand on a receu quelque plaisir. Il n'est pas de cecy comme de la iustice, que communement on estime appartenir plus aux autres qu'à ce-luy qui la fait. C'est vn bien tout nostre. La meilleure part du bien-fait retourne vers luy-mesme: nous ne profitons iamais à per-sonne, que nous ne nous profitions. Je ne veux pas dire que celuy que nous au-rons assisté nous assistera, que celuy que nous auons deffendu nous deffendra, par- ce qu'un bon exemple retourne à celuy qui le donne comme les mauuais sont ordi-nairement à la confusion de leurs auteurs, & peu souuent on a compassion de la mise- re de ceux qui en faisant iniure ont monsté le chemin d'en faire: mais pource que toutes les Vertus ont leurs recompences en elles mesmes: car on ne les exerce pas pour y gagner; le salaire d'une bonne action, c'est l'auoir faite. Je reconnois vn bien-fair, non afin qu'un autre voyant que ie rends bien, soit plus liberal à me prester: mais pource que ie suis bien-aise de faire

vne chose tres-belle & tres-agreable. Je reconnois vn bien-fait, non pour ce qu'il m'importe de le reconnoistre, mais pour ce qu'il me plait, & qu'ainsi ne soit, s'il faut que pour m'acquitter ie fasse croire que ie suis vn ingrat, & que ie couure ma reuanche de l'apparence d'vne iniure, ie ne feray point de difficulté de passer au trauers de ma honte, pour aller où ie suis appellé par mon honneur. Nous ne scaurons à mon aduis mieux faire paroistre le zele que nous auons à la Vertu, que d'estre contents de perdre la reputation de gens de bien, pour en conseruer la conscience. C'est pourquoy comme ie vous ay dit, que la reconnoissance que nous faisons d'vn plaisir, est plus à nostre auantage, que de celuy qui le reçoit: car il ne luy arriue qu'vne chose ordinaire, de retirer ce qu'il a baillé. Et nous acquerons la gloire d'auoir fait vn acte, qui ne peut venir que d'vn esprit qui est en la perfection de sa fellicité. Car si le vice nous rend miserables, & la Vertu bien heureux, & que ce soit vertu de reconnoistre vn bien fait, il est certain que pour vne chose vulgaire que nous luy rendons, nous en remportons vne inestimable, qui est la conscience d'vn homme d'honneur, qui ne se trouue qu'en vn esprit bien-heureux, & vrayement diuin, comme l'affection contraire ne loge jamais que là où il y a vne extreme infortune. Tout homme qui est

ingrat, sera mal-heureux. L'ordresfois s'ay-  
 me mieux ne le faire point languir, il l'est  
 desia. Faisons d'oc ce que nous pourrôs pour  
 ne l'estre point, n'ô tât pour le bien d'autrui,  
 que pour le nostre. Ce qu'il y a de plus  
 leger en la malice, & de plus deslié, reiaillit  
 contre les autres. Le plus dangereux, & par  
 maniere de dire le plus espais nous demeu-  
 re, en danger de nous suffoquer, comme  
 Attralus le Stoïque disoit ordinairement.  
 La malice boit la plus grande partie de son  
 venin. Les serpens sont venimeux: mais  
 c'est pour ceux qu'ils touchent, & non pas  
 pour eux: le venin de la malice est au con-  
 traire, il ne desploye point bien sa force qui  
 contre ceux qui le portent. L'ingrat se ges-  
 ne & se consume de soy-mesme. S'il a re-  
 ceu du bien, pource qu'il faut qu'il le ren-  
 de, il le hait & le desestime, & tout au re-  
 bours fait les iniures beaucoup plus gran-  
 des qu'elles ne sont. Or quelle condition  
 sçauroit estre plus miserable que de ceux  
 qui perdent les biens-faits, & ne peuuent  
 garder que les iniures? La Sagesse fait au  
 contraire, elle se plaist d'embellir les plai-  
 sirs qu'elle a receus, se les recommande, &  
 prend plaisir à les auoir continuellement  
 deuant les yeux. Les vicieux n'ont contea-  
 tement qu'en ce seul instant qu'ils reçoient  
 le plaisir. Celuy du Sage est si long, qu'il  
 l'accompagne toute sa vie; car son contea-  
 tement n'est pas de recevoir, mais d'auoir.

receu. qui est vne chose dont la continuation est sans intervalle, & sans fin. S'il a receu quelque offence, il ne s'en esmeut point, & l'oublie; non par negligence, mais parce qu'il a volenté de l'oublier. Il ne préd point les choses au pis. Si quelque inconuenient luy arriue, il ne cherche point à qui s'en prendre. Quand les hommes font mal, il en accuse la Fortune, il ne calomnie ny ses parolles, ny les mines, Si quelque chose semble auoir de l'aigreur, il l'adoucit par vne bonne interpretation. Il pardonne l'offence receuë, en faueur du bien fait qui l'auoit precedée. Des deux obiers il donne le premier & le meilleur à sa memoire. Il ne hayt point apres-auoit ayiné: mais quand les iniures sont si grandes au dessus des plaisirs, que sans se perdre il ne peut plus dissimuler, son affection retourne au mesme estat qu'elle estoit, quand il n'auoit receu ny bien ny mal. Car si les iniures & les plaisirs ne sont point plus grands l'un que l'autre, il luy demeure tousiours de l'amitié. Comme au iugement d'un Criminel, quand les opinions se trouuent parties, celles qui sont les plus misericordieuses ont l'auantage, ainsi quand il trouue qu'on luy a fait autant de bien que de mal, il sçait bien que son obligation est quitte, mais il ne cesse pas de l'auoir au cœur, & ressembler à ceux qui ont fait banqueroute, & cependant ne laissent point de payer. Or il est  
 impossi

impossible, que nous ne soyons ingrats, tant que nous ferons cas de ces vanitez, qui font perdre le iugement à la plus part des hommes: Car quelquefois les choses sont tellement disposées, que nous ne pouuons reconnoistre vn plaisir, si nous ne quittons nostre pays, si nous n'exposons nostre vie, si nous ne perdons nos biens, voire mesmes si nous ne receuons quelque tache à nostre honneur, & ne faisons courre fortune à nostre reputation. La reuanche d'vn plaisir n'est pas tousiours si aysée, comme il semble. Le mal est, qu'il n'y a rien au monde que nous estimions plus qu'vn plaisir, quand nous le demandons, ny moins, quand nous l'auons receu. Voulez vous que ie vous die ce qui nous fait oublier vn plaisir: l'euie d'en receuoir vn autre. Nous ne pensons point à ce qu'on nous a baillé, mais à ce que nous desirons qu'on nous baille. Les richesses, les estats, les grandeurs, & toutes telles choses qui ne sont precieuses que par le cas que nous en faisons, nous font esgarter du chemin de la vertu. Nous ne scauons pas ce que les choses valent, parce qu'au lieu d'en prendre aduis de la Nature nous nous en rapportons au bruit commun. Il n'y a rien que la coustume qui nous les fasse trouuer belles. Car nous ne les estimõs pas pource qu'elles sont desirables, mais parce qu'on les estime nous les desirons; & apres que l'erreur des particuliers

a esté cause de l'aveuglement general, à cette heure l'aveuglement general est cause de l'erreur des particuliers. Mais comme en cela nous suiuôs l'opinion commune, nous deuriens aussi nous y ranger en ce qui est de n'estre point ingrats. C'est vne maxime tenuë pour indubitable par tous les peuples de la terre, & confessée par ceux mesmes qui sont les plus barbares. Que c'est chose honneste de rendre vn plaisir quand nous l'auôs receu. Il n'y a ny bõ ny mauuais qui la contredise. Il s'en trouue qui louent les voluptez, & d'autres qui les blasment, qui estiment la douleur le plus grand mal qu'un homme scauroit souffrir, d'autres qui ne tiennent pas seulement que ce soit mal; qui ne reconnoissent point de plus grand bien que les richesses; Et d'autres qui disent, que d'elles procede la ruine du genre humain, & qu'il n'est point d'homme plus riche que celuy à qui la Fortune ne trouue rien qui merite de luy estre donné. Les iugements des hommes, qui en tant d'autres choses sont contraites l'un à l'autre, se conforment en ceste cy, qu'il faut reconnoistre ceux de qui nous auons receu du plaisir. Toute nostre discordance est d'accord en ceste opinion, & au partir de là, si quelqu'un nous a bien obligez, c'est celuy que nous faisons moins de cas d'offencer; & ne sommes iamais plus ingrats, que quand le plaisir qu'on nous a fait passe

les moyens que nous auons de nous en reuencher. Car parce que nous auons honte de ne rendre point ; ne pouuans estre quittes d'autre façon , nous le voudrions bien estre par la mort de ceux à qui nous sommes obligez. Mon amy , si ie vous ay donné quelque chose, gardez-le: ie ne vous le demande pas : ie ne vous presse pas de me le rendre. Si ie vous ay fait du bien, ne me procurez point de mal. Il n'y a point d'inimitié plus dangereuse., que d'un qui est honteux de n'auoir pas fait ce qu'il deuoit à l'endroit de celuy qui l'auoit obligé.

---

## EPISTRE LXXXII.

### ARGUMENT

1. *Il blasme l'Oisiveté.*
2. *L'apprehension des iniures de la Fortune & de la mort nous suit par tout, & ne peut estre guerie que par l'estude de la Philosophie.*
3. *Les choses de soy indifferentes, sont rendues bonnes, ou mauuaises par l'application de la Vertu, ou du Vice.*

4. *Pourquoy nous craignons la mort,  
& le moyen de ne la point crain-  
dre.*

I. **I**E commence à n'estre plus en peine de vous. Voulez-vous sçavoir qui m'en a respondu? vn pleige qui ne trompe jamais personne. Vostre esprit que ie reconnois amateur de la vertu. La meilleure partie qui soit en vous, est hors de danger. La Fortune vous peut faire quelque iniure: mais le principal est que vous ne vous en pouuez plus faire. Continüez seulement, & vous reglez tellement en la vie que vous auez entrepris de suiure, qu'il y ait du repos, mais non de mollesse. Pour moy i'aymerois mieux estre mal que mollement. Quand ie dy mal, ie l'entends comme le peuple parle, c'est à dire, auoir de la peine & sentir des incommoditez. Nous oyons ordinairement dire de quelqu'un à qui on porte enuie, il vit mollement. I'aymerois autant qu'on me dit, il ne vaut rien. L'esprit ne peut troupir en l'oisiuete, qu'il n'en tire quelque faineantise, & ne perde peu à peu de sa vigueur. Il vaudroit mieux qu'il deuint du tout insensible. Et puis ces delicats apprehendent de mourir, comme si la vie qu'ils font estoit quelque autre chose qu'une mort. Il y a bien difference de se reposer, ou d'estre au cercueil. Vous direz peut-

estre : que de quelque façon qu'on se repose, il en est toujours mieux que d'estre impliqué dans le tumulte des affaires, & bricolé de leur flux & reflux perpétuel. Ny l'un ny l'autre ne valent rien. Un corps est aussi mort dans un lit parmi des roses, qu'à la voirie entre des catasses. C'est proprement s'enterrer tout vif, que se retirer du monde, & n'estudier point.

II. Quand nous traufferions tout ce qui'il y a de mer à l'entour de la terre, où penserions-nous aller, & que nous ne fussions accompagnés des mesmes sollicitudes qui nous travaillent en nostre maison ? En quelle cauerne si profonde nous scaurions-nous mettre où nous n'eussions les mesmes apprehensions de la mort que nous auons ? Quelle retraite si forte & si temperée scaurions-nous choisir, où nous ne fussions aux mesmes alarmes de la douleur ? Mettons nous où nous voudrons ; nous serons toujours hommes & par consequent la foiblesse humaine sera toujours avecque nous. Nous auons vne infinité de choses à l'entour de nous qui nous regardent, & ne font qu'attendre l'occasion d'entreprendre sur nous. Si les vnes faillent les autres executent. Nous en auons d'autres au dedans, qui en la solitude mesmes nous font bouillir le sang, & nous empeschent le repos. Nous ne scaurions nous mettre mieux à couuert

qu'entre les bras de la Philosophie. C'est vn rempart inexpugnable, d'où toute la batterie que sçauoit faire la Fortune ne feroit pas tomber vne pierre. Vne ame qui se resout à quitter la campagne, & ne se soucie que de se garder en ce chasteau: peut deffier l'escalade, la frappe, la mine, la surprise & les assauts. La hauteur en est si grande, & les approches si difficiles, que tout ce qu'on y tire n'arrive pas au pied du mur. On s'abuse de penser que la Fortune ait les mains longues: elle les a courtes, & si courtes qu'elles ne frappent que ceux qui se treuvent auprès d'elle. Pour nous en garantir, il suffit de nous en reculer. Pour nous en reculer, il ne faut autre chose que connoistre nous & nostre nature; Sçauoir d'où l'esprit est venu, où il doit aller, qui est son bien ou son mal, ce qu'il doit chercher & fuir, quelle est cette raison qui luy enseignera la distinction des choses evitables ou desirables, qui domestiquera la rage de ses convoitises, & donnera la tyrannie de ses apprehensions. Il y en a qui se sont vantez de pouvoit faire tout cela sans l'ayde de la Philosophie: mais enfin quand il leur est venu quelque effort sur les bras, il a fallu qu'ils ayent auoué leur presumption. Quand le bourreau leur est venu demander les mains pour les lier: quand la mort s'est approchée d'eux; toutes les rodomontades se sont esvanouïes. On leur pouvoit dire;

Et bien, il vous estoit bien aisé de faire les braves, tant que l'ennemy ne paroïssoit point. Voicy cette douleur, que vous disiez estre si peu de chose, voicy cette mort contre qui vous parliez si haut, les cordes sont prestes: l'espée est hors du fourreau.

*C'est à ce coup Troyen, qu'il faut avoir bon cœur.*

Le moyen de l'avoir bon c'est, de le fortifier par vne meditation assidue, sans s'attacher apres des paroles: l'assurance ne s'acquiert point par subtiliser. C'est pourquoy, Lucilius, ie m'estonne, & me ry tous ensemble de diatribes des Grecs, quoy que ie ne m'en sois pas encore du tout dépestré. Voicy l'argument de Zenoa le Stoique. Nulle chose mauvaise n'est glorieuse: La mort est glorieuse, la mort n'est donc point mauvaise, Vous avez triomphé: ie n'ay plus de peur. Apres vos belles raisons, ie fais prest de bailler ma teste à couper. Mais ne voulez vous pas dire quelque chose de plus grave, sans vous rire avec va qui s'en va mourir: Je mente si ie scaurois vous dire qui a le moins du iugement: ou luy qui par ce plaisant argument pense faire qu'il n'aura plus de peur de la mort, ou celuy qui s'est mis en peine de le rechercher, comme si scauoit esté quelque chose de bien important.

## 500 LES EPISTRES

III. En voicy la responce , qu'il tire de ce que nous mettons la mort au rang des choses indifferentes. Nulle chose indifferente n'est glorieuse : la mort est glorieuse, la mort n'est donc point indifferente. Voulez-vous voir la surprise; la mort n'est point glorieuse ; mais c'est chose glorieuse que mourir valeureusement. Et quand il dit , Que nulle chose indifferente n'est glorieuse, ie l'accorde : mais c'est en y adioustant, qu'il n'y a point moyen d'auoir de la gloire que par les choses indifferentes. Or les choses indifferentes sont les choses qui ne sont ny bonnes ny mauuaises , comme la Maladie, la douleur , la Pauvreté , le Bannissement , & la Mort. Il n'y a rien en tout cela qui de soy-mesme ait de la gloire , neantmoins nous n'auons point d'autre sujet d'en acquerir que ceux là : Car on ne louë point la Pauvreté, mais celuy qui pour estre pauvre ne se raualle , & ne se flechit point. On ne louë point le Bannissement ; mais celuy qui ne s'afflige point pour estre banni. On ne louë point la Douleur ; mais celuy que la douleur n'a sceu faire crier ny parler. On ne louë point la mort : mais celuy de qui l'esprit est plustost sorti que troublé. Toutes ces choses là , qui de soy ne sont ny honnestes ny glorieuses , sont honnestes & glorieuses, aussi-tost qu'il plaist à la Vertu d'y mettre la main : elles sont neutres , & n'ont

point de qualité que celle que le Vice ou la Vertu leur donne. La mort, qui fut glorieuse & belle en Caton, fut honteuse & laide en Brutus. Je parle de ce Brutus, qui sur le point qu'on luy alloit couper la gorge, s'estant tiré à l'écart, comme pour aller à ses affaires combien qu'il n'eust autre enuie que de differer sa mort de quelque moment; comme on l'eut fait venir, & qu'on luy eut dit qu'il tendit le *col*  
*Aussi bien, dit-il, me fust-il permis de vivre, comme ie le tendray.* Peu s'en fallut qu'il n'y adioustât, *Quand bien ce seroit sous Antoine.* O que cét - homme - là meritoit bien qu'on luy donnast la vie! Or comme i'auois commencé de vous dire; pour monstrier que la mort n'est de soy chose ny bonne ny mauuaise, voyez combien il y a d'honneur en celle de Caton, & d'infamie en celle de Brutus. Tout ce qui n'est point beau s'embellit par le moyen de la Vertu. Nous disons qu'une chambre est claire; & cependant on n'y voit point quand il est nuit: ceste diuersité vient de la vicissitude du iour & de la nuit. Ainsi toutes ces choses indifferences, comme les richesses, l'embon point, la beauté, les honneurs, & les Sceptres mesmes, & de l'autre costé, la mort, l'exil, l'indispositiõ, les douleurs, & toutes les autres choses que nous craignons, ou plus, ou moins, ne se peuuent dire ny bonnes ny mauuaises, que par l'application

du Vice, ou de la vertu. Vne barre de fer, qui n'est de soy ny froide ny chaude, dans vn fourneau s'eschauffe; & replongée dans l'eau, se refroidit. La mort est honneste, par l'entremise de ce qui est honneste, c'est à dire de la Vertu, & d'une ame qui daigne tout ce que la Fortune luy peut donner. Mais encore ces choses que vous appelez indifferentes, ne sont pas du tout semblables: car il n'est pas indifferent de mourir ou bien ou mal, comme il est indifferent que vos cheueux soient ou bien ou mal coupez. Quoy que la mort ne soit pas mauuaise, si est-ce qu'elle en a l'apparence.

IV. Nous auons tous vn amour de nous mesmes, & vne volonté de nous conseruer grauée en l'ame, qui nous fait fremir aussitost: l'amour & la conseruation de la vie est vne affection que la Nature nous a si profondement grauée en l'ame, qu'il est impossible d'en imaginer la dissoluriō, & ne trembler point. Nous ne pouuons, sans nous fâcher, estre priuez de tant de commoditez que nous auons. Nous connoissons les lieux où nous sommes, & ne sçauons comme sont faits ceux où nous deuous aller. Ceste ignorance nous y figure des choses espouuantables: Et puis les tenebres où nous croyons que la mort nous doit mener, nous sont effroyables naturellement. Tellement qu'encore que la mort soit indifferente, elle

n'est pas pourran<sup>t</sup> au nombre des choses, qu'il est si facile de mespriser. Il faut vne longue accoustumance, pour asseurer l'esprit & faire qu'il ne bondisse point, quand il en approchera. Il n'est rien plus aisé que de dire qu'il faut mespriser la mort, ny rien plus mal-aisé que de le faire. C'est vne hardiesse qui n'est pas bien commune à toutes gents: les impressions que nous en auons de longue main ont trop pris de pied. Tous les beaux esprits ont presque fait à l'envy l'un de l'autre, à qui nous la dépeindra plus hideuse, & qui en fera plus de peur. Ils nous ont dit que l'Enfer est vne prison, où la nuit est perpetuelle, & de qui le portier,

*Sur des os mi-mangez, &c.*

Mais quand on nous auroit fait toucher au doigt que tout cela ne sont que contes faits à plaisir, & que les morts n'ont rien à craindre qui leur fasse mal, nous n'en sommes pas pour cela plus en repos. Nous auons autant de peur de n'estre point, que d'estre en Enfer. Tellement qu'ayant tant de choses à combattre, ne faut-il pas auoier que c'est l'acte le plus genereux & le plus braue que l'esprit de l'homme puisse faire que de se resoudre à partir du monde, sans y auoir regret; or il n'y a point de moyen de luy mettre ceste persuasion en la teste, qu'en luy faisant voir que la mort est indifferente

& susceptible d'une qualité bonne ou mauuaife, selon qu'il sera capable d'en vser, ou bien, ou mal. Il est impossible de croire qu'une chose soit mauuaife, & de s'en approcher de bon cœur. On n'y va iamais qu'un pas apres l'autre. Or quelque belle que soit une action, il faut, pour estre glorieuse, qu'elle soit volontaire. La Vertu ne fait iamais une chose, parce qu'elle est tenuë de la faire, & si ce n'est pas tout, il faut que l'esprit tout entier y soit present, & qu'il s'y bande, sans y contredire en quelque facon que ce soit. Mais quand nous nous resoluons à souffrir un mal, ou pour en craindre un pire, ou pour iouyr de quelque bien, qui nous semble digne que pour y paruenir on passe par ceste incommodité, cela ne se fait point, que nostre ingement ne se diuise. Nous sommes poussez d'une-part, & retirez de l'autre: le Desir nous propose le contentement & l'Honneur: la Peur nous montre les soupçons, & la difficulté: de maniere que nous ne scauons à quel party nous ranger. Où ceste confusion est, il ne faut plus parler de Gloire. La Vertu va tout d'un bransle, & tout d'un accord à l'effet de ses resolutions, & ce qu'elle fait ne luy donne iamais d'alarme.

*No cede point aux maux, mais te bande  
à l'encontre.*

Nous ne nous y banderons iamais, tant que nous penserons qu'il y ait du mal. Il faut que ceste persuasion nous sorte de l'esprit, autrement nous n'y iions point, comme il y faut aller. Nous ne ferons que toucher du bout du doigt ce qu'il faut empoigner à pleine main. Les Stoyques trouuent l'argument de Zenon veritable, & n'approuuent pas la responce qu'on y fait : c'est aux Dialecticiens d'en iuger. Pour moy ie n'ayme point toutes ces demandes artificieuses, qui font confesser vne chose qu'on ne croit pas : & serois d'auis que ces subtilitez demeurassent en la poussiere de l'escole. La Verité veut des paroles plus simples, & pour la mort il en faut de plus fortes. Si ie voulois m'amuser à l'esclaircissement de toutes leurs ambiguites, ce seroit plustost pour persuader que pour tromper. S'il est question de parler à vne armée en bataille, qui s'en va par le peril de sa vie rachepter le repos de sa patrie, & le salut de ses enfans : quel langage luy tiendrez vous? Le veux que ce soient les Fabiens, qui sur leur famille seule attirent tout le peril d'une guerre generale; où les trois cens Lacedemoniens, qui furent mis à garder le pas des Termophyles, sans esperance ny de vaincre, ny de fuyr. Il faut que le lieu où ils sont, soit leur sepulchre. Que leur alleguez vous pour les resoudre d'empescher de

leurs corps la cheute de leurs Républiques, & perdre plustost leurs vies que leurs places? Vous leur direz, Qu'une chose mauuaise n'est point glorieuse. Que la mort est glorieuse, & que par consequent la mort n'est point mauuaise. O la belle harangue & bien persuasive! Qui est le poltron, que de si belles raisons ne fissent jeter la teste baissée dans les ennemis, & mourir l'espée à la main? Mais que ie trouue bien le langage de Leonidas d'une autre grace! Dissons, Compagnons, comme gens qui souperont en l'autre monde. Ils ne mascherent point moins ce qu'ils auoient en la bouche: Les morceaux ne leur demurerent point au gosier, ny ne leur tomberent point des mains. Ils dînerent courageusement, & souperent de mesme. Et ce Capitaine Romain, qui enuoyoit ses soldats saisir vn passage au trauers de l'armée des ennemis, que leur dist-il? Il est necessaire d'aller-là, Compagnons; mais il n'est pas necessaire d'en reuenir. Vous voyez comme les commandemens de la vertu sont simples & imperieux. Mais montrez-moy vn homme à qui toutes ces subtilitez ayent iamais fait faire vn pas vers le peril? Elles rompent le cœur tout au contraire, & le reserrent aux occasions importantes, où, plus qu'en autre part, il auroit besoin de s'elargir. Il n'est pas question d'oster la peur à trois cents soldats: Il

faut afferer tout ce qu'il y a d'hommes au monde. Comme leur ferez-vous croire, qu'il n'y a point de mal en la mort? Comme leur osterez-vous des opinions qui depuis tant de siècles leur sont venuës de pere en fils? & qu'avecque le lait ils ont succées aux tetins de leurs nourrices? Quel remede leur baillerez-vous; de quelles raisons fortifierés-vous la foiblesse humaine? Comme leur inspirerez-vous vne ardeur, qui les emporte si furieusement aux perils, qu'il ne se trouue rien d'assez fort pour les arrester? De quelles inuentions, & de quelle bien-disance combattrez-vous tous les peuples de la terre qui d'un consentement vniuersel croyent le contraire de ce que vous leur voulez persuader? Vous m'allez chercher des surprises, & d'une interrogation à l'autre, me pensez tout doucement faire entrer dans le filet. Les monstres ne se tuent point avecque des cheneuortes. Ce grand serpent que les Romains trouuerent en Afrique, & qui leur fist plus peur que l'armée des ennemis, ne pût iamais estre blessé, ny de fleches ny de foudes; Et pource que cette grande masse, qui la peau n'estoit pas moins solide, que le corps en estoit vaste, rennoyot tout ce qu'on luy iettoit, il fallut auoir des meules de moulin pour l'assommer; Et vous pensez avec vne parole faire peur à la mort: Vous attaquez un

lion avec vne aleine. Ce que vous dites à pointe : Les espics de bled en ont aussi ; mais toutes pointes ne percent pas, il en est de si deliées, qu'il est impossible de s'en seruir.

---

## ÉPISTRE LXXXIII.

### ARGUMENT.

1. *Il ne faut rien faire en secret, qu'on ne voulust faire à la veüe de tout le monde.*
2. *Penser aux actions passées.*
3. *Qu'on ne peut fier vn secrets aux yurongnes.*
4. *Contre l'yuresse.*

I. **V**OUS voulez sçavoir ce que ie fais tous les iours, & desirez que ie vous rende conte comme ie les passe depuis le matin iusques au soir. Vous avez bonne opinion de moy, qui pensez que ie ne fay rien que ie ne vueille bien que vous sçachiez. Et certainement il seroit bon de viure, comme si nous auoins tousiours vn tesmoin aupres de nous ; Et pour nous obliger mesmes à ne rien penser qui ne fust bien

honneste, nous imaginer que nous auons vn verre dans l'estomach, & que les yeux peuvent penetrer iusques à ce que nous pensons de plus secret. Et de fait, n'en est-il pas qui y penetrent? Que nous sert de nous cacher des hommes, puis qu'il n'est rien qui ne soit descouuert à Dieu? Il se voit au fonds de nos ames, & quelquefois, se trouue present à nos cogitations: ie dy quelquefois, parce qu'il n'y est pas tousiours. Ie feray donc ce que vous me commandez: ie vous escriray fort volontiers toutes mes actions, & l'ordre dont i'y procede. Ie veux pour cét effet y prendre garde à l'aduenir; & ce qui est le principal, ie feray tous les soirs reueué comme i'auray passé le iour.

II. Ce qui nous gaste, c'est que nous ne regardons iamais derriere nous: il ne nous chaut du passé: nous pensons à ce que nous deuous faire; & bien souuent encore le faisons-nous sans y penser. Mais quand nous auons fait quelque chose, elle est aussitost hors de nostre memoire que de nos mains. Et toutefois les deliberations de l'aduenir ne se peuvent resoudre, sans la consideration du passé. Ie n'ay point esté rompu, de tout aujourd'huy. I'ay tousiours esté, ou sur le liét, ou sur le liure. Ie me suis exercé le corps, mais fort peu: car i'ay cette obligation à ma vieillesse que i'en suis quitte à bon marché. Les robustes mesmes finissent quand ils sont las, & ie suis aussi-

toit que ie me suis remué, Demandez vous qui sont les compagnons de mes exercices ; il ne m'en faut point d'autre qu'Ea-  
 rinus ? Vous sçavez que son humeur est fort douce & fort amiable ; mais il se va changer , ie suis apres d'en trouuer quelqu'un qui ne soit pas si fort. Il dit que nous auons luy & moy vne mesme Crise ; parte que les dents luy tombent : & à moy aussi. Il va desia bien viste pour moy ; & deuant qu'il soit bien peu de iours , ie me doute que ie ne le pourray plus atteindre. Vous voyez ce que sert vne chose continuée. Quand de deux hommes l'un vient , & l'autre va, ils se trouuent en peu de temps bien estoignez. Il monte , & ie descends. Vous sçavez que l'un est bien plaisir fait que l'autre. Toutesfois ie me suis mécompté en l'âge où ie suis, on tombe plustost qu'on ne descend. Si vous voulez sçauoir comme nous sommes demeurés aujourd'huy de nostre combat, il nous est arriué vne chose qui n'est pas bien ordinaire entre des coureurs: nous auons esté iustement au but l'un quand & l'autre, apres m'estre ainsi lassé: car ie puis mieux dire lassé qu'exercé, ie me suis mis dans de l'eau froide, i'appelle ainsi de l'eau qui n'est qu'un peu chaude. Il a esté vn temps que ie faisois professiõ d'estre grand baigneur, & que tous les ans le premier iour de Ianuier, comme pour la ceremonie du iour, ie lisois , escri-

nois, & disois quelque chose de particulier, ie ne faillois point aussi de ietter dans le canal de l'eau pueelle. Depuis, ie la trouuay trop froide, & me contentay de l'eau du Tybre, & en fin ie suis reduit à celle de la Enue. Entore pour gaillard que ie sois, ie la fais tioidir au Soleil, si bien que pour peu que i'y adioustaße, ie penserois estre dans des estuues. Au partit de là, ie mange du pain sec, & de cette façon il ne me faut ny table pour dîner, ny eau pour lauer les mains. Quand i'ay dîné ie dors fort peu. Vous sçatez comme i'en use: mon dormir n'est ny long, ny bien sermé. Il me suffit que ie fay très peu de veiller, & le sçay bien quelquesfois que i'ay dormy, & quelquesfois ie m'en doute. Là dessus le bruit de Cirque me vient aux oreilles, & lors n'y a plus d'ordre de dormir: il faut que ie me réueille. Mais tant s'en faut que cela me diuertisse, qu'il ne me trouble pas seulement. Je suis fort patient à telles tempêtes. Ces confusions de voix ne me sont non plus que le murmure des vagues: ou que le sifflement d'une forest, quand le vent donne au haut des arbres, ou que quelque autre bruit semblable de choses qui n'ont point d'entendement. Je vous veux à cette heure dire à quoy ie me suis appliqué, i'ay continué de resuer sur un ébaïssement où ie me mis hier. Qu'ont voulu dire tant de grands esprits, qui ea des

choses d'importance, sont employé des raisons si legeres & si perplexes, qu'encore qu'elles soient veritables, elles ont apparence de mensonges?

III. Zenon ce grand personnage, qui le premier a fondé cette Secte, braue & religieuse plus que nulle autre; pour nous dégouster de l'yurognerie, allegue qu'un homme de bien ne s'enyure point, & le le prouue de cette façon. Personne commet son secret à vn homme yure, or on commet son secret à vn homme de bien, vn homme de bien ne sera donc iamais yure. Voyez comme avec vne responce toute telle que son argument il y a moyen de se mocquer de luy, car d'une infinité qu'on luy pourroit faire, vne suffira. Personne ne dit son secret à vn qui dort: on dit son secret à vn homme de bien; vn homme de bien ne doit donc point dormir. Possidonius fait bien ce qu'il peut pour le deffendre: mais il n'en trouue qu'un moyen qui me semble bien foible. Il dit que ce mot *d'yure*, a deux significations. L'une, quand vn homme a tant pris du vin, qu'il en a perdu le iugement: l'autre quand il est coustumier de s'enyurer, & qu'il a cette imperfection: que Zenon ne l'entend pas de celuy qui est yure, mais de celuy qui l'est ordinairement, & que c'est à cét yure qu'on se gardera bien de dire des choses secret-

tes, que le vin luy peut faire publier ce qui est faux. Car il est assez clair qu'il parle de celuy qui est yure, & non de celuy qui le sera. Vous m'auoüerez que d'un yure à un yurongne il y a bien de la difference. Tel est yure à c'est-heure, qui peut-estre ne l'aura iamais esté, & qui peut-estre ne le sera iamais. D'ailleurs, un yurongne n'est pas en vne yuresse perpetuelle; Et quand il dit yure, ie le prends comme il se prend ordinairement, & sur tout venant de la bouche d'un homme qui fait profession d'une diligence exacte, & de ne rien dire qu'il n'ait rigoureusement examiné, joint que si Zenon l'a pris d'autre façon, il demeure toujours coupable de s'estre voulu seruir d'une parole equiuoque pour piper le monde; ce qui ne se doit pas faire, quand il est question de rechercher la verité. Mais ie veux que telle ait esté son intention, la consequence qu'il en tire est fausse, qu'il ne faille rien dire de secret à un homme qui est coustumier de s'enyurer. Representez vous à combien de soldats, qui sont geus qui ne se tiennent pas tousiours dans les bornes de la sobriété, & le General de l'a.mée, & le Maître de Camp, & le Capitaine, ont commis de choses, qui n'auoient pas besoin d'estre publiées. Quand il fut question d'entreprendre sur la vie de C. Cesar, ie parle de celuy qui s'empara de l'Etat, quand il

eust deffait Pompée, Tyllius Cimber en ouyt parler aussi bien que C. Cassius. Cassius ne bût iamais que de l'eau. Cimber au cōtraire, avec ce qu'il prenoit du vin démesurément, son babil estoit insupportable quand il auoit beu, Surquoy luy-mesme il fit ceste rencontre. Comme supporterøis-ie d'un homme, qui ne puis pas supporter ce vin? Que chacun à ceste heure se ressouuienne de ceux à qui il ne fieroit pas si tost la clef de leur caue, comme celle de leur secret; Si est ce que i'en diray vn que je me viens de ramenteuoir, afin que la memoire s'en conserue: car il est bon d'estre fourni d'exemples illustres, pour toutes les actiõs de nostre vie, afin de ne les aller pas toujours mandier aux siecles passez. L. Piso depuis qu'une fois, pour bien boire, il fut fait Gouverneur de la ville, il s'y affrianda tellement, qu'il y passoit ordinairement la plus grãde partie de la nuit, & presque tousiours dormoit iusques à midy. C'estoit son poinct du iour. Cependant il se comporta fort bien en son gouuernement. Auguste mesme l'enuoyant pour commander en la Thrace rebellée, luy donna des commissions secretttes, desquelles il s'aquitta si dignement, qu'il la reconquit. Tibere s'en allant en la Campanie, & laissant les affaires de Rome pleines de soupçon, & en vn estat qui ne luy plaisoit point; pource, à mon aduis, que l'yurognerie de Piso luy

auoit bien réussi, laissa le gouuernement de la ville à Cossus, homme graue, & moderé, mais qui se laissoit tellement emporter au vin, qu'une fois, qu'au partir d'un festin il estoit allé au Senat, il le fallut remporter tout endormi, parce qu'il n'y eut iamais ordre de l'esveiller. Cependant Tibere luy escriuoit souuent de sa main des choses qu'il ne vouloit pas mesme commettre à ses secretaires. Comme de fait il ne se trouue point qu'aucun secret d'affaire, ny publique ny priuée, luy soit iamais eschapé. Laissons les donc crier tant qu'ils voudront, qu'un esprit à qui le vin commande n'est pas maistre de soy. Que le vin fait les mesmes tumultes au cerueau, qu'il fait en la nouveauté dans les tonneaux. Que son abondance fait sortir les secrets du cœur, comme les viandes de l'estomach; le veux que tout cela soit veritable: mais il est veritable aussi qu'ayant à deliberer des choses de consequence, si nous auons des amis, qui aiment à boire, nous ne laissons pas de leur en demander leurs aduis. Ainsi donc la raison alleguée pour la deffence de Zenon que on ne commet iamais un secret à gens qui sont coustumiers de s'enyurer, est aussi peu vraye que son argument. Ce seroit bien plustost fait de blâmer ouuertement l'yrognerie, & représenter les inconuenients qui l'accompagnent. Les appas n'en sont point si grands, qu'il faille estre parfaictement

sage pour s'en garentir. Vn qui n'aura que vne passable discretion, se gardera bien d'y tomber, & si quelquefois pour vn suiet qui se presente, il se laisse emporter à la bonne chere, ce sera sans passer iusques à l'yuresse.

IV. Or si la quantité du vin peut troubler le Sage, & luy faire faire des traits d'un homme yure, c'est vne question qu'il nous faudra vider. Cependant si vous voulez prouuer que l'yuresse est indigne d'un homme d'honneur, pourquoy vous amusez vous à faire le Dialecticien? Que ne dittes-vous plustost, que c'est vne vilenie d'en prendre tant, qu'il en faille rendre, & ne sçauoir pas la mesure de son estomach? Que ceux qui sont yures font vne infinité de choses dont la memoire les fait rougir, apres qu'ils ont vuidé leur vin? Que l'yuresse n'est autre chose qu'une fureur volontaire? Et de fait qu'un homme yure soit quelques iours sans desenyurer, quelque opinion en aurez vous sinon qu'il a perdu l'entendement? Vous direz que c'est vne fureur. Mettez en auant l'exemple d'Alexandre de Macedoine, qui entre les verres tua Clytus, le plus fidelle & le plus affectionné seruiteur qu'il eust; & puis se vouiut tuer luy-mesme, quand le desenyurement luy eut fait connoistre le vilain acte qu'il auoit commis. Si nous auons quelque imperfection, l'yuresse la met en sa montre, & nous fait

faire perdre la honte, qui est le principal  
 obstacle de nos mauvaises intentions. Car  
 il est certain que ce n'est point tant la vo-  
 lonté du bien, que la honte du mal, qui  
 nous diuertit de ce qui nous est deffendu.  
 Il n'y a rien de sale au dedans, que le vin  
 ne fasse venir dehors, il ne fait pas les  
 vices, mais les produit. Quand vn hom-  
 me est yare, s'il ayme les femmes, il n'a  
 pas la patience d'attendre qu'il soit au li-  
 ct pour se contenter: mais à quelque heure,  
 & en quelque part que la concupiscence le  
 sollicite, il luy donne congé de faire ce  
 qu'il luy plaist. S'il a mesme quelque im-  
 pudicité plus orde & plus brutale, il ne  
 craint point de la publier. S'il est querel-  
 leur, sa langue & ses mains perdent la  
 discretion. L'insolence deuiet plus super-  
 be, la cruauté plus violente, & l'enuie  
 plus malicieuse. Enfin il n'y a point de  
 vice qui veuille garder la chambre; tout  
 sort à la campagne. Adioustez à cela, que  
 nous ne scauons où nous sommes: la lan-  
 gue nous begaye, la veüe nous trompe, les  
 pieds nous chancelent, & nous semble que  
 quelque tourbillon nous fasse tourner la  
 maison sur la teste. Puis comme le vin se  
 prend à bouillir, nous auons des coliques  
 qui nous déchirent les entrailles; & tou-  
 tes ces incommoditez encotes ne sont que  
 passables: Mais que pensez-vous que ce soit  
 quand apres que le vin est corrompu par le

## 518 LES EPISTRES

dormir, en la place de l'yuresse il nous demeure vne crudité. Representez-vous les inconueniens qu'a produit l'yurongnerie publique, combien de braues & belliqueuses Nations elle a liurées en la main de leurs ennemis: en combien de murailles, obstinément deffenduës par plusieurs armées elle a fait ouerture: combien d'ames impatientes d'obeyssance elle a reduites à la seruitude; Et combien elle a domté d'hommes, que les armes bien à peine auoient osé menacer. Tant de chemins, tant de batailles, tant d'hyuers, tant de difficultez de lieux, & de saisons; tant de fleues descendants de regions inconnües, & tant de mers, laisserent reuenir ce mesme Alexandre de qui ie viens de parler, sain & sauf en sa maison: Et le seul excez de boire fut assez fort pour l'enuoyer au tombeau.

Quelle gloire est-ce à vn homme de tenir beaucoup? Quand la palme de bien boire vous sera demeurée: quand tous vos compagnons reduits à dormir sous la table, ou à rendre leurs gorges en quelque coin, refuseroient de vous y faire raison, quand de toute la compagnie d'vn festin il ne demeurera que vous qui seul ne soit par terre, quand vous aurez emporté ceste magnifique loüange, que vous tiendrez plus de vin que pas vn des autres; ne faut-il pas que vous confessiez que vous ne tenez pas encors tant qu'un tonneau? D'où pensez-

vous que soit venuë la ruyne de M. Anthoine, grand personnage, au reste, vn bel Esprit, que de l'yrognerie & de l'amour de Cleopatre, qui n'auoit pas moins de force que le vin? Car fut-ce autre chose que l'yrognerie, qui changea ses mœurs aux dissolutions estrangeres: qui luy fit prendre les armes contre la partie: qui fortifia ses ennemis à son preiudice, & rendit sa cruauté si desmesurée, qu'au milieu de son repas où il estoit serui d'vne magnificēce Royale, il se faisoit apporter les testes & les mains des principaux de Rome, pour les reconnoistre, comme s'il eust voulu boire du sang, apres estre enyuré de vin? Son yrognerie seul estoit insupportable. Vous pouuez iuger comme le deuoit estre ce qu'il faisoit, quand le vin l'auoit surmonté. Vous ne voyez gueres de gens aymer a boire, qui ne soient aussi cruels: Les esprits les plus nets se brouillent de boire trop, & gastent leur bonne dispoſion. Il leur en prend comme aux yeux, que les longues maladies, pour les auoir tenus long - temps à l'ombre, ont tellement debilitéz, qu'ils ne peuuent supporter de voir luire le Soleil: Car estans ordinairement hors de soy par moyen de l'yuresse, ils s'accoustument à des vices qu'ils ne peuuent quitter quand ils sont desenyurez. Dites nous donc les bonnes raisons, pourquoy le Sage ne se doit point enyurer: mais baillez-nous d'autres choses que des

paroles. Faites nous - voir les inconueniens qui en arriuent, prouuez que ces choses que nous appellons voluptez, ne sont que supplices, quand on ne leur donne point le reglement & la mesure qui leur appartient. Car si vous me voulez persuader que le Sage se pourra gorgier de vin tout à son aise, sans le troubler, ny rien faire des desordres que font ordinairement ceux qui sont yures; i'aymerois autant vous ouyr dire, qu'il pourroit prendre de la poison sans mourir, du ius de pavor, sans dormir, & de l'ellebore, sans reietter tout ce qu'il auroit dans le corps. Si les pieds luy chancelent, si la langue luy begaye, quel besoin est-il de soustenir qu'il soit yure en partie, & en partie ne le soit point?

---

## EPISTRE LXXXIV.

### ARGUMENT.

1. *Comme il faut profiter de la lecture.*
2. *Sur la Cour, & les biens de Fortune.*

**L**E me fais ordinairement promener en vne chaire; & par ceste agitation ie prens

plaisir d'exciter aucunement ma paresse; le trouue que ma santé en est meilleure, & que mes études n'en empirent point. Pour ce qui est du profit de ma santé, vous le voyez. L'affection des lettres m'a réduit à me négliger, & me laisser appesantir, tellement que pour m'exercer i'ay besoin du ministère d'autrui. Quand à mes études, ie vous diray comme elles n'en sont point incommodées. Je ne laisse point de lire: or i'estime que ie n'ay rien de plus nécessaire que la lecture. Premièrement, pour ne me confier trop de ma suffisance. Secondement, pour apres auoir veu les inuentions des autres, en faire mon iugement, & inuenter aussi quelque chose de mon costé: cela doane de la nourriture à l'esprit, & non sans étude, le rafraichir de ceste lassitude que l'estude luy peut apporter. Nous nous gastions, si nous voulions ou toujours escrire, ou toujours lire. L'un nous importuneroit, & nous épuiferoit de matiere: l'autre nous affoibleroit l'esprit, & se dissoudroit. La meilleure est de les eschanger par vicissitudes, remporter l'un par l'autre, en sorte que l'escriure fasse un corps de ceste diuersité que la lecture aura recueillie. Ils disent que nous deuous faire comme les mouches à miel, qui volent de costé & d'autre, pour choisir les fleurs qui leur sont propres, & à leur retour disposent par rayons tout ce qu'elles ont apporté.

*Liquensia mella, &c.*

Toutefois on ne demeure pas bien d'accord, si elles tirent des fleurs vn certain suc, qui est miel aussi - tost qu'il en est separé, ou si par leur composition & par la propriété de leur aleine, elles conuertissent ce qu'elles ont recueilli en ceste faueur. Car il y en a quelques - vns qui tiennent qu'elles n'ont pas la dexterité de faire le miel, mais seulement de le cueillir; & qu'ainsi ne soit, ils disent qu'en Inde il se trouue du miel aux fueilles des cannes, soit qu'il vienne de la rosée, soit qu'il se conctée d'vne humeur douce & honzeuse que les cannes mesmes produisent, & que nous auons des herbes qui ont la mesme vertu: mais non si apparente, & seulement comme des ces peütes bestes que la Nature a deputées à faire ce mestier. Les autres ont opinion qu'elles ont vne adresse de confire les tendrons des fleurs & des fueilles, & par leur disposition luy faire prendre ceste qualité, non sans quelque espeece de leuain, qui leur ayde à confondre & incorporer toutes ces diuersitez.

I. Mais pour ne me laisser emporter hors de mon propos, il nous faut faire comme les mouches à miel, & quand nous auons leu beaucoup de choses, donner à chacune sa place à part, afin de les mieux conseruer par ceste distinction; & cela fait, avecque le soin que nous y apporterons, con-

fondre tellement toutes ces saueurs en vne seule, qu'encore qu'on s'apperçoie que la matiere soit d'une autre, on ne puisse nier que la façon ne soit à nous. C'est vn artifice que la Nature fait en nos corps, sans que nous y contribuons rien du nostre. Tandis que nous auons la viande entiere dans l'estomach, & que la chaleur ne l'a point encore alterée, ce n'est autre chose qu'un fardeau que nous portons. Mais c'est nostre sang & nostre force, aussi-tost qu'elle a cessé d'estre ce qu'elle estoit. Il en faut faire de mesme en ce qui nourrit les esprits. Tant que nous le laisserons en sa premiere forme, il sera toujours à ceux chez qui nous l'aurons puisé: mais digérons-le, & le baillons à nostre entendement, plustost qu'à nostre memoire: pour nous le représenter, quand nous en aurons besoin, approuuons-le à bon escient: rendons le nostre, & faisons que plusieurs choses n'en soient qu'une, comme beaucoup de petites sommes assemblées n'en font qu'une grande. Cachons l'ayde que nous auons eue, tellement qu'on ne l'apperçoie point, & ne faisons paroistre que ce qui sera du nostre. Que si par la continuation d'imiter quelqu'un que nous aduouons particulièrement nous en auons tiré quelque conformité, qui se manifeste en nos ouurages faisons que ce soit vne ressemblance de fils & non de pourtrait. Vn pourtrait est vne

chose morte ; Et quoy donc , on ne ſçaura pas de qui j'imiteray le langage , ny de qui ie prendray les ſentences , & la façon d'argumenter ? le tiens meſme qu'il y a ſi bien moyen de déguifer les choſes , qu'on ne ſçaura pas ſi c'eſt d'un grand homme que ie le prends , ou de quelque autre de moindre merite. Car comme il prend quelque choſe des vns ou des autres , il ne leur imprime pas ſa marque , afin de les faire rapporter à cette vrité. Ne voyez-vous pas de combien de voix on compoſe vne muſique ? Et toutefois elles n'ont toutes-enſemble qu'un ſon. L'une eſt haute , l'autre baſſe , l'autre moyenne : les femmes y entrent comme les hommes : on y meſſe meſme des flutes : Et cependant de toutes ces voix qui paroiffent enſemble , il n'y en a pas vne qui ſe puiſſe remarquer à part. Quand ie parle de la Muſique , i'entends de celle qui fut connue des anciens Philoſophes. Il ne ſe fait aujourdhuy combat de Gladiateurs où il n'y ait plus de chantres à ſonner la charge ; qu'il n'y auoit anciennement de Spectateurs en tout le theatre. Quand ceux qui chantent ont bordé les chemins , que les trompettes ont enuironné le bas du theatre , & qu'en haut la galerie eſt pleine de ioueurs de flutes , & de toutes ſortes d'inſtruments , de toutes ces diſcordances il ſe fait un ſeul accord. Je veux qu'il en ſoit de

mesme de nostre esprit : qu'il, amasse beaucoup de science, beaucoup de preceptes & beaucoup d'exemples de tous les siècles passez : mais que tout cela se rapporte à vne seule fin.

I. I. Demandez-vous comme il se pourra faire ? Si nous demeurons continuellement bände, & resolu à ne rien faire que par le conseil de la Raison. Elle vous dira, si vous la voulez croire ; laissez ces vanitez, qui font courir le monde apres elles : laissez ces richesses, qui tiennent leurs possesseurs en apprehensions perpetuelle, ou pour le moins qui ne leur donnent que de la charge & de l'importunité : laissez ces voluptez du corps & de l'esprit, qui ne font qu'exercer & l'un & l'autre : laissez l'Ambition, comme vne chose bouffie, vaine, venteuse, sans bornes, & aussi perplexe d'estre suiue que precedee, & par ce moyen geseue de deux enuies qui la pressent, l'un derriere, & l'autre devant : vous pouuez iuger comme vn homme est miserable, qui est enuieux & enuié. Vous voyez ces maisons des Grands, où la presse de ceux qui vont à leur leuer est si grande qu'il se faut quereller à la porte ; vous n'y entrez point qu'avecque beaucoup d'affronts. Mais ce n'est rien au prix de ceux que vous receuez, quand vous estes dedans. Laissez moy tous ces escaliers, & ces penons si magnifiquement suspendus. Vous courez.

fortune de vous y rompre le col ; prenez plustost vostre chemin vers la Sagesse: C'est là que vous aurez des biens qui véritablement seront grands, & dont la possession ne vous donnera point d'alarme. Toutes ces choses mondaines qu'on estime si relevées, - n'ont du tout point de hauteur, qu'en les regardant aupres de celles qui sont les plus viles & les plus abiectes ; Et toutefois on n'y monte que par des avenues bien roides, & bien difficiles. Le chemin des honneurs est plein d'épines: mais si vous voulez monter à ce sommet d'où vous verrez toutes les grandeurs de la terre, & de la Fortune même au dessous de vous, vous n'avez à passer qu'une campagne rase, & le chemin le plus aisé que vous sçauriez désirer.

## EPISTRE LXXXV.

## ARGUMENT.

1. *Le Sage est exempt de passion.*
2. *Les vices & les passions n'ont point de temperamment.*
3. *Il n'y a point de felicité imparfaite.*

4. La qualité, & non la grandeur, rend la vie heureuse.
5. Le Sage ne craint point les dangers, mais les évite.
6. Qu'est-ce que Mal?
7. Les adversitez ne troublent point le Sage.

AV discours que ie vous faisois dernièrement, qu'il suffisoit de la Vertu, pour rendre vne felicité parfaite, i'auois eu peur de vous donner trop de besogne; & m'estimerois content de vous faire voir quelque eschantillon de ce que les Stoïques en disent. Mais i'auois passé par dessus ce qu'il y a de plus difficile; A ceste heure-cy, comme vous desirez, ie voudrois ramasser toutes leurs raisons, & tout ce qu'on a depuis inuenté sur leur tradition. Il faut que ie vous fasse vn liure plustost qu'une lettre. Je vous proteste, comme i'ay desia fait plusieurs fois, que ie ne me plais point en ceste façon d'argumenter. Je rougis de disputer la cause des Dieux & des hommes, avec vne aiesne à la main. Qui est prudent est temperant: qui est temperant, est constant: qui est constant est imperturbable: qui est imperturbable, est sans tristesse: qui est sans tristesse, est heureux: Il s'ensuit donc que qui

est prudent est heureux, & que la Prudence est suffisante à l'acquisition de la Beatitude de la vie.

I. La response que font à cela quelques Peripatetiques, c'est que quand on dit qu'un homme est imperturbable, qu'il est constant, qu'il est sans tristesse: il ne s'entend pas que celui qu'on appelle imperturbable, n'ait jamais de perturbations, mais qu'il en a peu, & que celles qu'il a sont moderées. Tout de mesme quand on dit qu'un homme est sans tristesse, ce n'est pas qu'il ne se puisse quelquefois attrister: mais il n'y est ny frequent ny excessif. Ils tiennent que de dire qu'un homme puisse être exempt de tristesse, c'est nier qu'il ayt la nature d'un homme: & que certainement le Sage ne souffre pas que les ennuis le surmontent: mais qu'il ne scauroit empêcher qu'ils ne le touchent. Ils amènent tout plein d'autres telles raisons, qui respondent à la doctrine de leur Secte, & n'ostent pas du tout les passions, mais les retranchent. Là dessus, ie leur voudrois bien demander; quelle gloire ils donnent à l'homme sage, de l'estimer plus courageux que ceux qui sont les plus lâches; plus contents que les plus tristes, plus temperans que les plus dissolus, & plus hauts que ceux qui sont les plus ravallez. Quelle occasion auroit Hadad de magnifier les bonnes iam-

bes, si seulement il estoit plus viste que les boiteux & les estropiez?

*Elle pourroit courir, quand la moisson est preske,*

*Sur le haut des espies, sans leur rompre la cresse.*

*Et ses pieds sur les flots ne se mouilleront pas,*

*Si leger & si viste elle soule ses pas.*

Vne telle vistesse est recommandable dielle mesme, & pour paroistre n'a que faire d'estre comparée avecque ceux qui ne peuuent marcher. Pourueu qu'un homme soit en fièvre, comme le pouuez-vous appeller sain? Ce n'est pas se bien porter que d'estre médiocrement malade. Ils disent que le Sage est appelé imperturbable, comme on appelle des fruits sans noyau, non ceux qui n'en ont point, mais ceux qui l'ont fort petit: cela est faux. Car ie n'attribue point à l'homme de bien vne legere diminution de vices, mais vne entiere exemption. Il ne faut point qu'il n'en ait gueres, il faut qu'il n'en ait point. S'il en auoit, ils croistroient, & en croissant luy donneroient de la peine. Vne raye deuant les yeux, n'oste point la veüe qu'elle ne soit endureie: mais en se formant, elle commence desjà de la troubler. Si vous laissez les passions au Sage, la raison se trouuera la plus foible, & leur cederà comme à la violence d'un torrent, attendu mesme

que vous ne luy en baillez pas vne seule en teste : mais generallyment voulez qu'elle ayt à combattre tout ce qu'il y en a. Le plus fort homme qui soit au monde, ne l'est pas tant qu'un nombre d'autres qui ne seront que mediocres, ne le mettent bas. Il est auare, mais sans excez : il a de l'ambition, mais il n'en brusle pas : il se met en colere, mais il en sort tout aussy tost : il a quelque legereté, mais il n'est pas des plus variables : il ayme les femmes, mais il ne les prend pas à force. Ce seroit bien le meilleur pour luy d'auoir vn vice tout entier, & n'en auoir qu'un que de n'en auoir qu'un peu de chacun, & les auoir tous. Et puis l'importance n'est pas en la grandeur de la passion : ear elle ne scauroit estre si petite, qu'elle ne soit incapable de receuoir ny commandement ny conseil. Comme toutes bestes generallyment sont insusceptibles de Raison, autant celles qui viuent domestiques avec nous, comme celles qui demeurent sauages dans les bois, parce que ny les vnes ny les autres ne sont point capables d'oüir des remonstrances ; ainsi vous ne scauriez auoir si foible & si leger passion, qui veuille ny se ranger aux choses raisonnables, ny seulement auoir la patience de les escouter. Les tigres & les lions ne despoüillent iamais la cruauté, qui leur est naturelle : il est bien quelquefois qu'ils la resserrent ; mais comme

vous n'y pensez plus, c'est alors qu'ils sortent de ceste humeur qui sembloit adoucie, & deuiennent plus enragez qu'ils n'estoient auparauant. Iamais les vices ne s'appriuoient de bonne foy, quelque mine qu'ils fassent, ils se tournent tousiours vers leurs inclinations. Et puis si la Raison a quelque force, elle les fera cesser deuant qu'elles commencent. Que s'ils commencent en despit d'elle; en despit d'elle tout de mesme ils perseuereront. Car il est bien plus aisé de les empescher de naistre, que de leur resister quand ils sont nais. Toute ceste mediocrité pretendue n'est qu'une Chimere, & qu'une pipe-rie. Je trouuois aussi bon qu'on me dit qu'il faut estre mediocreement furieux, & mediocreement malade.

II. C'est à la vertu seule que le temperament appartient: les vices ne scauent que c'est. Il ne faut point penser de leur donner de reigle. On aura bien plustost fait de les arracher entierement. Pensez-vous qu'en ces ordures igneterées que nous appellons maladies de l'ame, comme sont l'Auarice, l'Impieté, la Cruauté, le transport de Colere, il ait quelque moderation? il y en a donc moins aux passions: car de celles-cy on passe aux autres; Et puis, si nous donnons quelque pouuoir à la Tristesse, à la Crainte, aux Desirs, & autres semblables desordres, il ne faut plus parler de les

retenir. L'occasion est, que ce qui les irrite est hors de nous, & que selon la grandeur des objets qui les prouocquent, ils deuiennent, ou plus grands, ou plus petits. La Crainte sera plus lasche, quand l'occasion de craindre sera plus apparente, ou plus prochaine: la Cupidité plus violente, quand l'esperance qui l'appellera, sera plus importante. Si nous ne pouuons empêcher la naissance des passions, nous ne pouuons non plus empêcher leur accroissement. Il se faut résoudre de ne leur permettre point de commencer, ou faire estat qu'elles se conformeront à leurs causes, & croistront selon l'impression qu'on leur en donnera. D'ailleurs, quand il n'y auroit autre chose, elles ne scauroient estre si petites, qu'avec le temps elles ne fassent bien du chemin. Ce n'est pas l'ordinaire des choses qui sont pernicieuses de se prescrire vne mesure. Les moindres maladies se font quelquefois incurables, & ne faut moins que rien à ceux qui sont mal disposez, pour les accabler. Mais ie vous prie quelle apparence y auroit-il, que quand il me plairoit, ie pouisse finir vne chose, de qui le commencement ne seroit pas en mon pouuoir? Comme aurois-je la force de faire cesser ce que ie n'aurois sçeu faire qui ne fust, veu qu'il est plus aisé de ne receuoir point ce qui peut nuire, que de le faire sortir apres qu'on l'a receu.

Quelques-uns y font ceste distinction; Que celuy qui est prudent & temperant, est en repos au regard de l'habitude de son ame, mais non touchant l'euement. Car quand à l'habitude de l'ame, il ne se trouble point, il ne s'attriste point, & n'a point d'apprehension: mais il est suiet à souffrir beaucoup de choses exterieures, par lesquelles il peut estre troublé. Cela s'appelle, qu'il n'est pas colere: mais qu'il se courrouce quelquefois: qu'il n'est pas timide, mais que quelquefois il a peur: c'est à dire, qu'il n'a pas le vice de la peur, & que seulement il en a la passion. Mais il n'y a point de doute que si la peur ou la Colere entrent vne fois chez vous, au lieu de passions fortuites au commencement, elles en deuiennent à la fin imperfections ordinaires. Et puis, si nous nous arrestons aux causes exterieures, & que nous ayons peur de quelque chose, quand pour le salut de nostre pais, l'honneur des loix, ou la conseruation de la Liberté, nous serons conuiez de nous exposer à ce peril, nostre corps y viendra, parce que nous l'y porterons: mais l'esprit fera ce qu'il pourra pour ne s'y trouuer point, qui est vne contrariété de volonté, où le Sage ne tombe jamais. Dauantage, il faut prendre garde de ne confondre pas deux preuues qui se doiuent faire separément. L'vne, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est honneste:

l'autre, qu'en la Vertu seule consiste la Felicité. Si nous demeurons d'accord, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est honneste, la consequence est necessaire, Que pour viure heureusement il suffit de la Vertu. Mais encore que pour viure heureusement la Vertu suffise; il ne s'ensuit pas que ce qui est honneste soit le seul bien. Xenocrates & Speusippus tiennent que par la Vertu seule vn homme se peut rendre heureux. Mais ils n'accordent pas pourtant, qu'il n'y ait point d'autre Bien que ce qui est honneste. Epicure mesme dit, qu'il est heureux, quand il a la Vertu: mais il ne tient pas que pour estre heureux il ne faille autre chose que la Vertu; pource que nous ne sommes heureux que par la volupté, qui procede bien de la Vertu, mais n'est pas la Vertu mesme. Je ne trouue pas ceste destruction bien iudicieuse, veu qu'il aduouë luy-mesme, que iamais la Vertu n'est sans volupté. Si dont elles sont si comointes, qu'on ne les peut imaginer l'une sans l'autre; il suffit d'auoir la Vertu, parce que tousiours la volupté l'accompagne, & tousiours est avecque elle, mesme quand elle est seule.

III. Or c'est vne absurdité, de dire que par la Vertu seule vn homme se puisse beatifier, mais non parfaictement. Car ie ne puis comprendre comme cela se peut faire,

parce qu'il est impossible qu'une vie soit  
 heureuse, que son bien ne soit par-  
 fait, & en tel estat, que rien ne s'y  
 puisse adiouster; ce qui ne peut estre,  
 qu'elle ne soit heureuse parfaitement.  
 S'il est vray qu'il ne soit rien ny plus  
 grand ny meilleur que la vie des Dieux,  
 & que la vie heureuse soit diuine, il s'en-  
 suit que la vie heureuse est vn point  
 au delà duquel elle n'a plus moyen de  
 s'auancer. Dauantage, si la vie heureuse  
 n'a faute de chose quelconque, toute  
 vie heureuse est parfaite: tellement que  
 l'heureuse & la tres-heureuse ne sont qu'vn.  
 Doutez-vous qu'en la vie heureuse ne soit  
 le souuerain Bien? Si elle est le souuerain  
 Bien, la Beatitude ne peut estre que sou-  
 ueraine. Car comme ce qui est souuerain  
 ne reçoit plus d'accroissement, la vie heu-  
 reuse, qui toujours a le souuerain Bien avec  
 elle, n'en peut aussi receuoir. Que si vous  
 faites vn homme plus heureux que l'autre,  
 il faut necessairement que vous fassiez vn  
 nombre infiny de souuerains Biens diffé-  
 rens l'vn de l'autre. Et cependant, ie ne  
 trouue point qu'il soit de souuerain Bien  
 que celuy qui n'a rien au dessus de luy. S'il  
 est quelqu'vn moins heureux que l'autre,  
 il s'ensuit que ce moins heureux desire la  
 condition de celuy qui l'est plus. Or il n'est  
 point de condition que celuy qui est heu-  
 reux prefere à la sienne. Prenez de ces deux

lequel vous voudrez : l'un est aussi peu croyable que l'autre : ou qu'il reste quelque chose que le Sage ayme mieux estre que ce qu'il est ; ou qu'il ne desire pas ce qui est meilleur que ce qu'il a. Car tant plus vn homme a de iugement , tant plus il desire de s'approcher de la perfection du bien, & se bande pour y paruenir. Or comme est-il possible que celuy soit heureux, qui non seulement peut encore desirer quelque chose, & qui faut quand il ne desire point ?

IV. Je vous diray d'où vient cette erreur. Ils ne sçauent pas qu'il n'y a qu'une vie heureuse, & que c'est la qualité, non la grandeur qui la met en ce bon & parfait estat. De là vient qu'elle est aussi bonne longue, comme courte, diffuse, que resserrée, distribuée en plusieurs lieux, & en plusieurs parties, comme ramassée en vn. Si vous l'estimez par le nombre, par la mesure, & par les parties, vous la priuez de ce qu'elle a d'excellent. Or qu'est-ce qu'elle a d'excellent que sa plénitude ? La fin de manger & de boire est la satiété. Si l'un a mangé plus que l'autre, qu'importe, puis qu'ils sont tous deux rassasiez ? Cettuy-cy a plus beu, cettuy-là moins, qu'importe, puis que tous deux n'ont plus de soif. La vie de l'un n'a pas esté si longue que celle de l'autre, qu'importe, puis qu'en peu d'années celuy qui a vescu le moins,

s'est fait aussi heureux que celui qui a  
 vécu beaucoup. Celui que vous appelez  
 le moins heureux, ne l'est du tout point.  
 On ne retranche point la beatitude. Qui est  
 resolu ne craint point : Qui ne craint point,  
 n'a point de tristesse : Qui n'a point de tri-  
 stesse est heureux. C'est l'argument que  
 font nos Stoïques : la réponse qu'ils s'ef-  
 forcent d'y faire, c'est, Que cette propo-  
 sition, que qui est resolu ne craint point, est  
 fautive, & pour le moins disputable. Et ce-  
 pendant nous la mettons pour confessée.  
 Qu'il n'est point d'homme si resolu qui n'ait  
 peur d'un mal, quand il le voit prest à luy  
 tomber sur la teste : ou bien il seroit plû-  
 tost insensé que non pas resolu : Que la  
 crainte se peut bien moderer, mais qu'il est  
 impossible de n'en avoir du tout point.  
 Ceux qui tiennent ce langage, reuiennent  
 tousiours à leur premiere chanson, d'appel-  
 ler vertus les vices qui ne sont pas en leur  
 extremité. Pourueu qu'un homme ne crai-  
 gne ny trop, ny trop souuent, ils luy per-  
 mettent de craindre ; Et pourueu que sa  
 meschance ne soit point engagée, ils le  
 tiennent pour homme de bien. Je suis bien  
 d'accord avec eux, qu'un homme est in-  
 sensé qui ne craint point les maux où il se  
 voit prest de tomber : mais la question est  
 de sçauoir si ce sont maux. Car s'il est  
 assésé que ce n'en soit point, & qu'il n'est  
 rien mauuais que ce qui est des-honneste,

il doit regarder les dangers, sans baisser les yeux, & trouuer contemptible ce qui semble aux autres espouuantable? Ou si c'est le trait d'un homme qui n'a point de sens, de craindre pour le danger, il est certain qu'un homme aura d'autant plus de peur, qu'il aura plus de iugement.

V. Nostre doctrine n'oblige pas un homme de courage à se precipiter aux dangers: tout ce que nous voulons de luy, c'est qu'il les euite, & ne les craigne point. Nous luy permettons la Preuoyance, & luy deffendons la Peur. Mais quoy, la mort, les fers, les feux, & telles autres aduersitez ne luy donneront point d'apprehension? Non: car, il sçait fort bien que toutes ces choses ne sont point mauues, bien qu'elles le semblent estre, mais seulement espouuantaux de la vie humaine. Parlez-luy de captiuité, de coups, de chaînes, de pauureté, de douleurs de membres rompus, ou par maladie ou par oppression, & de toute autre chose que vous luy sçaurez mettre en auant, ce ne sont que frayeurs lymphatiques. C'est à faire à ceux qui n'ont point de courage d'en auoir peur.

VI. Estimez-vous que ce soit mal qu'une chose où quelque iour il faut que nous alions de nous-mesmes, quand personne ne nous y pousseroit? Voulez-vous que ie die ce qui est Mal; Ceder à ces choses qu'on appelle Mal, & assenir aux choses fortuites

nostre liberté, qui meriteroit bien que nous perdissions tout pour la conseruer. Or indubitablement elle est perduë si nous ne mesprisons ce qui nous peut assuiettir ; ils ne douteroient point de ce qu'un homme magnanime est obligé de faire, s'ils sçauoient que c'est que Magnanimité. Car ce n'est point vne Temerité sans Prudence ; ny vn amour des dangers, ny vn desir des choses formidables. Il y a de la science à connoistre ce qui est mal, & ce qui ne l'est pas. La Magnanimité n'oublie rien de ce qui sert à la conseruation : mais elle est tres patiente aux choses, qui bien qu'on leur donne le nom de mal, n'en ont toutefois que l'apparence. Et quoy donc ; si on met l'espee à la gorge d'un homme de bien : on luy donne des coups, tantost en vn endroit ; & tantost à l'autre : s'il a ses boyaux hors du ventre & qu'il les luy faille ramasser en vn coin de son manteau : si pour le rendre plus sensible, on le tourmente par interualles : si d'une heure à l'autre on luy fait ressaigner ses playes ; direz-vous qu'il ne craint point, & qu'il ne sent point de douleur ; le vous aduoüe qu'il a de la douleur, parce qu'il n'est point de vertu qui priue l'homme de sentiment : mais il n'a point de peur, & son courage inuincible se mocque de toute la violence qu'on luy fait. Voulez-vous sçauoir comme alors son ame est disposée ? comme d'un qui console son ami malade. Ce qui est

mal nuit : ce qui nous nuit, nous empire. La Douleur ny la Pauvreté ne nous empirent point. La Douleur & la Pauvreté ne sont donc point maux. On oppose à cela, que ceste proposition est fausse, que ce qui nous nuit nous empire : car les vents & les vagues nuisent au Pilote, & toutefois ne l'empirent point. Les Stoïques répondent, que le Pilote est empire par les vents & par les vagues, en ce qu'il ne peut faire ce qu'il desire, ny continuer sa route ; & que bien qu'il ne soit pas empire quant à son art, il est toutefois empire quant à son ouvrage. Les Peripatetiques repliquent, qu'à ce conte là Pauvreté, la Douleur, & tout tel autre accident empireront le Sage, & que bien qu'il ne luy ostent pas sa vertu, si est-ce qu'ils l'empeschent de la mettre en œuvre.

VII. Si la condition d'un Pilote & d'un Sage n'estoient dissemblables, ils auroient raison. Mais le bus du Sage aux comportements de la vie, est bien de faire les choses, comme il les faut faire, mais non de faire entièrement réussir tout ce qu'il entreprendra. Le Pilote au contraire, se charge absolument de vous rendre où vous voulez aller, les arts sont officiers. C'est à eux de faire ce qui dépend de leur charge. La Sagesse est maistresse & gouvernante, les Arts serueurs à la vie. La Sagesse la commande. Pour moy, ie voudrois faire une autre réponse, Que  
le

le Pilote n'est empyré, ny en son art, ny en son ouvrage. Car il ne nous promet pas ny bon vent, ny bon suecez de nostre voyage, mais seulement il nous assure qu'il nous seruira fidellement, & qu'il sçait fort bien son mestier: Or la science de son mestier ne se monstre jamais bien qu'en la resistan- ce & lors qu'il suruient des choses qui trauersent. Quand vn Pilote peut dire, Ne- prune, tu mettras ma barque à fonds quand il te plaira: mais tu ne l'y mettra iamais que droite; on ne peut nier qu'il ne soit habile homme. La tempeste n'incommode point son industrie, mais elle en rompt le succez. Et quoy donc? Ce qui l'empesche de gagner le port, qui rend tous ses efforts inutiles, qui le ramene d'où il est party: qui le retarde, & luy met tout son equipage en pieces, ne luy est-il pas dommageable? Si c'est entant qu'il fait voyage: mais non entant qu'il est Pilote: parce que tant s'en faut qu'il empesche la science, qu'au contraire, il luy donne occasion de la monstrier: car en beau temps (comme on dit communement) tout le monde est Pilote. Ce sont incommo ditez que la nauigation, & non de celuy qui la conduit entant qu'il est conducteur. Vn Pilote a deux qualitez: l'vne de passager, qui luy est commune avec tous les autres de son vaisseau: & l'autre de Pilote, qui luy est particuliere: Et puis l'Art du Pilote est le bien de

ceux qu'il porte, comme l'art du Medecin est le bien de ceux qu'il guerit. La Sageſſe eſt le bien & du Sage, & de ceux qui vivent avecque luy : de façon qu'il ſe peut faire qu'un Pilote ſoit incommodé de la tempeſte, parce qu'elle l'empêche de pouvoir rendre à ſes paſſagers le ſervice qu'il leur a promis. Mais ny la Douleur, ny la Pauvreté, ny toutes ces autres choſes qui ſont les tempeſtes de la vie incommodent le Sage, pource que toutes ſes actions ne ſont pas empêchées, mais ſeulement celles de qui les autres pourroient recevoir quelque fruit. Car pour ſon regard, encore que toujours il ſoit en beſogne, toutesfois il n'y eſt jamais tant, que quand il a la fortune en teſte, parce que c'eſt proprement alors qu'il travaille en choſe de ſon meſtier. Davantage, il n'eſt jamais ſi neceſſiteux, qu'il n'ait toujours quelque moyen de profiter. Pour eſtre pauvre, il n'eſt pas moins capable de monſtrer, cōme les affaires d'un Eſtat ſe doivent manier; Et s'il ne nous donne autre inſtruction, pour le moins il enſeigne comme il faut ſupporter la Pauvreté. La beſogne luy dure autant que la vie. Il n'y a ny Fortune ny matiere quelconque, qui ne luy puiſſe paſſer par les mains. Quand il n'a point d'autre ſujet, ce qui luy oſte, luy en fert. Il ſ'accommode à tous ſes ſuccez: il conduit les bons, & ſurmonte les mauuais. Ses

prosperitez donnent de l'exercice à la vertu, comme les aduersitez. Il ne tourne les yeux que sur elles. Pour la matiere elle luy est indifferente. De là vient qu'il n'est empesché ny de Pauuéré, ny de Douleur, ny de pas vne de toutes ces choses, qui menent ordinairement les ignorants en des precipices, & les font esgarter du droit chemin. Pensez-vous que les maux l'incommovent ! Il les met en besogne. Phidias ne scauoit pas moins faire des images de bronze que d'yuoyré. Et si vous luy eussiez baillé du maître, ou quelque autre chose de moindre prix, il vous en eust fait vne telle, que pour la matiere il n'eust pas esté possible de faire mieux. Le Sage tout de mesme, soit riche, ou pauvre, dans son pays ou banni, Capitaine ou soldat, sain, ou malade, fera toujours paroistre sa vertu : En quelque Fortune qu'il s'occupe, il'en fera quelque chose de signalé. Il est de certains hommes si droits à dompter les bestes, que vous ne leur en scauriez donner de si farouches, ny de si effroyables, qu'ils ne s'en rendent maistres, & que non seulement ils ne les tirent de leur fierté naturelle, mais qu'ils ne les amendent iusqu'à la familiarité ; Vous voyez des lions receuoir la main de leurs Gouverneurs iusqu'au fonds de la gorge, & des Tigres se laisser baiser à ceux qui les gardent. Il n'y a basteur mortel, pour qui

Un Elephant ne se mettre à genoux, & ne marche sur la corde, quand il luy commandera. Le Sage a cette mesme industrie d'ap-  
 privoiser les incommoditez. La Douleur, la Pauvreté, l'Ignominie, la Prison, l'Exil, & toutes ces autres choses de qui la seule imagination nous fait horreur, se domestiquent aussi tost qu'elles sont armées entre ses mains.

## EPISTRE LXXXVI.

## ARGUMENT.

1. *Qu'il faut plus cherir nostre Honneur propre que l'Obeissance que nous devons aux Loix.*
2. *Contre les Somptuositez des estunes & les dissolutions.*
3. *De la vie rustique & de la façon de planter les Oliviers.*

1. **I**E vous escry cette lettre de la maison qui fut à Scipion l'Africain: Ce n'est pas sans avoir adoré son nombre, & en Auel, sous lequel ne me doute que ce grand personnage soit entré. Pour son ame ie croy certainement, que comme celeste elle s'en soit retournée au Ciel; non pour avoir

mené de grandes armées ; car Cambise qui fut vn Furieux , & de qui la fureur ne manqua point de tuerce , auoit fait le meisme : mais pour sa moderation , & pieté memorable que plus glorieusement il témoigna quand il quitta sa patrie, quand il la deffendit. Comme il vit le peuple en ceste opinion , **Qu'**il falloit que Scipion, ou la Liberté sortissent de Rome , & qu'il estoit impossible de retenir l'vn sans perdre l'autre ; le ne veux point, dit-il, qu'en ma consideration l'autorité des loix soit violée. Il est raisonnable que ce qui est ordonné pour tous soit obserué de tous. Vsez sans moy , ma Patrie , du bien que vous aurez par moy. L'ay esté la cause de vostre liberté : ie suis content d'en estre le témoignage. Le m'en vay , puis que ma Fortune est suspecte à la vostre, & que mon accroissement vous fais craindre la diminution. Comme seroit-il possible que i'entrasse en la consideration d'vn courage si genereux , & n'en fusse point estonné ? Il n'attendit point qu'on l'envoyast en Exil : il y alla volontairement pour descharger sa ville d'vn faix qu'elle pensoit auoit sur les bras. Les choses en estoient venuës en ces termes , **Qu'**il falloit que la Liberté fut offensée de Scipion, ou Scipion offensé de la Liberté. Ny l'vn ny l'autre n'estoit raisonnable : De façon que voulant laisser regner les loix, il se vint re-

trier à Litterne, afin d'employer au conte de sea. seruites son bannissement: aussi bien que celuy d'Annibal. Cette maison est un bastiment de pierre carrée, avec deux tours aux deux bouts qui descendent l'entrée: assis au milieu d'un bois. Il y a vne cisternne où se rendent les égouts de la maison & des jardins, si grande qu'elle souuient toute vne armée. Il y a des estuues, mais fort petites & fort peu perfectées, comme on le faisoit au temps passé. Nos perses ne pensoient pas qu'elles peussent estre chaudes, si elles n'estoient obscures.

II. C'est pourquoy ie prens vo plaisir extreme, à faire comparaison des mœurs de Scipion à celles d'aujourd'huy. Ce grand homme qui fut l'effroy de Carthage, & à qui Rome est obligé de n'auoir esté prise qu'une fois. Apres qu'il estoit bien las des occupations de son mestnage, & d'auoir de son temps la mode en son temps, tenu le manche de la charuë, se venoit lauer en ce petit bain. Il a esté sous ce pauvre toit ce pauë de si peu de prix l'a soustenu; & cependant, qui est à cette heure le miserable, qui voulust auoir des Estuues de cette façon, & qui ne pensast mal accommodé si les parois des bennes n'estoient diuersifiées de croustes ce marbre d'Egypte & d'Afrique coupées en rond, & en leur separation

artificieusement enduites en façon de peintures ? Si la vouste n'en est lambrisée de verre , si les piscines où l'on se iette , apres auoir sué , n'auoient tout à l'entour vne bordure de pierre. Thasienne , qui ne se voyoit anciennement que dedans quelque Temple, & si l'eau n'y tomboit par des gargoüilles d'argent , encore ie ne parle que de celles du menu peuple. Mais que sera-ce si ie me mets à dépeindre celle des affranchis ? Combien y verrons-nous des statues ? combien de Colonnes qui ne portent rien , mais seulement sont pour la parade & pour l'ostentation de la despence ? Combien d'eaux que par dessous on fait tomber d'un bassin à l'autre , afin que le bruit en soit plus grand ? Nous en sommes venus à cette delicateffe , que nous voudrions bien ne marcher que sur des pierrieres. En ces estuaries de Scipion les fenestres sont de petits trous , qui montrent que pour n'affoibler la muraille on n'en a voulu pecter que ce qu'il en falloit pour aubir du iour. Mais à cette heure si de toutes parts il n'y a de grandes ouuertures par où le Soleil entre, depuis le matin iusques au soir : si on ne se haste en se leuant : si de la cuue on ne voit bien auant en la mer, & en la campagne on dit, Ce sont des Cachots. & non pas des Estuaries. Ainsi les choses que du temps qu'elles furent faites tout le monde venoit voir par

merueille, se trouvent à la fin mises au nombre des vieilles pièces, & reiettées par le luxe, qui d'un siecle à l'autre cherche quelque nouvelle invention de se surmonter. Les Estuves en ce temps - là n'avoient garde d'estre frequentes, comme elles sont, & ne les faisoit-on pas si magnifiques. Car aussi qu'elle apparence y avoit-il de parer une chose d'un liard, inventée pour le service, & non pour la volupté? L'eau n'y estoit pas versée comme elle est, & n'y seroit pas chaude, comme elle fait. Il leur sembloit que puis que c'estoit pour recevoir les ordures, c'estoit tout un qu'elle fut claire ou espaisse. Mais à vostre avis, combien avoit-on de plaisir d'entrer en estuves toutes obscures, & plastrées comme elles estoient, quand on pensoit, que Caton, Fabius, Maximus, ou quelqu'un des Cornéliens avoit pris la peine de les faire accommoder, & quelquefois mesmes d'y mettre la main? Car alors les Ediles, de quelque bonne maison qu'ils fussent, ne dédaignoient point d'entrer en ces lieux, destinez à la commodité du peuple pour faire qu'on y fut nettement seruy, & qu'il n'y eust de la chaleur que bien à propos; non comme auourd'huy, qu'on les chauffe d'une façon qu'un esclave qui auroit fait quelque infigne meschanceté sembleroit assez puni d'y estre ietté tout vif. Pour moy ie dirois qu'on les veur

plustost brusler que chauffer. Le malheureux que la plus part de ceux d'aujourd'huy tiennent ; que Scipion n'estoit qu'un lourdaud , de n'auoir pas fait de belles grandes vitres à ses estques , afin de voir clair à se rostir , & n'en parir point , iusqu'à la fin de la digestion ? O le pauvre homme ! il ne scauoit pas que c'est de viures ! Il ne prenoit pas seulement garde que l'eau où il se lauoit se reposede : Il s'y mettoit bien souuent qu'elle estoit toute trouble , de maniere que s'il pleuuoit vn peu fort , il y auoit plus de boue que d'eau. Mais aussi n'auoit il que faire d'estre si curieux , puis qu'il ne se lauoit que pour se decrasser , & non comme on fait à cette heure pour se departfumer. Combien pensez - vous qu'il y a aujourd'huy de mignons , qui vous diront , qu'ils ne portent point d'enuie à Scipion , & que vrayment il se pouuoit dire banni , puis qu'il estoit réduit à se lauer si chetiuement. Encore, afin que vous le scachiez, il ne se lauoit pas tous les iours. Car (côme disent ceux qui ont escrit ) la coustume du vieil temps estoit de se lauer tous les iours les bras & les iambes , pour la poudre que d'une heure à l'autre on pouoit amasser en travaillant. Mais pour reste, ils se contentoient de se lauer vne fois la semaine. Quelqu'un dira , qu'ils estoient donc bien sales. Que pensez vous qu'ils sentoient ? Les armes

la suer de l'homme. Les hommes ne furent iamais si ords, que depuis que les estudes ont esté si nettes. Quand Horace veut descrire vn homme infame, & signalé par la fureur de ces delices, que dit-il?

*Enfille) sont le vray sc.*

Si le Rufillus de son temps viroit du nostre, & qu'il ne fust point mieux parfumé qu'il estoit, on luy diroit ce que dit le mesme Horace de ce Gregorius, qu'il luy oppose, qu'il sentiroit le bouc. Ce n'est rien au iourd'huy de prendre du parfum, qui ne le renouuelle deux ou trois fois de iour, de peur que l'air ne le fasse évanouir. Mais que direz vous, qu'ils s'en glorifient, comme s'ils sentoient ainsi naturellement? Si vous trouuez que ces discours soient trop melancholiques, pensez que c'est la maison où ie suis qui les produit. Egialus à qui elle est au iourd'huy, & qui est vn grand homme en matiere de ménage, m'a appris, qu'il n'y a si vieil arbre qui ne se puisse transplanter. C'est vne chose necessaire, à scauoir pour nous autres vieillards, qui plantons ordinairement des oliuiers, à qui nous ne verrons iamais porter de fruits. Pour moy, ie vous puis dire sans mentir, que i'ay veu transplanter tout vn jardin de trois ou quatre ans, parce que les fruits ne se trouuoient pas d'vn goust bien agreable. Vous trouuerez encore à vous couvrir sous vn arbre.

*Qui reserve tardif son ombrage aux ne-  
veux.*

Comme dit Virgile , qui ne prend quelque-fois pas tant garde à la verité qu'à la bien-  
seance , & semble qu'il veuille qu'on lise  
plustost pour plaisir que pour apprendre à la-  
bourer. l'en laisseray assez d'autres exem-  
ples , pour vous en dire vn qu'auioard'huy  
i'ay esté forcé de condamner.

*Quand la tiède saison met les planetes  
en sens.*

*On sème le saint foïn , & le mil , & la  
sève.*

Voulez-vous voir si ce qu'il dit est verita-  
ble , & si tout cela se doit semer en mesme  
saison ? Nous sommes à la fin du mois de  
Iuin , & cependant auioard'huy i'ay veu  
cueillir des feues , & semer du mil.

II I. Je reuiens aux oliuiers , dequoy i'ay  
veu faire en deux façons. Quand ils veu-  
lent transplanter ces arbres desia grands :  
après qu'ils les ont ébranchés à vn pied  
pres du tronc , ils les déplacent , & leur es-  
barbent les racines , en sorte qu'il n'y de-  
meure gueres que la principale souche  
laquelle ils induisent de fumier , & la mer-  
tent dans la fosse. Cela fait , ils iettent de  
la terre dessus , & marchent par tous à l'en-  
tour , pour garder ( à ce qu'ils disent ) que  
le vent ny le froid ne leur fasse mal. Et de-  
fait il-y a bien de l'apparence que l'arbre ne  
s'en ébranle pas si tost , & que par ce moyen

les racines , qui sont encores tendres , & qui ne viennent que par emprunt, ont loisir de reprendre , & de se loger à leur gré. Mais auant que de couvrir la souche, ils en racent quelque peu ; parce qu'ils tiennent que les racines nouvelles sortent mieux de ces endroits qui ont esté decouverts. Au reste il ne faut pas que le tronc sorte plus de trois ou quatre pieds de terre : Car de cette façon ils ietteront incontinent dès le pied , & ne seront ny bestris ny hastez , comme ils sont ordinairement deuant que d'estre renouvellez. Ils en plantent aussi d'une autre sorte. Ils prennent des sciens d'oliuier , des plus forts & des plus longs , mais qui ont l'esorce encores tendre, comme est celle des ieunes arbres, & en font, comme nous auons dit des autres. Ceux-cy ne viennent pas si tost : mais quand ils sont repris vne fois, ils iettent du plus beau bois qu'il est possible. Je leuray veu aussi transplanter vne vigne vieille. Quand on la déplante, il faut, s'il est possible , cueillir aussi tout ce qu'elle a de cheueux en sa racine ; puis la coucher tout bellement , & bien de son sang , afin que le corps mesme iette des racines. En ay veu de plantées de cette façon , non seulement en Feurier, mais deuant la fin de Mars, qui commencent desjà de se lier. Or Agialus mede, que tous ces arbres, de qui la racine est grande , se veulent arroser d'eau de cisterna.

Si cela est : nous sommes bien : car nous avons les pluyes à commandement. Je ne vous en veux pas apprendre davantage, de peur que ie ne fusse aussi empesché de respondre à vos demandes, comme est *Ægialus* aux *micenes*.

---

## EPISTRE LXXXVII.

### ARGUMENT.

1. Nous nous passons sans incommodité des choses superflues.
2. Les biens de la fortune ne nous enrichissent point.
3. Contre les grandes & excessives despences.
4. La vertu seule nous rend heureux.
5. Une mauvaise chose n'en produit jamais une bonne.
6. Si les richesses se peuvent appeller biens.

**J'**ay fait naufrage deuant que d'estre embarqué. Je vous diray comment, afin que vous ne mettiez pas cela au nombre des paraboles de nos *Stoïques* : encore que

vaeillez vous, ou non, j'espere quelque iour vous faire voir qu'en ce qu'ils disent, il n'y a rien de faux, ny mesme de si estranges, comme il semble à ceux qui ne les considerent que par dessus.

I. Cependant ie vous diray que ce voyage m'a fait connoistre combien nous auons de choses qui ne nous seruent de rien, & de combien de superfluitez nous pouuons nous passer par iugement, puis que nous ne nous en trouuons point incommodez quand il nous en faut passer par necessité. Il y a deux iours que Maximus & moy sommes icy, sans autre seruiteur que ce que nous en auons, pour faire monter avec nous dans le coche, & sans autre equipage que les habits que nous auons sur le dos. Nous ne laissons pas pour cela de receuoir tout le contentement que nous scauions desirer. Le matelas est contre terre, & moy ie suis dessus le matelas. De deux mantes, j'en fais seruis vne dessous, & l'autre dessus. Quand à nostre repas, il n'est pas possible d'y rien retrancher: il ne faut point beaucoup de temps pour l'apprester. Mais quoy qu'il y ait; ie ne mange iamais que ie n'aye des figes seches, & des tablettes, si j'ay du pain, les figes me seruent de viande; si ie n'en ay point, j'en fais comme du pain. Elles me font tous les iours recommencer l'année, laquelle ie tasche de me rendre heureuse par meditations vertueuses, &

par vne ame qui desdaigne tout ce qui n'est point sien. Le me procure la paix par rien craindre, & les richesses par ne rien desirer. Le coche où ie suis venu est assez grossier, & sent plustost la village que autrement. Les mules qui le trainent font assez iuger qu'elles mangent en marchant. Le mulierier est nuds pieds, & si se n'est point qu'il ait trop de chaud. A grande peine me puis-ie resoudre d'auoier que ce coche soit à moy. La vertu me fait encore honte. Autant de fois que i'en rencontre quelques vns bien equippez, il n'est pas possible que ie m'empesche de rougir. C'est vn témoignage que ie branle encore au manche. Je ne suis pas si ferme en effect, comme en discours. Quiconque est honteux de se voir dans vn mauvais coche, il seroit glorieux s'il se voyoit dans vn bon. Je ne suis encore gueres bien, puisque ie n'ose ouuertement renoncer aux vanitez, & que ie suis en peine de ce que diront de moy ceux que ie trouueray sur le chemin. Si i'estois ce que ie dois estre, ie parlerois de cette façon à tout le genre humain : Pauures gens, vous estes fols ! Vous vous abusez : vous admirez des choses qui ne seruent de rien : vous estimez vn homme pour des choses qui ne sont point à luy. Quand il est question du reuenu ; vous faites merueilles de compter exactement, si quelqu'un vous prie de luy prestér de l'argent, ou de

luy faire vn plaisir ( car nous en sommes venus là , que la courtoisie se couche en despence aussi bien que le reste ) voicy comme vous luy suppurez. Il a beaucoup , mais il doit beaucoup. Aussi , il a vne belle maison , mais il faut l'interest de l'argent qu'il en a baillé : il a son train & son equipage aussi leste qu'il est possible , mais il ne paye pas: s'il auoit payé ses debtes, il ne luy demeureroit rien.

II. Vous deuriez apporter cette mesme diligence aussi bien à d'autres choses qu'à prestes , & regarder ce que chatun a , qui proprement se peut dire sien. Vous pensez qu'il soit riche , pource qu'il est seruy en vaisselle d'or , & qu'il la fait porter par tout où il va : pource qu'il a du bien en fonds , & en rente de tous costez : pource que tout aupres de la ville , il a plus de terres qu'il n'en faut auoir aux plus esloignez deserts de la Pouille pour estre enuie. Quand vous aurez tout dit, il est pauvre. Pourquoi ? pource qu'il doit. Combien & tout si peut - estre vous ne pensez qu'il y ait difference de deuoir à vn homme, ou à la fortune. Que luy seruent ces mules si grasses, & toutes d'vn poil ? que seruent ces coches si magnifiques ?

*Instrati ostro. &c.*

Et pour tout cela , ny le maistre, ny les mules n'en valent pas vn liard dauantage.

III. M. Caton le Censeur, de qui la naissance ne fut pas moins utile au peuple Romain que celle de Scipion, parce que comme l'un fit la guerre aux ennemis, l'autre la fit aux vices, ne montoit jamais qu'un meschant quiledin, avec un bissac à l'arçon de la selle, où estoient ses chemises, & ses besongnes de nuit. O que ie voudrois bien luy auoir veu rencontrer quelque vn de nos piaffeurs d'aujourd'huy, qui ne scauent marcher s'ils n'ont vne compagnie de chevaux legers deuant eux, pour leur émouvoir de la poussiere! il n'y a point de doute qu'il ne semblast plus braue & mieux accompagné que Caton. Mais vous ne dites pas qu'avec tout son pompeux appareil, il est si ruiné qu'il ne scait ce qu'il doit faire, & à quel mestier il se doit reduire. Quel ornement & quelle gloire du siecle citimz vous que c'estoit, qu'un General d'armée, un qui auoit eu l'honneur du Triomphe, & de la Censure, & (qui est plus que tout le reste) Caton, se passer avec un cheual, & encore le partager entre son bagage & luy? Vous scauroit-on baillez courtaut, traquenart ny haquonée à qui vous ne preferassiez ce cheual, bouchonné de la main propre de Caton? Je vois bien que ie suis en vne matiere qui n'auroit iamais de fin, si ie ne la luy mettois moy-mesme.

IV. Je la vay donc laisser, pour vous dire encore quelques-uns des arguments que

nous mettons en auant, à prouuer que pour estre parfaitement heureux, il ne faut autre chose que la vertu. Ce qui est bon, fait les hommes bons: comme ce qui est bon en la Musique, fait le Musicien. Les choses casuelles ne font personne bon; Elles ne peuuent donc estre bonnes. La response des Peripateriques est, premierelement que nostre proposition est fausse, pource qu'il ne s'en suit pas, que ce qui est bon fasse les hommes bons. En la Musique il y a quelque chose qui est bon: comme vne flutte, vne corde, vn archet, ou quelq' autre instrument, & toutefois de tout cela rien ne fait le Musicien. Aux cels nous repliquons, qu'ils n'entendent pas: comme nous prenons ce que nous disons estre bon au Musicien; Car nous parlons de l'Art, & eux des outils. S'il y a quelque chose qui soit bonne en l'Art de la Musique, il n'y a point de doute qu'elle ne fasse le Musicien; ie m'en vay le vous éclaircir encore plus. Ce qui est bon en l'Art de la Musique, a deux significations: en l'vne s'entend ce qui ayde l'Art de Musicien; & en l'autre ce qui sert à l'action. Les flutes, les orgues, les cordes, & tels autres instruments appartiennent à l'action, & non à l'Art. Car pour ne les auoir point, vn Musicien ne laisse pas d'auoir la science. Mais peut-estre il ne la peut monstrer s'il ne les a. Cette duplicité n'est pas en l'homme; car

ce qui est le bien de sa vie, est aussi le sien. Ce qui est le plus vilain & le plus abiet homme du monde peut avoir, ne se peut estimer bien. Or vn maquereau, vn bourreau, & tout autre homme de mesme estoffe peut avoir des richesses, les richesses ne sont donc point biens. Ils respondent de rechef, Que nostre proposition est faulce; parce qu'en l'Art de la Grammaire, de Medecine, & de Pitotage, nous voyons arriver du bien à ceux qui sont les plus contemptibles; il est vray mais ce ne sont pas sciences qui fassent profession d'avoir le courage grand, de se rehausser, & de desdaigner ce qui est fortuit. C'est la vertu qui releue les hommes: c'est elle qui les porte au dessus de tout ce que le vulgaire estime, & qui leur oste le desir & la peur de ce que communement on appelle bien & mal. Cheliou, qui fut vn des grands mignons de Clovis, fut extrêmement riche. Et de nostre temps, Natalis de qui l'impureté fut si detestable, qu'il faisoit purger les femmes en sa bouche, fut heritier de beaucoup de personnes, & beaucoup aussi furent les siens, quand il mourut. Que dirons-nous donc? ou que son argent le fit infame, ou qu'il fit infame son argent. Il est des hommes, à qui les biens tombent entre les mains comme vn denier au fonds d'un retrait. La vertu tient vn autre rang; Elle, voile de ces aïles, & pour se faire estimer, ne pro-

duit que ce qui est proprement sien. De quelque façon que les richesses se rencontrent en la possession, elle ne leur fait pas cét honneur, de croire que ce soient biens. Mais pour estre ou Medecin, ou Pilote, on n'est point obligé de les mépriser. Ce ne sont point professions qui deffendent d'en faire cas. Un homme pour ne rien valloir, ne laissera pas d'estre Medecin, d'estre Grammairien, d'estre Pilote, non plus que d'estre Cuisinier. Il n'est pas raisonnable de mettre au nombre des autres, celuy qui a vne qualité que les autres n'ont point. Nous sommes tels que ce que nous auons nous fait estre. Quand on fait le prix d'un panier de quelque chose, on ne conte point le panier: il ne se parle que de la marchandise: au contraire on le baille ordinairement par dessus. Quand on etiquette vn sac d'argent, on n'y met point le prix du sac: il ne se parle que de l'argent qui est dedans. Il en est de mesme de ceux-cy qui sont riches: ils ne sont que les accessoires & les dependances de leurs reuenus. Ce qui fait que le Sage est grand, c'est la grandeur de son ame, & par consequent il demeure vray, que ce qui se peut trouuer en la possession d'un homme contemprible, ne se doit point appeller bien; Aussi ie ne scaurois auoier que ce soit bien que l'indolence, vne cigalle, & vne puce l'ont. Je ne diray pas non plus que ce soit bien qu'estre en

repos, & n'auoir rien qui nous fâche; Car qu'y a-il au monde de si en repos qu'un ver? Voulez-vous sçauoir ce qui fait un homme sage? Cela mesme qui le fait Dieu. Vous pouuez iuger par là s'il faut que ce soit vne cause diuine, celeste & magnifique. Tout ce qui est veritablement bien, n'est pas vne chose qui se doie communiquer indifferemment à toutes personnes, tout le monde n'est pas capable de le posseder.

Voyez.

*Quid quaque ferat, &c.*

Cette distribution de toutes choses par contrées, s'est faite, afin que par le besoin que reciproquement nous auons les uns des autres, le commerce nous fust necessaire. Le souuerain bien, comme les autres choses, à sa place, qui luy est particulièrement destinée: ce n'est ny parmy l'yuoire, ny parmy le fer. Voulez-vous sçauoir où c'est? En l'esprit, que s'il n'est pur & saint, n'est point capable de loger un Dieu.

V. Vne chose mauuaise n'en produit point vne bonne; l'auarice produit les richesses, les richesses ne sont donc point biens. Ils nient cette proposition, qu'un bien ne peut venir d'un mal: car du larcin & du sacrilege il vient de l'argent; Et cependant le larcin & le sacrilege sont maux, entant qu'il en vient plus de mal que de bien. Car si on y gagne quelque chose, c'est avec tant de frayeurs, d'anxietez, & de travaux, de

corps & d'esprit, que la peine en est plus grande que le plaisir. Ceux qui tiennent ce langage ne s'apperçoivent pas, qu'en disant que le sacrilege, le larcin & l'adultère sont mauvais, pource qu'ils sont cause de beaucoup de mal; ils disent aussi, qu'ils sont aucunement bons, pource qu'ils sont cause de quelque bien, qui est sans mentir, vne opinion plus monstrueuse que les monstres mesmes, & que toutesfois nous nous laissons assez volontiers persuader. Combien en voyez-vous qui ne celent point leurs voleries? Combien qui publient leurs adulteres? Car pour les petits sacrileges, il s'en fait bien quelque recherche: mais les grands acquierent des triumphes à ceux qui les font. Dauantage, s'il demeure vray que le sacrilege soit aucunement bon, il s'ensuit qu'en le faisant nous faisons vne action louable & vertueuse, qui est vne absurdité si esloignée de toute apparence, qu'il n'est point d'homme assez perdu, pour la vouloir seulement imaginer. Il est donc impossible que de ce qui est mauuais il en puisse rien sortir qui soit bon. Car, si comme ils disent, le sacrilege n'est mauuais qu'en tant qu'il apporte beaucoup de mal, en promettant à celuy qui le fait qu'il n'en sera point en peine, & l'asseurant de toutes risques, il ne luy manquera rien qui ne soit entierement bon; Et neantmoins les méchans n'ont point de supplice plus il-

goureux que la meschanceté mesme. Vous vous abusez, si vous pensez qu'ils ne soient punis que quand vous les voyez dans vne prison, ou bien sur l'échaffaut. Ils le sont aussi tost qu'ils ont fait la faute, & le plus souuent mesme en la faisant. Disons donc que le bien ne vient non plus du mal, qu'une figue vient d'un oliuier: l'herbe respond à la graine. Ce qui est bon ne peut degenerer. Comme ce qui est honneste ne vient point de ce qui est vilain; aussi ne fait ce qui est de bon de ce qui est mauuais. Car le bon & l'honneste sont vne mesme chose. Il y a quelques Stoïques qui y font cette responce. Prenons le cas que l'argent soit bon de quelque part qu'il vienne; il ne s'enfuit pas que l'argent soit du sacrilege eacore bien qu'il soit pris du sacrilege. Vous le comprendrez beaucoup mieux parce que ie vous vay dire. Il y a vn tresor & vn vipere dedans vn mesme pot; Si vous en ostez le tresor, encore qu'il y ait vn vipere avec le tresor, ce n'est pas à dire que le pot me donne le tresor, à cause qu'il y a vn vipere; mais ayant vn tresor & vn vipere, il me donne le tresor: ainsi le gain du sacrilege ne vient pas du crime qui s'y commet, mais du profit qui y est. Comme en ce pot le vipere est le mal, & non pas le tresor qui avec le vipere, ainsi ce qui est de mauuais au sacrilege, c'est le crime, & non pas le profit. On replique à cela, que ce

ne sont pas choses semblables. Car quand ie fouille dans le pot, ie puis bien prendre le thresor, & laisser le vipere: mais ie ne puis separer le profit du sacrilege, & si ie veux auoir l'vn, il faut que ie fasse l'autre, parce que le profit est dans le sacrilege, & non pas apres. Vne chose bonne, qu'on ne peut auoir qu'avec beaucoup de mal, n'est point bonne: or on ne peut auoir les richesses sans beaucoup de mal, les richesses ne sont donc point bonnes. Ils disent pour respondre à cet argument; Que la proposition que nous faisons a deux significations; l'vne, que pour auoir des richesses, il faut auoir beaucoup de mal: Ce qui se peut aussi bien dire de la vertu; Car il arriuera quelquefois qu'vn qui sera mis sur la mer, pour aller estudier en quelque part, ou fera naufrage, ou bien sera pris par les Corsaires.

VI. L'autre signification est, qu'une chose de qui l'acquisition nous couste beaucoup de mal, ne se peut appeller bonne, d'où il ne s'ensuit pas que les voluptez ny les richesses soient causes de mal, ou si par les richesses il nous arriue du mal, il ne suffit pas de dire, qu'elles ne soient point bonnes; il faut dire ouuertement qu'elles sont mauuaises. Or ceux qui les des-estiment le plus, se contentent de dire qu'elles ne sont point bonnes: mais au reste ils confessent qu'elles ne sont pas du tout inutiles, & les  
meritent

mettent mesmes au nombre des choses qui accommodent nostre vie : Ce qui ne seroit pas s'il estoit vray que pour les auoir il fallust souffrir tant d'incommoditez. Quelques-vns font encore ceste replique, Que nous nous abusons d'accuser les richesses de nos incommoditez. Elles ne font dommage à personne. Si nous auons du mal, il vient, ou de nostre imprudence, ou de la malice d'autruy. Vn couteau ne tuë personne : il n'est que l'instrument du tuëur. Il se peut bien faire qu'on vous fera du mal pour vos richesses, mais ce n'est pas à dire que vos richesses vous fassent mal. Pour moy, ie trouue que Possidonius approche plus du but que nul autre, quand il dit, Que les richesses sont causes du mal, non pas qu'elles nous en fassent, mais pource qu'elles donnent occasion de nous en faire. Car il ya vne cause efficiente qui tout aussi-tost nous fait dommage, & vne autre precedente. Les richesses ont cette cause precedente : Elles nous bouffissent le cœur, engendrent l'Arrogance, attirent l'Enuie, & nous auéuglent de telle façon, qu'encore que le bruit d'auoir de l'argent nous porte quelquefois de preiudice; neantmoins nous sommes bien aises de l'auoir. Or en ce que veritablement nous appelons Bien, il n'y a que redire, il est pur: il ne corrompt ny ne trouble point l'esprit: Et s'il l'élargit & le releue, c'est sans le remplir de

vent. Les biens nous donnent de l'assurance, les richesses de l'audace: Les biens nous donnent de la generosité; les richesses de l'insolence, qui n'est qu'une generosité contre-faite: vous direz qu'à ce compte non seulement les richesses ne sont point bonnes, mais elles sont mauvaises. Elles le seroient sans mentir, si de soy-mesmes elles nous faisoient mal, & quelles eussent la cause efficiente que j'ay dit. Mais elles ont la precedente, qui ne prouoque pas seulement les esprits, mais les appelle par vne apparence de Bien, si coloré, qu'il s'en trouue peu qui ne s'y laissent emporter. La Vertu par mesme raison se pourra dire auoir la cause precedente de l'Enuie. Car il en est beaucoup qui sont enuiez pour leur Sageffe, ou pour leur iustice: mais la Vertu n'a pas ceste cause de soy-mesme, & à bien considerer ceste splendeur qu'on y voit reluire, au lieu de luy porter enuie, il y auroit du suiet de se raiuir de son merite & de se passionner de son amour. Possidonius dit qu'il seroit d'auis d'argumenter de ceste façon. Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur, confiance, ny securité, ne sont point biens: or la santé, les richesses, & autres telles choses ne font rien de tout cela, ce ne peuvent donc estre biens. Il fait ce mesme argument encore plus tendu. Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur, confiance, ny securité: mais

au contraire y font naistre l'insolence l'orgueil, & la presumption, sont mauuaises: les choses fortuites le sont, elles sont donc mauuaises. Je sçay bien que quelqu'un dira, que de cette mesme raison il s'ensuiuroit que les richesses ne se pourroient pas seulement appeller commoditez. Mais la condition des commoditez & des biens est differente. Il suffit qu'une chose pour estre commode, fasse plus de profit que de dommage. Pour estre bonne elle doit estre toute pure, & n'auoir rien en soy qui puisse faire mal. Ce qui profite plus qu'il ne nuit n'est pas bien, mais ce qui profite, & ne nuit point; Et pource les commoditez peuuent indifferemment conseruer toutes sortes de gents, quelque peu de iugement qu'ils ayent, & les bestes mesmes, tellement que combien que nommant le tout selon la partie qu'il a la plus grande, nous appellons vne chose commode, il ne laisse pas pourtant d'y auoir de l'incommodité meslée parmy. Ce qui est bien ne peut estre possédé que du Sage; & pource il ne faut point qu'il y ait rien qui luy puisse démentir ce nom. Ayons bon courage: nous n'auons plus à détacher qu'un noeud: il est vray qu'il est vn peu mal aisé. Des choses mauuaises, il ne s'en fait pas des bonnes: de plusieurs pauuretez il s'en fait des richesses. Les richesses ne sont donc point bonnes. Cét agument n'est pas auoué des Stoïques: il est de la

forge des Peripatetiques, qui le proposent & y font eux mesmes la response. Possidonius dit, Qu'il n'y a escole de Dialectique, où ce Sophisme n'ait esté bricolé. Voycy comme Antipater le refute. La Pauvreté ne se dit point par position, mais par priuation, que les Grecs appellent *σπρωον* c'est à dire, non pour auoir, mais pour n'auoir pas. De façon que de toutes les bouteilles vuides qui sont au monde il n'y a pas moyen d'en remplir vne. Pour faire des richesses, il faut beaucoup de choses, non pas beaucoup de pauvretéz. Vous prenez la pauvreté d'un autre biais qu'il ne faut. La Pauvreté ne consiste pas au peu de chose que nous auons, mais au grand nombre de celles que nous n'auons point. Un homme n'est point pauvre, au regard de ce qu'il a; mais au regard de ce qui luy defaut. Je m'exprimerois mieux, si i'auois vn mot qui signifiât *δμοειαν*. C'est le nom qu'Antipater donne à la Pauvreté. De moy, ie ne pense point qu'on la puisse définir plus proprement que possession de peu de chose. Cette dispute de la substance des richesses, & de la pauvreté, sera pour quelque iour que nous aurons plus de loisir: Et par mesme moyen nous considererons si ce seroit point mieux fait d'adoucir ce que la Pauvreté semble auoir d'amertume, & couper les ailles à l'outréuidance des richesses, que de disputer des paroles com-

me si l'arrest des choses estoit desia donné. Prenons le cas que nous soyons appellez à quelque assemblée, & qu'il soit question de faire passer vne loy touchant l'abolition des richesses: Mettons-nous en auant tous ces beaux arguments, pour en dire nostre aduis? Sera-ce avecque ces plaisantes subtilités seulement que nous persuaderons au peuple Romain, Qu'il approuue la Pauuerté? qu'il la recherche comme le premier fondement & la cause principale de son Empire, Qu'il se desfie de ses richesses, & se ressouuienne qu'il les a trouuées chez les peuples qu'il a vaincu, Que c'est par cette forte que les brigues, les concussions, & les ruyntes sont entrez en la ville du monde la plus Religieuse & la plus continente? Que si vn peuple ne les a peu oster à tous les peuples de la terre, il sera bien plus aisé à tous les peuples de la terre de les oster à vn peuple seul! C'est avecque ces raisons qu'il faut combattre les passions, & sans leur prescrire des bornes, tascher de les exterminer entierement. Ayons des parolles plus fortes, si nous n'en pouuons auoir de plus courageuses.

## EPISTRE LXXXVIII.

## ARGUMENT.

1. *La Philosophie merite le titre de Science liberale, parcequ'elle fait l'homme libre.*
2. *La Philosophie nous fortifie contre le Vice, & contre les traits de la Fortune.*
3. *Quatre sortes de sciences liberales.*
4. *La Philosophie nous guide au chemin de la Vertu.*
5. *Toutes choses sont disputables.*

**V**ous voulez que je vous die ce qui me semble des Sciences liberales. Il n'y en a pas vne seule de qui ie fasse cas. Je ne scaurois appeller bien vne chose de qui le but est de gagner. Ce sont mestiers mercenaires, qui preparent l'esprit s'il passe par dessus, & le gattent s'il y croupit. Aussi ne l'y faut-il employer que tant qu'il est incapable de quelque chose de meilleur. Vous scauez bien qu'on les a nommees Liberales, comme dignes d'un homme libre.

I. Mais ie trouue que celle qui le fait libre, est seule à qui ce tiltre doit appartenir. C'est l'estude de la Sagesse, qui merite l'honneur: comme seule releuée genereuse, & magnanime. Tout le reste ne sont que iouets à petits enfans. Pouuez-vous bien vous persuader qu'une chose fust bonne, qui est ensoignée par les hommes du monde les plus infames, & les plus meschants? Ce ne sont point sciences que nous deuions apprendre: mais si nous les auions apprises, il n'y auroit point de mal. Quelques-vns ont fait ceste question, Si les Arts liberaux pouuoient faire vn homme de bien? Et tant s'en faut que cela soit, ils ne le permettent pas seulement. Ce n'est pas ce qu'ils font profession de monstrer. Tout le soin du Grammairien est en l'ageancement des parolles. Il s'estargit bien quelquefois iusqu'à l'Histoire, mais quand il va iusques aux vers, c'est le bout de sa carriere: il ne passe iamais plus auant. Le vous laisse à penser en quoy l'assemblément des syllabes, le chois des parolles, la memoire des fables, & la mesure des vers, peuvent ayder vn homme qui se veut acheminer à la Vertu: ny quelle assurance contre la mort, quelle moderation aux conuouitises, & quelle temperance aux volupsez il en peut tirer? Venons aux Professeurs de Geometrie, & de Musique, vous trouuerez aussi peu ces leçons chez eux, que

chez les Grammairiens; Et cependant, ce sont choses que qui ignore, ne gagne rien de sçavoir tout le demeurant. Il faut voir s'ils enseignent la Vertu, ou non: s'ils ne l'enseignent, il est impossible de l'apprendre d'eux: s'ils l'enseignent ils sont Philosophes. Voulez-vous sçavoir que ce n'est pas pour la Vertu qu'ils montent en chaire? Regardez comme leurs professions sont différentes. Or il est certain qu'elles seroient semblables, s'ils enseignoient une mesme leçon. Je sçay bien qu'ils veulent faire accroire qu'Homere estoit Philosophe: mais c'est si lourdement, qu'ils se refusent eux-mesmes par la raison qu'ils amènent pour le verifier. Car ils le font tantost Sroyque, n'approuvant rien que ce qui est Honneste desdaignant les voluptez, & ne pouvant par les promesses de l'immortalité mesme, estre distrait de l'amour de la Vertu. Tantost ils le font Epicurien, louant l'estat d'une ville paisible, où les habitans n'ont rien qui les occupe que les dances, les chansons, & festins. Tantost ils le font Peripaterique, induisant trois sortes de Biens; Et tantost Academique, tenant ses opinions suspenduës, & se gardent de rien affamer. Par ceste incompatibilité d'estre de tant de Sectes ensemble, ils montrent bien qu'il n'estoit d'aucune. Accordons-leur qu'Homere ait esté Philosophe; & puis que cela se remarque en ses vers, il faut

Bien dire qu'il s'estoit fait sage deuant qu'il en fist. Apprenons donc ceste science qui l'a fait sage. Il nous chaut aussi peu de sçauoir qui estoit le premier d'Homere ou d'Hesiodé, comme si Heube estoit plus ieune qu'Helene, & ce qui fut cause que sa beauté luy dura si peu: Quand ie sçauois exactement l'âge de Patrocle, & d'Achille, de combien pensez-vous qu'il m'en fust mieux? Ne serions-nous pas plus sages de voir mettre quelque fin à nos erreurs, que de nous informer de celles d'Ulisse? Je n'ay pas de loisir assez pour ouyr disputer s'il courut tant de risque entre l'Italie & la Sicile, ou en quelques mers qui nous sont inconnues, parce qu'en si peu d'espace il estoit mal-aisé qu'il fust si long-temps sans trouuer quelque port.

II. Les tempestes de l'esprit nous donnent tous les iours de la besongne: nostre meschanceté nous fait courre toutes fortunes. Nous n'auons point faute de beaux yeux qui sollicitent les nostres! & en cela seulement nous auons des ennemis assez. C'est de là que se presentent ces monstres effroyables qui ne demandent que l'effusion du sang humain: c'est de là que viennent ces infidieux appas qui nous attirent par l'oreille: c'est de là que viennent tant de naufrages, & tant de maux de toutes façons. Enseignez-moy d'aymer ma patrie, ma

femme, mon pere, & faites qu'il n'y ait point de peril assez grand pour m'empescher de leur rendre tesmoignage; Et qu'en des actions si louables, ie sois resolu qu'apres ma barque rompue, ie m'affourche encore sur les esclats. Que vous ferez de vous enquerir si Peneloppè a passé son temps avec ceux qui la recherchoient? Si par discretion elle s'est parée de scandale, & si deuant que reconnoistre Vlysse elle se doutoit bien que c'estoit luy? Faites que ie sçache que veut dire Pudicité: quelle vertu c'est, & si c'est vn bien du corps ou de l'esprit. Ie viens à ceste heute aux Musiciens. Vous m'apprenez à concorder des voix gresles avec des grosses: & à faire vn accord de tous discordans: Faites plustost que ie sçache accorder mon ame, & donner à mes volontez vne perpetuelle conformité. Vous me monstrez qui sont les tons lamentables: monstrez-moy plustost comme aux aduersitez ie ne lamenteray point. Le Geometre m'enseigne à mesurer des campagnes: i'aymeroie beaucoup mieux qu'il m'enseignast à quelles bornes le contentement de l'homme se doit arrester. L'Arithmeticien m'apprend à conter & faire seruir mes doigts à l'Auarice: Ie serois bien plus aise qu'il me fit voir que tous ces contes-là ne seruent de rien. Qu'un homme n'est point heureux pource que son reueu laisse ceux qui en font la recepte, Qu'au

contraire, presque tout ce qu'il possède sont choses superflues, & que s'il luy falloit auoir la peine de conter son bien luy-mesme, il n'y a point de pauvre homme qui ne fust plus heureux & plus content que luy. Que me sert que ie fasse exactement parir vn champ, & que mon frere & moy s'il faut que nous separions vn arpent de terre, soyons sur le point de nous couper la gorge? Que me sert d'estre vn suffisant homme à prendre les pieds d'vn arpent, & scauoir que c'est que quart, que doigt, & que pouce: si le voisinage d'vn Grand qui empiere quelque chose sur moy, me rend melancholique? Vous m'enseignez comme ie ne perdray pas vn pied de terre, & ie veux apprendre comme ie pourray tout perdre sans me fascher. Vous dites que l'heritage qu'on vous veut oster est en vostre maison dès le temps de vostre grand pere, Et quoy? Deuant qu'il fust à vostre grand pere, à qui estoit-il? Monstrieriez-vous bien, ie ne veux pas dire à quel homme, mais à quel peuple il appartenoit? Vous y estes venu comme Fermier, & non comme Seigneur. Demandez-vous de qui vous estes fermier? De vos heritiers, si vostre fortune est si bonne que vous le leur puissiez conseruer. Les Jurisconsultes tiennent que les choses publiques ne sont point suiettes à Vluçapions. Ce que vous tenez est public: il est à tout le genre humain en general. O la belle science

Vous sçavez mesurer vn cercle, & reduire en carré quelque forme qu'on vous baille. Vous sçavez combien il y a d'une estoille à l'autre. Il n'y a rien qui eschappe à vostre compas. Puis que vous estes si bon maistre, mesurez-moy l'esprit de l'homme, dites-moy comme il est grand ou petit. Vous connoissez-bien vne ligne droite: mais à quoy est bon cela? Si vous ne sçavez comme en vos actions il se faut conduire droitement? Le viens à ceste-heure à ceux qui se vantent qu'il ne se passe rien dans le Ciel qu'ils n'en soient aduertis.

*Frigida Saturni, &c.*

Dequoy me seruira ceste Science, que de me faire chagriner, quand Saturne & Mars seront opposez, & quand Mercure fera son couchant à la veüe de Saturne; L'ayme bien mieux apprendre qu'en quelque part qu'ils soient ils sont propices, & ne peuvent changer de naturel; Que la course inévitable des Destins, les meine d'un ordre qui n'est iamais interrompu; Que leurs revolutions sont reglées, & produisent, ou marquent les euenemens de tout ce qui se fait icy bas. Mais soit qu'elles soient les causes de ceste diuersité d'effets que nous voyons au monde; soit que seulement elles en soient les messageres, que nous seruira d'auoir preueu des choses que nous ne pourrons euitter? Sçachons les, ou ne les sçachons pas; il faut qu'elles auiennent.

*Si vero solem, &c.*

Pensez que me voila bien asseuré de routes surprises, & si ie vy iusqu'à demain au matin, ne seray-ie pas trompé? Il est certain qu'ouy. Car nous sommes trompez, quand il nous arrive quelque chose que nous ne sçauions pas qui nous deust arriuer. Pour moy ie ne sçay pas ce qui sera: mais ie sçay bié tout ce qui peut estre. La fortune ne peut rien produire contre mon esperance. L'attens tout: Si elle m'en quitte quelque chose à la bonne-heure. Quand il se passe vne heure fans que i'aye quelque assaut, ie suis trompé, toutefois encore ne le suis-ie pas: Car comme ie sçay que tout me peut arriuer, ie sçay bien aussi que ce ne doit pas estre tout aussi tost. Quoy qu'il en soit, i'espere tousiours du bien: mais s'il arriue du mal, ie suis prest à le receuoir. Il faut que vous me supportiez si i'ay des opinions particulieres. Car il n'est pas possible que ie mette ny les Peintres, ny les Sculpteurs, ny les Tailleurs de marbres, ny tous ces autres Ministres de nos dissolutions au rang des Sciences liberales. Ie n'y reçooy non plus les Lutteurs, ny toute science qui veut de l'huile ou de la poudre; Ou bien i'y voudrois aussi receuoir les Parfumeurs, les Cuisiniers, & toute cette race de gens, de qui les esprits ne trauaillent que pour le seruice de nos voluptez. Que trouuez-vous de liberal en ces vomisseurs de matin, qui ont le corps aussi gras &

potelé, comme l'esprit tabique & letargy-  
 que? Pensez comme nos beaux exercices  
 d'aujourd'huy se rapportent à ceux que nos  
 Ancestres faisoient faire à leurs enfans, de  
 lancer le javelot, ietter la barre, monter à  
 cheval, tirer des armes: & quoy qu'ils fis-  
 sent de tenir tousiours le corps droict. Car  
 ils ne vouloient point qu'ils apprissent rien  
 qu'il fallust faire de couché. Mais ny les  
 vns ny les autres ne sont point choses qui  
 nous rendent capables de la vertu. Car que  
 me sert que ie me sçache bien ayder d'un  
 cheval, & qu'à point nommé ie le pare, si  
 ie me laisse emporter à mes passions? Que  
 me sert qu'à la lutte & à coups de main,  
 ie demeure maistre de tous mes Antago-  
 nistes, si ie me laisse vaincre à la colere?  
 Et quoy donc? les Sciences liberales ne  
 nous sont bonnes à rien? Si sont bien à  
 quelque chose, mais non pas à l'acqui-  
 sition de la vertu. Car les Arts mehaniques  
 mesmes, avec qui la vertu n'a point de  
 commerce, ne laissent pas d'auoir beaucoup  
 de commoditez pour l'usage de la vie.  
 Pourquoi donc faisons nous apprendre les  
 sciences liberales à nos enfans? Ce n'est  
 pas qu'elles les puissent faire vertueux:  
 mais afin qu'elles leur preparent les ames,  
 & les rendent susceptibles de la vertu. Com-  
 me ces premieres leçons qu'on leur fait de  
 cognoistre leurs lettres, & de les assembler,  
 ne leur enseignent pas les Sciences libera-

les, mais les disposent à les apprendre quelque iour; Ainsi les Sciences liberales ne nous enseignent pas la vertu, mais nous en rendent capables d'en recevoir l'instruction.

III. Possidonius fait de quatre sortes de sciences; les vulgaires, & sordides, les plaisantes; les pueriles, & les liberales: Les vulgaires sont celles que les Artisans font avec la main, & de qui l'occupation est de pourvoir aux necessitez de nostre vie. Celles-oy n'ont apparence quelconque d'honneur ny de vertu. Les plaisantes sont celles de qui le bur est de nous réjouir, ou les yeux, ou les oreilles. Nous pouons bien mettre en ce rang les Ingenieurs, qui par des ressorts font mouvoir des choses si artificiellement, qu'il semble qu'elles marchent d'elles mesmes, comme leuer tout bellement vn eschauffaut, reculer des choses qui sont proches, ou approcher d'autres qui sont reculées; descendre petit à petit celles qui sont hautes; & tout plein de telles nouveautez, qui estonnent les ignorans, parce qu'ils ne comprennent pas comme elles se font. Les pueriles sont appellées des Grecs *δωρυκλίας*, & de nous Liberales, à cause qu'elles en ont quelque ressemblance. Mais quant à celles qui sont vraiment liberales, ou pour mieux dire, libres, il n'y en a point d'autres que celles qui ne s'employent qu'à l'instruction de

l'esprit à la vertu. Je sçay bien que quel-  
 qu'un pourra dire que comme il y a vne  
 partie de la Philosophie naturelle, l'autre  
 Morale, & l'autre Rationnelle; tout de  
 mesme toutes ces Sciences liberales peu-  
 vent trouuer place en la Philosophie; Que  
 si se presente quelque question naturelle,  
 on la decide par la Geometrie; Et que par  
 consequent ce n'est point chose hors d'ap-  
 arence de dire, puis qu'elle luy ayde, qu'elle  
 est vn de ses membres. Beaucoup de  
 choses ne font pas parties de nous, qui ne  
 laissent pas de nous ayder, & qui, si cela  
 estoit, ne nous ayderoient pas. La viande  
 ayde bien au corps; & toutefois n'est pas  
 vne de ses parties. Le ministere de la Geo-  
 metrie nous fait bien quelque seruite, &  
 se peut dire que la Philosophie a besoin de  
 la Geometrie, comme la Geometrie a be-  
 soin d'un Charpentier. Mais comme le  
 Charpentier n'est pas portion de la Geome-  
 trie, aussi n'est la Geometrie portion de  
 la Philosophie. Et puis chacune a ses li-  
 mites à part: Car le Philosophe recher-  
 che les secrets des choses naturelles & les  
 connoist, & le Geometre en examine &  
 suppute les nombres & les mesures. La  
 Philosophie sçait comme les corps cele-  
 stes sont composez, ce qu'ils peuuent, &  
 quelle est leur nature. Le Mathematicien  
 obserue comme ils s'esloignent de nous &  
 se s'approchent, comme ils se leuent & se

touchent, & d'où vient que quelquefois ils semblent s'arrester, combien qu'en verité les choses celestes ne s'arrestent iamais. La Philosophie sçait la cause de la representation des images qui se fait en vn miroir. Le Geometre vous dira quel espace il faut qu'il y ait entre le corps & l'interieur, & quelle image chaque forme de miroir est capable de représenter, Le Philosophe vous prouuera que le Soleil est grand: Le Mathematicien qui procedé par vne certaine pratique, vous limitera la grandeur exactement: mais il vous demandera que vous luy accordiez quelques principes. Or vne science ne se peut dire à soy, qui n'a son fondement que sur la permission d'autrui. La Philosophie ne demande rien à personne. Il n'y a rien que du sien en son ouvrage. La Mathematique est superficielle. Le fonds où elle bâtit n'est pas à elle. Sans les principes qu'elle emprunte, elle ne sçauroit auoir fait vn pas. Si d'elle mesme elle pouuoit comprendre la Nature de tout ce grand Vniuers, & paruenir iusques à la verité, ie dirois que nous ferions bien de nous en approcher, pour avec le commerce des choses celestes donner moyen à nostre esprit de s'estendre, & de pouuoir passer d'vne recherche à l'autre. Mais il n'y a que la science du bien & du mal qui nous puisse mener à la perfection: & cette science ne se trouue point ailleurs qu'en

la Philosophie. Il n'y a qu'elle qui s'informe de ce qui est bon ou mauvais. Prenez moy toutes les vertus l'une apres l'autre, La Magnanimité, qu'on mesprise ce qui est formidable, desdaigne ces espouuantemens qui rendent nostre liberté captive, les appelle en duel, & les abbat par terre; prend-elle quelque chose des Sciences liberales pour se fortifier. La Foy est bien le plus religieux qui puisse loger dedans l'ame de l'homme. Il n'y a promesse ny menace que la puisse induire à tromper. Elle dit, quand on la presse; brusle, coupe, tué, tu ne me scaurois faire parler. La douleur a beau fouiller, elle ne trouuera jamais mes secrets. Et cependant est-ce des sciences liberales qu'elle emprunte cette genereuse obstination? La Temperance regne sur les voluptez, Elle en haït les vnes qu'elle chasse du tout; Elle dispense les autres, & les regle sous vne mediocrité conuenable; Et jamais ne s'en approche quo pour quelque autre consideration. Elle sçait que la plus iuste mesure des choses desirées c'est d'en prendre iusqu'à la raison, & non iusqu'à la satieté: l'Humanité deffend la presumption & l'Auarice: ses paroles sont douces, ses actions courtoises, & ses volontez obsequieuses: elle ne voit sentir mal à personne, qu'elle ne le sente elle-mesme, & ne pense rien mieux posseder que ce qu'elle contribuë aux necessitez d'autruy. Sont-ce

les sciences liberales qui leur impriment, toutes ces belles qualitez? Est-ce d'elles que viennent la simplicité, la discretion, la frugalité, l'espargne, & la clemence, qui est auare du sang d'autrui, comme du sien propre, & sçait que l'homme ne doit point vser de l'homme prodigement? Mais comme est-il possible qu'un homme ne puisse estre vertueux sans les sciences liberales, comme nous-mesmes le confessons, & que neantmoins les sciences liberales ne seruent de rien à la vertu? Il en est comme de la viande. Sans la viande il est impossible d'estre vertueux. Et cependant, qui ne sçait point que la viande & la vertu n'ont rien de commun? Le bois ne fait point de service au nauire, & toutefois il n'est point de nauire qui ne soit fait de bois. Encore que sans vne chose ie n'en puisse faire vne autre, il ne s'ensuit pas qu'elle m'ayde à la faire & au partir de là, ce n'est pas vne proposition indubitable, que sans les sciences liberales on ne puisse paruenir à la vertu. Car encore qu'elle s'apprenne, ce n'est pas par elles qu'on l'apprend: Et veu que la sagesse ne consiste point aux lettres, qui m'empeschera de croire qu'un homme peut estre sage sans estre sçauant? La sagesse baille des choses, & non des parolles: Et peut-estre que nostre memoire est plus certaine, quand elle ne s'auffeure que de soy. La sagesse est ample & spacieuse: il ne lux

faut point baller vne plaee occupée : sa leçon est des choses diuines & des humaines, des passées & des futures, des eternelles & des perissables, & du temps, duquel quand il n'y auroit autre chose, vous scauez combien de questions il fait ordinairement. Premièrement, si de soy le temps est quelque chose : si quelque chose a precedé le temps, si le temps a commencé quant & le monde, & si parce que deuant le monde il y auoit quelque chose, le temps aussi l'a precedée. Outre toutes ces questions, celles qu'on fait de l'ame sont innombrables, D'où elle est quelle elle est, quand elle commence d'estre, de combien est sa durée, si elle passe d'un lieu à l'autre, & changé de logis ; si elle reuient plusieurs fois au monde sous diuerses formes : ou si elle n'entre iamais qu'en vn corps, pour apres qu'elle en est sortie, se promener en liberté : si c'est vn corps ou non : ce qu'elle fera, quand par nostre ministere elle ne fera plus rien : comme elle vsera de sa liberté, quand elle sera hors de cet âge ; S'il ne luy souuiendra plus de la vie du monde, si seulement elle commencera de se connoistre, quand eschappée du corps elle aura fait sa retraite dedans le Ciel ? Prenez telle partie qu'il vous plaira des choses humaines & diuines, vous ne ferez iamais las d'apprendre, & iamais ne cesserez de demander : tellement qu'à fin que tant de

belles & grandes meditations ayent chez nous leurs coudées franches, il faut necessairement en faire sortir celles qui ne seruent de rien. La vertu ne se contente pas de si peu de place: son train est plus grand: il luy faut beaucoup de logemens: il faut que tout vuide, & qu'elle demeure seule. Il est vray que pource qu'il y a des sciences qui luy donnent du plaisir, nous en retiendrons quelques-uns: mais non plus que ce qu'il luy en fera besoin, pour la seruir. Car si nous nous macquons de ceux qui remplissent leur maison d'une grande quantité de meubles precieux, plustost pour la inonstre que pour l'usage, que dirons-nous de ceux qui font en leur esprit vn ramas inutile de Sciences qui ne leur seruent de rien? C'est espece d'intemperance, de ne vouloir sçauoir plus qu'il ne faut. Et puis, qu'est-ce que sont ordinairement tous ces Professeurs de sciences liberales, que des fascheux, des causeurs, des importunes, de superbes, & des glorieux, qui n'apprennent point ce qu'il seroit necessaire qu'ils sçeuissent, pource qu'ils ont appris ce qu'il leur seroit bon de ne sçauoir point. Didi-mus le Grammairien a fait quatre mille Traitez: c'estoit assez pour lasser vn homme de lire. Je vous laisse iuger que deuoit estre celuy qui les auoit escrits. En l'un il dispute de quel pays estoit Homere; & en l'autre qui estoit veritablement la mere

## 586 LES EPISTRES

d'Enée : en l'autre si Anacreon estoit plus paillard qu'yutogne, ou plus yutogne que paillard : si Saphon estoit vne coureuse, & tout plein de telles autres choses si friuolles, que si ie les auoit apprises, ie ferois ce qui me seroit possible pour les oublier. Et puis, dites que nostre vie est courte. Nos Stoïques mesmes sont quelquesfois plus longs qu'il ne seroit besoin. le vous y montrerois beaucoup de choses, où la coup de laserpe seroit necessaire. Il faut bien auoir perdu des heures, & bien importuné des oreilles, deuant que d'oüyr cette louange. O le sçauant homme ! contentons-nous de ce tiltre, qui n'a pas tant d'éclat : O l'homme de bien. Me conseillerez-vous de fueilletter autant d'Annalles, qu'il y a de peuples sur la terre ? de rechercher qui est le premier qui a fait des vers ? de conter par mes doigts à faute de Fastes, combien Orphée a esté d'années deuant Homere ? Repasser mon iugement sur les Censures d'Aristarque, & vser toute ma vie apres des syllabes ? m'embarasseray-ie tellement en la poudre de Geometrie que ie ne m'en tire iamais ? pratiqueray-ie si mal ce pretexte salutaire, qui commande d'espargner le temps ? l'approuue toute autre chose, & ne me soucie point de sçauoir ce que ie suis. Le Grammairien Appius, qui du temps de C. Cesar fit le Charlattan par toute la Grece, & se faisoit appeller Ho-

mere, ditoit qu'apres qu'Homere auoit acheué l'Iliade & l'Odissee, il auoit compris toute la guerre de Troye à l'entrée de son Ouvrage; & pour le prouuer il alleguoit, que tout exptez il commençoit son premier vers par deux lettres où le nombre de ses lures estoit contenu. Il est malaysé qu'un homme sçache beaucoup de choses, sans en sçauoir de telles. Pensez à cette heure combien il s'en va de temps en maladie, combien aux affaires publiques, combien aux priuées, combien à se leuer, coucher, boire, manger & dormir. Mesurez vostre âge: vous n'en auez pas pour donner rang à tant d'occupations, ie ne parle que des sciences liberales. Et combien pensez vous que les Philosophes mesmes ont de choses superflues, & qui ne se pratiquent point? Ils s'impliquent aussi bien que les autres aux distinctions des syllabes, & aux proprietéz des conionctions, & des propositions. Ils ont eu enuie sur les Grammairiens & sur les Geometres, & ont pris toutes les superfluitez de leurs sciences, pour les apporter en la leur. De là vient qu'ils parlent exactement, & ne viuent pas de mesme. Reconnoissez en ce que ie vous vay dire, combien fait de mal vne subtilité trop aigre, & combien elle est contraire à la recherche de la verité.

V. Protagoras disoit, Qu'il n'y a rien qui ne se puisse disputer affirmatiuement

& negatiuement, avec autant de probabilité d'une part que d'autre; & que cette proposition mesme, Que tout est disputable, se peut contredire. Nausiphanes dit. Que de ce qui semble estre, il n'y a rien qui soit plus que le non estre. Parmenides, que generalement tout ce qui se voit n'est point. Zenon Eleate nie tout sans exception. Ce sont presque mesmes opinions que celles des Pirrhoniens, Megariques, Eretriques & Academiques, qui ont introduit vne nouvelle science de ne rien sçauoir. Si vous me croyez, vous mettrez ces Curieux & les Professeurs des sciences liberales tout en vn rang. Ceux-là nous baillent vne science qui ne nous seruira de rien. Ceux-cy nous desesperent de pouoir iamais rien sçauoir. Pour moy, i'aymeroie mieux sçauoir des choses qui me fussent inutiles, que de ne sçauoir rien du tout. Les vns ne nous esclairent point, les autres nous creuent les yeux. Si ie crois Pithagoras, il n'y a rien qui ne soit douteux: Si Nausiphanes, toute la certitude que i'en remporte, c'est que tout est incertain. Si Parmenides, Il n'y a rien du monde qu'une chose: Si Zenon, Il n'est du tout rien. Que sera-ce de nous donc? Que deuiendra tout ce qui est à l'entour de nous qui nous nourrist, & qui nous soustient? Tout ce qui est au monde ne sera qu'une ombre & vne piperie. Je ne trouue pas beaucoup de goust

ny à ceux qui disent que nous ne sçavons rien, ny aux autres qui mesme ne nous veulent pas accorder nostre ignorance; Et s'il me falloit dire auxquels ie veux le plus de mal, ie confesse que ie serois bien empesché.

---

## EPISTRE LXXXIX.

### ARGUMENT.

1. *En quoy different la Sagesse & la Philosophie. Definition de la Philosophie. Sa diuision.*
2. *De la Morale.*
3. *De la Naturelle.*
4. *Il Blasme les Auares, les Paillards & les Gourmands.*

**V**Ous me priez de vous diuiser la Philosophie, & que ie fasse des cartiers de ce grand corps, C'est à la verité le moyen de la comprendre bien tost; & presque il ne s'y peut rien faire qu'en la desmembrant de ceste façon. Une chose qui nous est obscure, en la prenant toute ensemble se trouue claire, quand on l'examine par les parties. Pleust à Dieu que la Philosophie se pût représenter à nous, comme la face de ce grand

Vniuers. Il n'y a rien de si semblable comme ce spectacle seroit à l'autre ; Et ne faut point douter que pour l'admirer à nostre aise , elle ne nous fist laisser toutes ces choses qui nous semblent grandes<sup>e</sup>, par faute que nous ne sçauons pas ce qui est grand. Mais puis que cela ne peut estre , il nous la faut considerer de la mesme façon que nous en considerons les secrets du monde. Les yeux ne penetrent pas plus viste au Ciel, que l'esprit du Sage par toute la masse de l'Vniuers. Mais pour nous , qui auons des nuages & des brouillars à trauerser , & de qui la veüe s'arreste au premier logis ; nous auons besoin qu'on nous montre les choses vne à vne , parce que nous ne sommes pas encores capables de les regarder en gros. Je feray donc ce que vous me demandez , & mettray la Philosophie en parties , & non en morceaux : car il y a du profit à la diuiser : mais qui la hacheroit , il la rendroit inutile. Ce qui est trop grand est aussi difficile à comprendre comme ce qui est trop petit. On distingue vn peuple en lignées , & vne armée en compagnies. Depuis qu'vne chose a quelque grandeur notable , on la cognoist mieux , quand on la considere par ses parties , pourueu , comme j'ay dit , qu'on ne les fasse point si petites , que le nombre en soit infiny. Autant vaudroit les laisser en leur entier , que d'en faire tant de parts , que ce fust ~~tamais~~

fait de les esplucher. Ce n'est que confusion que de les couper si menu.

I. Premièrement donc, si vous le trouuez bon, ie vous diray la difference d'entre la Sagesse & la Philosophie. La Sagesse est la Felicité parfaite de l'esprit de l'homme: la Philosophie est l'amour & l'affection de l'acquérir: c'est elle qui montre le chemin d'aller à l'autre, & ne luy faut point d'autre tesmoignage. Le nom qu'elle porte est vne marque qui la fait assez connoistre. Il y en a qui l'ont definie, vne science des choses humaines & diuines: Quelques vns y adjoûter, *de leurs causes*: mais ie ne trouue pas que ceste addition y serue beaucoup, parce que les causes sont parties des choses. Il y en a d'autres qui l'ont appelée, vne estude de vertu, d'autres vne estude de la correction de l'ame, & d'autres encore vne affection de trouuer ce qui iustement est raisonnable. Pour la difference d'entre la Philosophie & la Sagesse elle n'a presque iamais esté contreditte de personne. Aussi ne se peut-il faire que le desir & ce qui est desiré soient vne mesme chose: la mesme difference qui est entre l'Auarice & l'argent, est entre la Philosophie & la Sagesse. La Sagesse est l'effect & la recompense de la Philosophie: & la Philosophie marche vers la Sagesse, la Sagesse attend de pied ferme qu'on vienne à elle. La Sagesse est ce que les Grecs appellent *Sophie*. Nous

nous sommes autrefois seruis de ce mot, comme nous faisons de celuy de Philosophie. Encor à ceste-heure, nos vieilles Comedies le vous resmoigneront: L'inscription du monument de Possennius, *Passant demeure & ly la Sophie de Possennius*. Il s'est pourtant trouué quelques Stoïques, qui bien que la Philosophie soit vne estude de Vertu, & que l'vne recherche & l'autre soit recherchée, ont tenu cependant qu'il est impossible de les separer, & qu'il ne peut iamais estre de Vertu sans Philosophie, ny de Philosophie sans Vertu. Si la Philosophie est vne estude de Vertu, c'est par le moyen de la Vertu mesme: qui est vertueux ne peut n'estudier point à la Vertu, & qui estude à la Vertu, ne peut n'estre point Vertueux. Car il n'en est pas comme de ceux qui de loin visent à frapper quelque chose, où le tireur est en vn endroit, & le blanc en l'autre; Ny comme des chemins qui nous meinent aux villes, & en sont dehors. On arriue à la Vertu par la Vertu mesme, & par ainsi, la Philosophie & la Vertu sont attachées l'vn à l'autre. Il y a eu plusieurs grands personnages, qui ont diuisé la Philosophie en trois parties, Morale, Naturelle & Rationnelle. La premiere & pour suiet le reglemét de l'ame, la seconde recherche la Nature des choses: la troisiéme examine la propriété des paroles, leur ageancement & les arguments, afin

qu'on ne nous surprenne par la supposition du mensonge en la place de la Verité. Il s'en est trouué qui ne l'ont pas diuisée en tant de parties, & d'autres qui l'ont diuisée en dauantage. Quelques-vns des Peripateriques y ont mis la Ciuile pour vne quatriéme, pource qu'il semble qu'elle ayt son exercice & son occupation à part. Quelques autres y ont encore adiousté l'Oeconomique, qui est la science de bien gouverner vne maison: toutefois il n'y a rien en ces deux dernières qui ne se puisse comprendre sous la Morale. Les Epicuriens n'ont fait que deux parties de la Philosophie; la Naturelle, & la Morale: ils n'ont point voulu recevoir la Rationnelle. Mais enfin comme ils ont veu qu'il leur falloit quelque piece pour distinguer les ambiguitez, & conuaincre les faussetez masquées d'apparences véritables, ils ont esté contraincts d'introduire vn lieu qu'ils appellent de Iugement, & la Regle, qui est la mesme chose que la Rationnelle, sous vn autre nom: Mais ils ne l'estiment qu'vn accessoire de la partie naturelle. Les Cyneraiques se sont contentez de la Morale, & n'ont point voulu des deux autres. Mais ils font comme les Epicuriens; Et ce qu'ils chassent d'vne façon, ils le rappellent de l'autre. Car ils font cinq parties de la Morale. L'vne des choses desirables, & reiettables: L'autre des Passions: La troisième des

actions: La quatriesme des causes; & la cinquiesme des Arguments. Les causes des ches appartiennent à la Naturelle: les Arguments à la Rationnelle, & les actions à la Morale: Ariston de l'Isle de Cio, ne s'est pas contenté d'exclurre la Naturelle & la Rationnelle: mais il a soustenu que tant s'en faut qu'elles fussent membres de la Philosophie, qu'elles luy estoient contraires; & n'a laissé que la Morale seule, qu'encore il a retranchée de ceste partie qui contient les remonstrances, parce qu'il dit que c'est vn exercice de Regent plustost que de Philosophe; comme si le Philosophe estoit autre qu'un Regent vniuersel du genre humain.

I I. Demeurons donc d'accord que la Philosophie a trois parties, & mettons la Morale la premiere sur le bureau. le la subdivise en trois autres parties, dont l'une est la consideration qui baille à chacun ce qu'il doit auoir, & taxe le merite de toutes choses. L'utilité de ceste partie est grande. Car de quoy auons-nous plus de besoin que de sçauoir iustement ce que chèque chose se doit aprier? La seconde est de l'affection; & la troiesme des actions. Car il faut premierement sçauoir ce que la chose vaut. Secondement temperer l'affection, & la regler; & tiercement faire qu'entre l'affection & l'action il y ayt telle correspondance, qu'en tout & par tout vous soyez

conforme à vous mesmes. Duquel que vous manquiez de ces trois, il est impossible que vous ne tombiez en confusion. Car que vous sert qu'en vous mesme vous ayez examiné la valeur des choses, si vostre affection vous fait aller plus avant que vous ne devez? Et que vous sert, de vous en rendre maistre, si quand il faut mettre la main à l'œuure, vous laissez perdre les occasions, & ne sçavez quand, en quel endroit & de quelle façon il y faut procéder? Car l'estimation du merite des choses, l'observation des opportunitéz & la discretion de se commander sont trois considerations differentes. Quand l'action accompagne l'affection, tout va comme il doit aller. L'affection se conçoit adente ou froide selon le cas que nous faisons de la chose qui nous est proposée.

III. La Philosophie Naturelle se diuise en choses corporelles & incorporelles; qui puis apres ont d'autres degrez. La premiere diuision des corporelles, c'est que les vnes engendrent, & les autres sont engendrés. Or les Elements sont engendrez. Les vns tiennent que le Principe est simple: les autres le diuisent en la Matiere, en la Cause mouuante, & aux Elemens. Il ne nous reste plus à diuiser que la Philosophie Rationnelle. Toute oraison est contenuë, ou coupée par interrogations & responce: l'une s'appelle Dialectique, & l'autre Rhe-

torique. L'occupation de ceste-cy sont les paroles, leur sens & leur disposition: La Dialectique derechef est diuisée en conceptions, & en paroles qui les expriment. Les subdivisions qui se peuent faire de l'vn & de l'autre sont infinies: C'est pourquoy ie ne passeray point plus outre.

*Et summa sequar fastigia rerum.*

Aussi bien si ie voulois rediviser les parties en autres parties, il s'en feroit vn liure entier. Ce n'est pas, Lucilius, que ie vous veuille dégouster de ceste lecture: mais quoy que vous lisiez, faites que l'amendement de vostre vie soit tousiours le but où tout soit rapporté. Voyez de regler vos mœurs: excitez ce que vous avez de languide: restreignez ce que vous sentez qui se lasche: domptez ce qui se rebelle, faites vne guerre irreconciliable aux cupiditez, & non aux vostres seulement: mais à celles des hommes en general; Et quand quelques-vns vous demanderont, si vous n'aurez jamais qu'une chanson? respondes-leur tant que vous faillirez, ie suis obligé de vous aduertir. Vous voulez que les remedes cessent deuant la maladie: Mais vous avez beau faire, tant plus vous bouchez les oreilles, tant plus vous me faites enuie de parler. C'est bon signe, quand vn malade qui est stupide, commence de sentir son mal: en despit que vous en ayez ie vous conseilleray vostre profit. Vous orrez à la fin quelque autre chose que des.

flatteries ; & puis que vous ne voulez pas recevoir vostre correction en particulier, ie a vous feray publiquement.

IV. Ne cesserez-vous iamais d'acquiescer. Les champs de tout vn peuple sont à vous seul : & vous n'en auez pas encore assez? Iulques où vous pensez vous estendre ? Vous labourez des Prouinces entieres. Les riuieres les plus celebres, & qui suffisent pour estre les bornes de deux Nations, depuis leur source iusqu'à leur fin, ne passent que dans vos terres ; Et cependant si les mers ne sont bridées de vos passions ; Si vostre fermier ne regne au delà de l'Adriatique, de l'Ionique de l'Ægée, Si les Isles qui furent les maisons de tant de grands Capitaines, ne vous sont de chetiues cabanes, vous ne pensez pas estre bien accommodez. Rendez vostre Domaine si grand qu'il vous plaira: Faites que ce qu'on appelloit vn Empire soit vne de vos pieces de terre: ne laissez rien de ce que vous auez moyen d'amasser. Quand vous auez tout fait, vous en laisserez tousiours plus que vous n'en prendrez. Je viens à ceste-heure à vous autres, qui ne donnez pas moins d'estendue à vostre luxe, que ceux-là font à leur auarice. Dites-moy, ie vous prie ; auez-vous resolu qu'il ne se trouue l'agen toute la terre où vous n'ayez vne maison dessus? Qu'il n'y ait riuere grande ny petite que vous ne bordiez de quelque Palais? Par tout où il se trouuera

quelque sorte d'eau chaude, vostre Luxe s'y vudra tout aussi tost imaginer vne retraite. En quelque lieu que la mer aura quelque petite sinuosité, comme si la terre estoit trop petite, ou que les fondemens n'eussent point de grace, s'ils n'estoient faits avecque la main, vous la ferez reculer pour faire place à vostre bastiment? Je veux que vous ne puissiez aller en part où vous ne voyez toujours luire l'ardoise de quelque pavillon qui soit à vous: Les vns aux coupeaux ces montaignes, qui descourent à perte de veüe sur la mer & sur la terre: Les autres en campagne raze aussi releuez que les montaignes mesmes. Quand le nombre de vos bastimens donnera de la peine à les conter, quand la hauteur en ira iusques au Ciel, si n'avez-vous au partir de là qu'un corps, & encore bien petit. Que voulez-vous faire de tant de chambres, puis que vous ne pouvez coucher qu'en vne; Celles où vous n'estes point ne sont pas vostre. Je viens finalement à vous, de qui la Gourmandise insatiable ne laisse creux en la mer, ny coin en la terre qui ne soit fouillé; Qui remplissez les eaux des lignes & de fillets; qui bordez les bois de pieges & de toiles; & ne laissez en paix animaux du monde, que ceux de qui la satieté vous a degousté. Que vous seruent tant de viandes apprestées par tant de maias? tant de sortes de venaisons prises avec tant de peril? tant de poissons

recherchez de l'autre bout du monde ;  
 vostre bouche lasse de friandises & vostre  
 estomach affoibli de cruditez, vous en lais-  
 sent bien à peine gouster quelque morceau  
 Paures gens que vous estes. Vous ne con-  
 noissez pas que vous auez plus de faim que  
 de ventre. Dites cela aux autres, Lucilius,  
 afin de l'ouyr vous mesmes en le disant. Es-  
 criuez-le, afin de le lire apres l'auoir es-  
 crit. Ne faites rien que vous ne rappor-  
 tiez à vostre instruction, & au reglement  
 du desordre de vos passions. Estudiez, non  
 pour sçauoir plus de choses que les autres,  
 mais pour en sçauoir de meilleures.

## EPISTRE XC.

### ARGUMENT.

1. *La Philosophie nous enseigne toutes les Vertus.*
2. *Du siecle d'or.*
3. *Le Vice & le mauvais gouuernement des Roys, ont rendu les Loix necessaires.*
4. *Les hommes n'ont point appris de la Philosophie, les voluptez, ny les delices des villes.*

- . De la frugalité du premier Siecle.  
 5. La Philosophie enseigne à con-  
 noistre Dieu, & que les choses  
 fortuites arriuent par son com-  
 mandement.  
 7. Que l'innocence honoroit le Siecle  
 d'or, mais que la Sagesse y def-  
 failloit.

I. **Q** Vi peut nier, Eucilius, que le viure ne soit vn present des Dieux, & le bien viure vn present de la Philosophie? S'en-  
 suiroit-il donc qu'autant que le bien-vi-  
 ure est chose plus precieuse que viure, nous  
 soyons plus obligez à la Philosophie que  
 nous ne sommes aux Dieux? Il ne faut  
 point douter que cela ne fut, si la Philoso-  
 phie mesme n'estoit vne gratification, qui  
 vient de leur main. Nous ne naissons pas  
 Philosophes : mais nous naissons capables  
 de Philosopher. Et certainement si c'eust  
 esté chose si commune, la Sagesse eust per-  
 du le plus grand auantage qu'elle ais, qui est  
 de n'estre point au nombre des choses for-  
 tuites. Tout ce qui la met en reputatiõ, c'est  
 que ceux qui l'ont la tiennent d'eux-mes-  
 mes, & ne la mandient point de leurs voisins.  
 Autrement, si c'estoit chose qui passast d'vne  
 main à l'autre, que trouueriez-vous en elle  
 qui fust digne d'admiration? Tout ce qui

l'occupe, c'est le soin de mouuér la verité des choses diuines & humaines. La Iustice, la Pieté, la Religion, & generalement toutes les Vertus accrochées l'vne à l'autre ne l'abandonnent iamais. C'est d'elle que nous tenons la reuerence enuers les Dieux, & la dilection enuers les hommes: d'elle que nous sçauons que les Dieux sont maistres, & que les hommes estoient nez en égalité de condition, si l'Auarice croissant d'vn siecle à l'autre, ne les en eust peu à peu distraits, & rendu pauvres ceux qu'elle auoit le plus enrichis. Nous cessâmes de rien auoir quand nous voulusmes tout auoir en propriété.

II. Les premiers hommes, & ceux de quelques races apres eux, non encore fouillez des corruptions qui se sont introduites depuis, se conformoient entierement à Nature, la prenoient pour guide, se rangeoient sous ses loix, & s'ils connoissoient quelqu'vn qui fust plus homme de bien que les autres, ils se laissoient conduire à luy: car cette soumission du pire au meilleur est chose naturelle. Les bestes mesmes, s'il y en a quelqu'vne; qui de grandeur de corps ou de force, ait de l'auantage sur les autres, se laissent commander par elle. Vous ne verrez iamais vn taureau lasche & failly de cœur, marcher à la teste du troupeau. S'il y en a quelqu'vn qui soit plus grand, & de plus grosses piéces que les autres, ce sera

luy qui aura cette prerogative. Entre les Elephans le plus haut est le Capitaine. Entre les hommes c'est estre le plus haut qu'estre le meilleur. C'est pourquoy s'ils remarquoient quelqu'un qui eust l'esprit bien fait, ils le faisoient presider sur eux, & de cette façon rendoient leur condition tres-heureuse, ne souffrans d'estre surpassez en puissance, que de ceux qui les surpassoient en probité. Le moyen de pouvoir tout ce qu'on veut, c'est, de ne penser pouvoir autre chose que ce qu'on doit. Possidonius donc estime qu'en ce siecle qu'ils appelloient d'or, ils n'avoient point d'autres Roys que les Sages, sous l'autorité desquels les violences estoient retenues en bride, & les foibles garantis de l'oppression des plus forts. Ils leur conseilloyent le bien, & déconseilloient le mal. Par leur prudence, ils pourvoyoyent aux necessitez de ceux qui estoient sous leur charge: par leur valeur ils les preseruoient, si quelque inconuenient les menaçoit: & par leur beneficence les accroissoient de commoditez & de richesses. C'estoit un office que commander, & non pas vne qualité: leur force ne s'éprouuoit iamais contre ceux qui la leur auoient donnée. Comme d'eux-mesmes ils n'avoient point la volonté disposée à mal faire, on ne leur en donnoit point aussi d'occasion. Ils commandoient bien, & on leur obeyoit de mesmes. La plus

grande menace qu'un Roy fit à ses sujets, quand ils ne se comportoient pas comme ils deuoient, c'estoit qu'il se demettoit de sa charge.

II. Mais enfin l'introduction des vices, & le changement des Royautez en tyrannies, rendirent les Loix necessaires: & les Sages mesmes en furent les premiers auteurs. Solon fut celuy des Atheniens qui le mirent au nombre de ces sept, de qui la prudence fut de son temps en si grande reputation. Si Lycurgus eust esté du mesme siecle, il auroit esté le huitième. Zeleucus, & Charondas, qui n'auoient jamais veu ny Barreaux, ny Escoles, & ne sçauoient que ce que le saint & silencieux reduit de Pithagore leur auoit appris, polisserent de leurs belles ordonnances, non seulement la Sicile alors fleurissante, mais toutes les villes que la Grece auoit conquises en la coste d'Italie. Avec tout cela ie m'accorde bien avec Possidonius: mais ie ne veux pas comme luy faire cét honneur aux Arts mecaniques, que d'en attribuer l'inuention à la Philosophie.

III. Il dit que du commencement, comme les hommes estoient espars, qui d'un costé, qui de l'autre, sans autre couuert que du creux d'un rocher ou d'un arbre, ou pour le mieux, de quelque chetive cabane; ce fut elle qui leur apprit à se loger dans des Palais. Pour moy ie ne stoy non plus que

tous ces bastimens à tant d'estages, les vns sur les autres, & si spacieux, que les villes leur sont trop estroictes, soyent de son invention: comme ces reservoirs où les poissons sont enclos par troupes, & chacun selon leurs especes, ont leur quartier à part, afin que la Friandise, quelque mauvais temps qu'il fasse sur la mer, ne soit iamais despourueë, & sans danger puisse pecher quand il luy plaira. Penferiez-vous bien que la Philologie eust invente les cieux, & les terrures? Ne seroit-ce pas, comme qui l'accuseroit d'auoir mis l'Aurice au monde? Penferiez-vous que pour demeurer en vne apprehension perpetuelle sous des bastimens suspendus, elle seust desdaigné tant d'agreables narrattes, que sans art & sans difficulté la Nature luy presentoit? Croyez-moy, ces premiers siecles où la vie estoit si heureuse n'auoient point d'Architectes: & tous les artifices d'escarrer les poutres, & de conduire la sie dans vne ligne, sans varier ny d'vn costé ny d'autre, sont venus en ce monde quant & le luxe.

*Car le bois au vieux temps de cois  
estoit fendu.*

Ces salles à festins qu'on fait auiourd'huy si grandes, que toute vne ville y mangeroit, estoient alors inconnies. On ne voyoit point vn nombre infini de charrettes chargées de pins & de sapins, pour faire des

lambriffures dorées, se suiuent queüe à queüe dans les ruës, & les faire trembler sous leur pesanteur. Deux pieux fourchus soustenoient les deux costez de leurs loges. Les couuertures en estoient de ramée, qu'ils entrelassoient l'vn l'autre, & faisoient descendre en talut si proprement, qu'il ne pouuoit faire de pluye si longue, ny si violente, qui n'eust moyen de s'égoutter.

IV. Là dedans ils se tenoient assez forts, pour ne rien craindre. La liberté les accompagnoit sous le chaume. C'est dans les murailles de marbre, & sous les planchers dorez qu'habite la seruitude. Je ne suis pas aussi de son aduis, en ce qu'il croit que les Sages soyent inuenteur de tous ces outils, dont se seruent les Artisans. Car, à son compte, il faudroit dire que les mesmes Sages eussent les premiers trouué la maniere de chasser.

*Tunc laqueis.*

Qui sont toutes inuentions de l'industrie & sagacité des hommes, & non pas de leur Sagesse. Je luy nie aussi ce qu'il dit, Que les Sages ayans veu couler quelques veines de metaux fondus, en la superficie de la terre, par l'embrasement de quelque forest, ont iugé que fouillant plus auant il s'en trouueroit dauantage; & ont descouuert les mines de cette façon. Il s'abuse: ce sont choses qui n'ont point eu d'autres inuenteurs que ceux mesmes qui les mettent en

besongne. Le ne trouue pas non plus cette question si subtile comme il la fait ; Qui a esté le premier en l'usage des tenailles , ou du marteau. L'vn & l'autre, comme généralement toutes choses qu'il faut chercher avec les reins courbez , & les yeux tournez vers la terre, sont de l'inuention de quelque homme qui auoit l'esprit vif & remuant, mais non pas qui fust ny grand ny releué. Le Sage s'est toujours contenté de peu de chose, & encore au siecle où nous sommes, il n'est iamais plus à son aise que quand il ne se trouue pas beaucoup chargé. Dites-moy, ie vous prie , qui trouuez-vous auoir esté le plus sage , ou de Padalus, qui fut inuenteur de la sie, ou de ce Diogene qui se mettoit en double pour coucher dans vn tonneau ; & qui pour auoir veu boire vn ieune garçon au creux de sa main , rompit aussi tost vn gobelet qu'il auoit en sa besace, comme courroucé contre soy-mesme d'auoir porté iusques alors vne chose dont il auoit eu le moyen de se passer ? Et aujourd'huy mesme , qui pensez-vous estre le plus sage , de celuy qui a trouué cette façon de conduire par des tuyaux qu'on ne voit point, des senteurs en vne hauteur immense : faire soudre & tarir des fontaines en vn instant , & lambrisser les sales d'vne contexture si artificielle , qu'autant de fois qu'on change de serices, autant de fois elles changent de planchers ; Ou celuy qui

fair cer  
soy-m  
ca ce  
diffici  
mai/or  
marbr  
comer  
soyes  
qui ne  
conte  
auons  
d'vn  
ou S  
Sages  
vade  
fair  
de no  
aux  
Suiuc  
tifan  
occup  
que c  
nous  
estre  
n'au  
uage  
nous  
peup  
& d'  
d'oy  
part  
four

fait cette leçon aux autres, & la prend pour soy-mesme, Que nous ne sommes obligez en cette vie à chose qui soit ny dure ny difficile? Que nous ne demeurons pas sans maison pour n'auoir point de tailleurs de marbre, ny sans habits, pour estre priuez du commerce des regions d'où viennent les foyes? que sur la terre, nous auons tout ce qui nous est necessaire, & que si nous nous contentons de ce qui est raisonnable, nous auons aussi peu affaire d'un Cuisinier que d'un Soldat? Ceux-là certainement estoient, ou Sages, pour le moins semblables aux Sages, qui avec si peu de frais & de sollicitude sçauoient se fournir de ce qu'il leur faisoit pour leur entretient. Nos necessitez ne nous coustent que peu de chose. C'est aux delices que nous sommes empeschez. Suiuons Nature, il ne nous faut point d'artisans: elle ne nous a point voulu tenir occupez. Si elle nous a contrains à quelque chose, elle nous a pourueus de ce qui nous y fait besoin. Nous ne pouons sans estre vestus supporter le froid, mais quoy? n'auons-nous pas des peaux de bestes sauvages & domestiques, assez chaudes pour nous en garantir? ne voyons-nous pas des peuples qui se couurent d'écorces d'arbres, & d'autres qui se font des robes de plumes d'oyseaux? Et encor auourd'huy la plus part des Tarrars n'est-elle pas vestue de fourrures de renards, & de martres, aussi

delicâtes à l'atrouchement, comme impénétrables à la froidure ? Ouy, mais ce n'est pas tout que de se parer de l'Hyuer : Les chaleurs de l'Esté ne nous sont pas moins incommodés si nous n'auions des ombres bien espais pour les repousser. Il est vray : mais n'auons-nous pas vne infinité de lieux secrets, que l'iniure du temps, ou quelque autre accident semble auoir expressément cauez, pour estre le remede de cette incommodité ? Ne pouuons-nous pas, comme nos peres, faire des clayes d'osier, plâtrées de terre, & nous mettre vn peu de chaume & de fueillages sur la teste, en sorte qu'il n'y aura rigueur quelconque de temps qui nous puisse faire mal ? N'y a-t'il pas des peuples en la coste d'Affrique, qui se retirent dans des fosses, & ne trouuent autre couuerture assez espaisse pour se garantir de l'excessiue ardeur du Soleil que la terre mesme toute rostie & desseichée ? La Nature ne nous a pas voulu tant de mal, qu'ayant rendu la vie si aysée à tous les autres animaux, elle ayt voulu que pour auoir la nostre, il nous faille estre sçauans en vne infinité de mestiers : elle ne nous a pas obligez d'en apprendre vn seul. Nous auons sans exercice tout ce qu'il nous faut pour viure. Nous trouuons tout prest, quand nous venons au monde ; & rien ne nous est difficile que pour le dégoult que nous auons de la facilité. Les maisons, les

habits, les remedes, les viandes, & toutes ces choses où nous apportons auourd'huy tant de façon, se rencontroient au temps de nos peres, sans qu'ils les cherchassent. Il ne leur falloit point mettre la main à la bourse: & sans beaucoup d'industrie ce qu'ils desiroient estoit incontinent accommodé. Aussi n'estimoient-ils les choses qu'autant qu'ils en auoient affaire. Nous y mettrons le prix & l'admiration, par les difficultez que nous y faisons naître. La Nature nous fournit elle-mesme tout ce qu'elle nous demande. Nous ne sommes trauallez que par nostre luxe: qui se reuolte contre le deuoit, s'irrite soy-mesme; & d'un siecle à l'autre, trouue tousiours quelque folie nouvelle, pour faire emporter aux debordemens de son siecle le prix sur les vices des siecles passez. Nous auons commencé nostre débauche par le desir des choses superflües, des superflües nous sommes venus aux pernicieuses: Et finalement nous auons rendu le corps maistre de l'ame, & au lieu qu'on auoit accoustumé de le traiter comme esclave, nous le faisons auourd'huy seruir comme Seigneur. C'est pour luy que nous oyons par les rues & dans les boutiques tout ce bruit qui nous esueille deuant qu'il soit iour: C'est pour luy que trauallent les Passementiers, les Orfevres, & les Parfumeurs. C'est pour luy que se tiennent les escholes de bal & des Musiques

effeminées. La nécessité n'est plus nôtre mesure : nous sommes mesquins & misérables, si nous ne voulons plus rien, quand nous avons ce qui nous suffit. Vous ne sçauriez croire, Lucilius, combien les belles parolles ont de puissance, & comme les plus judicieux se laissent persuader à leur douceur. Possidonius, qui à mon avis, est vn de ceux à qui la Philosophie a le plus d'obligation, quand premierement il veut descrire comme le fil se retord, comme il se tire de la canette, & comme la toile par le moyen des contrepoids suspendus tient l'estame droict : il dit que les Sages ont inuenté le mestier de tisserant, & ne se souuient pas que l'inuention moderne que nous en auons est bien plus subtile. Je vous prie s'il eust veu les gazes & les crespes d'aujourd'huy, qui ne deffendent le corps ny du froid ny de la honte, qu'auroit-il dit ? Des Tisserants il passe aux Laboureurs, & avec la mesme eloquence descriit les trois façons qu'on donne à la terre, afin que le grain la trouuant plus esmiée s'enracine plus facilement. Puis il dit comme on fait les semences, & comme on sarcle les mauuaises herbes, de peur qu'elles ne suffoquent les bleds & attribue aux Sages cette inuention, aussi bien que la precedente. Et non content de les auoir faits de tous ces mestiers, il les fait descendre au moulin. Car il raconte que par l'imitation de la Nature,

ils ont trouué le moyen de faire du pain: & qu'ayans pris garde comme les dents par leur rencontre brisent ce qu'on met en la bouche, & que ce qui s'en écarte y est ramené par la langue, puis destrempé de salive, pour descendre plus aysément dans l'estomach, où il se digere, & s'incorpore avec nous; cette consideration leur fit à la semblance des dents mettre deux pierres ensemble, vne dessous, qui est immobile, & l'autre dessus, qui tourne & retourne continuellement, iusques à ce que le grain deuienne farine, laquelle ils meslent avec de l'eau: puis à force de la manier, en font de la paste, & luy donnent force de pain: qu'ils cuisirent au commencement dans les cendres chaudes, puis sur des tuilles ardantes: & petit à petit dans des fours & autres engins qu'ils trouuerent moyen de chauffer à leur plaisir. Il ne s'en est gueres fallu qu'il n'ait fait les sales sauetiers. Et certainement ie ne luy nie pas que ce ne soit, à la Raison que nous deuons tous ces artifices, mais non pas à cette raison vertueuse, qui doit seruir de regle à nostre vie. Vn homme, & non point vn Sage, a fait toutes ces inuentions: vn homme a fait ces barques, qui nous portent sur les mers, & sur les riuieres: vn homme leur a donné des voiles, pour y receuoir le vent, & pour leur conduite les a garnies d'vn gouuernail au derriere, dont il prit le patron sur les poissons.

qui de leur queue tournent leur course du costé que bon leur semble. Je sçay bien que Pollidonius en fait le Sage aussi bien aucteur comme da reste , & qu'il dit , Qu'après avoir fait ces inuentions , ne les iugeant pas dignes de son occupation , il les remit à des personnes mecaniques pour les exercer. Mais pour moy ie ne sçauois penser qu'autres les ayent inuentées que ceux mesmes qui en font encore auourd'huy. Et qu'il ne soit vray , n'auons-  
 veu sortir beaucoup de choses nouvelles en l'âge où nous sommes , comme les vitres aux fenestres, les cuues branlantes , & les tuyaux enchassez dans les parois , pour eschauffer les salles autant par haut comme par bas. Je ne parle ny des marbres , qui luisent & dans les Temples, & chez des particuliers, ny de ces arcades sous qui nous faisons des porches assez spacieuses pour mettre le peuple de toute vne ville à couuert, ny de ces notes par lesquelles on a trouué moyen de recueillir vne harangue au mesme temps qu'on l'a prononcée , & d'attaindre la viffesse de la langue par la diligence de la main. Tout cela sont inuention des plus contemptibles esclaves que nous ayons. La Sageffe vole bien d'vne autre aisse. Les mains ne sont point ses escholieres, c'est aux esprits qu'elle communique ce qu'elle sçait.

V. Voulez vous ſçauoir quelles ſont ſes occupations, & quelles choſes elle produit au iour? Elle ne ſ'amuſe point à nous faire beaux danceurs, ny bon ioueurs, ou de flutes, ou de trompette. Ses leçons ne ſont point de tirer bien des armes, de ſlanquer bien vne muraille, ny diuiſer promptement vne armée en bataillons. Tout ce qu'elle entreprend eſt profitable. Elle diſpoſe les ames à la paix, & généralement conuie tout le monde à ſ'entretenir en amitié. Ce n'eſt point elle qui forge les outils de nos Artifans. On luy fait tort de croire qu'elle ſ'employe à des choſes de ſi peu de prix. La vie eſt ſon ſuiet & ſon exercice, & par ce moyen tous les meſtiers qui ſeruent à la vie luy ſont affuiettis. Au demeurant ſon but eſt de nous mettre en vne condition bien-heureuſe. Elle nous y mene; & nous en monſtre le chemin. Elle nous éclaircit de ce qui eſt mal en effet, & qui ne l'eſt que par opinion. Elle oſte la vanité des ames, & les remplit d'vne grandeur ſolide; applatit leurs bouffiſſeures, qui n'ont que du vent, & de la mine; leur fait iuger quelle différence il y a d'eſtre véritablement de belle-taille, ou d'auoir du liege ſous les pieds: leur donne la cognoiſſance de la nature de toutes choſes, & de la ſienne. Leur apprend qui ſont les Dieux quels ils ſont, que ſont les enfers, les Lares & les Genies; Quel eſt l'eſtat des ames immor-

telles, qui tiennent le second rang en la Deité, où elles sejourneront, à quoy elles s'occupent; ce qu'elles peuuent, quelles sont leurs affections. Auecque ces entrées, elle nous fait l'ouuerture, non de quelque mystere commun, mais du monde, Temple general de tous les Dieux; descouure les vrayz simulacres & les visages au naturel aux yeux de l'ame, parce que ceux du corps sont trop foibles pour les regarder. Cela fait, elle s'en reuiet aux principes: considere ceste raison eternelle qui infuse à l'vniuers, donne vie & figure à toutes choses, & recherche la nature de l'ame, d'où elle est venue, où est son siege: pour combien de temps & en combien de membres elle est esparse. Puis de choses qui ont substance, passant à celles qui n'en ont point, elle vient par arguments, à la recherche de la verité, & aux resolutions des doutes, de viure, ou de mourir: pource qu'en l'vn & en l'autre, y ayant du faux meslé parmy le vray, on est bien souuent en peine comme on s'y doit comporter. Je conclus donc que les mestiers ne sont point inuentions de la Philosophie, & qu'elle ne s'en est point retirée. Comme dit Possidonius; mais que iamais elle n'eut le courage si bas que de s'y appliquer. Il n'y a pas d'apparence qu'elle eust estimé digne de son inuention ce qu'elle estimoit digne de son vsage. Elle n'eust pas pris vne chose pour la quitter. Il dit qu'Anacharsis inuenta

la rouë de potier, où se fait la vaisselle de terre: Et parce que dans Homere, qui estoit long-temps deuant Anacharsis, il est parlé d'une rouë de portier, il ayme mieux d'ementir le vers, que son conte. Quant à moy, ie ne tiens point que cela soit, & s'il est, i'auouë bien qu'un Sage en a fait l'inuention, mais ie dy qui ne l'a pas inuentée comme Sage, parce que les Sages peuuent faire beaucoup de choses en qualité d'hommes, & non, en qualité de Sages. Prenez le cas qu'un Sage soit grand Coureur: il passera les autres entant qu'il a bonnes iambes, mais non entant qu'il est Sage. Je voudrois bien faire voir à Possidonius un verrier, qui de son haleine seule donne à un verre des formes qu'il seroit mal-aisé de luy donner avec la main: Et cependant, ceste inuention s'est trouuée depuis qu'il ne se trouue plus de Sages. Il dit aussi que Democritus inuenta la maniere de bastir en arche, & de lier deux pierres un peu courbées par vne qui porte sur l'une & sur l'autre. Pour moy ie ne croy point que cela soit, parce que deuant que Democritus fust, il estoit des puits & des portes, de qui le haut est ordinairement ainsi courbé. Mais il oublie à dire que Democritus inuenta la polisseure de l'iuoyre & de conuertir des cailloux de riuere en esmeraudes, qui est vne certaine façon de les cuire, par laquelle encore aujourd'huy nous donnons à nos briques telle couleur

que nous voulons. Je ne dy pas qu'un Sage ne puisse auoir fait toutes ces inuentions : mais il ne les a pas faites entant qu'il estoit Sage: Car il fait beaucoup de choses qu'un mal-habile homme feroit aussi bien, & possible mieux que luy, parce qu'il y seroit plus experimenté. Voulez-vous sçauoir de quoy les Sages sont auteurs, & ce qu'ils ont mis en lumiere? Premièrement ne s'estants pas contenté de regarder, comme les autres animaux, avec les yeux, qui ne voyent goutte aux choses diuines, ils nous en ont fait auoir la cognoissance. Secondement, ils ont donné des loix à la vie, qu'ils ont estendues à toutes choses, & enseigné non seulement qu'il est des Dieux, mais qu'il leur faut obeyr, & receuoir toute ce qui arrive, comme autant de choses qui se font par leur commandement. Ils nous ont deffendu de nous ranger aux fausses opinions: nous ont taxé toutes choses selon leur vraye valeur, condamné les voluptez que le repentir accompagne: donné reputation à celles de qui l'usage ne déplaist iamais, & verifié par raisons inexpugnables qu'il n'est point de félicité plus grande que de n'en desirer point: ny de puissance plus glorieuse que celle que nous auons sur nous mesmes. Je ne parle pas de ceste Philosophie qui s' imagine les Dieux hors du monde, comme des bourgeois hors de leur ville, & qui fait la verrou seruante de la volupté:

mais de celle qui ne confesse point d'autre bien que ce qui est honneste: qui se mocque des presens des hommes & de la Fortune, & qui precieuse en toutes choses l'est principalement en ce qu'il n'est rien qui soit assez precieux pour la gagner. Je ne scaurois penser, ny que ceste Philosophie fust en cét âge grossier, que les mestiers estoient encore incogneus, & qu'on n'apprenoit l'vtilité des choses, que par leur vsage, ny qu'en ce siecle bien-heureux où l'Auarice & le luxe n'auoient point encore introduit les brigandages, ny donné à chaque chose vn maistre particulier, les hommes fussent Sages, bien qu'ils vécussent comme doiuent viure ceux qui le font. Il n'est pas possible de souhaitter au genre humain vne condition meilleure que celle qu'il auoit alors; Et quand Dieu nous promettoit de former le monde à nostre fantaisie, & donner à ceux qui l'habiteroient des mœurs les plus saintes & les plus religieuses que nous scautions imaginer, il faudroit necessairement amener, celles de cét âge où

*Le ioug au ieune bœuf n'auoit pressé les cornes.*

*Il n'estoit point de coutre, il n'estoit point de bornes,*

*Et la terre pucelle, en commun espandoit  
Au peuple nonchalant plus qu'il ne demandoit.*

VI. Comme seroit-il possible de viure plus heureusement ? Toutes choses leur estoient communes. La Nature comme mere, tenoit tout en sa protection & le moyen de rien garder en crainte, estoit de ne rien posseder en propriété. Pourquoy n'auoüons-nous que c'estoit vn siecle tres riche, & vrayement vn siecle d'or, puis qu'il ne s'y pouuoit trouuer vn qui fust pauvre ? l'Auarice n'a pû souffrir ce bel establissement, & se pensant approprier de quelque chose, a donné suiet aux autres de prendre leur part, & luy faire la sienne ; de maniere que de tout reduire à peu de chose, & se trouuant les mains vuides, pour les auoir voulu remplir ; elle a donné commencement à la Pauvreté, qui n'estoit point commune auparauant. Nous faisons à ceste heure tout ce que nous pouuons pour reparer nostre perte : nous adioustons vn champ à l'autre : chassons vos voisins, les vns par argent, les autres par fraude & par oppression, en sorte que d'vn bout à l'autre de nos possessions il y a du chemin pour beaucoup de iournées, & que c'est plustost vne Prouince qu'vn heritage : Mais quoy que nous fassions, il nous est impossible de reprendre ce qui nous est eschappé ; nous aurons beaucoup au lieu que nous auions tout. La terre mesme estoit plus fertile sans estre labourée : comme si elle eust voulu gratifier les hommes de ce qu'ils ne la tourmentoient point. Si la nature auoit

produit quelque commodité, celuy qui la trouuoit n'estoit point content, qu'il n'en eust communiqué aux autres. On n'en voyoit jamais vn qui eust trop, & l'autre peu: tout se partageoit amiablement. Le plus fort n'auoit point encore pris au collet le plus foible, ny l'auariceux mis en tresor, ce qui ne luy seruoit qu'à laisser le necessiteux incommodé. Du bien du prochain on en faisoit ses interests propres: les armes n'auoient où s'employer: le sang humain ne se respandoit point: ils ne scauoient haïr que les bestes sauvages. Quand ils auoient peu reconter quelque lieu bien couuert du Soleil, ou quelque feuillage bien espais, où le mauuais temps ne leur pût faire mal, c'estoit là qu'ils passoient la nuit à leur aise sans soupirer: leur matelas estoit la terre mesme. Et cependant ils y dormoient si mollement, qu'ils auoient de la peine à se resueiller, au lieu que dans nos lits de soye nous sommes comme dans des espines. Ils n'auoient point de lambris ciselez sur les faistes de leur lit: ils voyoient marcher les Astres, monter & descendre le Ciel: & ceste diuersité de remuemens la faisoit sans point de bruit. La veüe d'une si belle maison leur estoit libre la nuit comme le iour: Tantost ils regardoient vne Estaille qui s'en alloit sortir de l'Horison, & tantost vne autre qui ne faisoit qu'y arriuer. Combien pensez-vous qu'ils fussent plus aises en la

contemplation de ceste infinité de merueilles, que nous ne sommes auourd'huy dans nos Palais, où nous mourons de peur pour le moindre bruit que nous oyons, ou d'un ais, de qui la structure se lasche, ou de quelque tableau qu'on n'aura pas bien attaché. Leurs maisons n'estoient pas spacieuses comme des villes, mais en recompense, ils y auoient de l'air tant qu'ils en vouloient. Les rochers & les arbres leur faisoient ombre. Les belles sources & les beaux ruisseaux qui sous emprisonnent dans des courbes artificielles, s'ésgayoient librement dans le canal que l'affiette du lieu leur auoit fait. Leur verdure estoit belle par la seule bonté du terroir: & au milieu de toutes ces commoditez estoit plantée leur petite cabane, que sans outil quelconque ils auoient rustiquement construite de leur propre main. Ils se pouuoient dire estre logez cōme la Nature veut qu'on le soit. Ils ne craignoient ny leur maison, ny pour leur maison, comme nous qui n'auons point de suiet qui nous donne plus d'alarmes que la magnificence de nos Bastimens. Toutesfois, quelque excellence qu'il y eust en leur vie, & quelque probité qui parust en leurs actions, ils n'estoient pas sages pourtant.

VII. Ce n'est pas un nom qu'il y ait si peu de peine à meriter. Je ne veux pas dire qu'ils n'eussent les ames releuées, comme estans

alors vn ouurage qui ne faisoit que partir de la main des Dieux; Et croy bien aussi, que le monde deuant qu'il fust lassé de tant d'accouchemens, pouuoit produire les choses en meilleur estat qu'il n'a fait depuis. Mais comme ils auoient la disposition plus forte & plus gaillarde, ils ne pouuoient pas auoir les esprits consummez comme ils sont auourd'huy, La Vertu n'est point vn present de Nature. Il y a de la science à deuenir homme de bien. Il est vray, qu'ils n'auoient ny or, ny argent, qu'ils ne fouilloient point la terre iusqu'à ses abismes, pour y trouuer des pierreries: Et que tant s'en faut, que sans peur & sans colere, mais pour le seul plaisir ils fissent mourir vn homme, que mesmes ils pardonnoient aux animaux. Ils ne portoient point d'abits en broderie: ils ne filoient point l'or; & ne le tiroient pas seulement de la miniere. Mais de tout cela que peut-on conclurre à leur louange sinon qu'ils estoient innocents, pour ne sçauoir pas faire mal? Or il y a bien difference de ne vouloir pas pecher, ou de ne sçauoir comme le peché se fait. Ils ne se pouuoient dire ny iustes ny prudens, ny temperans ny magnanimes, encore que leur vie grossiere eust bien quelque chose qui ressembloit à ces qualitez. La vertu ne se loge que dans vn esprit bien appris, & façonné par vn exercice continu. Nous naissons pour elle, mais sans elle

& la meilleure nature du monde est bien susceptible de Vertu , mais non pas vertueuse, que premierement elle n'en ait receu l'instruction.

## EPISTRES XCI. ARGUMENT

1. *Il parle de la tristesse de son amy Liberalis , causée par le bruslement de la ville de Lyon.*
2. *Les Ouvrages des hommes ont leur destin, & sont suiets à mourir.*

1. **L**iberalis, vostre bon ami, & le mien, Lest fort affligé des nouvelles qu'il a eues du bruslement de la ville de Lyon. C'est vn accident assez estrange, pour esmouuoir toute personne. Je vous laisse à penser ce que peut estre d'un homme affectionné comme il est, à sa patrie. Il s'estoit de tout temps par vne meditation continue preparé à souffrir tout ce qu'il pensoit auoir occasion de craindre : mais il ne s'estoit point mortifié contre cet inconuenient: comme de fait il n'y auoit point d'apparence qu'une chose qui n'auoit point d'exemple, nous fist auoir de l'apprehension. Car assez souuent on a veu des villes

gastées par le feu, mais iamais sans qu'il en soit demeuré quelques marques: Est quand vn ennemis victorieux propose d'en brusler quelqu'une, à grand peine le peut-il faire si exactement, qu'il ne demeure de la besongne pour le fer. Les tremblemens mesme de la terre, quelques violentes secouffes qu'ils donnent ne font gueres de ruynes où ils ne laissent quelque muraille de bastiment en son entier. Et bres, vn premier embrasement laisse tousiours quelque chose pour le second. Mais c'est grand cas que tant de Palais capables d'embellir autant de villes se sont esuanouis en vne nuit, & que ceste pauvre ville ne pouuoit craindre entre les fureurs de la guerre ce qui luy est arriué parmi les delices de la paix. Qui croira que les armes estans mises bas par toute la terre & ne se parlant de trouble ny remuement en lieu du monde; Lyon qu'on souloit monstrier en la France, y soit auourd'huy cherché? On n'a point veu de fortunes publiques où le craindre n'ait precedé le souffrir. Il ne tombe point de choses grandes que ce ne soit avec quelque loisir. Mais en celle cy le changement de tout en rien, n'a point eu plus d'espace que du soir iusqu'au matin. Que voulez vous que ie vous die dauantage? Elle a moins esté à se perdre, que ie ne suis à vous conter qu'elle est perdue. Toutes ces considerations serrent Liberales hors de la selle, bien que d'ailleurs il aye

la reuenüe assez bonne. Mais certainement ie ne m'en esbahy point. Il est mal aisé qu'on ne s'esmeue de ce qu'on n'a point attendu. La nouveauté donne de la pesanteur aux infortunes, & des inconueniens, ceux qui nous apportent de l'admiration, nous donnent aussi plus de sentiment. C'est pourquoy nous deüons tout preuoir, & faire imaginer à nostre esprit, non ce qui arrive d'ordinaire; mais generalement tout ce qui scauroit iamais arriver. Car à quelle prosperité est-ce que la Fortune ne s'attaque: N'est-ce pas contre les choses de plus de lustre qu'elle se bande, avec plus de resolution de les effacer? Quelles hauteurs luy sont inaccessibles? Quelles seuretez, inexpugnables? Nous l'attendons par vne auene elle vient par l'autre. Nous luy fermons la porte, elle entre par la fenestre. Tantost à nostre ruine, elle se sert de nos propres mains. & tantost assez forte d'elle mesme, elle nous precipite en des perils qui n'ont point d'Auteur. Toutes faisons luy sont bonnes: & de nostre Volupté mesme elle fait bien souuent naistre nostre Douleur. Pensons-nous estre en paix? Voicy la guerre qui nous vient sur les bras: Et bien souuent ce que nous auons recherché pour nostre defence, est la principale cause de nostre frayeur. L'ami se fait ennemi; le compagnon, aduersaire: Aux plus beaux iours de Iuin & de Iuliet, il s'eleue des tempestes à qui

Decembre & Ianuier n'en ont point de pareilles. Nous receuons des coups sans que personne nous frappe ; & à faute de toute autre chose qui nous ruine , sommes toujours en peur par l'excez de nostre felicité. Il n'est point de si sobres qui ne deuiennent malades : point de gras qui ne tombent en chartre : point d'innocent qu'on ne fasse criminel, & point de si solitaires, que s'il se fait vne sedition, ne s'y puissent trouuer embarrassez. Quand le mal - heur veut venir à nous il trouue toujours quelque nouvelle procedure. Qu'on ayt fait quelque ouvrage d'vne infinité d'années , accompagné mesmes de la faueur du Ciel : il ne faut qu'vne journée seule pour le perdre & le dissiper. C'est faire marcher les inconueniens trop lentement , de dire qu'il ne faut qu'vn iour pour la destruction du plus fleurissant Empire qui soit au monde : il suffit vne heure & vn moment. Ce seroit quelque consolation à nostre imbecillité , si les reparations se faisoient aussi - tost que les demollissemens. Mais celles-là vont le pas , & ceux-cy la poste. Il n'est rien public ny particulier qui soit durable. Les villes ont vne fin limitée , aussi bien que les hommes. Au milieu de la securité naissent les occasions d'auoir peur , & sans menace nous nous trouuons pris par où nous pensions estre les plus assurez. Les Royaumes à qui ny les guerres estrangeres , ny les seditions dome-

stiques n'auroient rien sçeu faire, se renuer-  
 feront d'eux mesmes, quand personne ne  
 les touchera. Combien de grandes Villes  
 me nommerez-vous, à qui leur prosperité  
 n'ait fait contre fortune? Quand nous pen-  
 serons donc à nous fortifier contre les cho-  
 ses casuelles, il n'en est point de si nouvelles  
 ny de si extraordinaire qu'il ne nous faille  
 représenter; Exil, Supplice, Guerre, Mala-  
 die, Naufrage. Il se faut tout ramentevoir.  
 Le mal-heur nous peut priver de nostre pa-  
 trie, ou nostre patrie de nous. Il nous peut  
 releguer en quelque desert, & aux lieux  
 mesmes où la foule est plus espaisse, nous  
 faire trouver la solitude. Mettons-nous de-  
 vant les yeux la condition des hommes, &  
 nous figurons, non des miseres communes,  
 mais des plus inusitées qui puissent naistre,  
 afin que quoy qui arriue, nous ne soyons  
 jamais pris au despourueu. Considerons  
 toute la Fortune en gros. Combien de vil-  
 les en Asie & en Achaye, combien en Sy-  
 rie & en Macedoine, ont esté, les vnes aba-  
 tuës; & les autres deuorées par les trem-  
 blemens de terre? Combien de fois ont  
 esté affligées les Isles de Paphos & de Chi-  
 pre par cét inconuenient? Ce sont nouuel-  
 les qui nous sont bien souuent contées; &  
 nous qui les oyons, quelle partie pensons-  
 nous estre de l'Vniuers? Roidissons-nous  
 donc contre les choses fortuites, & quoy  
 qu'il arriue, estimons en tousiours le bruit

plus grand que la verité. Vne ville riche, & qui estoit l'ornement de toute la Province, a esté bruslée, encore n'estoit-elle pas si grande, qu'elle ne fust assise sur vne seule montagne, & qui n'estoit pas des plus hautes.

II. Toutes les plus grandes & les plus fameuses qui soyent auourd'huy, seront quelque iour si razées, qu'on aura de la peine d'en reconnoistre les traces. Ne voyons-nous pas que des plus celebres qui fussent en la Grece les fondemens sont tellement consumez, & les marques si nettement effacées, qu'elles nous seroient inconnies si les Histoires ne nous en auoient fait sçauoir le nom? Ce n'est pas seulement aux choses faites de la main des hommes que le temps monstre sa force. Les montagnes fondent: & des Regions entieres ne se trouvent plus. Il y a des terres couuertes sous les flots, qui autrefois en ont esté bien éloignées. Le feu a deuoté des coustaux, de qui le bois l'auoit fait luire. Nos peres ont veu des coupeaux de rocher, de qui la hauteur estoit la r'adresse des mariniers, & la vedette de toute vne contrée, qui sont auourd'huy parmy le sable le plus bas qui soit en la coste de la mer. Ne sommes-nous donc pas iniustes, si nous voulons que nos villes soyent exemptes de ce que les ouvrages mesmes de la Nature n'euient point? Elles ne sont debout que pour rem-

ber, & soit que la terre venant à s'éclater par la sortie de quelques vents encols en les cautez, les engloutisse; soit que le débordement d'une riuere les emporte, soit que la violence des flammes rompe la liaison du solage: soit que le temps, à qui rien n'est inuincible, les mine par le menu, soit que le mauuais air les fasse quitter au peuple par faute d'estre habitées, & que le relan & la chaussisseure s'y mette, il n'y en a pas vne qui n'ayt commencé pour finir. Je n'aurois iamais fait, si ie voulois conter par combien de voyes les choses arriuent à leur destinée. Vne chose sçay - ie bien, que les mortels ne sçauoient rien faire d'immortel; & que nous ne touchons, ny voyons rien qui ne perisse quelque iour. Ce sont les raisons que i'allegue à Liberalis pour le consoler de la perte de sa patrie, de laquelle sans mentir, ie le trouue estrange-ment passionné. Mais qui sçait si peut-estre elle n'a point esté consommée, pour renai- stre plus belle & plus florissante que iamais: la Fortune a des procedures bizarres. Elle commence quelquefois nostre agrandissement par vne iniure. Nous auons veu tomber assez de choses, qui se sont releuées plus hautes & plus grandes qu'aupara- uant: Timagines ennemy de la prosperité de Rome, disoit qu'il se faschoit de la voir bruster, parce qu'il sçauoit bien qu'elle se renouuelleroit plus belle qu'elle ne se brû-

loit. On en peut esperer autant de Lyon. Ceux de qui les mai ons ont esté perduës, en pourront faire d'autres plus spacieuses, & plus assurees contre les inconueniens. Dieu veuille que ce soit sous meilleures auspices, & pour durer plus longtemps. Car il n'y a que cent ans que cette Colonie auoit esté menée, qui n'est que l'âge d'un homme, & non encore trop decrepit. Mais la commodité du lieu luy auoit donné cette reputation en si peu de temps. Apprenons donc à cognoître nostre condition, & formons nostre ame à la supporter. Resoluons-nous, qu'il n'est point de hardiesse dont la Fortune ne soit capable. Elle a mesme autorité sur les Empires que sur les Empereurs, & peut sur les villes ce qu'elle peut sur les habitans. Il ne s'en faut point mettre en colere : ce sont les loix du monde où nous sommes. Vous y trouuez-vous bien ? Suuez-les : Vous y fachez-vous ? vous auez vne infinité de portes ouuerres : Sortons par celles qu'il nous plaira, si c'estoit quelque mauuaise volongé qu'on vous portast particulièrement, & qu'il n'y eust que vous traité de cette façon, vous auriez de quoy vous plaindre. Mais puisque c'est vne necessité qui sans election oblige tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre ; & que les Grands n'y sont pas moins sujets que les petits. Reconciliez-vous avec le Destin & ne vous offencez point qu'il vous

fasse comme aux autres, puis qu'il fait aux autres comme à vous. Ce n'est point à la richesse, ou pauvreté des monumens qu'il nous faut mesurer. La cendre des vns est comme celle des autres. Nous sommes inégaux, quand nous venons au monde, mais nous sommes égaux quand nous en partons; Ce que ie dy des hommes, ie le dy des villes. Rome a esté aussi bien prise comme ardée. Le Legislatéur vniuersel n'a fait la distinction de la grandeur des races & de la célébrité des noms que pour cette vie. Quand nous sommes arriuez où vont les choses mortelles, adieu la vaine gloire. Il n'y a qu'une Loy pour tout ce qui est sous la terre. A souffrir, toutes qualitez sont pareilles: le fort & le foible sont aussi mal-asséurez du lendemain l'un comme l'autre. Il print vn iour fantaisie au pauvre Alexandre de Macedoine d'estudier en Geometrie; comme s'il eust voulu sçauoir combien c'estoit peu de chose que toute la terre, de laquelle il n'auoit occupé que la moindre portion. Je l'appelle pauvre, parce qu'il affectoit vne science qui luy eust fait connoître le peu d'apparence qu'il y auoit au surnom qu'il s'estoit laissé donner: Car quelle grandeur y peut-il auoir en si peu d'espace? Ce qu'on luy vouloit monstrer estoit assez subtil, & digne d'une attention plus diligente que celle de cet Estourdy, qui durant les leçons enuoyoit son esprit à la picorée

au delà de l'Océan. Il dit à son maître qu'il luy enseignast des choses qui fussent aysées : à quoy sa responce fut, Qu'il ne les pouuoit pas rendre moins difficiles pour luy que pour vn autre. Pensez que la Nature vous paye de la mesme raison. Ce dequoy vous murmurez, en toutes personnes est vne mesme chose. Il n'y a point de moyen qu'il vous soit plus facile qu'aux autres. S'il y a quelque remede, c'est par la patience, qui ne peut venir d'ailleurs que de vous. Il faut que vous sentiez de la douleur : que vous ayez faim & soif, & que vous vieillissiez. Que si vous estes long-temps au monde, ce ne peut estre, que vous ne soyez malade : que vous ne voyez perir beaucoup de choses qui vous seront chers, & que vous-mesme ne perissiez à la fin. Ne croyez pas neantmoins ceux qui vous viennent souffler aux oreilles: Il n'y a rien de mauvais en tout cela, ny rien d'estrange, tant s'en faut qu'il y ayt quelque chose d'insupportable. Toute vostre apprehension ne vient que d'un consentement que vous donnez à l'opinion commune. Vous craignez de mourir comme vous craignez qu'on ne parle de vous mal à propos. Mais en quoy pourroit mieux monstrier vn homme qu'il n'a point de iugement, qu'en se trauillant pour des parolles? Le trouue que Demetrius le Stoïque auoit bonne grace, quand il disoit, Qu'il s'offençoit aussi peu des propos

qui sortoient de la bouche des ignorans, que des vents qui leur échappoient du derriere. Que m'importe, disoit-il, qu'ils éclatent par haut ou par bas : Quelle raison ay-je de me tourmenter, si je suis diffamé par des infames? Comme l'opinion du commun n'est point chose qu'on doiue craindre, aussi n'est-ce que vous ne craignez que pour vous ranger à l'opinion du commun. Pourquoy, si les bruits ne nous preiudicient en la conscience, en serons-nous incommodez en la mort. La mort a des enuieux, comme beaucoup d'autres choses, pas vn de tous ceux qui l'accusent n'a passé par ses mains. Il y a de la temerité, de condamner vne chose, & ne sçauoir que c'est. Mais au moins ne pouuons-nous ignorer, qu'vne infinité d'hommes travaillent de tourmens, de necessitez: de plaintes, de supplices & de langueurs, n'en soyent eschappez par son moyen. Tant qu'elle est en nostre puissance, nous pouuons dire que nous ne sommes en la puissance de personne.

F I N.